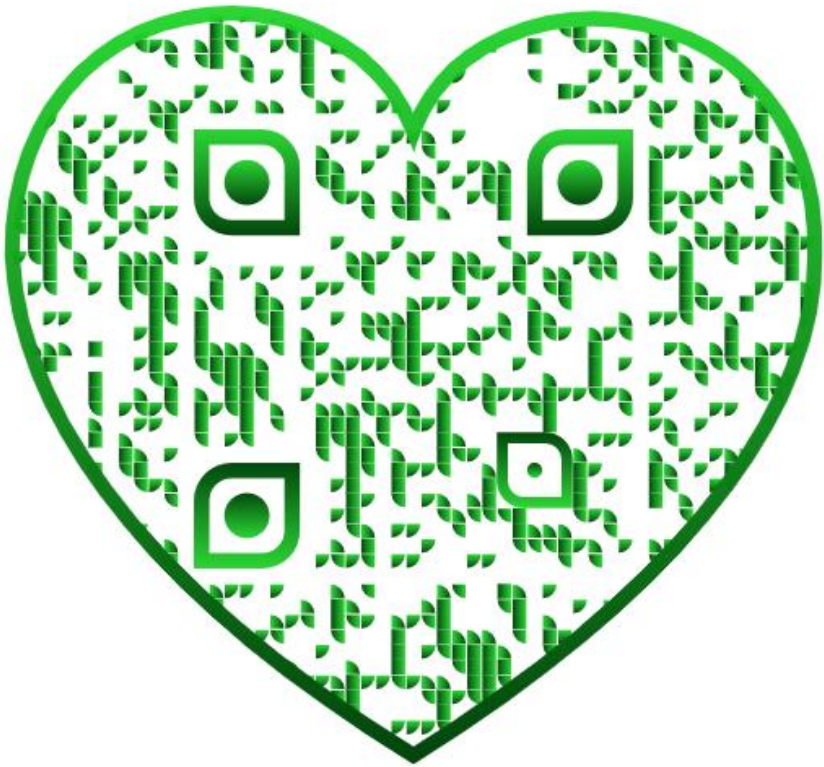
« La dose précise de surnaturel qui terrifie. »
Booklist
Elizabeth Hand
LES DISPARUS D'HOKULOA
SEUIL
CADRE
NOIR



« La dose précise de surnaturel qui terrifie. »
Booklist
Elizabeth Hand
LES DISPARUS D'HOKULOA
SEUIL
CADRE
NOIR

ELIZABETH HAND

LES DISPARUS D'HOKULOA

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Elisabeth Richard-Berthail

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Titre original : *Hokuloa Road*
Éditeur original : Mulholland Books / Little,
Brown and Company Hachette Book Group

This edition published by arrangement with Little,
Brown and Company, New York, New York, USA.
All rights reserved.
© Elizabeth Hand, 2022

ISBN 978-2-02-151878-8

© Éditions du Seuil, 2024, pour la traduction française

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour Kristabelle Munson,
avec tout mon amour et toute ma gratitude.

Au sommet de la montagne, la peur s'abat sur moi
La peur de la nuit
La peur de sa venue
La peur de l'autel et du sentier étroit qui mène au sacrifice
Je crains la nuit quand elle s'approche
Mais aussi quand elle s'éloigne
Effroi du petit enfant chien, fils de la Nuit
Lorsqu'elle file en rampant jusqu'à vos pieds.

Extrait de *The Kumulipo :*
A Hawai'ian Creation Chant,
d'après la traduction de Martha Beckwith

– C'est tellement calme.
– L'endroit le plus calme de la terre. Tu verras, c'est si beau. Il n'y a personne.
– Il y a nous.

Extrait de *Stalker*,
d'Andreï Tarkovsky

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Chapitre 59

Chapitre 60

Chapitre 61

Chapitre 62

Chapitre 63

Chapitre 64

Chapitre 65

Chapitre 66

Chapitre 67

Chapitre 68

Chapitre 69

Chapitre 70

Chapitre 71

Chapitre 72

Chapitre 73

Chapitre 74

Chapitre 75

Chapitre 76

Chapitre 77

Chapitre 78

Chapitre 79

Chapitre 80

Chapitre 81

Chapitre 82

Chapitre 83

Chapitre 84

Chapitre 85

Chapitre 86

Chapitre 87

Chapitre 88

Chapitre 89

Chapitre 90

Chapitre 91

Chapitre 92

Chapitre 93

Chapitre 94

Chapitre 95

Chapitre 96

Chapitre 97

Chapitre 98

Chapitre 99

Chapitre 100

Chapitre 101

Chapitre 102

Chapitre 103

Chapitre 104

Chapitre 105

Chapitre 106

Chapitre 107

Chapitre 108

Chapitre 109

Chapitre 110

Chapitre 111

Chapitre 112

Chapitre 113

Chapitre 114

Chapitre 115

Notes de l’auteur

Remerciements

Glossaire

CHAPITRE 1

Un jour de juillet, tard dans la matinée, Grady reçut un texto de son frère aîné, Donny – la capture d'écran d'une petite annonce pour un job.

Grady s'esclaffa.

C'est quoi ce délire, t'es en mode Le Bon Coin ?

Bah ouais, je suis un mec carré moi. Il faut que tu contactes ce type.

Grady tenta de joindre son frère et tomba directement sur le répondeur. Donny devait être à la recherche d'un coin tranquille pour pouvoir parler en privé. Il avait quatre ans de plus que Grady. Il vivait dans un foyer de réinsertion près de Portland, dans le Maine, à seulement quelques heures de leur maison d'enfance si vous longiez la côte en direction du sud. Une minute plus tard, Donny le rappela.

– Où as-tu vu cette annonce ? demanda Grady en chuchotant pour ne pas réveiller leur mère, qui travaillait à l'hôpital comme infirmière auxiliaire de nuit.

– Dans la salle d'attente, je viens de tomber dessus.

Condamné pour possession de fentanyl, Donny arrivait à la fin de la première de ses deux années de probation. Toutes les semaines, il devait se soumettre à un test d'urine.

– Putain, je suis sérieux là. Y en a un de nous deux qui devrait se faire la malle pour Hawaï. Tu peux plus rester comme ça chez maman. T'es en train de stagner. Et aussi… bordel, c'est mon tour.

Fin de la communication. Grady fourra le téléphone dans sa poche et se dirigea vers la terrasse arrière. Son frère était capable de faire tourner en bourrique la terre entière, mais ce coup-ci, il n'avait pas

tort. Quelques semaines après la fin du confinement, Grady était retourné vivre chez leur mère. Il n'avait pas quitté le nid depuis avril, soit depuis presque trois mois. Leur père n'était plus qu'un souvenir – Grady avait cinq ans lorsqu'il s'était suicidé. Sa mort était un douloureux vortex que, chaque jour, ils tentaient tous de contourner. Le seul à s'être fait aspirer, c'était Donny.

Avant que la pandémie ne frappe, Grady était charpentier. Son dernier vrai job consistant lui avait été offert par un couple de chirurgiens esthétiques de Marblehead. Deux péteux du Massachusetts, fermement déterminés à construire la maison de leurs rêves au bord de l'étang de Sennebec : des comptoirs de cuisine en quartz et des toilettes à la japonaise avec un siège chauffant doté d'un système d'autorégulation thermique. Le genre de trucs dont on se demande qui en a réellement besoin.

Le chantier avait brusquement pris fin quand madame avait été déclarée positive au covid. Grady et le reste des artisans avaient dû s'isoler pendant deux semaines. Un vrai coup dur, car ce travail, ils en avaient tous besoin. Un des types venait tout juste de s'acheter une nouvelle fourgonnette, un autre allait bientôt avoir des jumeaux. Aucun d'entre eux n'était tombé malade, mais au terme de leur quarantaine, l'ensemble des chantiers du coin avait fermé. En tant que travailleur indépendant, Grady pouvait toujours prétendre aux allocations. Mais après que sa demande avait été refusée à deux reprises – d'ailleurs sans l'ombre d'une explication – il avait fini par jeter l'éponge. Sa prime pour l'emploi lui avait servi à s'acquitter d'un loyer impayé et des derniers frais d'entretien de son pick-up. Après ça, il n'avait pas eu d'autre option que de retourner chez maman.

Et en plein mois de juillet, pas de travail digne de ce nom en dehors des petits boulots qui se présentaient à droite et à gauche. Aider Zeke avec le chargement des livraisons de bois de chauffage. Abattre des arbres décimés par les chenilles de bombyx cul-brun. Le débroussaillage du terrain de camping de Mic Mac, pour que de riches réfugiés du covid arrivant de Boston ou de New York puissent y garer leurs énormes camping-cars, et partir randonner sereinement dans le parc national à longueur de journée.

Grady examina de nouveau la capture d'écran. *Cherche gardien, Hawaï.* La seule personne de sa connaissance à avoir été à Hawaï était un chauffagiste de Rockland. Il avait séjourné une année complète sur

l'une des îles de l'archipel, avec sa femme et leurs deux enfants.

– Les petits gambadaient tout le temps pieds nus, avait-il dit à Grady à son retour. Même pour aller à l'école. Ils mangeaient les noix de coco qui poussaient dans notre jardin. Lisa et moi faisions du surf tous les jours. Le paradis sur terre.

Grady ne se rappelait pas la dernière fois où il avait déambulé pieds nus ailleurs qu'entre les quatre murs d'un appartement ou d'une maison. Dans cette partie du Maine, il n'y avait pas de plages de sable fin, et l'herbe était pleine de tiques. Qu'est-ce que ça ferait de vivre dans un endroit où il ne devrait pas, durant toute une moitié de l'année, déblayer un mètre de neige – ou de glace, ou de boue – avant de pouvoir démarrer sa camionnette ? Il ne connaissait personne à Hawaï. Mais l'un dans l'autre, on ne pouvait pas dire qu'il avait fréquenté grand monde dans le Maine depuis le début de la pandémie. La dernière fois qu'il était tombé sur Rachel, son ex, remontait à six mois, au moins. Elle venait de décrocher un contrat doctoral en archéologie. À l'université de Boston. Et oh, oui, elle s'était mariée.

Ensuite Grady était sorti avec une fille rencontrée sur Bumble. Ils n'avaient rien en commun mis à part leurs vingt-huit ans, leur célibat et le fait d'habiter tous les deux à moins de trente kilomètres de Rockland. Avec de l'argent et un compagnon, il faisait plutôt bon vivre dans la région. Mais sans ces deux conditions, la solitude pouvait y être infernale. Ce n'était certainement pas une crise sanitaire qui allait l'aider à trouver de l'argent et une petite amie.

Et merde, il n'avait vraiment rien à perdre. Dans sa chambre d'enfant, il alluma son ordinateur portable, ouvrit la capture d'écran sur son téléphone, puis envoya un e-mail à firemanta.

CHAPITRE 2

Le lendemain après-midi, il s'apprêtait à se connecter à *World of Warcraft* après avoir décapsulé une canette de Pabst Blue Ribbon, quand une petite enveloppe bleue se mit à clignoter dans le coin de l'écran.

Bonjour Grady,
Auriez-vous un moment dans la soirée pour échanger ? Pourriez-vous également m'envoyer un exemplaire de votre CV. Merci.
Cordialement,
Wes Minton

– Bordel.

Grady lut le message une seconde fois. Avait-il ne serait-ce que quelque chose qui ressemble à un CV ? Il se déconnecta, attrapa une autre bière et se lança dans la liste de tous les chantiers sur lesquels il avait bossé au cours des huit dernières années. Il trouva un modèle de CV en ligne, puis consulta la page web du White Mountains Community College[1].

Nous formons les futurs leaders Nature de la Nouvelle-Angleterre !

Il n'avait tenu que deux ans au WMCC. Il avait raté sa grande épreuve de terrain et s'était retrouvé à sec – étudier, c'était cher. Peu importe. Ce type ne se donnerait certainement pas la peine de vérifier tout ça par le menu. Grady fit donc un joli copier-coller des informations présentées sur le site.

Formé aux loisirs et au tourisme de pleine nature dans l'une des institutions les plus performantes dans ce domaine, de solides compétences en kayak de mer, secourisme, alpinisme, plongée sous-marine et escalade. Il n'avait jamais fait de plongée sous-marine, mais pour un job à

Hawaï, ça sonnait plutôt bien. Au pire, il apprendrait sur le terrain.

Il se figea un instant, pensif. Puis ajouta : *Ambulancier agréé*. C'était vrai – il avait suivi une formation après avoir lâché le WMCC, bien que sa carrière dans le secteur n'ait duré qu'une année, celle de ses vingt-deux ans. La compagnie d'ambulances locale avait financé ses manuels, ses cours et l'avait même embauché une fois sa formation terminée. La boule au ventre des débuts s'était vite envolée. La vue du sang le troublait, mais pas au point de s'évanouir. Idem pour les fractures ouvertes. Pour garder son calme en situation de crise, il s'était mis, entre autres, à la *box breathing*[2] et surtout, dès qu'il entrait dans l'ambulance, l'adrénaline prenait toujours le dessus. Il s'était débrouillé comme un chef avec ses premiers accidents de la route et ses premiers massages cardiaques. Il était persuadé d'avoir trouvé un métier dans lequel il pouvait, sinon exceller, au moins s'acquitter de ses fonctions sans tout faire foirer. Et puis il y avait eu l'appel de Kayla MacIntosh, et tout ça avait tourné court.

Il sauvegarda le document et s'autorisa une troisième bière. Penser à Kayla restait de l'ordre de l'insoutenable. Contrairement à Donny, il mentait très mal – bien que ce dernier ne soit pas non plus un as en la matière, puisqu'il finissait toujours par se faire griller. Mais le mensonge venait plus naturellement à son frère. Grady, lui, était tourmenté dès qu'il s'agissait de travestir la réalité. Même une broutille comme cette histoire de CV pouvait le faire paniquer. L'ensemble avait l'air crédible, pourtant il suffisait d'un coup de fil au WMCC pour apprendre que Grady n'avait jamais obtenu son diplôme. Et que sa certification d'ambulancier avait probablement expiré.

Bon sang, ses angoisses allaient-elles le paralyser encore longtemps ? Il envoya le CV à Wes Minton et se reconnecta plusieurs heures d'affilée à *World of Warcraft*. Vers minuit, il reçut un nouvel e-mail de firemanta.

Bonjour Grady,
Seriez-vous disponible maintenant ?
Wes

D'un revers de main rageur, Grady envoya valser la rangée de canettes dans la corbeille à papier près de son bureau. Il n'aurait pas dû rester aussi longtemps à jouer en ligne. Quelle heure était-il à Hawaï ? Il fila vers la salle de bains pour se laver le visage. Avec ses

mains humides, il arrangea ses cheveux du mieux qu'il put. Il s'était rasé le matin même. Il devait donc avoir l'air à peu près présentable. Il retourna se poster devant son ordinateur.

Je suis disponible.

Un e-mail avec un lien Zoom arriva instantanément sur sa messagerie. Grady cliqua dessus. Il fut ébloui par une explosion de lumières vertes, jaunes, rouges, bleues, orange, avec en son centre, un flou étrangement sombre.

– Bonjour Grady. Enchanté de faire votre connaissance.

Il cligna des yeux. Des palmiers, d'immenses fougères. Une vigne vierge aussi flamboyante que la mèche d'une fusée décollant dans un halo rose vif, et au milieu, un visage. Celui d'un homme bronzé, qui malgré son âge et ses cheveux poivre et sel complètement hirsutes, paraissait jeune et robuste.

– Bonjour.

Grady ajusta sa lampe de bureau.

– Euh, de même, enchanté.

– Quelle heure est-il chez vous ?

– Bientôt une heure du matin.

– Seigneur.

Minton se pinça les lèvres.

– Je suis vraiment désolé. Merci beaucoup de m'accorder un peu de votre temps. Je me présente : Wesley Minton. Wes. Ça vous va si on entre directement dans le vif du sujet ?

Wes se pencha en avant, son visage obstruant complètement la vue sur le luxuriant jardin derrière lui.

– Si j'ai bien compris, vous avez un solide bagage dans le bâtiment ainsi qu'en menuiserie ? Vous pouvez m'en dire plus sur la partie gardiennage ?

– Bien sûr. Certains de mes clients ne sont sur place que quelques mois par an, en été principalement. Le reste de l'année, c'est moi qui garde un œil sur leur propriété.

– Je vois que vous avez une certification d'ambulancier. Vous sauriez pratiquer une appendicectomie sur votre propre personne ?

– Pardon ?

– Je connais un type, un cardiologue, qui s'est retrouvé contraint

de le faire, en Alaska. Vous serez livré à vous-même la majeure partie du temps. Cela ne vous pose pas de problème ?

Grady n'aurait pas su dire s'il s'agissait d'une plaisanterie. Wes enchaîna avant qu'il n'ait le temps de répondre.

– Et Hawaï, vous connaissez un petit peu ?

– Du tout.

– Vraiment ?

Wes eut l'air abasourdi, comme si Grady avait avoué ne jamais avoir conduit de voiture de sa vie.

– C'est magnifique, vous verrez. L'archipel a beaucoup changé depuis la pandémie, mais ce n'est pas plus mal. Nous ne sommes plus submergés par les touristes. Je ne vois aucune référence sur votre CV.

Grady se sentit rougir.

– Oh, oui. Pardon. Je peux vous en faire parvenir dès demain matin.

– Ne vous inquiétez pas. Je vérifierai moi-même vos antécédents. Le Maine – comment vous en sortez-vous dans le coin, avec le covid ?

– Pas trop mal.

– Vous allez devoir rester en quarantaine pendant deux semaines. Pas d'entourloupe, on ne peut pas prendre le risque de vous voir renvoyé chez vous à peine arrivé. C'est toujours bon pour vous ?

Grady aurait voulu répondre mais les mots ne sortaient pas. Est-ce que ce type était vraiment sur le point de l'embaucher ? Il hocha timidement la tête.

– En fait, poursuivit Wes, si vous tentez de violer la quarantaine, les autorités locales vous arrêteront et vous serez reconduit sur le continent. Vous saurez vous débrouiller avec un 4 × 4 ?

– Bien sûr. Est-ce que je dois apporter mes outils ?

– Ce ne sera pas nécessaire. Votre prédécesseur a tout laissé sur place. D'autres questions, Grady ? Vous avez l'habitude de voyager ?

– Je suis allé une fois à Disneyland avec ma famille.

– Vous avez des enfants ?

– Non, je veux dire : quand j'étais plus jeune. C'était avec ma mère et mon frère.

– Donc pas de compagne ? J'ai oublié de le mentionner. Vous aurez votre propre domicile. Une maison, mais elle assez compacte. Ce n'est pas franchement l'idéal pour accueillir un couple.

La gorge de Grady se serra. Dans quoi était-il en train de

s'embarquer au juste ? Wes conclut d'un claquement de mains.

– Bien, écoutez, vous avez mon adresse e-mail. Quand j'aurai vérifié les informations que vous m'avez transmises, on pourra régler les histoires de salaire et de billet d'avion. Entendu ?

Grady le regarda fixement.

– Entendu.

– Parfait. Alors je vous dis à bientôt, ajouta Minton.

L'écran redevint noir.

1. Un établissement d'études supérieures situé dans le New Hampshire où est dispensée, entre autres, une formation de guide de plein air.
2. Une technique de respiration en quatre temps permettant de garder son calme.

CHAPITRE 3

Grady but un verre d'eau et enfila son sweat à capuche des SeaDogs. Prendre l'air ne lui ferait pas de mal. Dehors, la fraîcheur accentuait le parfum des sapins baumiers et des rosiers du Japon. Encore un ou deux jours et la lune serait pleine. Champs et forêts s'étendaient à perte de vue, ponctués par des fermes, des mobile homes, des baraques de travers, bricolées comme celle de Zeke – comme les maisons de tous les autres gamins avec lesquels il avait grandi. Il chassa un moustique qui bourdonnait près de son oreille et pencha la tête pour mieux observer le ciel. Adolescents, Donny et lui avaient campé dans ce paysage un nombre incalculable de fois, une bouteille de whisky volée toujours soigneusement planquée dans leur sac de couchage. À chaque étoile filante qui traversait la nuit, ils s'envoyaient un shot.

Est-ce qu'il verrait les mêmes étoiles à Hawaï ? Les constellations étaient sans doute différentes dans l'hémisphère sud. Il n'était même pas certain qu'Hawaï se trouve bien dans l'hémisphère sud. Il n'avait en tête que des clichés, qui pour la plupart provenaient de vieux films sur le surf. Était-ce bien là-bas que *Jurassic Park* avait été tourné ? Et la série *Lost* ? Il l'avait suivie avec assiduité au collège et au lycée, alors qu'elle ne correspondait vraiment en rien à son quotidien.

Les paysages étaient somptueux. À tel point qu'on aurait pu croire à des images de synthèse. Zeke, Donny et lui s'étaient même disputés à ce propos. Le jeune Grady d'alors voulait que ce soit réel. Pas l'histoire ni les personnages, mais les lieux. Ces plages désertes, cette mer d'huile sans nageurs, et cette atmosphère qui, même sur l'écran de leur petite télé minable, dégageait une aura si singulière – mystérieuse. C'en avait presque quelque chose de menaçant, bien que l'idée soit plutôt étrange. Disons plutôt que ça donnait à Grady la sensation que le reste du monde devait être très différent du peu qu'il

en connaissait. Ses riches clients lui avaient souvent répété que le Maine n'était pas le vrai monde. Qu'il y avait un au-delà. Marblehead, New York, Greenwich, Palm Springs, Winter Park. San Francisco. Grady avait toujours pensé que c'était du pipeau, des délires de millionnaires.

S'ils avaient raison en fin de compte ? Grady n'en était pas à se dire qu'on vivait coincé dans la matrice et tout le tralala. Le spécialiste des théories conspirationnistes douteuses, c'était Zeke. Mais qui sait, la vie pouvait avoir un tout autre visage à New York ou en Californie ?

C'était l'occasion de découvrir si tous ces gens fortunés lui avaient menti, comme ils l'avaient si souvent fait à chaque fois qu'ils lui avaient assuré sans vergogne qu'il toucherait son chèque à la fin de la semaine. Donny ou Zeke seraient prêts à donner leur couille gauche pour partir à Hawaï, surtout dans un moment pareil. Qui serait assez bête pour laisser filer un truc comme ça ?

Quelque part au fond du jardin, une chouette rayée hulula :

Qu'est-ce qui te re-tient ? Qu'est-ce qui te re-tient ?

Le regard de Grady se perdit au milieu des chênes, de leurs branches émaciées complètement dénudées par le bombyx. Une forme fantomatique émergea de nulle part. Elle se laissa tomber dans les hautes herbes avant de disparaître en quelques battements d'ailes, aussi évanescente qu'un nuage de fumée.

CHAPITRE 4

Le vol pour Los Angeles était à peine rempli au tiers. D'autres voyageurs solitaires, quelques couples, deux familles avec de jeunes enfants. Tous masqués, prêts à patienter des heures dans la salle d'attente d'un hôpital volant. Grady était assis, côté fenêtre, dans une rangée vide. Boston s'estompait peu à peu, cédant la place à sa banlieue, au vert du relief plissé des White Mountains. Très vite, il n'y eut plus rien d'autre à voir que les nuages encerclant l'avion.

Il roula en boule son sweat à capuche. Les jambes pleines de crampes, il renonça au bout d'une heure à l'idée de dormir. Aucun service de restauration à bord. Zeke était venu le chercher chez sa mère à deux heures du matin pour le conduire à Logan, où, au beau milieu de la nuit, rien n'était encore ouvert. Grady s'était rué sur les distributeurs de boissons chaudes. Résultat : toute la caféine qu'il avait ingérée lui valait maintenant une migraine atroce.

Il se frotta les yeux, abaissa sa tablette, son masque et avala un ibuprofène. Il mangea une moitié du sandwich à la dinde et au fromage qu'il s'était préparé la veille. But un peu d'eau. La carte mobile encastrée dans le dossier du siège devant lui indiquait qu'ils n'avaient pas encore dépassé la Pennsylvanie.

Il replia ses genoux engourdis en ronchonnant. Il tenta de s'immerger dans la lecture d'un guide téléchargé sur son téléphone portable avant le départ, sur la nature et les activités de plein air à Hawaï. Beaucoup de pêche. Un peu de chasse – des sangliers et une sorte de cerf, tous deux introduits lors des premières vagues de colonisation de l'archipel. Pourquoi ne pas se procurer un permis et une arme une fois sur place ?

Il referma l'onglet et fit défiler les derniers messages de Wesley Minton. Aucune mention d'une quelconque vérification de ses antécédents – il avait passé le cap – mais une rafale de précisions

concernant son itinéraire de vol, sa future adresse – Hokuloa Road, sans numéro de rue – ainsi que le nom et le téléphone portable d'une certaine Dalita Nakoa.

Dalita viendra vous chercher à l'aéroport.

Elle se chargera de faire vos courses. Dès votre arrivée à LAX, vous pouvez lui envoyer par texto la liste de ce dont vous aurez besoin.

Assurez-vous de bien remplir les formulaires de santé distribués dans l'avion et de prendre de l'ibuprofène avant l'atterrissage.

Vous serez ensuite soumis à une vérification de votre température.

Dans la case « contact d'urgence », vous indiquerez le nom de Dalita.

Dalita. Était-elle la femme de Minton ? Sa petite amie ? Pourquoi utiliser son nom plutôt que le sien ? Y avait-il un rapport avec le fait que ce soit elle qui vienne le chercher ? Pas une seule fois, Minton n'avait mentionné sa vie privée.

Ses recherches sur Google n'avaient pas été particulièrement fructueuses. Wesley Minton était l'un de ces investisseurs à succès, qui avait fait fortune en un éclair. Il était parti s'installer à Hawaï et s'était engagé dans tout un tas d'associations écologistes. Le Sierra Club, le Nature Conservancy, le Island Nature Trust, et la Hokuloa Wilderness Foundation. Les trois mêmes images de lui revenaient sans cesse. Un portrait d'entreprise lambda, et deux photos prises lors de cérémonies caritatives – une gigantesque fiesta écolo, et un gala de charité pour le planning familial d'Honolulu.

Sur le premier cliché, Minton portait une chemise à fleurs et un très long lei constitué de feuilles vertes. À ses côtés, une grande et belle femme des îles, du genre top model. Grady reconnut son nom – Maxine Kaiwi.

UN DON HISTORIQUE DU PHILANTHROPE WESLEY MINTON POUR PRÉSERVER LE CARACTÈRE SAUVAGE DE L'ÎLE

La photo avait bien vingt ans, mais Minton n'avait pas pris une ride. À l'époque, il ne devait pas être beaucoup plus âgé que Grady. Une trentaine d'années sans doute ? Quelle veine d'enfoiré…

Grady regarda la carte mobile. Ils venaient tout juste de dépasser Pittsburgh. C'est si grand que ça, la Pennsylvanie ? Il ferma les yeux et se replongea dans la dernière conversation qu'il avait eue avec sa mère, la veille, assis sous la véranda.

– Tu es certain que c'est ce que tu veux ? avait-elle demandé. Tu ne connais personne là-bas. Tu vas te sentir très seul.

– Ça ira, t'en fais pas. Je finirai bien par me faire des amis…

– Tu seras placé en quarantaine. Et cet homme, tu ne sais absolument rien de lui.

– Je sais qu'il m'a payé un billet d'avion et qu'il m'a offert du travail, soit plus que tout ce que je ne pourrais jamais espérer obtenir ici un jour, ok ?

Grady avait essayé de garder un ton posé.

– J'ai juste besoin de prendre l'air un petit moment. Je ne connais rien d'autre que le Maine et la menuiserie. Tu passes ton temps à me dire que je dois faire preuve de plus d'ambition. Tu ne vois pas que c'est ce que je cherche à faire, là ? Et puis ça reste le même pays.

– Tu seras à huit mille kilomètres.

Le visage de sa mère s'était crispé, signe qu'elle luttait pour ne pas pleurer.

– Une fois là-bas, je ne te reverrai plus jamais.

– Mais bien sûr que si, enfin, l'avait rassurée Grady.

Il s'était penché vers elle pour la serrer brièvement dans ses bras.

Mais en faisant ses valises, il s'était posé la question – *est-ce que tout ça va me manquer ne serait-ce qu'un peu, ou alors à m'en crever le cœur ?* Il s'était demandé s'il était possible qu'il ne revienne jamais.

CHAPITRE 5

Il se réveilla avec un torticolis et un mal de crâne dû à l'odeur entêtante, chimique et citronnée du gel hydroalcoolique. Alors qu'il abaissait furtivement son masque pour happer un peu d'air, le capitaine annonça qu'ils amorçaient leur descente vers LAX. De l'autre côté de l'allée, une femme agrippait le bras de son compagnon en lui désignant le hublot.

– Ce ne sont pas des nuages, s'exclama-t-elle. C'est de la fumée. Un feu de forêt.

Feux de forêt ou pas, l'avion toucha terre sans encombre. Lorsqu'il trouva enfin la porte de sa correspondance, l'embarquement avait déjà commencé. Dans la lente file d'attente de Jetway, Grady se sentit à la fois étourdi de nervosité et étrangement soulagé. Il partait pour un endroit où il ne connaissait personne. Ce qui signifiait aussi que personne ne le connaîtrait. Il ne serait plus que cet individu compétent et expérimenté, celui décrit sur son CV. Ça ressemblait à l'un de ces moments où l'on se retrouve à conduire tard dans la nuit. Quand l'attention commence à divaguer, puis retourne brusquement à la réalité et à ce qu'il se passe sur la route – un soubresaut de conscience toujours légèrement déstabilisant. *Est-ce que je suis en train de rêver ? Est-ce que je suis vraiment là ?*

Le vol, initialement prévu pour accueillir plus de trois cents personnes, n'en comptait que trente-trois, hôtesses de l'air comprises. En attendant le décollage, Grady envoya une liste à Dalita Nakoa.

Tomates, bœuf haché, bière (Pabst Blue Ribbon), chips, sauce piquante, pain, beurre de cacahuète, pommes de terre. Bière.

Dalita lui répondit avec deux émojis – un pouce levé et une chope de bière remplie à ras bord. Le personnel verrouilla les portes. Il y eut une annonce laconique – cinq heures et demie de vol, ni service repas

ni boisson, veuillez rester masqués et assis autant que possible. L'avion décolla, s'éloigna des terres jusqu'à ce que tout ne devienne qu'eau. L'ennui eut raison de l'anxiété et Grady s'assoupit. À son réveil, il n'avait plus aucune notion de l'heure. Son téléphone indiquait celle du Pacifique. Impossible de se divertir dans cet avion qui ne proposait pas même un simple magazine de bord. Il jeta un coup d'œil à travers le hublot. Aucune ligne d'horizon pour démarquer le ciel de la mer. Rien qu'une vaste étendue bleue, sans la moindre interférence. Pas de turbulences, et le vrombissement des moteurs était d'une régularité lénifiante. Les seuls passagers qui ne dormaient pas étaient absorbés par leurs tablettes ou leurs téléphones.

Dans la rangée de droite, une jeune femme adressait de grands sourires à son écran d'ordinateur. De longs cheveux bruns et bouclés encadraient son visage rond, à moitié dissimulé par un masque bleu parsemé d'étoiles jaunes. Elle portait des boucles d'oreille pendantes. Le noir profond de ses yeux transperçait le verre de ses lunettes trop grandes. Quelque chose la fit tout à coup éclater de rire. Elle leva furtivement les yeux de son écran. Et vit que Grady la regardait.

Il n'eut pas le temps de se retourner qu'elle affichait déjà un sourire malicieux. Il sourit à son tour, mais dans le vide – elle était revenue à son ordinateur.

Cette fille, elle ressemblait à s'y méprendre à Kayla MacIntosh. À ceci près qu'elle était asiatique, ou peut-être métisse. Kayla avait un teint laiteux et des yeux gris-vert. Mais c'était les mêmes cheveux bouclés, la même chaleur dans le regard. Personne ne lui avait souri comme ça depuis des années – comme on sourit à un vieil ami.

Ils s'étaient rencontrés à l'école maternelle. Ils veillaient ensemble sur les œufs de papillons monarques qu'ils avaient pour mission de ramasser dans le carré d'asclépiades, juste derrière l'école. Suivre leur croissance jusqu'à l'éclosion les avait rendus inséparables. À la fin du CM2, Kayla avait déménagé. Ils s'étaient retrouvés au lycée, où ils assistaient au même cours d'anglais.

Kayla arborait un look de gothique malingre – des cheveux teints en vert et des sourcils toujours agrémentés d'anneaux argentés ou d'épingles à nourrice. La musique tonitruante qui s'échappait de ses écouteurs semblait écumer de rage. Mais ce que dégageait Kayla, ce n'était pas vraiment de la colère. C'était plutôt de la tristesse. Ils se croisaient dans les couloirs. Ils se saluaient de loin. Tantôt à son

initiative, tantôt à celle de Grady. Ils s'étaient attardés une ou deux fois sur le parking du lycée après les cours, pour partager un jibbah – un joint – tout en évoquant des souvenirs d'enfance : les voyages scolaires en ferry direction Isleboro, les bancs de phoques dans le port de Rockbeach. Kayla avait toujours de la *weed* de qualité sur elle. Après le lycée, ils s'étaient perdus de vue. Il était retombé sur elle un soir, en plein service.

L'appel venait de Rockland. Une femme qui avait composé le 911, qui disait avoir des pensées suicidaires et ingéré une forte dose d'analgésiques. Grady, Amy et Cameron – ses coéquipiers – avaient foncé en direction d'un mobile home décrépit au sud de la ville. La porte était grande ouverte. Grady avait déboulé le premier, armé d'une pompe à estomac, d'un défibrillateur et d'un vaporisateur de naloxone. Kayla était étendue sur le canapé, les yeux révulsés. Il avait été cloué sur place. Ses cheveux verts étaient redevenus la masse de boucles noires qu'il avait connue et les piercings avaient tous disparu, à l'exception d'un minuscule anneau de nez en faux diamant.

– Kayla, avait-il balbutié, en état de choc mais luttant pour ne pas laisser la panique l'envahir tandis que, d'une main tremblante, il cherchait la naloxone. Kayla, est-ce que tu peux me dire quel type de médicaments tu as pris ?

Elle n'avait pas eu besoin de répondre – il avait repéré sur la table d'appoint du mobile home une boîte d'alprazolam et une bouteille de Gilbey's, quasiment vide. Elle avait entrouvert la bouche, le regard dans le vague. Elle ressemblait à une petite fille. Celle qui s'allongeait à côté de lui sur le tapis de sol en maternelle quand ils refusaient tous les deux de dormir pendant la sieste.

Il l'avait aidée à se redresser, avait enfoncé l'embout du vaporisateur dans l'une de ses narines, puis pressé la détente en tenant fermement son corps inerte pendant qu'il faisait le décompte – deux minutes avant de lui administrer la seconde dose. Il avait scandé son nom sans s'arrêter.

– Kayla, allez, Kayla, tiens bon, on est là, reviens, Kayla, regarde-moi…

Il l'avait sentie mourir. Il avait su qu'elle était partie à la façon dont son corps s'était détendu ; au soupir qui s'était échappé de sa bouche – un mélange vaporeux de gin et de sirop pour la toux.

Grady n'était plus retourné au travail, ignorant les messages

téléphoniques et les e-mails inquiets de son superviseur.

– Je sais que c'est terrible, mais ça fait partie du boulot, Grady. Je suis au courant pour ce qui est arrivé à ton père. Ça doit rendre les choses encore plus difficiles, j'en suis conscient. Prends quelques jours de congé si tu le souhaites. Mais rappelle-moi quand tu auras ce message.

Grady n'avait jamais rappelé. Il avait démissionné. Il ne pourrait plus jamais être ambulancier. Pas avec le regard éteint de Kayla qui lui reviendrait sans cesse à l'esprit – comme un éternel rappel de ces trois allumettes qui, lors de son épreuve en pleine nature, avaient refusé de prendre feu.

CHAPITRE 6

Grady tira sur le store de son hublot d'un geste sec. C'était sa chance de repartir à zéro, de laisser toute cette merde derrière lui. Il fit défiler les fichiers téléchargés sur son téléphone, jusqu'à ce qu'il tombe sur une photo de l'île. Un volcan en sommeil occupait tout le versant est. Une chaîne de montagnes faisait bouclier à l'ouest. Entre les deux s'étirait une étroite plaine côtière. Hokuloa se trouvait au sud-est. Une saillie isolée en forme de pouce, qui s'enfonçait dans le Pacifique. L'aéroport n'était qu'à quelques kilomètres de Li'ulā, la ville principale, nichée entre les courbes du littoral sud. Il avait montré la photo à Zeke.

– Tu ne trouves pas que ça ressemble à une tête de chien ?

– Une tête de chien ?

Zeke avait ri.

– Mec, franchement, il est temps pour toi de te casser d'ici.

Penser à Zeke lui mettait du baume au cœur. Ce petit gars survivaliste, persuadé qu'on pouvait revenir de tout, même de l'apocalypse, tant qu'on avait avec soi un bon couteau, de la *weed* de qualité, et un peu d'eau fraîche. *Un homme sans couteau n'a rien dans le ciboulot*, claironnait-il depuis la 6e. Le couteau de Grady était dans sa valise, en soute. Avec son Leatherman et son équerre de charpentier, quelques T-shirts, une chemise blanche, une autre en flanelle, une paire de gants de travail et ses bottes de chantier.

Il rangea son téléphone dans sa poche. Il se leva en bâillant, fit quelques pas dans l'allée, histoire de soulager un peu ses jambes. Il étira ses bras pour voir s'il pouvait toucher le plafond.

– Tu as mal au cou ?

Il se retourna, surpris. La fille le dévisageait, un épais livre de poche était posé sur sa tablette, ouvert. Il plissa les yeux pour déchiffrer le titre : *Le Roi pâle*. Un truc à la George R. R. Martin, qui

attisa tout de suite sa curiosité.

Il pointa le livre du doigt.

– C'est bien ?

– Pas vraiment. En tout cas pas assez pour m'empêcher de piquer du nez.

Une réponse qui décontenança Grady. Est-ce qu'elle plaisantait ?

– À ce point ?

Elle confirma d'un mouvement de tête, les yeux pétillants de gaieté.

– Ouais. Et dormir dans l'avion me file toujours la migraine. Pas toi ?

Il hésita. Il pouvait mentir et dire que oui, pareil, c'était à chaque fois la même chose. Ça sonnait toujours mieux que d'admettre que ce n'était que le deuxième voyage en avion de toute son existence. Grady se surprit à penser à ces types qui ne s'étaient jamais aventurés ne serait-ce qu'au sud de Fenway. Il haussa les épaules.

– Aucune idée. Je n'avais encore jamais réussi à m'endormir en plein vol avant aujourd'hui.

Le rire de la jeune femme mit le feu au visage de Grady.

– Mais c'est vrai que j'ai un peu mal au cou, ceci dit.

Parler à quelqu'un, quelqu'un d'inconnu, avait quelque chose d'étrange. Ce n'était pas arrivé depuis des mois. À une femme, qui plus est. D'habitude, il fallait à Grady au minimum deux bières avant de pouvoir entamer une conversation avec autant de facilité, accoudé au comptoir du Three Tides ou du Rhumb Line.

Est-ce qu'il avait rompu les liens avec cette version de lui-même, comme on décide de se créer un nouveau personnage, au beau milieu d'un raid dans *World of Warcraft* ? Il baissa la tête. La fille portait des tongs ornées de grosses fleurs roses en plastique, et du vernis argenté sur les ongles de ses orteils.

– C'est ma première fois, dit-il. À Hawaï.

– Ohhh…

Elle détacha sa ceinture de sécurité et vint se glisser dans le dernier siège de sa rangée. C'était plus pratique que de hausser la voix depuis leurs sièges côté hublot, alors il l'imita.

– Tu vas *adorer*, dit-elle d'un ton feutré, comme si elle lui confiait un secret. La première fois que je suis venue ici, c'était comme…

Elle se tut et fixa le sol au lieu de le regarder. En relevant la tête,

elle ajusta ses lunettes.

– C'est un peu comme… observer la Voie lactée pour la première fois dans un télescope. Tu as déjà fait ça ? Ou avec des jumelles de compète.

Grady opina du chef.

– Avec des jumelles, oui. C'était dément.

– Eh bien, c'est exactement la même chose. Je veux dire, à Hawaï, on peut littéralement *voir* la Voie lactée. Le ciel y est le plus clair qu'à n'importe quel endroit de la planète. C'est pour ça qu'ils ont installé ces énormes télescopes sur le Haleakalā[1]. L'air est tellement pur. Et cette pureté, on la retrouve partout – dans l'océan, dans les montagnes, dans la forêt tropicale.

Son expression se fit de plus en plus rêveuse.

– On voit… davantage.

Grady acquiesça poliment. Ça ressemblait un peu aux révélations chocs de Zeke.

– Et tu y vis ?

– Non. Mais je viens souvent. Pour rendre visite à mon amie, Raina. Elle habite à Makani. Moi j'habite à Century City, en banlieue de Los Angeles. J'étudie la microbiologie à l'UCLA, mais depuis le début de la pandémie, les cours ont tous lieu en ligne. Le vol ne dure que cinq heures. Donc à quoi bon rester en Californie ? Et toi, tu vas loger où ?

– Je ne sais pas trop. Enfin, je veux dire, je sais où je vais vivre, mais je ne sais rien de cet endroit, ou presque. C'est quelque part sur Hokuloa Road.

Elle ouvrit des yeux ronds comme des boules de billard.

– Sérieux ? Sur la péninsule ?

Hochement de tête de Grady.

– Wow. Apparemment c'est d'une beauté à couper le souffle, mais aussi très difficile d'accès. C'est là que vit ce milliardaire – il est propriétaire de toutes les terres alentour. Il en a fait une zone naturelle protégée. Plus personne ne peut y mettre les pieds. Je ne pensais pas que quelqu'un vivait là-bas, mis à part lui.

– Je suis son nouveau gardien.

– Pas possible !

Elle lui lança un regard qu'il n'aurait pas su interpréter.

– Il y a beaucoup de rumeurs qui circulent sur Hokuloa. Des

histoires de fantômes. L'esprit du chien de la Route de Hana, les revenants qui s'étouffent, les Marcheurs de nuit…

– Ou le Fantôme 309, renchérit Grady, d'humeur taquine. Tu sais, ce mec qui te prend en stop dans son poids lourd, et hop ! on n'entend plus jamais parler de toi.

Il avait réussi à la faire rire de nouveau.

– Celui-là je ne le connaissais pas. Ce que j'essayais de te dire, c'est que Hokuloa, c'est intense. Fais attention à toi la nuit. Il y a eu pas mal d'accidents sur cette route, et beaucoup de gens pensent qu'elle n'aurait jamais dû être construite. Mais elle est ponctuée par des sortes de balises. Une fois que tu sais les repérer, elles te permettent de rester en sécurité. En tout cas, c'est ce que dit Raina.

En temps normal, il aurait considéré que ce n'était que du folklore. Mais tout ce qu'il avait entendu lors des cours de survie dispensés au WMCC était en train de ressurgir. Ainsi que les conseils de ses amis chasseurs expérimentés : en terrain inconnu, toujours écouter les gens qui en savent plus que toi.

– Ok, dit-il. Merci pour tes conseils.

Une voix retentit à travers les haut-parleurs : plus que quarante minutes avant l'atterrissage. Le charme était rompu, ils s'adressèrent un petit signe de la main, avant de retourner près de leur hublot respectif.

– Contente d'avoir fait ta connaissance.

– De même.

1. Un volcan situé sur l'île de Maui.

CHAPITRE 7

La conversation l'avait galvanisé, mais aussi un peu effrayé. Zeke prétendait avoir vu un jour le fantôme de son grand-père fureter dans l'armoire où il rangeait ses flingues. Mais Zeke avait également aperçu un ovni près du phare de Quoddy Head. Grady ne croyait pas aux fantômes, pourtant cet endroit, Hokuloa Road, semblait plus coupé des réalités du monde moderne qu'il ne l'avait imaginé. Plus proche des réserves indiennes sauvages du Maine que de l'atmosphère suave et paisible dont son copain surfeur lui avait vanté les délices.

Au pire, il pourrait toujours rentrer chez lui et dire qu'il était parti voyager, qu'il avait vu Hawaï. La discussion avec cette fille résonnait comme un présage. *Espérons juste qu'il sera de bon augure*. Il connaissait quelqu'un sur place maintenant, plus ou moins. C'était déjà ça.

L'avion fendait les rubans nuageux à mesure qu'il perdait de l'altitude. Il survolait maintenant des eaux bleues presque violettes, troublées par le passage régulier de traînées blanches et scintillantes. Des vagues – de grosses vagues, si Grady pouvait les distinguer d'aussi haut. À l'ouest, un halo en forme de croissant s'était formé dans le ciel : un chien du soleil. Grady aurait voulu prévenir la jeune femme, lui dire de regarder dehors. Mais le chien du soleil s'était déjà évanoui.

Au loin, des formes sombres émergeaient des nuages, les unes après les autres – les îles plus lointaines de l'archipel. Une île plus vaste que les autres commença lentement à remplir l'horizon. Grady reconnut la longue courbe de sa rive sud, et au milieu la large plaine à la végétation rase, toute de bruns et de gris ternes. D'impressionnantes collines herbeuses se déployaient vers l'est, leurs pentes creusées de profonds ravins, noir contre vert.

Au-dessus se dressait un grand volcan couvert de champs et d'arbres qui descendaient tous en piqué vers des falaises hautes de

plusieurs centaines de mètres, jusqu'à de minuscules plages blanches qu'on ne pouvait atteindre qu'en hélicoptère ou en bateau.

Juste avant que la route côtière ne tourne vers le nord, à l'extrémité est de l'île, une péninsule, ou plutôt une sorte de cap boisé, s'avançait dans l'océan. Un large bandeau noir traversait la forêt – une coulée de lave, réalisa Grady, un vestige séculaire de la dernière éruption volcanique. La pointe du cap avait l'air légèrement concave, comme si un géant était venu y appuyer son pouce. Grady ouvrit la carte sur son téléphone et l'agrandit pour lire le nom de la mystérieuse formation terrestre.

Hokuloa.

L'avion s'inclina brusquement, lui offrant un meilleur aperçu du volcan endormi. Un unique nuage filiforme flottait au-dessus de son sommet aplati, tel un drapeau déchiré.

Le volcan avait disparu de son champ de vision lorsque l'avion se posa. La ville de Li'ulā s'avérait plus grande que prévu, presque de la taille de Portland. La côte était bordée d'immenses hôtels, de stations balnéaires aux plages bien entretenues et de quais destinés à accueillir les bateaux de croisière – tous désespérément vides.

En l'espace de quelques secondes, un réseau de rues bondées avait remplacé les infrastructures côtières : des immeubles, des maisons, des hectares de lotissements, un hôpital. Ils se rapprochaient de l'aéroport, situé à l'écart de la ville, avec sa tour de contrôle et son unique piste d'atterrissage. Pas le moindre avion en vue, à part un jet régional posté devant un petit terminal. Au-delà de la piste, des centaines de voitures patientaient dans la brume, garées dans des champs bruns poussiéreux.

Une hôtesse de l'air se précipita dans l'allée centrale pour vérifier que tout le monde avait bien bouclé sa ceinture de sécurité. L'océan était maintenant terriblement proche. Grady prit une profonde inspiration, le cœur battant, avant de fermer puis de rouvrir les yeux.

Il ne rêvait pas. Il était bel et bien là.

CHAPITRE 8

Il rassembla ses affaires en attendant le débarquement. La fille le gratifia d'un rapide au revoir de la main.

– Bonne chance, lui lança-t-elle en se hâtant vers la porte.

Il aurait aimé avoir l'occasion de discuter un peu plus, qu'ils échangent leurs noms et leurs numéros de téléphone. Mais ce fichu covid avait encore une fois tout gâché.

Il rejoignit les passagers éparpillés à travers le terminal – un bâtiment désert, où régnait une chaleur étouffante. La climatisation avait été coupée, ainsi que les éclairages. La lumière grise du jour s'infiltrait par les fenêtres, qui n'avaient pas été nettoyées depuis un bon bout de temps. Le long du couloir, un grand poster délavé montrait des gens en train de surfer, de faire de la plongée, de marcher main dans la main le long des plages désertes, le tout entouré d'une frise de palmiers et de tortues de mer. Sur le mur opposé, des natifs de l'archipel, paisibles et souriants, contemplaient l'horizon par-delà les messages de bienvenue.

ALOHA !
MAHALO
Ā HUI HOU AKU
'A'OLE PILIKIA
PONO
'OHANA

On n'entendait dans le hall silencieux que le cliquetis des roues des valises. Quand est-ce qu'un avion avait atterri ici pour la dernière fois ? Il y avait plusieurs jours ? Plusieurs semaines ?

Grady repéra la fille à sa masse de cheveux noirs, un peu plus loin devant. Son sac à dos plein à craquer glissait le long de ses épaules. Puis il aperçut un homme, masqué, qui portait autour du cou un cordon avec un badge. L'homme brandissait un panneau STOP devant

le nez des nouveaux arrivants. Grady s'immobilisa à bonne distance derrière sa compagne de voyage, qui fut dirigée vers une table où était installé un fonctionnaire du département de la Santé, secondé par un policier.

Son tour venu, le flic fit signe à Grady de s'approcher. Il lui tendit un formulaire. Grady y indiqua la raison de sa visite, le nom de son contact sur place : Dalita Nakoa, et son adresse : Hokuola Road. Le policier examina ses réponses.

– Vous êtes ici pour le travail ?

Grady confirma.

– Qui est votre employeur ?

– Wesley Minton. Je viens effectuer quelques travaux chez lui.

Le flic arqua un sourcil sceptique.

– Minton ?

– Oui, je suis son nouveau gardien. Je suis charpentier.

– C'est vrai que dans le coin on manque de charpentiers potables, rétorqua sèchement le policier. Il faut les faire venir du continent. Bref, passons. Nous vous contacterons quotidiennement pendant quatorze jours. Pour nous enquérir de votre état de santé. Si vous ne respectez pas la quarantaine, vous serez arrêté et renvoyé chez vous. *Mahalo*. Au suivant !

Un officier de la garde nationale en uniforme posté près de la porte de sortie pointa un thermomètre vers le front de Grady puis il lui fit signe de partir. Grady se dirigea vers la zone de livraison des bagages, un espace sinistre qui donnait sur une route bordée de glissières en béton. Il attrapa son sac sur le carrousel. Les portes coulissantes s'ouvrirent. Il espérait que l'air serait plus frais dehors.

Ce n'était pas le cas. Un vent chaud et régulier envoya valser vers lui une pluie de gravillons. Trois autres personnes s'attardaient près du carrousel, dont la fille. Toutes avaient ôté leur masque, alors il fit de même. Une voiture s'arrêta sur la route d'accès. Sans doute Dalita Nakoa ?

Les portières restèrent closes, et lorsque Grady se retourna vers le carrousel, il ne restait plus que la fille qui regardait ses affaires se diriger lentement vers elle.

– Attends, je m'en occupe.

Grady s'approcha du sac et le souleva du tapis roulant.

– Il y a quelqu'un pour venir te chercher ?

– Merci.

Elle avait un joli sourire, des taches de rousseur. La peau marron clair et les joues pleines. Une dent de devant qui partait légèrement sur le côté.

– Je viens d'envoyer un message à ma copine, elle est déjà en route. Et toi ?

– Au fait, je m'appelle Grady Kendall.

Il voulut lui tendre la main, mais se ravisa d'un air penaud.

– Je viens du Maine.

– Grady du Maine, dit-elle d'un ton espiègle. Tu ne viens pas de la porte à côté. Je m'appelle Jessica Kiyoko. Ma copine m'a dit que certains bars de Makani étaient restés ouverts. On pourrait peut-être se retrouver pour célébrer la fin de notre quarantaine ? Dans un bar ou ailleurs. L'île n'est pas bien grande. On te fera visiter si tu veux. Ce serait sympa, non ?

Il s'apprêtait à répondre quand elle jeta son regard par-dessus son épaule et s'exclama :

– Raina !

Elle se retourna vers lui.

– Ravie de t'avoir rencontré, Grady. Bonne chance sur Hokuloa. On se reverra certainement dans deux semaines !

– Ce serait avec plaisir. Tu veux que je porte ça pour toi ?

– C'est gentil mais ça ira, merci.

Elle sortit du terminal en titubant. Une jeune femme blanche et mince accourut pour la serrer dans ses bras. Elles émirent toutes les deux un pépiement joyeux et exalté. Sa copine se saisit du sac le plus lourd et le traîna jusqu'à une vieille Subaru Outback marron dont le revêtement avait souffert du soleil – il était couvert de cloques.

Avec une pointe de mélancolie, Grady observa la voiture s'éloigner. Il avait envoyé un message à Dalita à l'atterrissage. À sa mère aussi, et à Donny et à Zeke. Tous les trois lui avaient répondu, bien qu'à l'autre bout du pays il fût minuit passé. Il s'adossa contre le mur et attendit sans chercher à retenir les bâillements de fatigue.

CHAPITRE 9

– Hé ! C'est toi, Grady ?

Une femme se tenait debout sur le trottoir, elle ne portait pas de masque.

– Grady Kendall ?

Il regroupa son barda et se précipita vers elle.

– C'est bien moi. Vous êtes Dalita ?

– La seule et l'unique. Notre carrosse est par là-bas.

Il la suivit jusqu'à un pick-up blanc qui avait l'air d'en avoir vu de toutes les couleurs.

– Tu peux mettre tes affaires à l'arrière, lui dit-elle en désignant la benne où étaient déjà empilés une planche de surf, des combinaisons, plusieurs gilets de sauvetage taille enfant et une couverture rose parsemée de poils de chat, ou de chien.

Il sortit de son sac sa casquette des SeaDogs et l'enfonça sur son crâne. Même avec des lunettes de soleil, la luminosité était aveuglante. Il grimpa dans la cabine, où l'air ambiant était presque aussi chaud qu'à l'extérieur.

– La clim est cassée, désolée.

Grady remua sa poche en quête de son masque. Dalita fendit l'air d'un revers de main dédaigneux.

– T'inquiète pas pour ça.

La cabine sentait la crème solaire, la *weed* et la friture. Il repoussa un emballage de fast-food posé sur son siège. Dalita alluma le contact. Avec un pot d'échappement complètement flingué, la discrétion n'était pas au programme – l'engin s'éloigna de l'aéroport dans un vrombissement assourdissant. Dalita le regarda de haut en bas, en s'attardant sur ses cheveux roux, sa peau claire.

– Tu as emporté de la crème solaire, j'espère ? Je crois bien que tu vas en avoir besoin.

– J'ai un tube dans mon sac.

– Je t'imaginais un peu plus âgé.

– J'ai vingt-huit ans.

– Vraiment ? Sans vouloir te vexer, je t'aurais donné le même âge que mon fils.

– Il en faut plus pour me vexer.

Étonnant qu'elle ait un fils déjà adulte. Elle n'avait pas l'air si vieille. Une bonne trentaine, la quarantaine tout au plus. Difficile à dire. Elle avait du chien : pas de maquillage et des manières de garçon manqué. Une peau lisse et foncée, un visage rond, le regard sombre. Des sourcils noirs, des cheveux courts raidis par le sel. On pouvait lire sur son biceps, en lettres cursives : Lorelei, Paolo, Tim, Stella. Elle portait une brassière noire sous un débardeur au logo délavé – une danseuse de hula étendue dans un verre de Martini.

Elle lui tendit une bouteille d'eau qui traînait sur le tableau de bord.

– Comment s'est passé ton vol ?

Il dévissa le bouchon, heureux de pouvoir enfin se désaltérer.

– Ça a été. Merci d'être venue me chercher.

– Avec plaisir.

Une petite note claire retentit. Dalita attrapa son téléphone. Le pick-up se déporta sur l'autre voie pendant une fraction de seconde. Elle laissa retomber le téléphone sur le tableau de bord en secouant la tête.

– C'est Lor – ma femme. Le clébard du voisin a bouffé les avocats qu'elle avait mis de côté pour le déjeuner.

Elle se donna tout juste la peine de ralentir au feu rouge, et s'élança comme une flèche sur l'autoroute.

– Tu n'es jamais venu ici avant ?

– Non. Et je n'ai jamais rencontré Wes Minton. Il est comment ?

Sa main se remit à farfouiller sur le tableau de bord.

– Comment il est ? Sacrément riche, annonça-t-elle en dégainant une vapote. Il a tellement de pognon qu'il pourrait s'étouffer avec. Mais il est sympa.

Elle prit une bouffée de cannabis.

– Tu en veux ? demanda-t-elle à Grady.

– Non merci.

– J'ai fait tes courses. Il y a tout, sauf la bière.

Le visage déconfit de Grady la fit rire de bon cœur.

– Je plaisante, allez ! Je t'en ai pris à foison. Et si t'en as pas assez, tu me fais signe. Tu devrais être pas trop mal installé. Il reste deux ou trois trucs d'avant à la *'ohana*.

– D'avant quoi ?

– D'avant le départ de ton prédécesseur.

Elle grilla un autre feu rouge. Ils roulaient à travers un no man's land de béton. Une succession sans fin de centres commerciaux déserts et de fast-foods, de bars, de restaurants et d'hôtels aux logos mêlant palmiers, vagues, dauphins et tortues de mer. Le Past Sacred Fire Tattoos, le Kundalini Nail Spa, le Wiki Wiki Fish House. Tout était fermé. Pas un brin de végétation en dehors de quelques palmiers secoués par le vent, de haies grises de poussière et d'une poignée d'arbustes desséchés plantés dans des jardinières en mortier.

Seul établissement ouvert : le Blue Island Food – un supermarché.

– C'est là que tu pourras faire tes courses, dit Dalita en passant devant au ralenti. Tu ne trouveras pas plus grand sur l'île, sinon il n'y a que des épiceries. J'y ai même été caissière. À Makani, il y a Mak Supe – Makani Superette. Les gens du coin préfèrent aller là-bas. Y a plus de choix.

Grady compta les voitures garées sur l'immense terrain vague – dix-neuf. Des clients masqués et peu nombreux poussaient leurs caddies vers l'entrée du magasin. Ils s'écartaient tous au passage d'une femme blanche d'âge moyen aux longs cheveux sauvages, dont la peau avait tellement pris le soleil qu'on aurait dit du cuir. Elle parlait toute seule en slalomant à travers le parking, les mains fermement agrippées aux bretelles de son sac à dos.

– Meth.

Dalita appuya sur l'accélérateur.

– Ce coin est devenu un vrai repère de camés. La plupart vivent sur les plages ou près de la station d'épuration, mais depuis le confinement ils sont partout.

– Et la plage justement, elle se trouve où ?

Elle fit un vague signe en direction d'une église en parpaings, où l'on pouvait lire en lettres capitales sur le chapiteau : *TU TE LAVERAS LES MAINS*.

– Par ici. À dix minutes de marche. Mais nous, on monte – on va s'enfoncer dans les terres, en passant par la montagne – pour rejoindre

la route qui mène à la péninsule. Le trajet est plutôt gratiné. T'as pas trop le vertige au moins ?

Grady cligna des yeux. Elle avait un accent vraiment prononcé.

– Moi ? Non, pas du tout.

– Ton prédécesseur, Wes ne lui avait rien dit à propos de l'altitude. Et le gars d'encore avant s'en foutait totalement.

Il prit une grande gorgée d'eau.

– J'en déduis que je suis le troisième ?

– Le quatrième. La première gardienne, c'était moi. Ensuite Wes a embauché un type, puis un autre. Mais je continue à donner des coups de main quand Wes n'a personne – comme ces derniers temps, avant qu'il ne t'engage.

– Donc tu as été gardienne toi aussi ?

– Ouais. J'ai commencé, il y a quoi, huit ans ? Peut-être un peu avant. J'ai été la première personne qu'il a prise à son service. Le dernier, c'était Carl Gunnerson – Carl du Colorado. Un gars de la montagne, on aurait pu supposer que les falaises ne lui auraient pas posé de problème, mais je crois qu'il ne s'est jamais aventuré au-delà des plateaux. Il est mort. Un accident de la route, il y a quelques années. Quelle poisse. Du coup, je m'étais remise à faire une ou deux gardes de nuit par semaine pour Wes. Mais avec la crise sanitaire, les enfants sont tout le temps à la maison – je suis moins disponible.

Grady tourna la tête vers la fenêtre ouverte. Ils avaient laissé la ville derrière eux. La circulation était quasi inexistante. De temps à autre, une voiture ou un 4 × 4 déboulait de nulle part et les doublait, sans s'embarrasser d'éventuelles zones de dépassement.

Mais partout des voitures abandonnées ponctuaient le bord de la route comme autant de mirages, quand elles n'étaient pas en train de dépérir dans des champs à l'herbe jaunie, le capot grand ouvert. Les supports de moteur avaient disparu, et des messages peints à la bombe sur les pare-brise lézardés disaient au reste du monde :

Aloha Express.

Holoholo.

Ou plus simplement, *Adieu.*

Il y avait aussi des caddies à l'armature déformée, remplis de sacs poubelles noirs, de vêtements, d'électroménager hors d'usage. Pas un seul flic en vue, ce qui n'était pas plus mal étant donné le mépris de Dalita envers les panneaux stop et l'état scandaleux du pot

d'échappement de son pick-up.

Son téléphone se remit à sonner. Les traits de son visage se resserrèrent.

– Merde. J'ai oublié de prévenir Wes que je t'avais bien récupéré. Hey, Boss, dit-elle. Excuse-moi, on était en pleine conversation avec Grady.

– Il est avec toi ?

– Oui, juste à côté, même. Je t'ai mis sur haut-parleur. Grady, dis bonjour à Wes.

– Bonjour, dit Grady. Je suis bien arrivé.

– Tu as fait bon voyage ? Dalita t'a apporté de quoi grignoter ?

– Oui. Non, enfin, je veux dire : tout s'est bien passé.

Dalita et lui échangèrent un regard tandis qu'elle étirait le bras pour fouiller derrière son siège.

– Tout a été comme sur des roulettes.

– Parfait. Dalita, tu penses être là dans combien de temps ?

– Euh, dans une heure environ. Si on ne se retrouve pas coincés dans les embouteillages.

– Ha ha. Très drôle. À tout à l'heure, ajouta Wes avant de raccrocher.

Dalita lui remit triomphalement, en plein virage, un sac en papier brun.

– Pardon ! J'avais oublié. Je t'avais pris un burrito. Tu dois être affamé.

– Merci.

Grady sortit de son emballage une tortilla écrasée garnie de haricots et de riz. Il l'engloutit d'une seule traite en léchant la sauce qui coulait sur ses doigts.

– Il y a encore de l'eau aussi.

Dalita leva son pouce en direction d'un amas de bouteilles qui se bousculaient sur le sol. Elle le regarda avec un air navré.

– Je me sens bête d'avoir oublié de t'offrir à manger. J'ai aussi des cookies.

– Y a pas de mal, répondit-il, en espérant que ce soit bien vrai et surtout, que ça le reste.

CHAPITRE 10

Ils continuèrent à rouler vers l'est. Dans leur dos, le soleil s'effondrait sur un paysage désertique. Des collines gris-vert à gauche, une large plaine à droite – ou plutôt un fouillis de rochers épars et de plantes broussailleuses. De l'autre côté de l'autoroute, des chemins de traverse sinuaient vers les hauteurs. Les rares habitations étaient modestes. Des rectangles en parpaings, des maisons modulaires, des caravanes, des cahutes bâchées de Tyvek qui flottait mollement au vent. Des 4 × 4 montaient la garde, des vieilles bagnoles, des camping-cars rouillés avec des auvents retenus par des tendeurs orange. Grady avait traversé la moitié de la planète pour retrouver exactement la même merde que celle qu'il connaissait depuis tout petit. Peut-être que le Maine était bien le vrai monde, tout compte fait.

Des cactus sur sa droite attirèrent son attention. Il y en avait tout un régiment, dressé au milieu d'épais fourrés d'arbrisseaux qui dévoraient l'espace comme des mauvaises herbes. Les fleurs presque fluo d'un arbre au tronc massif le ramenèrent sans crier gare aux fêtes d'Halloween de son enfance et aux robes des filles, à l'époque où elles se déguisaient toutes en fées ou en princesses.

– Des bougainvilliers, précisa Dalita. Importés. Comme les figuiers de Barbarie et le koa – *haole* eux aussi. Crois-le ou non, ici c'était des marécages à l'origine, que des types ont asséchés après avoir conclu un accord. C'était dans les années quatre-vingt. Quand l'argent du trafic de drogue s'est mis à couler à flots sur l'archipel. Avant, le coin n'intéressait que les hippies, et encore avant les surfeurs venus du continent pour affronter les vagues. Mais il y a eu un tournant quand les promoteurs ont commencé à faire sortir de terre ces stations balnéaires. L'eau des marais, ils l'ont toute bue, volée.

Elle projeta sa main droit devant elle – au-delà des plaines mortes,

étendues au pied du volcan en sommeil, au-delà des forêts et des falaises noires se jetant dans l'océan – dans un geste qui désignait, tout au bout, un ténébreux promontoire flottant entre le ciel chargé de brume et la mer.

– Tu vois ça, là-bas ? Ce sont les terres de Wes. La pointe, c'est la limite de son territoire.

Hokuloa dégageait quelque chose que Grady n'aurait pas pu traduire en mots. Il connaissait la beauté morcelée des milliers d'îles de l'archipel du Maine. Les épinettes, les corniches de granit s'élevant au-dessus des eaux bleu denim, le bourdonnement des langoustiers, des vieux cargos et des voiliers mettant le cap vers l'Europe.

Mais il n'avait jamais navigué plus de quelques heures au large et, même au cœur du plus dense des brouillards, il existait toujours la promesse d'une île à proximité.

Une brume qui obscurcissait ciel et mer enveloppait la péninsule – on n'en apercevait plus que le contour, aussi fin qu'une esquisse vaporeuse. Une vision qui submergea Grady d'un sentiment d'exaltation imprégné d'effroi. *Qu'est-ce que ça fait, de se réveiller dans un endroit pareil ? Est-ce que j'aurai peur que le monde alentour disparaisse ?*

– C'est encore loin ? demanda Grady.

– Plus loin que tu ne le crois.

Dalita se mit à rouler au pas, scrutant l'horizon à travers le sel qui s'était déposé sur le pare-brise.

– D'ici jusqu'à chez Wes, il reste environ quarante minutes. Et de chez lui à là-bas…

Elle indiqua le bout de la péninsule.

– Il n'y a qu'une quinzaine de kilomètres. Il a fait construire une maison en surplomb, pile là où la nature reprend ses droits. À deux heures de route de sa résidence principale. Mais tu ne pourras pas y aller. Personne ne le peut, à part Wes.

Grady allait ouvrir la bouche pour demander pourquoi, mais Dalita alluma la radio. Elle augmenta le volume pour reprendre en chœur une chanson d'Adele, avec une voix étonnamment douce et enfantine.

– Ce morceau, je l'adore !

– Ma petite copine aussi l'aimait bien, s'égosilla Grady par-dessus la musique et le vacarme du pot d'échappement. Mon ex-petite copine.

– Tu veux que j'éteigne ?

– Non. Ça ira.

– Vous êtes restés longtemps ensemble ?

Question qui en temps normal l'aurait crispé mais qui, dans cet environnement tellement à part, ne lui fit ni chaud ni froid.

– Deux ans. On fréquentait la même université. Maintenant elle est à Boston, elle prépare son doctorat. Elle est archéologue.

– Comme Lara Croft ?

Grady éclata de rire.

– Exactement. Elle est mariée maintenant.

– Je vois. Et ça te fait mal au cœur ?

Il était toujours aussi surpris que la question ne le dérange pas plus que ça.

– Ça m'a fait mal au cœur sur le coup, mais aujourd'hui plus tellement. C'était il y a longtemps.

Dalita éteignit la radio dès les premières secondes de pub. *Lulu's Barbecue, uniquement à emporter.* Des cumulus dérivaient dans le ciel, Hokuloa avait complètement disparu. Grady regarda les champs désolés. Il prit en photo un oiseau blanc aux longues pattes qui se tenait avec majesté dans les herbes hautes. Derrière l'oiseau, un bunker en béton s'élevait, seul, au milieu de la plaine.

Dalita ralentit de nouveau. Grady se pencha par la fenêtre. Le soleil couchant avait tout transformé en or – les rochers, les cactus, les ajoncs, mais pas le bunker. Haut de deux étages, il était doté d'un toit plat et de fentes verticales – des fenêtres ou des bouches d'aération. Mais pas de porte manifestement. Juste en dessous du toit, une inscription peinte en lettres capitales :

N'OUBLIEZ JAMAIS LES DISPARUS
#ISLANDNALOWALE

Puis une colonne entière de noms, une dizaine environ. *Ray Soshi, Kathyrn Cross, Cynni Brennan, Nanci Lee, Sam Arakawa…*

Grady se dévissa le cou pour lire aussi ceux qui étaient inscrits sur le côté du bâtiment.

Brian Kapule
Kai Mirimoto
Nat Smith
Amanda Wellesley

Cory Desoto
Lance Nguyen

Il se tourna vers Dalita

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– C'est le centre de télécommunication.

– Comment ça ?

Elle remit sa vapote entre ses lèvres et inspira généreusement en regardant dans le rétroviseur. Le bunker devint de plus en plus petit avec la distance. Elle empoigna le levier de vitesse et passa la barre des soixante-dix kilomètres à l'heure.

– Merde. Ça commence à s'assombrir. J'ai vraiment la tête ailleurs, excuse-moi.

– Ce bâtiment…

– Ouais, non – je veux dire, il faut que je sois rentrée avant la nuit. Ce bâtiment, c'était une station aéronavale : un vestige de la Guerre du Pacifique. De la Seconde Guerre mondiale et tout le toutim.

– Je sais ce qu'était la Guerre du Pacifique.

– Eh bien, la zone était couverte de pistes d'atterrissage à cette époque. Il y avait des hangars partout, et ce bunker était une espèce de centre pour réguler le trafic aérien. Une sorte de tour de contrôle.

– Et aujourd'hui ? Ça veut dire quoi, tous ces noms ?

– Ce sont les noms de gens qui ont disparu.

Grady se retourna vers le halo rouge et or qui avait aspiré le cube de béton.

– En l'espace d'un an ?

– Certains d'entre eux oui. Mais il y en a dont la disparition remonte à plus loin. Deux fois par an, le bunker est repeint en blanc.

– Par qui ?

– Le maire. On est sur une île, mais cette île est aussi un comté. En gros, le maire c'est le gouverneur d'État, donc il est chargé de repeindre. Sinon ce n'est pas bon pour les touristes, tu comprends ? Mais les noms finissent toujours par revenir.

Grady était perplexe.

– Ça fait un paquet de disparus pour une si petite île.

– Ici les gens disparaissent.

– *Nalowale* – ça veut dire quoi ?

– Perdu, ou disparu.

Un nouveau coup d'accélérateur et le pick-up atteignit les quatre-vingts kilomètres à l'heure, le pot d'échappement grondant maintenant comme un orage.

– Il y a longtemps, les habitants des autres îles de l'archipel étaient convaincus que la nôtre avait le pouvoir de disparaître. Les guerriers qui partaient en expédition sur leurs canoës avaient du mal à la trouver. Il y a ce phénomène atmosphérique – le brouillard qui arrive de nulle part et qui se dépose le long de la côte. Les gens d'ici attendaient la nuit pour attaquer l'envahisseur, ou laissaient les requins se charger de leur sort. D'ailleurs, le récif compte presque plus d'ossements que de coraux.

Cette dernière précision déconcerta Grady.

– C'est pas des salades, ajouta-t-elle. Les indigènes enterraient les *iwi* – les os – dans le sable, ou les cachaient dans les grottes alentour. Les laisser exposés à la lumière du jour relevait du sacrilège. C'est devenu une attraction touristique, ces os. On peut les voir quand on fait de la plongée. Mais les excursions de ce type ont été interdites, c'est dangereux. Et pour les gens, et pour le corail.

– Toi, tu y es allée ?

– Bien sûr, quand j'étais petite. Ça me filait une de ces frousses à chaque fois. Tous ces coraux qui poussaient à travers les cages thoraciques des macchabées comme dans *Pirates des Caraïbes*. Bon sang… Ceci dit, les poissons sont magnifiques. Il faut juste se méfier des requins-tigres. Et des pointes blanches.

– Des pointes blanches ?

– Les requins de récif. Ils ne sont pas vraiment dangereux, mais pour peu qu'ils aient la dalle, ils feront comme n'importe quelle créature normalement constituée et te croqueront volontiers un morceau de mollet.

Dalita lui adressa un sourire.

– Te fais pas de bile. Sur la terre ferme, tu ne risques pas de les croiser.

– Oh, je ne suis pas inquiet. Dans le Maine, on a des grands requins blancs.

– Mmm, sympa !

Ils continuèrent à rouler, sans croiser personne, jusqu'à une petite intersection en forme de Y. S'ils bifurquaient à gauche, ils rejoignaient l'autoroute. S'ils filaient tout droit, ils s'engageaient sur un chemin de

terre étroit et poussiéreux, au-dessus duquel des collines luxuriantes déployaient leur longue colonne vertébrale. Très vite, ils passèrent des étendues mornes de plaines à de grands arbres verts entourés d'un sous-bois tropical touffu.

– On est sur la pente descendante du volcan, expliqua Dalita. Plus chaotique tu meurs. J'ai fait plusieurs fois le trajet jusqu'à Hana. C'est pas de la tarte mais crois-moi, ça reste quand même cent fois moins pire que ça. Et je ne te parle pas de la route qui va de chez Wes jusqu'à la pointe. Il y a carrément un champ de lave qui passe en plein milieu et qui sépare l'extrémité du reste de la péninsule. Mais comme je te l'ai dit, personne n'y va à part Wes.

Une fissure orange, maussade, tranchait avec la douzaine de nuances de vert des versants du volcan, comme si les roches pleuraient de la rouille. La route restait à peu près parallèle au littoral, mais le regard de Grady fut soudain absorbé par un morceau de la glissière de sécurité disloquée. Il pendait nonchalamment dans le vide, à quinze bons mètres des brisants noirs et des eaux bleues.

– Bon sang… Cette falaise, il ne faut pas que je regarde en bas.

– Ça, une falaise ?

Dalita secoua la tête.

– Non, non. Attends encore un peu de voir ce que c'est, une vraie falaise. Tu vas même devoir ne faire qu'un avec.

CHAPITRE 11

Au tournant d'Hokuloa Road, un panneau métallique scintillait sur le sol, étouffé par des lianes.

ROUTE DANGEREUSE
PAS DE RÉSEAU TÉLÉPHONIQUE
VOUS CONDUISEZ À VOS PROPRES RISQUES

Grady se crispa.

– Il n'y a vraiment aucun réseau ?

– Chez Wes, si, et il y en a un peu sur la pointe – le strict minimum. Mais ailleurs, c'est mort. En dehors des stations balnéaires, c'est ce régime-là presque partout sur l'île. Un gros panneau à l'entrée du parc national prévient qu'il vaut mieux avoir sur soi une trousse de secours qu'un téléphone. C'est une des raisons pour lesquelles tant de touristes se perdent ou disparaissent dans la nature – ils adorent sortir des sentiers balisés pour s'offrir une petite balade en solitaire. On a deux hélicoptères à disposition. Un pour la police et les secours, l'autre pour les évacuations d'ordre sanitaire. Sauf qu'en hélicoptère, on ne peut pas repérer un randonneur égaré dans la forêt tropicale. Et les courants sont assez puissants, donc à moins d'être bon nageur…

Elle passa son index sur sa gorge.

– Les stations balnéaires sont relativement sûres. Mais ce n'est pas l'idéal pour surfer ou pour pêcher. Il y a quelques années ils ont édité un guide, *Blue Island Secrets*, qui expliquait à tout le monde comment se rendre dans les coins où, normalement, personne ne va sans avoir de bonnes raisons de le faire. Certains de ces endroits sont sacrés. Leur emplacement n'aurait jamais dû être révélé au public.

Elle rétrograda avant d'amorcer la montée.

– N'hésite surtout pas à tirer sur ma vapote.

– Ça ira, merci, marmonna Grady qui se sentait déjà nauséeux.

Le pick-up rugissait en envoyant voler de la caillasse pilée sur son passage. Du côté de Dalita, le terrain s'élevait abruptement de la chaussée, presque à la verticale. Une jungle insensée jaillissait de la terre rougeâtre. Des palmiers, des bananiers, des lianes aussi épaisses que le bras d'un culturiste, avec des feuilles rondes de la taille d'un enjoliveur. Certains arbres ressemblaient à des conifères, bien que leurs branches ne fussent pas recouvertes d'aiguilles, mais de petites corolles rouges, retenues par des excroissances duveteuses. Il y avait aussi des fleurs orange, aux pétales acérés comme des lames de machettes. Des bourgeons mauves qui pendaient au bout de leurs tiges en forme de trompette. De minuscules fleurs blanches et cireuses, agglomérées autour de racines noueuses et de morceaux de roche brune. Grady crut reconnaître des hibiscus, à ceci près qu'ils étaient aussi hauts que des peupliers, et que leur floraison était un mélange de rouge, de jaune, de blanc et d'orange. Par endroits, des cascades dégringolaient entre les amas rocheux noirs, telles des chaînes d'argent dont les rigoles venaient imbiber le sol et donner à la route la consistance d'une soupe.

En une dizaine de minutes, l'air s'était chargé d'humidité. Le pick-up était devenu un sauna ambulant. Un parfum suave et entêtant s'infiltra dans les narines de Grady.

– C'est quoi cette odeur ?

– Tu me poses une colle. De la tubéreuse peut-être ?

Ils suivirent les lacets qui montaient, puis descendaient, puis remontaient, jusqu'à une nouvelle fourche. Là, Dalita fit une halte – pourtant il n'y avait pas de panneau stop.

Devant eux, la route continuait, disparaissant entre les arbres. Par la fenêtre, Grady vit qu'une autre route se détachait à angle droit.

– C'est Hokuloa Road, annonça Dalita. À partir d'ici, la nature reprend pleinement ses droits. Un des rares espaces encore vierges. Tout ça…

Elle désigna un terrain en surplomb derrière eux.

– C'est une réserve forestière nationale. Interdite d'accès aux touristes. Pas de visiteurs, si ce n'est des autochtones et une poignée de scientifiques – ils sont en train de replanter des espèces originelles, le long de la frontière avec les ranchs. Mais le reste…

Elle se retourna pour regarder Hokuloa.

– C'est à Wes, ça lui appartient.

Son pied appuya doucement sur l'accélérateur, et le pick-up fit un virage à quatre-vingt-dix degrés, juste devant un panneau de bois usé cloué à un arbre.

AVERTISSEMENT !
ROUTE PRIVÉE – DANGER
ACCÈS INTERDIT !

Le chemin de terre devenait de plus en plus étroit – et donc impraticable pour un véhicule plus large. Ils se trouvaient maintenant à une centaine de mètres au-dessus de l'océan. Les falaises agrippaient les vagues de leurs longs doigts crochus. Végétation et rochers avaient été emportés çà et là, par un éboulement ou l'embardée fatale d'un véhicule qui avait quitté la route. Grady aperçut deux voitures suspendues en contrebas, mutilées et envahies par la verdure. Il pouvait entendre le fracas des eaux contre le rivage.

Les battements de son cœur s'accélérèrent, il avait la gorge sèche. Il fut tenté de remonter sa vitre. Elle le protégerait de cette gueule bleue affamée qui dévorait tout ce qu'elle happait. Puis ça lui revint – les noyés mouraient principalement parce qu'ils étaient incapables de se libérer de leur voiture une fois qu'elle avait plongé.

– Tout va bien ? demanda Dalita

– Plus ou moins, oui.

Il ajusta sa ceinture de sécurité. Un petit panneau cloué à flanc de colline indiquait « 8 Km/H ».

– Huit kilomètres à l'heure ? s'exclama Grady. C'est bien la première fois que je vois ça.

– On ne veut pas qu'il y ait trop de circulation.

– De circulation ? plaisanta Grady.

– Oui. Wes et moi, ça fait au moins deux bagnoles.

Grady se tut ; le pick-up s'engagea sur le chemin étriqué. Le sol n'était plus qu'un mélange de terre et de lave émiettée, jonché d'immenses feuilles de palmiers et de fleurs éparpillées qui semblaient ouvrir la voie vers une cérémonie de mariage païenne. Feuilles et branchages raclaient les flancs de la camionnette, se faufilaient par les fenêtres pour vous tirer les cheveux. Grady repensa à ce que cette fille, Jessica, lui avait dit dans l'avion – à propos des balises. *Une fois que tu sais les repérer, elles te permettent de rester en sécurité.*

Il ne voyait aucune balise. Aucune glissière de sécurité, aucun mur,

aucun panneau. Il y avait occasionnellement des tas de pierres – des cairns. Érigés à la mémoire de conducteurs qui avaient trouvé la mort ? Ou était-ce des structures plus anciennes, liées aux tout premiers habitants de l'île ? Il s'efforça de regarder par la fenêtre. Mauvaise idée – le bord du chemin s'effritait dans le vide sous le passage des roues.

– Tu te sens bien ?

Dalita l'observait.

– Tu ne regardes pas la route.

– T'inquiète, j'ai l'habitude.

Elle agita sa vapote sous le nez de Grady.

– Sérieusement, ça aide.

Cette fois ce ne fut pas de refus. Il ferma les yeux et prit une bouffée. Sa respiration et les battements de son cœur se calèrent petit à petit sur le vrombissement du pot d'échappement et le son des vagues. Le pick-up avançait cahin-caha, tel un tank miniature.

– Il se passe quoi, finit-il par demander, si quelqu'un se pointe dans le sens opposé ?

– Ça n'arrive jamais. Mais il y a des zones de stationnement.

Elle lui montra un minuscule espace, taillé en croissant entre l'imposante colline et ce qui faisait office de route. À peine de quoi accueillir une personne, alors une voiture…

– Et généralement, on se voit venir de loin.

Grady devina qu'elle parlait de la série de virages en épingle qui mettaient la route en portefeuille à mesure qu'elle prenait de la hauteur.

– Il suffit de s'arrêter. Et d'attendre, reprit Dalita.

– Bon sang.

Dalita ne put se retenir de pousser un soupir.

– Prends donc une autre taffe. Dans deux semaines, tu devras faire la route tout seul.

Ils continuèrent à grimper. Tout autour d'eux, le ciel s'était ouvert, aussi chamarré qu'un bracelet de tourmaline. Améthyste, mandarine, rose, vert pâle : comme celui qu'il avait offert à Rachel il y a des années, à Noël. Il repéra soudain un chemin jonché de profondes ornières. Beaucoup trop rudimentaire et étroit pour que deux véhicules puissent s'y croiser.

– C'est *chez* quelqu'un ? demanda-t-il.

– Des hippies en quête de bons spots de surf squattaient ici dans les années soixante-dix. Le terrain appartenait alors au père de Wes. Il venait rarement sur l'île, mais c'est lui qui a fait construire la maison que Wes occupe aujourd'hui. Wes l'a rénovée et il a fait construire la *'ohana* dans la foulée, il y a un petit moment déjà. Les hippies sont partis. Certains sont morts, d'autres ont déménagé. Ce type, Leonardo, il lui arrive de travailler pour Wes de temps en temps. Wes lui laisse l'accès à la vieille cabane – il va surfer juste en dessous.

– Et il dévale la falaise debout sur sa planche ?

– Il passe par un sentier. Je l'ai emprunté une fois pour me rendre à une fête. Ça remonte à l'époque du lycée.

Elle marqua un silence.

– On n'avait rien à faire là. Leonardo non plus n'a rien à faire là.

– Quoi, c'est un cimetière indien, ou un truc du genre ? Comme ces endroits indiqués dans ton fameux guide ?

L'herbe commençait à faire effet. L'anxiété de Grady était retombée. Mais la plaisanterie n'eut pas beaucoup de succès. Le visage de Dalita se durcit.

– Tu dois te montrer respectueux. La dernière chose dont nous avons besoin, c'est d'un autre de ces étrangers qui se comportent comme de vrais petits trous de balle.

Il rougit.

– Pardon, bafouilla-t-il.

Dans son lycée du Maine, il n'y avait qu'une seule élève à la peau noire. Elle avait été adoptée. De toute sa vie, il n'avait jamais vu autant de personnes de couleur en une seule journée. Dalita ne disait plus rien. Il craignait d'avoir tout gâché avant même d'être arrivé chez Wes.

Quelques minutes plus tard, la route se stabilisa. Des fleurs éparpillées dans les sous-bois comme des lambeaux de vêtements abandonnés attrapaient leur regard de tous côtés. Le pick-up s'arrêta brusquement. Dalita descendit, marcha jusqu'à une grille de sécurité en métal. Derrière la grille, une allée pavée serpentait sur une petite colline. Elle tapa le code d'accès puis regagna le siège conducteur.

– Où est-ce que ça mène ? demanda Grady en désignant le prolongement de la route sur le côté gauche.

– À la pointe, manifestement. Comme je te l'ai expliqué, personne ne peut y aller. Wes a installé une deuxième grille pour s'assurer que

les intrus ne s'aventurent pas au-delà du champ de lave. J'ai déjà vu des photos – ça ressemble au Mordor. Alors que ce n'est que la maison d'un milliardaire.

Elle se mit à rire tandis que la grille s'ouvrait lentement, puis elle redémarra le moteur. Ils gravirent l'allée. Grady se retourna juste à temps pour voir la grille se refermer derrière eux.

CHAPITRE 12

Le soulagement d'être enfin arrivé à destination prit vite le dessus sur l'embarras. Toutes les questions qu'il aurait dû poser à Dalita au préalable lui revinrent d'un coup. Il tenta de jauger son humeur à son expression avant de se lancer.

– Est-ce qu'il y a des choses en particulier que je devrais savoir, à propos de Wes ?

– Ne lui pose aucune question d'ordre personnel. Il parle beaucoup face aux investisseurs, ou lors des événements organisés par les institutions dont il est membre donateur, tous ces lobbies écolos, le planning familial et tout le bazar… Mais ce n'est pas quelqu'un de sociable.

Elle freina jusqu'à l'arrêt complet du pick-up.

– Ce n'est pas un environnement facile si tu ne le connais pas intimement, insista-t-elle en ayant soin de ne pas prendre un ton désobligeant. Tu n'es pas un simple touriste, donc ne te comporte pas comme eux. Tu dois respecter cette île. Cet imbécile de Carl Gunnerson est mort parce qu'il a déconné, il vendait de la drogue aux gosses du coin.

– Je ne suis pas un dealer, rétorqua Grady.

– C'est bien ce que je me disais.

– Donc Carl a été assassiné ? Délibérément ?

– Pas par quelqu'un que je connais, mais oui.

Le pick-up redémarra, roula sur une feuille de palmier, frêle, tombée dans l'allée, qui craquela sous les pneus.

– Tu ne verras pas souvent Wes. Il passe la plupart de son temps sur la pointe. Il a une maison là-bas. Il a hérité de tout ça…

Elle balaya l'horizon d'est en ouest d'un large revers de main.

– Pour autant, ça ne lui donne aucun droit sur ces terres. La législation foncière est incroyablement complexe à Hawaï. L'affaire est

devant les tribunaux depuis des années, mais Wes a le bras long, et surtout beaucoup, beaucoup de pognon. Il y a vingt ans, il a voulu développer sur la pointe un centre de villégiature, sur le modèle du Sensei, à Lāna'i. Un truc ultra préservé, à l'abri du tout-venant. Accessible uniquement en hélicoptère ou en jet privé. Les groupes d'activistes locaux ont montré les crocs, les défenseurs des droits relatifs aux eaux territoriales y sont aussi allés de leur grain de sel, les scientifiques se sont mis à énumérer toutes les espèces animales menacées d'extinction. Et ça n'a pas loupé : un jour, *bam*, Wes a fait marche arrière et retiré toutes les demandes de permis de construire.

– Il s'est peut-être dit qu'il n'avait pas besoin de dépenser cent millions de dollars supplémentaires.

– Non, c'était pas le problème. L'argent lui sort par tous les pores de la peau. D'ailleurs il avait déjà fait venir les matériaux de construction. Tout est encore sur place, à attendre, depuis des années.

– Pour quoi faire ?

Elle haussa les épaules.

– À mon avis, il se construit une structure secrète. Comme ces milliardaires qui veulent mettre les voiles pour la Nouvelle-Zélande ou je ne sais où pour échapper au covid, ou à l'apocalypse.

– D'autres informations à me communiquer ?

– Il n'y a pas d'électricité. Tout fonctionne à l'énergie solaire. Toi, tu te contentes de garder un œil sur son domaine quand il s'absente. Un gars de Li'ulā, Oncle Honey, se charge de récupérer ses livraisons UPS et Amazon. Il les ramène ici toutes les deux semaines. Aucun livreur n'est autorisé à s'approcher sinon. Après ta quarantaine, tu pourras te servir du pick-up garé dans le garage pour aller faire des courses en ville. Rien n'est vraiment ouvert en dehors de quelques bars de Makani et de Li'ulā.

– Il a des animaux domestiques ?

– Des oursins dans des aquariums. Et beaucoup d'oiseaux.

La camionnette prit un autre virage et les arbres disparurent à la faveur d'une étendue d'herbes hautes. Il fallait gravir plusieurs marches en pierre pour rejoindre le seuil de la maison de Minton, une construction élégante en acier renforcé et aux formes cubiques, presque entièrement vitrée, qui semblait se fondre avec le ciel de plus en plus sombre. Des panneaux solaires recouvraient le toit. Un homme était assis à une table sur la terrasse du deuxième étage, penché sur un

ordinateur portable.

Le pick-up s'immobilisa d'un coup sec. Dalita sauta de son siège et attrapa son sac à main à l'arrière. Elle pivota pour saluer la silhouette studieuse.

– On est là !

C'était étrange. Avec tout le raffut que faisait le pot d'échappement, Minton aurait dû les entendre arriver à des kilomètres à la ronde. Il se redressa et leva en l'air sa main droite.

Dalita avait déjà déposé les sacs de courses et une trentaine de bouteilles de Pabst Blue Ribbon dans l'allée. Elle mit son masque et lança un regard significatif à Grady – qui se dépêcha de l'imiter.

– J'arrive, cria Minton.

Grady rassembla ses affaires.

– Je crois qu'on est bon. Si tu as besoin de quelque chose, dit-elle, envoie-moi un texto. Je peux repasser dans l'après-midi. Demain ou un autre jour, sauf si mes enfants ont besoin que je les conduise quelque part.

– Bien sûr.

Elle serra son bras d'une main forte et chaude.

– Tu vas t'en sortir.

– Tant que je ne me comporte pas comme un *haole* stupide.

– Ouais.

Ici, l'air était plus frais, et saturé d'odeurs nouvelles – le parfum épicé des fougères écrasées, une senteur fruitée qui lui mettait l'eau à la bouche, et aussi un effluve omniprésent de moisissure et de feuilles en décomposition. C'était à la fois très subtil et bien présent, comme le relent d'une charogne.

– Grady Kendall !

Il se retourna et vit Wes s'avancer vers eux, sans masque, une chemise blanche déboutonnée sur un sarong noir.

Il pila net à environ trois mètres de Grady et Dalita.

– Je suis Wes Minton.

Difficile de lui donner un âge précis, même face à face. Cheveux grisonnants, paupières tombantes dissimulant l'éclat glacé d'un regard aussi affûté qu'une lame de chasse hors de prix. Grady ne put s'empêcher de remarquer les méfaits du soleil sur sa peau – des sillons rugueux qui couraient le long de son visage. Ce n'était certainement pas aux éclats de rire qu'il devait les rides qui s'échappaient du coin

de sa bouche. Il lui rappelait le juge qui avait condamné Donny, à l'âge de dix-huit ans, à six mois de prison pour quelques grammes de marijuana dans les poches.

– Très heureux de faire votre connaissance. Gra…

– Boss, tu as encore besoin de moi ? le coupa Dalita. J'aimerais rentrer avant la tombée de la nuit.

Wes fit non de la tête.

– Tu peux y aller. Merci d'être allée le chercher.

– Pas de souci. Grady, ça a été un plaisir de te rencontrer. Souviens-toi : en cas de besoin, tu peux m'écrire. Wes, à plus tard.

Elle remonta dans le pick-up et s'empressa d'ôter son masque. Grady la suivit d'un regard mélancolique tandis qu'elle dévalait l'allée en agitant la main en guise d'au revoir.

CHAPITRE 13

– On va d'abord t'installer confortablement, déclara Minton. Tu dois être rincé. Nous verrons le reste demain.

Grady marchait à ses côtés, l'herbe épaisse et rugueuse crissait sous ses baskets. Minton était pieds nus, l'ourlet du sarong enserrait ses mollets. Sur un coin du tissu, on pouvait distinguer un motif jaune vif, une sorte de logo : un cercle d'où rayonnaient des lignes tordues – un soleil, ou plutôt, un dessin d'enfant représentant un soleil.

– Tu logeras dans la *'ohana*.

Un petit bâtiment à l'ossature de bois, situé à une quinzaine de mètres de la résidence principale. Grady reconnut instantanément cette touche faussement rustique, la même que celle qu'affectionnaient les gens riches venus s'installer dans le Maine depuis les quatre coins du pays. Le revêtement de feuillures peint en blanc. La terrasse miniature avec ses deux chaises longues et sa table pliante. Derrière la *'ohana* se profilait la forêt. De grands arbres à feuilles persistantes et des plantes inconnues projetaient sur l'herbe des ombres longilignes.

Minton l'accompagna jusqu'à la porte.

– J'ai quelques coups de fil à passer. Dalita a fait le nécessaire pour qu'il ne te manque rien. À demain.

Grady attendit que Minton ait regagné sa maison pour arracher son masque. Il poussa la porte et entra.

La *'ohana* était vraiment très petite – quarante mètres carrés à tout casser. À première vue, joliment aménagée, mais à y regarder de plus près, on avait vite fait de repérer les points sur lesquels le milliardaire avait décidé de faire des économies. Les luminaires bon marché, dotés de simples LED. Les prises murales en plastique. Un double vitrage qui laissait à désirer. Le parquet brillant était en stratifié. Il gondolait par endroits à cause de l'humidité. Les murs arrière étaient tachetés de salpêtre – ils formaient un ultime barrage entre Grady et cette forêt

ténébreuse, qui avait l'air de l'attendre.

Une couverture jaune et douce drapait le canapé en cuir noir – du vrai cuir, craquelé par l'usure. Probablement un legs de la maison principale. Il y avait deux chaises : une reproduction d'un Eames, et un fauteuil plus confortable. Au-dessus un ventilateur tournait tellement lentement qu'on ne sentait même pas l'air circuler.

La cuisine semblait avoir été aménagée avec goût, même si, là encore, on sentait un budget limité. Armoires en contreplaqué de bouleau. Plans de travail donnant l'illusion du granit rose mais qui, lorsqu'on les tapotait avec une cuillère en métal, ne rendaient pas le son caractéristique de la pierre véritable. Dans les étagères grandes ouvertes, des assiettes et des tasses dépareillées, et un set de verres à vin sans pied.

Il y avait à disposition un grille-pain et une machine à café de marque allemande, un réfrigérateur haut de gamme dont le prix correspondait sans doute au montant des réparations effectuées sur sa camionnette juste avant son départ, qui était resté en souffrance. L'étiquette sur la couverture indiquait « 100 % cachemire ».

Il sortit pour récupérer les provisions qui attendaient toujours dans l'allée. En plus de la Pabst Blue Ribbon, Dalita avait acheté des canettes de Bikini blonde, une bière Maui. Il en décapsula une et continua d'inspecter les lieux. Côté salle de bains, un voile de résidus savonneux ternissait le verre des parois de la cabine de douche. Un grand lit avec des draps à l'imprimé tropical trônait dans la chambre, flanqué de tables de nuit en bambou. Un bureau et un placard aux dimensions plus que décentes complétaient le tout. Pour une maisonnette de gardien, c'était plutôt cossu.

Il traîna des pieds jusqu'au salon, rattrapé par l'envie de bâiller. Les étagères de la bibliothèque étaient remplies de vieux livres de poche aux pages toutes gonflées, de guides sur la faune hawaïenne, de brochures vous indiquant précisément quoi faire si vous tombiez sur un oiseau de mer en danger – un *ʻua'u* (un pétrel) ou un *ʻuaʻukani* (une sorte de puffin). À l'intérieur d'une des brochures étaient glissées plusieurs cartes avec le numéro d'urgence d'un centre de sauvetage de tortues de mer. Un autre dépliant, vieux d'à peine un an, faisait le tour des incontournables de la région : tyroliennes, observation des baleines, location de masques et tubas, tours en hélicoptère, fêtes *lū'au*. Les photos pré-pandémiques des vacanciers tout sourire et de

leurs enfants surexcités emplirent Grady d'un mélange de tristesse et de fatigue. Il but une autre gorgée de bière et s'approcha de la baie vitrée.

Il n'était pas encore 19 h 30 et le ciel était aussi noir qu'un écran de télévision qu'on aurait brusquement éteint. Il leva les yeux. Les étoiles scintillaient avec une intensité qu'il n'avait encore jamais vue, même dans les coins les plus sauvages de l'Allagash. Les oiseaux faisaient leurs numéros de voltige. Depuis les arbres, ils lançaient des appels dans la nuit – un étrange chœur de coassements désordonnés, que vint soudain déchirer un cri singulier et continu, comme un coup de ciseaux dans une lourde étoffe.

Il ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur la pelouse, laissant entrer une brise fraîche chargée de parfum. Il sortit, respira à pleins poumons. Ce n'était pas du parfum. L'air sentait vraiment comme ça, ici. Le ciel ressemblait vraiment à ça, si vaste et si beau que Grady avait l'impression d'avoir été propulsé dans un film – chose qu'il avait ardemment désirée pendant toute son enfance. Les bicoques rustiques et les camionnettes qu'il avait aperçues le long de la route lui avaient fait peur : il avait cru qu'Hawaï ne serait finalement pas si différent du Maine. Malgré la fatigue, il savourait avec bonheur la certitude de s'être trompé.

CHAPITRE 14

Il trouva le sommeil sans difficulté mais fut réveillé peu après minuit par une forte pluie. Le martèlement sourd et régulier le renvoya dans les bras de Morphée. Quand il se réveilla une seconde fois, la pluie avait cessé. Il était deux heures du matin, huit heures sur la côte Est. Sa mère rentrait tout juste du travail. Donny et Zeke venaient tout juste de commencer. Allongé dans son lit, il fit défiler les messages de son frère, une longue série de blagues qui insistaient toutes sur le même point : Grady la mauviette était parti se la couler douce à Hawaï.

Putain, je pensais pas que tu irais jusque-là !
Moi aussi je t'aime.

Il fit un passage aux toilettes, se dirigea vers le salon plongé dans la pénombre et s'effondra dans le canapé. Il n'avait jamais souffert du décalage horaire auparavant. Est-ce que c'était vraiment râpé pour espérer se rendormir ? Il regarda le gazon hirsute et la forêt. Il avait éteint le ventilateur du plafond avant d'aller se coucher. Une bonne chose car l'averse avait laissé derrière elle une fraîcheur surprenante – la chair de poule montait le long de ses bras.

Un autre bâillement. Même filtré par la moustiquaire, l'air était épais et poisseux. Il nappait l'intérieur de sa bouche. Drôle de sensation, à mi-chemin entre un goût et une odeur. *Verte* – c'est le seul mot qui lui vint à l'esprit pour la décrire. Il s'étira, puis entendit un curieux tic-tac provenant du plafond et s'immobilisa. Il scruta l'obscurité. Rien. Quelques secondes plus tard, rebelote, mais cette fois le bruit provenait de l'autre bout de la pièce.

Tkk. Tkk. Tkk. Tkk.

Comme si on tapotait au-dessus. Il n'y avait pas d'étage pourtant. Et quelqu'un rampant sur le toit, ça relevait de l'inimaginable. *Un*

insecte, décida-t-il. *Un grillon. Éventuellement un oiseau.*

Grady ouvrit l'autre porte-fenêtre, puis la moustiquaire. Il fit un pas dehors. Le *Tkk. Tkk* reprit de plus belle. De manière plus pressante. Les frondes de palmiers s'entrechoquaient dans la brise nocturne, éclaboussant le sol de très fines gouttelettes. Est-ce qu'il allait encore pleuvoir ? Pas un nuage dans le ciel, où seul un arc argenté occupait l'espace, par petites touches éparpillées : la Voie lactée.

Il l'avait déjà aperçue lors de nuits à la belle étoile, mais ce n'était pas aussi saisissant que cette brillance lunaire intense, cernée de noir. Un noir d'une telle densité que rien ne semblait pouvoir rivaliser avec sa consistance. Il se souvint alors de ce que Jessica lui avait dit dans l'avion, qu'à Hawaï la Voie lactée avait une autre puissance. Sur le moment, ça ne lui avait pas particulièrement parlé, mais maintenant, ça lui sautait au visage.

Peu à peu, quelque chose se mit à lui chatouiller les narines. Une odeur, musquée, beaucoup trop fétide pour qu'il s'agisse d'une mouflette ou d'un renard, plus proche de celle d'un animal crevé, abandonné sur le bord de la route. *Tkk. Tkk. Tkk. Tkk. Tkk. Tkk. Tkk. Tkk.* À nouveau ce bruit d'insecte. Grady s'apprêtait à retourner à l'intérieur quand il le vit.

Un animal, tapi à l'orée de la forêt, en train de l'observer. Une bête imposante. Sa tête arrivait à peu près au niveau de la taille de Grady. *Un chien*, pensa-t-il, pétrifié. Avec des oreilles droites, taillées en pointes, et un large museau, légèrement aplati. Plus trapu qu'un coyote – de toute façon, il n'y avait pas de coyotes dans les environs.

Donc un chien, un chien d'un gabarit conséquent. Même dans la pénombre, il pouvait distinguer sa fourrure tachetée de brun et de rouge – un de ces bâtards couleur de poussière, élevés pour être méchants. Pas de collier, pas de médaille. Une créature sauvage, probablement. Le pire de tous les scénarios.

Il bloqua sa respiration et fit un pas en arrière, très, très lentement, en évitant de croiser le regard de la bête. Un truc que Donny lui avait appris quand il était gosse : les chiens prennent le contact visuel pour une invitation au défi. Mais à peine Grady eut-il bougé que le chien se redressa sur ses pattes arrière, prêt à bondir. Il se tenait debout, sans le moindre effort. Il était aussi grand que Grady, qu'il n'avait pas cessé de fixer de ses yeux blancs, sans pupilles. Les deux billes vides se

déplacèrent à l'avant de son crâne, passant d'un regard animal à un regard humain.

Grady poussa un cri sourd et se précipita dans la *'ohana* en titubant.

CHAPITRE 15

Il claqua la porte, tourna le verrou. Dehors, le chien était toujours debout. Grady chercha l'interrupteur le long du mur. La lumière inonda la pelouse.

Plus de chien. Il avait disparu.

Grady balaya des yeux la forêt puis l'intérieur de la *'ohana*, et alluma un autre éclairage. Rien. Il s'assura que les deux portes étaient bien verrouillées, referma les fenêtres qu'il avait laissées ouvertes, et agrippa son téléphone : 3 h 17.

Merde. Il espérait ne pas avoir réveillé Minton. Il passa une main sur son front – il était trempé de sueur – et alla chercher une bière dans le réfrigérateur. Pas une de ces bières hawaïennes insipides. Une bonne vieille Pabst. Il s'assit sur le canapé et commença à la boire lentement, à petites gorgées, jusqu'à ce que les battements de son cœur se stabilisent. Sa bière terminée, il en décapsula une autre.

Son cœur retrouvait progressivement un rythme normal. La terreur s'évaporait, comme toujours, comme après ces affreux cauchemars qu'il lui arrivait encore de faire sur son père ou sur Kayla. Même si personne n'avait assisté à la scène, il avait honte.

Était-il encore dans un demi-sommeil ? Il avait voyagé durant presque vingt-quatre heures. Et il n'y connaissait rien aux chiens. Certaines espèces avaient peut-être un regard déroutant ? Les bulldogs, par exemple, ont des yeux assez particuliers. Ou ces petits carlins, qui ont constamment un air effaré, comme s'ils venaient de manquer de se faire renverser par un 4 × 4.

Mais le chien qu'il avait vu n'avait rien d'un bulldog. Il était bien trop gros, pour commencer. Quant à cette couleur, ce rouge sombre et moucheté, ça ne collait pas. Pourquoi pas un mastiff bringé s'il avait été un peu plus mastoc…

Quant à ces drôles d'oreilles en pointes… *Et un simple hibou ?*

songea Grady.

Des hiboux à Hawaï, c'était plausible ? Un hibou à cornes, ça pouvait être très imposant. Et ils avaient ces épaisses touffes dans leurs oreilles. Grady en avait vu un en plein jour, dans l'Allagash, installé sur une branche. Il avait eu une peur bleue. Il se souvenait encore de sa tête duveteuse, pivotant lentement vers lui. Mais un hibou aussi grand qu'un homme, qui donc avait déjà entendu parler d'une chose pareille ?

Il vida sa canette, ouvrit la baie vitrée et colla son nez contre la moustiquaire. Il ne vit que les arbres. La queue flamboyante de la Voie lactée. Il referma tout derrière lui en s'assurant que personne ne puisse entrer et retourna au lit. Cette fois, il tira soigneusement les rideaux.

CHAPITRE 16

Un faible bruissement le tira de son sommeil. Grady crut que l'insecte de la veille était revenu, puis réalisa que c'était son téléphone qui vibrait. Groggy, il se tourna sur le côté pour l'attraper. Sa vision était encore trouble. Il cligna des yeux : un texto de Wes Minton.

Appelle-moi quand tu seras réveillé.

Il poussa un soupir. Il était plus de huit heures, et pourtant il était épuisé. Il resta allongé, à essayer de retrouver l'origine de son malaise : un chien, un rêve à propos d'un chien…

Un rêve, conclut-il. Même s'il n'y avait jamais été confronté avant, il savait que le décalage horaire pouvait perturber le sommeil, causer des insomnies et certainement des cauchemars aussi. Peut-être même engendrer ces terreurs nocturnes dont Zeke lui avait parlé : *tes yeux sont grands ouverts et soudain, ils te montrent des trucs qui n'existent pas*. Ou alors c'était juste un chien sauvage, auquel les ombres de la nuit et la lumière des étoiles avaient prêté une apparence démesurée, presque invraisemblable.

Qu'importe : il était temps de se lever.

L'atmosphère de la chambre était suffocante – l'odeur de la bière et de la sueur. Il écarta les rideaux et libéra une avalanche de lumière. Les oiseaux faisaient un boucan de tous les diables, il n'en avait jamais vu autant rassemblés au même endroit, comme s'ils avaient pour mission d'alerter la terre entière.

Il se glissa péniblement sous la douche. Il entendit un *thunk, thunk* rythmé et tonitruant : la mise en route de la pompe. Mais même après une longue minute, l'eau était à peine tiède. Tout allait au ralenti ici – le prix à payer pour être hors du putain de système.

Il se savonna en quatrième vitesse. En se séchant, il inspecta son reflet dans le miroir de la salle de bains. Il s'était laissé pousser les

cheveux pendant le confinement. Il avait renoncé à les couper avant son départ, persuadé qu'il aurait fait un carnage. Ils lui arrivaient au niveau des épaules. Auburn foncé, ondulés et assez longs pour être attachés en queue-de-cheval – une coiffure que Grady avait en horreur. Il ne se donna pas la peine de raser ses quelques centimètres de barbe et se contenta de les tailler à la va-vite aux ciseaux. Faute de travail, sa masse musculaire s'était relâchée. Mais ici, il avait bon espoir de retrouver un peu de tonus. Il enfila un treillis propre, puis une chemise froissée – la tenue professionnelle de rigueur dans le Maine. Il ne parvint pas à comprendre le fonctionnement de la machine à café, alors il se rabattit sur un de ces machins en verre avec un piston. Il sortit sur la terrasse avec sa tasse fumante.

Le ciel était aussi bleu qu'une flamme de gaz. Si le fond de l'air était frais à son réveil, il commençait déjà à se réchauffer. Les feuilles s'agitaient dans la brise, étincelantes après la pluie de la nuit. Sous ses pieds nus, l'herbe était encore mouillée.

En plein jour, les arbres qui jouxtaient la pelouse avaient quelque chose de moins sauvage, de plus ornemental. D'ailleurs ils devaient certainement avoir été plantés à cet effet. Le chien qu'il avait aperçu pouvait tout à fait appartenir à un voisin éloigné et s'être autorisé une petite balade. Si ça se trouve, c'était même le chien de Minton. Dalita avait dit qu'il n'avait pas de véritable animal de compagnie, mais qui sait, il y avait eu beaucoup d'adoptions après le confinement.

Plus il regardait la gigantesque maison de Minton, plus il paraissait évident qu'en dépit de tous les efforts déployés pour lui donner une apparence authentique, elle dégageait la même atmosphère que toutes ces stations balnéaires méticuleusement pensées et impeccablement entretenues que Grady avaient survolées en avion. C'était la forme aboutie d'un fantasme, de l'idée qu'un homme richissime se faisait d'Hawaï : un endroit préservé, dont on se réserve la jouissance exclusive. Il repensa aux riches propriétaires du Maine, qui régentaient leurs espaces de vie de façon à ce que rien ne dépasse, pas même une petite feuille morte. Leurs tas de bois étaient empilés comme des munitions, les allées immédiatement débarrassées du moindre flocon de neige.

La nature, par essence, était chaotique. Ne pas le reconnaître relevait de la maniaquerie, voire de la folie pure et simple. Grady but une dernière gorgée de café, envoya valser sur la pelouse le fond de sa

tasse, retourna à l'intérieur et appela Minton.

– Grady. Comment as-tu dormi ?

– Très bien.

– Tant mieux. C'est souvent la deuxième nuit qui est la plus difficile avec le décalage horaire. Ça t'irait de venir vers dix heures ? On passera en revue deux ou trois choses, je te montrerai le terrain pour que tu comprennes bien sa configuration. Tu aimes l'expresso ?

– Oui, bien sûr, affirma Grady bien que ce ne soit absolument pas le cas.

– Parfait. À tout à l'heure.

Grady loucha sur son téléphone. 9 h 37, 15 h 37 dans le Maine. Avec un peu de chance, sa mère parviendrait à dormir encore une heure avant de se lever pour le début de son service. Il appuya sur ses globes oculaires avec ses pouces, submergé par la fatigue. Il fit couler l'eau dans l'évier de la cuisine et s'aspergea le visage. *Ce n'était rien qu'un malheureux clébard*, se répéta-t-il, même si le souvenir de ses yeux sans pupilles lui donnait des frissons. Son reflet aussi lui donna des frissons – il aurait mieux fait de se raser convenablement. On aurait dit une épave. La tête typique du gars qui mériterait de perdre son travail avant la fin de sa journée d'essai.

CHAPITRE 17

Un peu avant dix heures, Grady se dirigea vers la résidence de Minton en tripotant son masque. Minton était assis à une longue table en teck sur la terrasse du premier étage, vêtu d'un T-shirt rouge, tout simple, et d'un short de surf gris. Toujours pas de masque, mais des lunettes de soleil de facture luxueuse sur le bout du nez.

La vue était magnifique depuis les hauteurs.

Elle rappelait à Grady la baie de Penobscot, même si la lumière n'était pas exactement la même, comme si le soleil était plus proche. Dans le Maine, on avait parfois cette impression que le paysage risquait d'être rapidement à court de couleurs : vous aviez du bleu, du vert, du gris, du blanc et du marron. Des granges rouges, des phares bicolores tout ce qu'il y a de plus classique. Le tout brièvement égayé par les lupins et la salicaire en été, puis le mois d'octobre arrivait avec son lot d'orange et de rouges éclatants. Grady expliquait toujours à ses clients que, certes, une palette de tons neutres, c'était à la mode et fort apaisant, mais que, passé l'hiver, leurs yeux auraient envie de retrouver un peu plus de vivacité.

Ici, il y avait trop de tout : trop d'étoiles la nuit, trop d'odeurs étranges, trop de sons, et une profusion de couleurs presque angoissante. La seule chose qui n'existait qu'en petite quantité, c'était les gens. Il n'y avait que deux chaises, disposées côte à côte. Grady prit place près de son patron et s'efforça de sourire.

– Vous avez une sacrée vue.

Minton acquiesça sans pour autant lever les yeux de son ordinateur. Un smartphone était posé à quelques centimètres, ainsi qu'une tablette. Minton semblait les surveiller tous en même temps, en plus de la montre connectée qu'il portait au poignet. Une paire de jumelles venait compléter son attirail, une marque allemande que Grady reconnut de suite – deux de ses anciens clients, un couple

qui possédait un yacht Hinkley de seize mètres de long, arboraient régulièrement la même paire. La femme lui avait dit qu'elles coûtaient sept mille dollars. Grady avait eu du mal à y croire. Il était allé vérifier sur Internet et Google disait la même chose : oui, sept mille dollars.

– Juste une seconde.

Les doigts de Minton bougeaient sur le clavier avec une rapidité surprenante. Il regarda Grady, puis les jumelles.

– Essaye-les si tu veux.

Grady s'exécuta en sifflotant. Il pointa le viseur sur un arbre de l'allée – un petit oiseau jaune et vert sautillait sur l'une de ses branches.

– Elles sont impressionnantes.

Minton referma le clapet de son ordinateur.

– C'est fait. Tu as dit que tu aimais l'expresso.

Minton se faufila à l'intérieur. Les larges baies vitrées étaient ouvertes sur un salon sans cloison, aussi sobrement meublé que la *'ohana*. Grady savait cependant qu'il avait peu de chances d'y trouver la moindre contrefaçon. Il reposa les jumelles avec précaution. Lui n'avait jamais dépensé autant d'argent pour quoi que ce soit, mis à part sans doute des prêts étudiants et la maintenance de sa camionnette.

Minton réapparut quelques minutes plus tard avec deux tasses.

– Et voilà. Attends, j'ai aussi des bagels.

Les tasses faisaient la taille d'un dé à coudre. Grady prit la sienne, noire, décorée du même logo qu'il avait relevé la veille sur le sarong de Wes. Un zeste de citron parfaitement bouclé flottait en surface – Grady ne put contenir une légère grimace. Minton revint avec une assiette de bagels toastés et un beurrier.

– J'ai pensé que tu n'aurais pas eu le temps de prendre de petit-déjeuner. Ils sortent du congélateur mais ils ont bon goût. Je n'ai pas de fromage à tartiner, je suis désolé.

– Merci, c'est déjà super. En effet, je n'ai encore rien avalé.

Grady réalisa qu'il n'avait pas dîné non plus, sauf à considérer toute cette bière qu'il avait bue comme de la nourriture. Il gratta le dessus du beurre avec son couteau et retira son masque pour prendre une bouchée de son bagel. Affamé, il en engloutit finalement la moitié.

– Pardon.

Il essuya les miettes à l'aide d'une serviette.

– J'ai oublié de manger hier soir.

Minton sourit. La fatigue de Grady ne lui avait pas échappé, la lumière du matin soulignait ses traits tirés.

– Ce sont des choses qui arrivent. Tu as bien dormi au moins ?

– Pendant un moment, oui.

Grady hésita.

– Puis je me suis levé. J'ai vu un drôle de chien dehors. Ça m'a un peu retourné, sur le coup.

– Un chien ?

Minton sirotait son expresso.

– À quoi ressemblait-il ?

– C'est difficile à dire. Il avait des oreilles pointues. On aurait dit…

Les yeux blancs sans pupilles refirent surface.

– Un coyote, je crois ? Pourtant il me semble que vous n'en avez pas ici.

– Des coyotes ? Non. Il y a des chiens sauvages – mais pas tant que ça, et surtout pas dans les environs. Il faut se méfier des sangliers, mais j'ai engagé un type pour s'en occuper. Je n'en ai pas vu depuis un moment.

Minton saisit son téléphone et commença à faire défiler ses messages. Grady était soulagé que la conversation n'aille pas plus loin. Plus il y pensait, moins il était sûr d'avoir vu un chien. Il s'agissait très probablement d'un sanglier ou d'un cerf. Le guide sur la faune et la flore qu'il avait téléchargé mentionnait une espèce importée des Indes, tachetée de partout, avec de longues oreilles.

Minton reposa son téléphone. Grady passa à un autre sujet.

– Vous êtes là depuis longtemps ?

– Depuis 1993. J'avais l'habitude de faire des allers-retours depuis Los Angeles. Un jour, j'en ai eu assez. Je retourne sur le continent deux ou trois fois par an, mais je n'ai pas quitté l'île depuis le confinement. Ce qui me va très bien. Je suis plus efficace au boulot, plus concentré. Il n'y a aucune source de distraction, aucun touriste.

Grady était curieux de savoir en quoi consistait son « boulot », mais Minton avait replongé le nez dans son téléphone. Il s'attaqua à son deuxième bagel tandis que Minton rédigeait un long texto.

– Bien, dit-il en s'emparant lui aussi d'un bagel. Pas trop difficile

de manger avec le masque ?

Grady opina du chef, la bouche pleine.

– Retire-le dans ce cas. On est dehors, tu es à l'autre bout de la table, il y a du vent…

Minton haussa les épaules.

– Je pense qu'on ne risque rien.

Grady ôta son masque et inspira avec gratitude.

– Merci.

– Quand tu auras terminé, je te ferai visiter. Tout ce que tu vois a été construit par mon père – hors du système, bien que ni l'expression ni le concept n'existaient dans la bouche des gens à l'époque. C'est la seule partie constructible de tout le domaine. Légalement parlant, en tout cas, ajouta Minton avec un sourire en coin. Mais il ne venait presque jamais, alors il a vendu la maison et cette portion du terrain à Niles Jarbash – tu sais qui c'est ?

Grady secoua la tête.

– Un producteur de musique, poursuivit Minton. Il a fait fortune dans les années quatre-vingt. Lui et sa femme se sont séparés, et elle – Maxine Kaiwi – a gardé la maison.

Grady se souvenait du nom de la belle jeune femme sur la photo trouvée sur Internet.

– Maxine Kaiwi, le mannequin ?

Minton acquiesça.

– Elle n'a vécu ici que quelques années, avec sa fille. Maxine n'appréciait pas de se sentir coupée de tout, mais la petite, elle, elle adorait ça. Quand j'ai décidé de m'établir à plein temps sur l'île, j'ai racheté la maison à Maxine. Je me suis lancé dans d'importants travaux de rénovation et j'ai fait construire la *'ohana* pour pouvoir y loger un gardien quand je vais sur la pointe. Il n'y a pas grand-chose à faire, à part tondre la pelouse. Tout fonctionne à l'énergie solaire. Il y a un générateur de secours qui tourne au propane en cas d'ouragan ou de tsunami, mais je n'en ai jamais eu besoin.

– Il y a beaucoup de tempêtes ?

– Ça fait des années qu'on n'en pas connu de véritablement calamiteuses. Mais certains jours, le ciel est chargé de gros nuages ou de brouillard et dans ce cas-là, le manque de soleil dérègle un peu la logistique. Il faut maintenir le réfrigérateur et la pompe allumés. Et garder son téléphone à proximité.

Minton but délicatement le reste de son expresso, puis observa la tasse vide comme s'il tenait un bijou entre ses doigts.

– Les grains viennent de la pointe. C'est moi qui les ai cultivés. J'y passe autant de temps que possible. C'est sacrément isolé, mais j'aime ça. C'est d'ailleurs la raison de ta présence ici. Quand je suis là-bas, j'ai besoin que quelqu'un surveille la villa. C'est arrivé qu'il y ait des infiltrations dans le toit. Et j'ai repoussé certains travaux de réparation çà et là – le dernier gars était censé s'en charger mais il ne l'a jamais fait. Dalita est quelqu'un de bien, mais elle n'a pas l'âme d'un charpentier. Tu es bien charpentier, n'est-ce pas ?

– Ainsi que plombier, électricien, peintre, couvreur. Je peux toucher à toutes ces choses. Donc à peu près à tout ce dont vous avez besoin.

– Comme je le disais, j'espère qu'il n'y aura pas trop à faire. Vérifie au moins une fois par jour que tout fonctionne dans la résidence principale. Je te communiquerai le code pour que tu puisses y entrer.

– Vous n'avez pas de système de sécurité ?

– Maxine a été victime d'une effraction quand elle s'est installée ici avec sa fille. Des squatteurs qui rôdaient aux abords du domaine – ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Il a fallu une heure et demie avant que les flics n'arrivent. La police locale est totalement incompétente, et mon téléphone capte à peine sur la pointe. Il n'y a pas de wifi, donc aucun moyen de se connecter à un quelconque moniteur vidéo. C'est beaucoup plus pratique d'avoir quelqu'un sur place.

– Mais il n'y a pas de société qui propose des services de gardiennage sur l'île ?

– Tu essayes de te faire virer de ton propre job ? ironisa Minton.

– Non, simple curiosité. Nous sommes confrontés au même type de problèmes dans le Maine, en particulier sur les îles.

– Il y a une entreprise à Li'ulā, mais pour être tout à fait honnête, je ne leur fais pas beaucoup plus confiance qu'aux flics. À cause de tous ces conflits d'intérêts – les problèmes qui ne doivent pas revenir aux oreilles des touristes. Les sans-abri partout, la drogue. Qui a dit qu'il n'y avait jamais aucun nuage au paradis ?

Minton lui lança un regard complice.

– Tu as assez de nourriture pour tenir pendant ta quarantaine ?

– Je crois que oui. Et Dalita m'a dit qu'elle pourrait m'en apporter plus.

Minton fit claquer ses paumes sur la table.
– Ok. Remets ton masque. Je vais te faire visiter.

CHAPITRE 18

L'intérieur de la maison disait tout de la fortune de Minton. Ses préférences esthétiques allaient au chrome, au verre et au cuir couleur chamois. Des peaux de mouton blanches dénotaient harmonieusement avec le sol en béton poli. Une étagère entière de la bibliothèque sur mesure était consacrée à des livres sur les oiseaux hawaïens. Grady suivit son nouveau patron jusqu'au pied de l'escalier, où il pila net.

Contre le mur se dressait le plus grand aquarium qu'il ait jamais vu – plus grand que le New England Aquarium – monté sur un imposant piédestal en chêne et en pierre bleue, renforcé avec de l'acier. Mais au lieu de poissons, il était occupé par des morceaux de lave noire, des roches lisses rougeâtres et des formes blanches et granuleuses – du corail, comprit-il en s'approchant pour mieux voir.

Et aussi des oursins. Beaucoup, beaucoup d'oursins. Ils tapissaient le fond sablonneux de l'aquarium, comme ceux du golfe du Maine et de la baie de Penobscot, avant que la surpêche et le réchauffement des eaux ne les déciment dans leur quasi-intégralité, dix ans plus tôt. Mais Grady ne retrouvait ni le gris-vert ni les touffes de petites pointes des oursins de son enfance. Ceux-ci ressemblaient à de petites méduses couleur lavande, en plus opaque, et ils étaient parcourus de rangées de petites bosses.

– Je te déconseille de plonger la main là-dedans, l'avertit Wes. Je connais un type qui a marché sur un de ces machins lors d'une partie de plongée. Il s'est retrouvé avec la colonne vertébrale paralysée et au bout d'un an, elle lui ressortait par le menton.

Il commença à monter les escaliers. Grady continuait de contempler l'aquarium, émerveillé. Il lui rappelait un jeune trader de Belfast pour qui il avait travaillé, qui élevait des tarentules et des scorpions. Au moins, celui-là ne grouillait pas d'araignées.

La voix de Wes résonna depuis le palier.

– Tu viens ?

Grady se précipita à l'étage. Minton lui montra la chambre principale, puis les deux chambres d'amis. Les murs étaient tapissés de photos encadrées. Une cascade au milieu des lianes. Un oiseau orange vif, dont le long bec courbé évoquait un sabre oriental. Un groupe de tortues avec de faux airs de pataugeoires en plastique abandonnées sur la plage. Un cliché d'un spot de surf – d'une beauté d'ailleurs saisissante.

– C'est la femme de Dalita qui l'a prise. Une photographe hors pair. Celle-ci est de moi.

Il pointa l'index sur un bel oiseau noir au plumage brillant, avec des stries jaunes sur les ailes. Il avait une longue queue et tenait un gros insecte dans son bec incurvé.

– C'est un *ʻōʻō*. Une espèce qui a officiellement disparu il y a plus de cent ans. Mais j'en ai croisé quelques spécimens. Sur la pointe.

Il s'était exprimé avec une telle désinvolture qu'il fallut quelques secondes à Grady pour absorber l'information.

– Mais comment…

Minton était déjà sur la terrasse.

– J'ai eu des petits soucis avec la moisissure ici.

Il désigna la balustrade.

– Si tu peux y remédier.

La terrasse était en bois traité sous pression, mais rien ne pouvait résister à des décennies d'air salin et de pluies torrentielles. Grady enfonça l'ongle de son pouce dans la rampe – spongieuse et fissurée par de multiples forages d'insectes.

Minton retourna à l'intérieur. Il poursuivit l'inventaire. Le pommeau de la douche de la salle de bains principale gouttait. Les ventilateurs de plafond n'étaient pas de première fraîcheur. Des toiles d'araignées emmaillotaient les pales comme des fils de satin.

– Une dernière chose, et ensuite on va voir l'installation solaire, déclara Minton.

Ils longèrent le couloir jusqu'à la pièce du fond. Minton ouvrit la porte. Un puissant jet de lumière leur sauta au visage. Une grille lestée d'aimants les séparait de ce qui se trouvait à l'intérieur. Minton l'écarta pour laisser Grady entrer en premier.

La pièce était vaste. Lucarnes et fenêtres allant du sol au plafond donnaient presque l'illusion d'être dehors. Une cascade artificielle

d'environ un mètre cinquante dégringolait dans un petit bassin en béton entouré de pots en terre cuite et de jardinières en bois. Tous débordaient d'une profusion de plantes. Le murmure aquatique rivalisait avec un chœur ininterrompu de sifflets et de bourdonnements qui faisait aux tympans l'effet d'une porte qui grince.

Grady regardait tout autour de lui, aussi enthousiaste que confus. Quel besoin d'une serre au deuxième étage de votre maison quand vous viviez au beau milieu d'un paradis tropical ?

Il comprit pourquoi à l'instant où un oiseau écarlate passa juste sous son nez pour se poser sur une branche. Ses yeux noirs, brillants de vivacité, le dévisageaient avec une intense curiosité. Quelques secondes plus tard, un de ses congénères, parfaitement identique, fondait sur lui en piqué. Les deux oiseaux repartirent en un éclair. Il y en avait partout. Ils enfonçaient leurs longs becs dans des fleurs roses tubulaires, s'affairaient autour de touffes de fougères. Grady leva la tête et vit qu'ils l'observaient depuis les arbres, à trois bons mètres de hauteur.

– Ma volière, annonça Minton, non sans une fierté palpable. J'essaie d'en faire une colonie de reproduction. Un système de micro-irrigation et un brumisateur se déclenchent automatiquement dès que cela s'avère nécessaire. Tout est déjà programmé, comme pour les *wana* du rez-de-chaussée. En ma présence, tu n'as pas à t'en préoccuper. Quand je pars, il suffit de vérifier que tout semble fonctionner comme tu le vois aujourd'hui.

Le regard de Minton se perdit dans un enchevêtrement de feuillages et de branches animé de reflets fugaces et multicolores. Grady avait de nouveau l'impression qu'un monde chimérique avait avalé le monde réel. À chaque respiration, ses poumons se remplissaient d'odeurs fortes et lourdes. Celle de la terre humide, de l'eau, celle – plus verte – des plantes. Et il y avait ce parfum qu'il n'aurait pas su définir précisément. Quelque chose à la croisée entre de l'eau stagnante, des coussins moisis sur un bateau et un bouquet de lilas fané. Ce n'était pas désagréable, mais assez étrange cependant.

– Ce sont les *guit-guits*. Un genre de passereau, version tropicale.

Minton fit un signe de tête en direction d'un oiseau orange vif qui sautait de branche en branche.

– Essaye de t'imaginer qu'il y a deux mille ans, quand tu débarquais sur ces îles, il y en avait tellement que tu étais submergé

par leur odeur.

Un effort beaucoup trop abstrait. Autant essayer d'imaginer des oursins qui parlent.

– Les oiseaux étaient précieux, et leurs plumes portées en parure par les rois. On en faisait des capes, des coiffes, elles faisaient même office de monnaie. La noblesse avait ses oiseleurs attitrés – les *po'ekia manu*. Un *kia manu* savait reconnaître le nom et le chant de chaque espèce. Il savait où elles vivaient, *comment* elles vivaient. Ils partageaient avec les oiseaux un lien sacré. Les *kia manu* croyaient qu'ils avaient une personnalité – le *'i'iwi* était joyeux, le *'ō'ō* mélancolique. Bien entendu, nous, les humains, avons utilisé ce savoir pour les trahir.

Une affirmation qui laissa Grady dubitatif.

– Comment s'y prenaient-ils pour les attraper ?

– Avec du *kēpau*, de la glu spéciale pour oiseaux. Ça colle vraiment très fort. Il suffisait d'en enduire les branches ou les bouts de bois, puis de dégager les oiseaux captifs, très soigneusement pour ne pas abîmer leurs plumes. Il arrivait aussi qu'un oiseau serve de leurre pour en attirer un autre.

Il se baissa pour ramasser une feuille morte qu'il effrita entre ses doigts.

– Tu devras t'assurer que la cascade s'écoule en continu – parfois le filtre se bouche. J'ai planté des *'ōhi'a* et d'autres espèces d'arbres à fleurs pour que les oiseaux puissent se nourrir tout seuls. Avec les années, c'est devenu un petit écosystème relativement autonome. Oncle Honey a rapporté quelques abeilles indigènes qui se sont installées dans la forêt. Elles entrent ici par de petites ouvertures, ainsi que d'autres insectes qui se chargent de polliniser les plantes. Ah oui ! Il peut y avoir du salpêtre autour des fenêtres, si tu veux bien vérifier qu'il ne gagne pas plus de terrain.

Minton retourna dans le couloir, laissant Grady s'imprégner de toute la richesse de la pièce, de son foisonnement exubérant.

– Tu viens ? lança Minton avec une pointe d'impatience.

Grady s'empressa de le rejoindre.

CHAPITRE 19

Il suivit Minton au rez-de-chaussée, puis à l'extérieur, jusqu'à l'abri où se trouvaient les batteries solaires et l'onduleur. Une installation tout ce qu'il y a de plus standard – un univers sans aucun chant d'oiseau. Mis à part le chauffe-eau et les pompes, éventuellement le système d'irrigation de la volière, Grady ne voyait pas ce qui pourrait provoquer une panne générale.

– Vous n'utilisez ni clim ni chauffage ?

– Je n'en ai pas besoin. Le fond de l'air se rafraîchit la nuit, mais ça reste supportable. S'il fait vraiment chaud, je reste à l'ombre quand je me déplace ou je tire les rideaux.

– Comment est-ce que vous obtenez votre eau ?

– Via un système de drainage, alimenté par la gravité. Je suis certain que tu as entendu la pompe se mettre en route en prenant ta douche. Tes outils et ta camionnette sont dans le garage.

Situé un peu en retrait, le garage se divisait en trois espaces distincts. L'un d'eux était occupé par une Tesla Y bleu argenté flambant neuve, mais qui affichait déjà quelques rayures, l'autre par un vieux pick-up jaune pisse, manifestement plus âgé que Grady, avec une grosse bosse au niveau du capot et une encore plus grosse sur la porte passager. Les stickers du pare-chocs étaient décollés et un amas de canettes vides traînait dans la benne arrière.

– Mon prédécesseur appréciait la bière, fit remarquer Grady.

– En effet, répondit Minton.

Le troisième emplacement ressemblait à un stand de vide-grenier au contenu disparate. Des tréteaux, une décolleuse Craftman, un générateur portatif, une scie circulaire et une scie sur table. Tous dissimulés sous une pile d'autres objets : des combinaisons, une bouteille de plongée et des palmes, des tronçonneuses, des scies à métaux, un VTT, un moteur de moto, une tondeuse à gazon électrique.

Et six boîtes à outils, dont la moitié semblait n'avoir jamais été ouverte.

– On dirait bien que tu as tout ce qu'il te faut côté outils.

Grady repêcha des entrailles d'un vieux carton un niveau à bulle d'air, noyé sous de multiples paires de lunettes en plastique et des bouts de chiffon souillés.

– J'ai le temps de mettre un peu d'ordre ?

– Fais-toi plaisir.

Minton baissa les yeux sur son téléphone qui venait de vibrer.

– Écoute, je pense que c'est à peu près tout. Une fois ta quarantaine terminée, le pick-up sera à toi. Les clefs doivent être quelque part à l'intérieur. Vas-y mollo les deux premiers jours. D'est en ouest, le décalage horaire peut vraiment vous mettre une sacrée claque – il faut compter environ une semaine pour que le cerveau s'adapte. Rien de ce que nous avons passé en revue n'est urgent. S'il y avait le moindre pépin, je te le ferais savoir.

Il tourna les talons et se dirigea vers la maison. Grady croisa ses mains derrière la nuque.

– C'est quoi, tout ce bordel… murmura-t-il.

Qui garde un tel foutoir sans jamais s'en servir ? Les gardiens précédents avaient sans doute apporté plus de choses que lui, contribuant à cet amoncellement qui formait une petite montagne. Il passa les heures qui suivirent à tout réorganiser. Il déplaça des cagettes pleines de lampes de poche. Découvrit des outils Black & Decker, certains dans des boîtes qui n'avaient pas été déballées. Quand il eut dégagé assez d'espace, il rangea les scies une par une, débarrassa les établis afin qu'ils redeviennent praticables. Il dénicha plusieurs bacs en plastique, tous vides – parfaits pour regrouper tout ce qui était recyclable. Il commença par y fourrer des boîtes en carton et des bouteilles d'eau aplaties. Il transférerait tout ça dans des sacs poubelles quand viendrait le jour d'aller à la décharge. Il tomba également sur tout un assortiment d'emballages de plats à emporter qui, lorsqu'il commit l'erreur de les ouvrir, laissèrent s'échapper des cafards volants aussi gros que des colibris. Il les mit dans un sac, priant pour que les cafards ne s'approchent ni de la maison ni de la *'ohana*.

À la fin de l'après-midi, il avait bien avancé même s'il restait toujours une tonne de merde à trier. Mais il pouvait au moins voir une

partie du mur et se déplacer sans risquer de trébucher sur un compresseur d'air. De retour à la *'ohana*, l'épuisement faisait battre ses tempes. Il se doucha, avala une barre de céréales en guise de dîner, suivie d'une bière, se déshabilla et plongea dans son lit la tête la première.

Malgré l'étendue de sa fatigue, il ne trouva pas le sommeil. Il avait eu l'esprit tellement occupé qu'il n'avait plus eu le temps de repenser à ce drôle de chien. En dehors du fait qu'il puisse s'agir d'un sanglier, ça n'avait pas paru inquiéter Minton plus que ça. Ce n'était pas un simple sanglier, Grady était catégorique. C'était une apparition cauchemardesque dont, désorienté, il ne parvenait pas à se débarrasser.

Pourtant, le souvenir des deux pupilles fixes et vides refusait de se dissiper. Et s'il n'avait pas rêvé, et avait bien croisé le chemin d'un chien sauvage en quête de nourriture ? D'ailleurs la bête pouvait être revenue rôder autour de la *'ohana*. Est-ce qu'il avait bien verrouillé les portes ? Il tenta de s'asseoir, mais c'était au-dessus de ses forces. Il était K.-O. La pluie avait commencé à tomber, ruisselant le long de la toiture et noyant le *tkk, tkk, tkk* monotone de l'insecte qui devait avoir élu domicile dans un de ses recoins. Tout ce que Grady savait, c'est qu'ensuite viendrait le matin.

CHAPITRE 20

Sa première semaine de quarantaine fut marquée par l'alternance d'une chaleur insupportable la journée et de pluies torrentielles la nuit. Le temps se divisait à parts égales entre obscurité et lumière, sans véritable crépuscule entre les deux. La nuit tombait avec cette soudaineté dont ferait preuve un voisin grincheux tirant sèchement sur le rideau de sa fenêtre. Chaque réveil s'ouvrait sur un ciel aussi éclatant que la veille.

Le Maine lui manquait, chose que Grady n'aurait jamais soupçonnée. Comment aurait-il pu, lui qui n'était jamais allé nulle part ? Le mal du pays, il avait toujours pensé que c'était une fable. Tout comme le décalage horaire. Aujourd'hui, ces deux phénomènes lui collaient à la peau – deux douleurs persistantes qui refusaient de le laisser tranquille. Même la bière n'était d'aucun secours. Il allait aux toilettes toutes les nuits vers trois heures du matin et jetait un coup d'œil par la fenêtre, terrifié à l'idée d'entrevoir quelque chose.

Difficile de parler aux siens quand six heures de différence vous séparent. Grady envoya à Zeke la photo qu'il avait prise lors du trajet jusqu'à chez Minton – celle de l'oiseau blanc aux longues pattes, campé dans un champ désert.

Un héron.
Non, une aigrette.
Un héron.

Zeke persista, un GIF d'oiseau cartoonesque et surexcité à l'appui. Le piaf, qui explosait en plein vol, eut le mérite de faire sourire Grady. Mais quand il tenta de décrire à Donny ce qu'il ressentait, ce dernier ne se montra pas particulièrement compréhensif.

T'es à Hawaï, putain, mets-la en veilleuse, je suis au boulot là

Minton était juste à côté, mais il pouvait s'écouler une journée complète avant qu'il ne réponde aux sms de Grady lui demandant s'il avait besoin de ses services.

Non merci ou Pas pour le moment.

Grady passait des heures devant la *'ohana*, à regarder le Pacifique. Il s'efforçait de se rappeler que c'était le paradis. Mais à vrai dire, il aurait donné n'importe quoi pour retourner chez lui.

CHAPITRE 21

Au bout de cinq jours, le brouillard cérébral de Grady commença à se dissiper, en même temps que cette crainte lancinante qui le tenaillait depuis son arrivée. Minton l'avait dit : il fallait une semaine pour se faire au décalage horaire. Grady avait passé la majeure partie de son temps à écumer les livres qui se trouvaient dans la *'ohana* – des bouquins sur les espèces d'oiseaux locales, et aussi quelques guides sur la flore. Mais aujourd'hui, il se sentait enfin apte à se remettre au travail. Il était habité par cette même joie sereine mêlée de fierté qui l'emplissait lorsqu'il s'entraînait pour devenir guide, mémorisant les pistes et les traces d'animaux, différenciant le cri d'un balbuzard pêcheur de celui d'un aigle à tête blanche, la silhouette d'une buse à queue rouge ou d'un faucon gerfaut. Après de longues heures de lecture, son esprit était saturé de toutes ces nouvelles informations qu'il avait ingurgitées : les différentes variétés d'oiseaux, la rareté des guit-guits et la triste liste de tous ceux qui avaient disparu ; l'ula-'ai-hawane, le mamo, l'amakihi, les petits et grands pinsons koa.

Mais il était temps de quitter ce monde de papier pour le monde réel. Il envoya un texto à Minton.

Je vais aller travailler dans le garage, à moins que vous n'ayez besoin de moi ?

La réponse de Minton arriva quelques minutes plus tard.

Non merci. Je vais en ville faire des courses, je serai de retour en fin d'après-midi. Tu veux quelque chose ?

Ça ira, merci.

Grady attendit que Minton s'en aille, la Tesla bleue glissant dans l'allée presque sans un bruit. Il jubilait à l'idée toute bête de se

retrouver seul, avec la chaleur du soleil sur son visage, enivré par l'odeur de la mer et le parfum léger de l'hibiscus blanc. C'était comme s'il avait porté des lunettes noires et qu'il ne les retirait que maintenant. Il prit en photo un lézard vert vif se prélassant sur un rocher. Il l'envoya à Zeke.

Bel appât mec.

Grady se dirigea vers le garage, un sourire aux lèvres.

Cette fois, il s'attaquerait aux chaussures de randonnée et de running, aux bâtons de trekking, aux chapeaux et aux tubes de crème solaire qui débordaient des étagères encastrées. Il fallait aussi se débarrasser de toutes ces paires de baskets et de cette multitude de tongs de tailles différentes.

Il tomba sur de nouvelles canettes vides de Coors et de Bikini Blonde, toutes regroupées dans un sac poubelle. Il se serait presque cru un peu archéologue. Il allait bientôt pouvoir s'occuper des étagères de Carl et de Dalita. Fouiller dans les affaires d'un mort, quelle drôle d'occupation. Même si ce n'était pas une première : dans le Maine, il avait déjà vidé des maisons dont les occupants étaient décédés.

Grady déposa le sac à l'arrière du pick-up, par-dessus les autres déchets. Toutes ces canettes… Un SDF aurait pu en tirer un joli petit pécule s'il les avait ramassées dans un parc ou le long des rues pour les faire recycler. Où donc allait finir toute cette merde ? Dans une décharge ? Est-ce qu'on allait l'expédier sur le continent ? Il n'avait pas vu le moindre indice signalant l'existence d'un éventuel service de ramassage des ordures. Manifestement, il était le seul à s'échiner en ce sens. Il trouverait bien un endroit approprié en ville où amener tout ce fatras.

Après plusieurs heures d'effort, il décida de s'offrir une bière. Il se posta devant le garage et la but en contemplant la maison de Minton. Il n'était pas retourné à l'intérieur depuis sa première visite. Minton ne reviendrait pas avant quelques heures, et après tout, il lui avait laissé carte blanche. Sa bière terminée, il envoya la canette rejoindre les autres, marcha jusqu'au perron, composa le code de sécurité et entra.

Rien n'avait bougé depuis la dernière fois. Quelques dosettes de café vides sur le comptoir de la cuisine, un T-shirt sur le canapé. Il

sentit monter en lui un sentiment grisant, comme lorsque avec Zeke, ils se faufilaient, en plein hiver, dans un camp de vacances désert pour descendre un pack de six et fumer un joint. Ils repartaient toujours discrètement, à pied, histoire de ne pas risquer de se faire pincer.

Grady ne faisait rien de mal cette fois-ci. Garder un œil sur les choses quand son patron n'était pas là, c'était son travail. Pourtant, il ne put s'empêcher de traverser la pièce à pas feutrés, épiant à travers la baie vitrée le retour de la Tesla dans l'allée. Il s'immobilisa devant l'aquarium.

Un soir, il avait passé plusieurs heures en ligne à glaner des informations sur les oursins hawaïens. Ceux dont les pointes mesurent moins de quinze centimètres n'étaient pas vraiment dangereux. Mais ceux que Wes gardait là-dedans – les violacés – pouvaient vraiment vous tuer. Des oursins parasols – qu'on ne trouve que dans les eaux d'Hokuloa, bien qu'ils soient apparentés à une espèce très répandue dans le Pacifique Ouest : l'oursin-fleur. Le danger ne venait pas de leurs épines, mais de petites protubérances qui ressemblaient à de minuscules parapluies. Les effleurer suffisait à ce qu'elles vous injectent aussitôt une dose de toxine à action rapide. Grady était tombé sur des récits effroyables : des biologistes marins, des plongeurs ou des pêcheurs de perles morts paralysés après avoir été piqués. Sans grande surprise, il avait également appris que les oursins parasols étaient en voie d'extinction. À cause du changement climatique mais aussi du tourisme qui grignotait peu à peu leur espace vital – allez comprendre, mais les résidus de crème solaire laissés derrière eux par les baigneurs leur étaient fatals.

Il les observa silencieusement pendant plusieurs minutes, toujours aux aguets. Puis il se souvint – la volière, c'est ça qu'il était véritablement venu voir. Il laissa le grillage se renfermer tout seul et se planta, envoûté, au beau milieu de la pièce. Les pépiements arrivaient de partout et les oiseaux lui filaient sous le nez sans une once de frayeur. Ils semblaient à peine le remarquer, se posant sur des branches à quelques centimètres de son visage, certains inclinant tout de même la tête pour considérer sa présence de leurs yeux noirs et vifs. Un rouge-gorge vint se percher sur le sommet de son crâne et ses petites pattes griffues s'enfoncèrent dans son cuir chevelu. Grady huma son odeur moite, ferma les yeux et essaya d'imaginer un monde sans humains, où des millions de ces créatures peuplaient les forêts. Il

rouvrit les yeux, et pendant un court instant, il eut la sensation que ce monde existait encore.

Un son provenant d'en bas le fit sursauter – la porte d'entrée, qui venait de se refermer. Minton était rentré. Grady se glissa dans le couloir, le cœur battant la chamade alors qu'il n'avait toujours rien fait de mal.

– Wes ! Je suis là ! cria-t-il du haut des marches.

Il descendit les escaliers à toute vitesse. Wes se tenait devant la cuisine, un sac de toile à ses pieds. Il leva les yeux vers lui.

– Je… je surveillais les oiseaux, dit Grady, à bout de souffle. Il reste des choses à ramener à l'intérieur ?

– Non. Je pars pour la pointe demain, tout est déjà prêt. Là-bas, il n'y a qu'un seul endroit où le réseau passe. S'il y a un problème, envoie-moi un texto.

– Votre Tesla, elle amortit bien la route ?

– Elle est conçue pour, une vraie perfection. Très maniable, un bon rayon de braquage. Et je n'ai jamais à m'inquiéter de la circulation en sens inverse, ajouta Wes avec un sourire satisfait.

Il déposa sur le comptoir de la cuisine des sachets de café en grains. Grady eut tout juste droit à un regard.

Il resta les bras ballants, ne sachant trop quoi faire. Il attendait d'être congédié, ou de se voir confier une tâche quelconque.

– Je crois que je vais rentrer dans ce cas.

– Attends, dit Wes alors que Grady s'apprêtait à partir.

Wes ferma le battant d'une armoire, s'avança vers les étagères de la bibliothèque. Du bout des doigts, il caressa la tranche de plusieurs de ses livres avant d'extirper un gros volume et de le tendre à Grady.

– Si ça t'intéresse vraiment. Sur Internet, on trouve beaucoup de choses à leur sujet, mais là-dedans, les informations sont tout de même plus précises.

– Merci.

C'était un guide sur les oiseaux, avec des airs de manuel scolaire relativement inhabituels pour ce genre de bouquin.

– J'y jetterai un œil.

– Fais donc, dit Wes en retournant dans la cuisine. Et nous, on se revoit dans quelques jours.

CHAPITRE 22

Grady enfourna dans le micro-ondes un sachet de chili – haricots noirs et riz – issu d'un carton de repas tout préparés qu'il avait découvert dans une armoire. Probablement un legs de son prédécesseur. Il découpa un avocat du jardin, disposa les morceaux dans un bol, ouvrit une bière et s'installa dans le canapé avec le livre de Wes.

Il reconnut certains des oiseaux de la volière : *l'elepaio, l'ākohekohe* – qui avait tout d'un vrai rocker, avec sa crête blanche et ses peintures de guerre. L'*amakihi*, l'*akeke'e*, l'*i'iwi*, le *palila*. Ces noms l'intriguaient. Est-ce qu'ils correspondaient simplement au cri de chacun des oiseaux ou est-ce que ceux qui les avaient baptisés il y a bien longtemps les avaient chargés d'une signification plus profonde ? Il écouta leur chant sur Internet, encore et encore, jusqu'à mémoriser leurs sonorités mystérieuses.

Il feuilleta l'ensemble du volume une première fois, puis se pencha plus attentivement sur un chapitre consacré aux espèces disparues – il y en avait une bonne dizaine. Dont un corbeau en tout point similaire à ses banals confrères du continent mais que personne n'avait plus revu depuis près de vingt ans. Quelques couples avaient survécu grâce à des programmes d'élevage sur la Grande Île, mais les spécimens qui avaient été relâchés dans la nature avaient succombé aux attaques de divers prédateurs ou étaient morts de causes inconnues.

Grady n'en revenait pas. La logique de l'extinction, il comprenait. Mais comment un corbeau, soit un oiseau aussi commun qu'un brin d'herbe, pouvait-il littéralement disparaître de la surface du globe ? Le phénomène était plus simple à envisager pour des créatures exotiques, belles et rares. Il entendait d'ici Zeke jubiler : *mais évidemment ! Ils ne demandent que ça ! Tu supporterais, toi, d'avoir une gueule de croque-mort ?*

Plus il progressait dans sa lecture, plus il sentait la tristesse et la colère gagner du terrain – mais contre qui pouvait-il bien la diriger ? Rien que sa présence sur cette île contribuait à tout foutre en l'air. Seul Minton leur offrait un refuge.

Il referma le livre. Il posa son ordinateur portable sur sa table de nuit et le connecta à une station de radio locale qu'il venait de découvrir et qui, entre une publicité pour les voitures d'occasion et une autre pour Lulu's Barbecue, diffusait un mélange hétéroclite de musiques hawaïennes contemporaines – de la Jawaïenne, un genre de hip-hop avec une touche de reggae – mais aussi des choses plus anciennes : de la guitare, des chants traditionnels aux tonalités parfois mélancoliques bien que globalement exubérantes, comme si leurs interprètes, hommes et femmes confondus, participaient à une gigantesque fête. Il aurait aimé comprendre les paroles. Surtout celles des chansons qui sonnaient comme une sorte d'adieu – à un lieu ou à un amoureux, à quelqu'un ou quelque chose qu'ils ne reverraient jamais. Il se sentait retomber en enfance, à l'époque où, petit, il écoutait des chansons sur les chagrins d'amour sans être fichu d'y comprendre quoi que ce soit – des années avant d'avoir à son tour le cœur brisé.

Mais par-dessus tout, il avait envie de rejoindre cette grande fête qui résonnait dans ses oreilles. Ou, à défaut, de rejoindre quelqu'un avec qui discuter, partager une bière. Grady se demandait si la pandémie offrirait un jour aux hommes une trêve, pour qu'ils puissent de nouveau se retrouver, que ce soit ici ou ailleurs.

CHAPITRE 23

Le lendemain matin, il se leva tôt pour aller au garage. La Tesla était déjà partie. Minton avait dû prendre la route un peu avant l'aube. Grady regarda l'allée avec un léger trouble. Pour la première fois, il se retrouvait complètement seul. Un vent violent agitait les palmiers qui surplombaient la pelouse. Grady entendit une grande fronde se briser et tomber sur le sol.

Il posa sa boîte à outils et traversa la pelouse pour ramasser la fronde. Elle était longue comme un bras. Elle ressemblait à une grande plume, brune et sèche, cassante, ses feuilles en pointe aussi aiguisées que des petits couteaux. Il marcha jusqu'à l'orée du bois. Malgré le ciel bleu éclatant et le soleil brûlant, la forêt bruissait d'ombres furtives – elles formaient une mosaïque mouvante de noirs, d'ors, de verts. Le vent se mit à souffler plus fort. Une rafale ramena à ses narines cette même odeur fétide que celle qu'il avait sentie la première nuit, musquée mais plus rance encore que celle du guit-guit. Ses poils se hérissèrent le long de sa nuque. Il jeta la palme dans les fourrées avant de regagner le garage d'un pas pressé.

Il fit de la place sur un établi, qu'il disposa comme il avait l'habitude de le faire chez lui. Dans le Maine, il était mieux équipé. Ses ciseaux – qu'il tenait de son père, et de son grand-père avant lui – lui manquaient terriblement. Une fois l'établi déblayé, il retrouva son calme. Ce qui l'aida à repousser les émotions du matin. Il recula d'un pas pour admirer le travail, puis fit le tour du garage, ramassa une paire de lunettes de soleil cassées et l'écran écrasé d'un vieux téléphone à clapet. Il les jeta à la poubelle. En levant les yeux vers les étagères encastrées, il découvrit une porte, nichée dans un coin. Il ne l'avait jamais remarquée avant aujourd'hui.

Il recourba son index. *Ting* – c'était une porte de type coupe-feu, comme celles qu'on trouvait dans les magasins, qui rendaient un

tintement sourd lorsqu'on frappait contre le métal. Un moraillon avait été vissé au cadre. Au dispositif s'ajoutait un cadenas qui pendait dans le vide. Pas un simple cadenas d'abri de jardin – un cadenas Commando, de qualité militaire, doté d'un arceau si épais que seul un laser pourrait briser.

Il tira dessus une première fois. Sans succès. Une deuxième : même chose. Il sortit du garage ; le soleil de l'après-midi le bombarda instantanément. Il fit le tour pour examiner le mur arrière.

Aucune porte extérieure. Il revint lentement sur ses pas, la paume de sa main à plat contre le mur, à la recherche d'une fissure ou d'un joint de raccord. Le garage avait un revêtement en vinyle blanc, et, contrairement à la maison de Minton, une planche de finition renforçait l'auvent par le dessous. Il rejoignit la façade avant, puis refit le chemin en sens inverse. Sous le bout de ses doigts, le mur était aussi chaud que la surface d'une peau humaine. Toujours aucun indice de l'existence d'une porte.

Il mit un terme à ses recherches au niveau du coin arrière. Il était las. Cette porte métallique verrouillée, c'était on ne peut plus étrange, mais il savait d'expérience que les gens riches l'étaient tout autant, si ce n'est plus. Il avait bossé dans des maisons pourvues de chambres sécurisées, de réserves garnies d'armes, de porno ou de toiles de maîtres emballées qui ne voyaient jamais la lumière du jour. Les propriétaires d'un manoir – ça lui revenait maintenant – lui avaient fait insonoriser une pièce entièrement dédiée aux jeux sexuels – harnais, sangles, trapèzes : la totale. Sans oublier la fausse fourrure pourpre sur les murs, qui vous donnait l'impression d'être piégé à l'intérieur d'une cavité corporelle.

Minton était peut-être assis sur un tas d'or ou de fric sale provenant d'un trafic de drogue ? Le plus plausible restant qu'il y entreposait des armes à feu, ou des pièces de rechange pour sa Tesla toute neuve. Dans le Maine, les gens volaient les convertisseurs catalytiques pour les métaux qui les composaient – platine, rhodium, palladium. Il n'y avait pas de convertisseur catalytique sur une Tesla. Mais dans un écosystème insulaire, on devait bien trouver quelque part un petit coin où marchander des pièces de Tesla au noir. Que ce soit dans le trou du cul du Maine ou dans un luxueux domaine à Hawaï, vous finissiez toujours par tomber sur la même sempiternelle merde.

CHAPITRE 24

Le téléphone de Grady vibra. Un appel inconnu. Il décrocha avec méfiance.

– Grady Kendall ? demanda une voix d'homme toute guillerette. Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

– Qui êtes-vous ?

– Comment vous sentez-vous ?

– Qui est à l'appareil ?

– Officier Padua, des services de police. Vous allez bien ?

– Oh ! Je pensais que c'était du démarchage publicitaire, au temps pour moi.

L'officier Padua éclata de rire comme si c'était la chose la plus drôle qu'il ait entendue de toute la matinée.

– Eh oui ! La garantie de votre voiture arrive bientôt à son terme ! Bon, et vous alors ? Pas de fièvre, ni de toux ? Vous respirez normalement ?

– Tout va bien.

– Toujours à Hokuloa Road ? Vous n'êtes pas descendu de votre perchoir pour aller vous balader dans les environs ?

– Du tout. Je ne suis allé nulle part.

– Ok, parfait ! Prenez soin de vous, je vous rappellerai demain – *mahalo* !

Grady fut presque déçu qu'il ne le rappelle ni le lendemain, ni le jour suivant. Il se demanda si cette Jessica rencontrée dans l'avion avait reçu le même coup de fil. Au moins, elle était chez son amie. Lui s'ennuyait à mourir. Il en avait fini avec le garage, fait tout ce qui était en son pouvoir avec la rambarde de la terrasse de Minton, calfeutré le sol et les canalisations de la salle de bains et de la cuisine de la *'ohana* – dans l'espoir de barrer la route aux fourmis et aux cafards volants, qui surgissaient de temps à autre du bout des tuyaux.

Le wifi faiblard le lâchait systématiquement dès qu'il tentait de se connecter pour jouer à *World of Warcraft*. Il n'y avait pas de télévision, et quand bien même, en pleine pandémie, aucune chance de regarder du sport en direct. Lire les nouvelles nationales lui refilait des angoisses, alors il se rabattait sur la version en ligne de l'*Island Pilot* et son éternelle rengaine – des rapports de police, les chiffres du covid dans l'archipel et ceux liés au tourisme.

Un an plus tôt, l'île avait vu défiler un total de deux cent soixante-dix-neuf mille visiteurs rien qu'au mois de juillet. Cette année, il n'y en avait eu que neuf cent quatre-vingt-trois. Seuls trois vols hebdomadaires en provenance du continent avaient été maintenus. La veille, trente-quatre passagers étaient arrivés sur l'île – trois résidents qui regagnaient leurs pénates, les douze membres de l'équipage de la compagnie aérienne et deux militaires. Il restait donc dix-sept gars qui, comme lui, n'avaient rien à faire là. Toutes les stations balnéaires étaient fermées – un total de vingt-quatre mille chambres d'hôtel vides, et encore davantage si on tenait compte des petites pensions familiales et des Airbnb.

Des dizaines de milliers d'habitants survivaient uniquement grâce au chômage et aux aides fédérales. Plus d'un millier se retrouvaient sans logement. Grady avait lu un article sur un camp de plusieurs centaines de sans-abri sur O'ahu, qui était en train de devenir une véritable petite ville. Mais les photos des campements en marge de l'aéroport de Liū'a et le long des plages alentour, elles, gardaient quelque chose d'apocalyptique.

Et quand même les nouvelles locales en venaient à le déprimer, Grady retournait faire un tour dans la volière.

Il respirait l'air frais tandis que les oiseaux voltigeaient autour de lui, imperturbables. Avaient-ils grandi dans cette pièce en s'habituant progressivement à la présence de Minton ? Ou Minton avait-il capturé des espèces confiantes et dociles, qui se laissaient facilement convertir en animaux de compagnie ? À force, Grady pouvait les reconnaître individuellement. Il avait remarqué qu'un 'i'wi – un mâle, d'après l'éclat prononcé de son plumage – faisait preuve d'un comportement plus agressif que les autres. Que les petits 'elepaios étaient quasi apprivoisés : il suffisait de se tenir debout, paumes ouvertes, pour qu'ils viennent se poser sur vous pendant une bonne minute avant de s'envoler.

Plus il les regardait, moins sa solitude lui pesait. Pas seulement celle de la quarantaine et de ces derniers mois de pandémie, mais aussi le sentiment d'isolement plus profond, presque physique, qui l'habitait depuis que Rachel et lui s'étaient séparés – une douleur comparable à celle d'un muscle froissé. Il avait changé depuis son arrivée à Hawaï, bien qu'il n'aurait su expliquer comment ni pourquoi. Ça relevait presque du microscopique. Comme si ses molécules avaient été remplacées par d'autres, ou réorganisées pendant qu'il dormait, qu'il observait les oiseaux ou qu'il s'attardait dehors la nuit, la tête levée vers les étoiles.

Il lui arrivait de penser que tout ça avait un lien avec cette chose qu'il avait aperçue la toute première nuit. Comme si elle était venue pour lui délivrer un message ou un avertissement.

Ça relevait de la folie. Mais une folie qui lui paraissait beaucoup moins démesurée ici que chez lui. Tous ces oiseaux qui plantaient leur bec dans les fleurs et les écorces à la recherche de nourriture le soulageaient. À dire vrai, cela faisait vraiment longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien.

Pourtant, au fond de lui, ils lui faisaient de la peine. Ils seraient certainement bien plus heureux dans une forêt, même s'ils y deviendraient les proies potentielles de hordes de mangoustes, de chats et de chiens sauvages. Mais est-ce que le bonheur leur évoquait seulement quelque chose ?

CHAPITRE 25

À la fin de sa dernière semaine de quarantaine, Grady reçut un appel de Dalita.

– Hé ! s'exclama-t-il. Comment ça va ?

– Et toi alors ? Toujours en taule ?

– On peut dire ça, plaisanta Grady. Mais plus pour très longtemps maintenant. Trois jours, c'est rien.

– Je pensais aller au Mak Supe ce matin. Tu veux que je te rapporte quelque chose ?

Ça lui fit le même effet que si on lui avait annoncé qu'il venait de gagner une camionnette toute neuve.

– Ce serait top, oui ! Je n'ai vu personne depuis mon arrivée.

– Wes est sur la pointe ?

– Oui.

– Envoie-moi une liste, je te préviendrai quand je serai en chemin.

Il essaya de tempérer son excitation. Il n'avait aucunement besoin de provisions supplémentaires – il piochait tous les jours dans le carton de repas tout préparés – mais rédigea tout de même une liste, qu'il envoya à Dalita avant de retourner éplucher les gros titres de l'*Island Pilot*.

UNE CÉLÉBRITÉ LOCALE EN ÉTAT D'ARRESTATION POUR NON-RESPECT DE LA QUARANTAINE

Grâce à ce journal, il avait découvert que l'archipel était particulièrement prisé par les nantis – colonisé, même. Si Minton voulait s'amuser un peu avec ses pairs, ce n'était pas la compagnie qui manquerait : il y avait sur place tout un régiment de milliardaires.

Quelques célébrités, aussi – pas des stars de renommée internationale, mais des quidams que la téléréalité avait sortis de l'anonymat. Des mannequins, des magnats des nouvelles technologies

et des traders de haut vol. Grady aurait voulu savoir qui veillait sur leurs belles propriétés. Et ce que faisaient leurs gardiens quand ils ne tondaient pas la pelouse, ou une fois qu'ils avaient vérifié le niveau de nitrate dans les aquariums d'eau salée. Si ça se trouve, il existait des groupes de parole pour les individus dans son genre, à qui l'ennui faisait perdre la tête.

La célébrité locale en question s'avérait être une femme, Tinky Esposito. Une coiffeuse spécialisée dans les mariages de station balnéaire. Elle s'était envolée pour O'ahu le temps d'un week-end et avait été prise en photo dans un bar du coin, le lendemain de son retour. Grady griffonna le nom du bar. Il se trouvait à Makani. Possiblement l'un de ceux mentionnés par la fille de l'avion – donc un endroit où il aurait une chance de la croiser.

Il poursuivit sa lecture. Un véliplanchiste expérimenté avait disparu. On le présumait noyé. Les courants marins, très virulents ces derniers jours, avaient forcé les garde-côtes à interrompre leurs recherches. Un corps échoué avait été retrouvé sur une plage, mais dans un état qui rendait difficile toute tentative d'identification. La police penchait pour un sans-abri que ses amis disaient ne pas avoir aperçu depuis plusieurs semaines.

Grady pensa au récif que Dalita lui avait décrit, au corail poussant entre les cages thoraciques des morts. Il referma son ordinateur et alla l'attendre dehors.

Il entendit le pick-up cinq minutes avant de le voir débouler dans l'allée. Il retourna dans la *'ohana* en vitesse – de peur qu'elle ne détecte son impatience de petit garçon esseulé. Quand le moteur se tut, il sortit la saluer, l'air de rien.

– Le moral est bon ?

Dalita émergea tout sourire de la cabine. Ses cheveux noirs étaient maintenus en arrière par un bandana à fleurs. Elle portait un short de surf et un T-shirt rouge et court, orné d'une autre hula girl.

– Ça va.

Il se tâta le visage.

– Mince, j'ai oublié mon masque.

– Tu n'as pas le covid.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– Je le sais, c'est tout. Tu n'aurais pas cette mine.

Elle hissa jusqu'à elle deux sacs en toile de jute.

– Ma *tūtū* l'a eu en février – ils l'ont mise sous respirateur pendant une semaine. Mais maintenant elle va mieux.

Ils portèrent ensemble les provisions à l'intérieur. Dalita posa un pack de trente de Pabst Blue Ribbon à côté du réfrigérateur.

– Tu vires pas un peu *lōlō* à rester ici tout seul ? demanda-t-elle tandis qu'il déballait le reste des courses. Ça ne te rend pas fou ?

– Pas encore mais pas loin.

– Moi je tournais en rond ici. Alors avec la quarantaine en plus, je n'ose même pas imaginer.

Elle attrapa une bière dans le réfrigérateur.

– Ça a beau être magnifique, qui peut passer des journées entières face à un tel paradis sans rien pouvoir faire d'autre que mater ? L'eau, on ne veut pas la regarder, on veut la *sentir* sur sa peau. Pas vrai ? Wes, il ne fait pas de surf ni rien. Il se contente de zieuter les oiseaux. Tu as vu son aquarium ? Tu aimes ?

– Il est plutôt sympa en effet.

– Ouais. Mais ne touche pas à ses *wana* – les oursins. Une piqûre, une seule, et tu passes l'arme à gauche.

Elle but une première gorgée et s'essuya la bouche.

– Il t'a montré sa volière ?

Grady fit oui de la tête.

– C'est assez incroyable. En fait, c'est ce qui m'aide à tenir. Depuis combien de temps est-ce qu'il garde tous ces oiseaux ?

– Ça remonte. D'aussi loin que je le connaisse, il en a toujours eu.

– Il les trouve où ?

– Je n'ai jamais demandé.

– Et son QG sur la pointe, ça ressemble à quoi ?

– Je n'y ai jamais été, mais ça doit être magnifique.

Grady remarqua qu'elle avait les yeux vitreux. Est-ce qu'elle faisait partie de ces gens constamment défoncés ? Comme si elle avait lu dans ses pensées, elle farfouilla dans sa poche pour en sortir un flacon de médicaments.

– C'est la production personnelle d'un de mes amis. Je me suis dit que tu aimerais sans doute les essayer. Un petit coup de pouce pour terminer la quarantaine, quoi.

Les petites boules à l'intérieur avaient toutes une couleur différente, très vive.

– Des gommes à la THC, précisa Dalita. Rien de bien méchant.

– Je ne suis pas un grand fan de la défonce, avoua Grady. Je veux dire, ça m'est déjà arrivé, mais ça me ramollit complètement. Ou alors ça me rend parano.

– C'est de la bonne. L'effet est très relaxant. Surtout si tu n'en prends qu'une moitié.

Elle haussa les épaules.

– C'était juste histoire de t'aider à passer le temps, mais pour sûr, c'est toi qui vois.

– Je te remercie.

Il traînait à ranger les provisions. Il ne voulait pas qu'elle parte. Et elle ne partait pas. Elle regardait fixement un coin du plafond.

– Toujours là, celui-là ?

– Qui ça ?

– Moshi. Un gecko. Il zone toujours au même endroit.

Grady leva les yeux vers ce qu'il aurait cru de prime abord être une sauterelle.

– Un gecko ?

C'est vrai que la bestiole tenait plus du lézard.

– Oui. Tu ne l'entends pas pendant la nuit ? *Tkk. Tkk. Tkk.*

Elle lui lança un regard complice.

– Il m'a bien tenu compagnie, à l'époque. Je voulais un chien. Mais Wes ne veut pas de chiens sur ses terres.

– J'en ai vu un.

Grady continuait d'observer les petites pattes écartées du gecko, ses yeux en forme de tête d'épingle.

– La nuit de mon arrivée, je me suis réveillé. Ou plutôt, c'est ce petit malin qui m'a réveillé.

Il pointa du doigt le gecko, qui se faufila à travers une fente.

– J'ai bien entendu le *Tkk. Tkk.* Je me suis levé pour aller voir ce qu'il se passait. Dehors, il y avait un chien. J'ai d'abord pensé que c'était un coyote, mais des coyotes à Hawaï, c'est impossible, n'est-ce pas ?

Dalita acquiesça, attendant prudemment la suite.

– Bref, il est resté là à me dévisager, et…

Grady hésita.

– Et puis il s'est levé – je devais être dans un état second, mais il était là, à me toiser comme l'aurait fait un être humain. Le plus étrange, c'était son regard. J'aurais juré qu'il était comme le nôtre.

Grady toucha les coins intérieurs de ses yeux, pour illustrer son propos.

– Sauf qu'ils étaient tout blancs, sans pupilles. Je n'avais encore jamais fait de rêve aussi perturbant. Je t'assure, il était juste là.

Dalita resta silencieuse un moment.

– Sacrément *lōlō*, ce rêve, finit-elle par dire. Je demanderai à Lorelei ce qu'elle en pense. Ça ressemble à une de ces histoires invraisemblables que racontait sa tante.

– Quel genre d'histoires ?

– Tu sais, des histoires de fantômes. Des légendes urbaines. Mais certaines sont vraies. Les Marcheurs de Nuit, par exemple.

– C'est quoi ce truc ?

– Sérieux, tu n'en as jamais entendu parler ? Pourtant c'est connu. Il y en a tellement, des histoires. Les Marcheurs de Nuit, ce sont les fantômes des anciens guerriers. Tu les entends d'abord jouer du tambour. Puis tu vois une rangée de torches descendre la montagne. Là, il faut courir te mettre à l'abri et t'allonger sur le sol, face contre terre, et surtout, surtout ne plus bouger, jusqu'au petit matin. Sinon, un seul regard et ils te tuent. L'oncle de Lor, Wei, raconte qu'ils ont traversé sa maison quand il était au lycée. Ils ont transpercé les murs, sont passés juste au-dessus de lui et sont ressortis de l'autre côté. Wei a failli se chier dessus.

– C'est dingue.

– Oui. Je ne crois pas à tout ce qu'on me raconte. Mais les Marcheurs de Nuit, il y a beaucoup trop de gens qui disent les avoir vus. Pas tellement ici, plutôt sur la Grande Île. Ce chien…

Elle marqua une pause, comme si elle était sur le point de faire une révélation. Au lieu de quoi elle se dirigea vers la bibliothèque, en extirpa une brochure défraîchie et secoua la tête.

– Pas de croisières au couchant du soleil cette année, on dirait bien. Pas de fêtes *lū'au* pour les touristes non plus, ni de sessions de plongée. Donc les poissons sont de retour. Lor a fait un tour en bateau il y a deux ou trois jours. Elle a aperçu deux raies manta, et même quelques phoques. Ça faisait des années qu'on n'avait pas vu de phoques.

Elle remit la brochure à sa place.

– Je dois y aller. J'ai dit à Lor que je serais rentrée avant le déjeuner.

Grady l'accompagna jusqu'à la porte, il peinait à cacher sa déception.

– Merci encore pour tout ça. Dis-moi combien je te dois.

Elle lui tendit le reçu. Il ne put s'empêcher de tiquer sur le montant.

– Le décalage budgétaire, c'est ça ? se moqua Dalita.

– Sept dollars pour un litre de lait ?

– Oui mais au moins, ta bière ne te coûte pas un bras. Est-ce que la police t'a appelé pour vérifier que tu allais bien ?

– Elle n'a appelé qu'une seule fois. L'officier avait dit qu'il appellerait tous les jours, mais le téléphone est resté complètement muet.

– Quelle bande de fainéants, ces flics.

Une fois dehors, elle balaya l'espace d'un œil attentif.

– Tu as le droit de te promener un peu, tu sais. Au cas où tu péterais une durite. Le site internet officiel de la quarantaine dit qu'on peut se balader aux abords du lieu de confinement. Tant que tu ne quittes pas le domaine, c'est bon. Fais juste gaffe, les chemins ne sont pas balisés. C'est facile de se perdre. Ceci dit, tu étais guide de plein air avant, non ?

– J'ai fait le ménage là-dedans, dit-il en désignant le garage pour s'écarter du sujet.

– Ouah. Impressionnant.

– Je ferai un tour à la déchetterie quand j'en aurai fini avec la quarantaine.

Dalita se cala dans le siège conducteur.

– Plus que trois jours, cria-t-elle en faisant marche arrière. T'es un chef, Grady ! *Pau* quarantaine !

CHAPITRE 26

Le lendemain, il se réveilla alerte, presque excité. Comme si quelqu'un avait appuyé sur le bouton « reset ». Plus que deux jours. Il s'habilla, se prépara un café qu'il sirota en marchant pieds nus sur la pelouse. Une toile d'araignée brouillonne brillait entre les brins d'herbe, tellement difforme qu'elle semblait avoir été tissée par un minuscule ivrogne. Son auteure, pas plus grosse qu'une gomme de crayon à papier, se tenait recroquevillée près du centre. Son corps évoquait à Grady le visage d'un guerrier, ou d'un de ces démons renfrognés tout droit sortis de l'imagination d'un dessinateur d'anime. Un peu plus loin, il tomba sur une toile encore plus grande que les gouttelettes de la pluie nocturne de la veille avaient parée de reflets argentés. Cette fois-ci, l'araignée était énorme, son corps rouge feu, sa tête vert fluo, ses pattes rayées de jaune et de noir.

Son téléphone vibra dans sa poche.

Viens chez moi, il y a certains points que nous devons rediscuter.

J'arrive tout de suite,

répondit Grady, en se maudissant intérieurement. Quand Minton était-il revenu ?

Il attendait Grady sur les marches du perron. Il s'était coupé les cheveux. Il ne restait plus qu'un centimètre de duvet dru et gris sur son crâne – on aurait dit un vieux sergent des Marines. Grady mit son masque tout froissé et le suivit dans la maison.

– Vous êtes rentré hier soir ?

Minton hocha la tête.

– J'avais besoin de me réapprovisionner. Je repars dans quelques heures. Comment est-ce que tu vas ?

– Bien.

– Ta quarantaine se termine quand exactement ? Ce week-end ?

– Samedi.

– Parfait. J'aurais voulu que tu t'occupes de ça.

Il fit signe à Grady de l'accompagner dans la salle de bains principale et s'arrêta devant la baignoire.

– L'eau ne s'écoule pas correctement.

– Je vais voir ce que je peux faire.

Grady se pencha pour appuyer à plusieurs reprises sur la bonde.

– C'est sûrement un simple bouchon.

Ils sortirent sur la terrasse du premier étage, Wes prit appui contre la balustrade, baissant les yeux sur les réparations douteuses effectuées par Grady. Il les releva et lui adressa un sourire.

– Comment se portent mes oiseaux ?

– À merveille, je crois. Ils sont si beaux.

– Bien sûr. Les *wana* aussi, mais ces *ʻiʻiwi*…

Il dodelina doucement de la tête.

– C'est la vraie raison de ta présence ici, il faut que tu le saches. Tu dois veiller sur eux.

Un autre sourire, plus mélancolique cette fois.

– Je ne peux pas être partout à la fois. Si un jour tu trouves un oiseau mort, que ce soit dans la volière ou à l'extérieur, mets-le dans un sac de congélation, dans le freezer.

– J'espère que ça n'arrivera pas, grimaça Grady.

– Les oiseaux ne sont pas éternels, même lorsqu'ils sont en sécurité. Cette île est un refuge. Elle abrite un certain nombre de lieux sacrés. Mais tous ces campements de fortune installés à proximité des sanctuaires, ça représente une perturbation majeure, un danger pour les oiseaux et leur habitat naturel. Nous sommes trop nombreux, là où eux ne le sont pas assez. Je rêverais que ce soit l'inverse.

Il poussa un soupir.

– Bref, j'ai pris mes dispositions pour faire don des corps des oiseaux morts à la recherche scientifique, mais en attendant, je ne souhaite pas les voir traîner n'importe où. À cause des rats, ajouta-t-il avec dégoût. J'ai beau faire tout mon possible, ils trouvent toujours un moyen de se faufiler partout.

Grady s'approcha de Minton et de la balustrade. D'ici on pouvait voir le littoral, couturé de falaises de lave noire, et en contrebas, la plage, caressée par intermittence par un voile d'écume blanche.

– Dalita m'a parlé du brouillard, dit Grady. Comment les gens se

perdaient et comment leurs bateaux faisaient naufrage sur les récifs de corail. Elle a vu des ossements au milieu des coraux. Vous pensez que c'est vrai ?

– C'est possible. Il y a dix ans, avec une poignée de camarades, j'ai lancé une pétition pour stopper l'activité des entreprises qui proposent aux touristes de faire de la plongée à proximité des récifs. La crème solaire est particulièrement nocive pour le corail. Et c'est dangereux, de toute façon. Les locaux savent très bien qu'il ne faut pas s'en approcher. Le récif dont tu parles, au large de la pointe, a été classé en zone protégée. Maintenant plus personne ne peut y accéder. Il y a un contre-courant là-bas. C'est particulièrement traître : il vous prend par surprise. Régulièrement, les véliplanchistes sont emportés en pleine mer et on ne les revoit plus jamais. Les histoires que Dalita t'a racontées remontent à une bonne centaine d'années, voire un millier. Près de la pointe, des os ne pourraient pas tenir aussi longtemps – ils seraient brisés par le remous des vagues, mangés par les poissons ou les algues. Si quelqu'un en trouvait de plus récents, la police rappliquerait sur-le-champ pour les récupérer, ajouta Minton avec dans la voix un soupçon de mépris, en se dirigeant vers la porte. Ceci dit, il n'y a plus un seul touriste dans les parages, donc ça se discute. Je vais terminer mes bagages. Oncle Honey est censé venir déposer des colis au bout de l'allée. Si tu veux bien m'aider à les charger dans la voiture. Je t'enverrai un message dès que j'aurai de ses nouvelles – d'ici une heure, je pense.

Peu de temps après, Grady reçut le texto de Minton. Ils se rejoignirent dehors et montèrent ensemble dans la Tesla. La voiture avançait toute seule en ronronnant. Minton se contorsionna pour fouiller dans un tas de sacs à dos disposés sur le siège arrière.

– C'est la voiture rêvée pour conduire ici.

Il se retourna, ses mains n'avaient toujours pas touché le volant.

– Tu as vu le prix de l'essence ? Dans dix ans, tout le monde sera obligé de passer à l'électrique.

La grille s'ouvrit en grand lorsqu'ils atteignirent le bas de l'allée. Sur le bord de la route, deux larges caisses en plastique les attendaient. Minton resta à l'intérieur. Grady descendit pour faire de la place dans le coffre, repoussant le matériel de plein air, les rouleaux de corde, la trousse de premiers secours, un livre sur la gestion de l'eau et un de ces feux de détresse – bleu – qu'on colle sur le toit des

voitures. Quand il eut chargé les caisses, le hayon commença à se rabattre lentement et Grady recula.

– Merci.

Minton passa la tête par la fenêtre.

– On se revoit dans deux semaines. N'hésite pas à m'écrire si nécessaire.

La voiture s'éloigna en silence dans un nuage de poussière rouge. Grady resta le long de la route. Derrière lui, la grille s'était déjà refermée. Il aurait pu la rouvrir – il connaissait le code. Mais il n'en avait pas envie.

Il marcha dans la direction qu'avait empruntée la Tesla, le cœur battant. Il enfreignait la loi. Si une voiture déboulait, il aurait le temps de l'entendre venir. Pourtant, il ressentait cette montée d'adrénaline, celle des bravades de jeunesse – quand il montait sur le siège passager d'une voiture que Donny n'était pas en âge de piloter, ou quand il allait chasser le cerf avec Zeke. Il fit une halte au bout de six mètres. Il n'y avait que le bruit du vent dans les arbres.

Une minute s'écoula avant qu'il ne distingue un autre bruit. Il crut que c'était son pouls qui battait dans ses oreilles. Il retint son souffle. C'était les vagues qui s'écrasaient sur le rivage, tout en bas.

Le son était net, et l'océan, plus proche qu'il ne l'aurait imaginé. Un oiseau entama un chant plein de gargouillis qui faisaient penser à de l'eau s'enfuyant dans le siphon d'une baignoire. Un lézard fit remuer les fourrés tout près de ses pieds. Il devait faire un peu plus de trente degrés, mais malgré la chaleur, Grady sentit ses poils se dresser, sur ses bras et sur sa nuque. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il y avait par-delà l'enceinte du domaine de Minton. Il rebroussa chemin. *Tu n'es qu'un sombre trouillard*, pensa-t-il.

CHAPITRE 27

Le reste de la journée – jeudi – passa avec une lenteur exténuante. Idem pour le vendredi et le samedi, son dernier jour. Grady multiplia les allées et venues chez Minton pour réparer la canalisation de la salle de bains, obstruée par un épais bouchon de cheveux. Minton avait dû se raser le crâne lorsqu'il était sous la douche, bien que Grady ait aussi repéré quelques cheveux blonds. Toujours pas trace d'une éventuelle amante, ni d'un amant. Il pouvait s'agir de ceux de l'ancien gardien ou d'un simple invité. Certains individus préféraient laisser la situation empirer pendant des mois, avant de craquer et d'appeler un plombier à la rescousse. À croire que Dieu les préservait de faire le sale boulot eux-mêmes.

Samedi, à l'aube, Grady ne put s'empêcher de repenser à Jessica, la fille de l'avion. Elle avait été accompagnée tout du long, mais elle aussi arrivait au bout de son calvaire. Il se demanda si elle était lesbienne. Si Raina était une simple amie ou une petite amie. Il avait décidé que sa première sortie le conduirait à Makani. Il demanderait à Dalita où les gens avaient l'habitude de passer du bon temps. Il leur proposerait de leur offrir un verre, à elle et à sa femme. Un dîner, même. Comme ça, il aurait de la compagnie.

Il était debout avant le lever du soleil, et à dix heures, il lui semblait déjà qu'une journée entière s'était écoulée. À midi, il avait l'impression de devenir fou. Comment son frère avait-il pu survivre à des mois entiers de prison ?

Lorsqu'il était au WMCC, Grady avait dû passer trois jours en pleine nature. Soixante-douze heures seul dans les Northwoods, avec en tout et pour tout une boussole, trois allumettes et une bâche en plastique. Comment s'était-il débrouillé ? Mal. Les deux premiers jours, il avait plu en continu. Grady était resté blotti sous la bâche, dans un abri qu'il avait construit avec des branches de pin. Trois fois,

il avait tenté d'allumer un feu – trois tentatives qui s'étaient toutes soldées par un échec. Pour se nourrir, il n'avait rien trouvé de plus qu'une poignée de fraises des bois minuscules et quelques baies de gaulthérie. Le dernier jour, il avait réussi à se tordre la cheville. On avait dû le rapatrier jusqu'au point de ralliement. Après ça, il n'avait plus remis les pieds au WMCC. Il n'allait pas continuer à s'endetter en contractant des prêts étudiants pour une chose pour laquelle, de toute évidence, il n'avait pas les épaules.

Depuis le perron, il contempla la vue sur la péninsule, entièrement dégagée. À l'est, des nuages blancs défilaient au-dessus de la pointe. Il s'imagina marcher dans ce paysage sauvage. Il avait tourné le dos à quelque chose de crucial le jour où il avait raté son épreuve de terrain et n'avait jamais eu le courage de s'y confronter de nouveau depuis. S'il était allé jusqu'au bout du programme, il serait une autre personne aujourd'hui. Mais il aurait fallu que l'une des trois allumettes s'embrase. Ou qu'il ne démissionne pas après le suicide de Kayla. Pourquoi était-il encore paralysé par la peur de tout faire foirer ? Son frère et lui étaient si différents. Donny était un fonceur.

Au moins, il était venu jusqu'à Hawaï. Il repensa au fait que personne ici ne le connaissait. Pas besoin de raser les murs ni de douter de lui tout le temps. S'il décidait de faire preuve d'un peu d'audace, peut-être que les choses se passeraient bien, pour une fois. Et quand bien même ce ne serait pas le cas, il serait où, le problème ?

Il resta encore quelques minutes à ruminer devant l'horizon avant de rentrer chez lui. Il dévissa le bouchon en plastique du flacon que lui avait apporté Dalita, fit tomber dans sa paume une petite gomme jaune vif, qu'il divisa en deux pour en placer une moitié dans sa bouche.

On aurait dit un concentré de citron et de sucre, deux arômes prononcés qui cependant ne suffisaient pas à masquer celui du cannabis. Il avala sans mâcher, se rinça la bouche, but un peu d'eau et se brossa les dents pour faire bonne mesure. Une note d'amertume persistait sur sa langue imprégnée de dentifrice.

Il alla dans le salon. Il n'avait pas menti à Dalita – la défonce, il n'aimait pas ça. Il aimait la bière, l'ivresse et la façon dont on pouvait contrôler sa montée, une bouteille après l'autre.

Les gens parlaient de la dépendance comme d'une maladie, d'une chose sur laquelle vous n'aviez aucune prise. Grady avait un avis

différent. Les drogues et les alcools forts étaient des bêtes sauvages, aussi belles que dangereuses. Vous choisissiez ou non de les laisser entrer dans votre corps et dans votre existence. Si elles vous mettaient en pièces, le seul responsable, c'était vous.

La bière n'avait rien à voir avec toute cette fureur. C'était un chat domestique mollasson. Pas de mauvaise surprise, pas d'emballement. Juste une chaleur fiable et réconfortante à partager entre amis devant un match de foot à la télévision.

Grady se demanda brièvement ce qui l'avait poussé à prendre cette gomme. La curiosité, en partie. Mais aussi l'envie de se prouver qu'il n'était pas si froussard, qu'il était capable de prendre des risques. Quoique, est-ce que l'herbe était seulement illégale ici ?

Dans quelques heures sa quarantaine serait terminée. Il aurait au moins un truc à raconter à Dalita la prochaine fois qu'il la verrait. Qu'est-ce qu'il pouvait s'ennuyer, bon sang…

Il bâilla pour faire entrer plus d'oxygène dans ses poumons. Soudain, il eut envie d'une petite promenade.

Il commença à descendre le long de l'allée. La brise soulevait son T-shirt, qui s'imprégnait du parfum frais des frangipaniers. Il ferma les yeux et, tout en marchant, il imagina le goût de leurs fleurs sur sa langue.

Quand il rouvrit les yeux, il n'était plus qu'à quelques mètres de la grille. Il avait marché aussi vite que ça ?

Ces gommes devaient être balèzes.

Il s'immobilisa pour observer une fronde de palmier transportée par le vent qui glissait sur les pavés comme un gros rat brun. Il se remit en marche, composa le code et attendit l'ouverture de la grille. Il s'avança sur la route, et continua à cheminer d'un pas décidé.

CHAPITRE 28

Les fleurs rouges et jaunes du *ko'oloa'ula* embrasaient la chaussée par petites touches qu'il apercevait du coin de l'œil. Elles ressemblaient à des bourgeons d'hibiscus, pendant au bout de leur tige. L'air était doux, chargé d'effluves de *nānū* qui sentaient bon le lait solaire à la noix de coco. *Ko'oloa'ula*, *nānū* – des plantes dont il connaissait le nom depuis à peine deux semaines. Le bleu du ciel avait une profondeur saisissante, proche de celle du crépuscule. Rachel lui avait dit un jour que les anciens marins avaient une vision tellement précise qu'ils étaient capables de naviguer en suivant les étoiles même en plein jour. Pendant une fraction de seconde, il crut apercevoir des étincelles, aussi vives que fugaces.

Il baissa la tête – il avait le tournis à force de regarder vers le haut. Il marchait au milieu de la route, en direction de la ville, les bras tendus de chaque côté comme s'il se tenait en équilibre sur une corde raide. Il remarqua des traces de pneus – sans doute ceux d'Oncle Honey. Il y avait aussi les empreintes de pattes d'un gros chien, et celles laissées par un ou plusieurs oiseaux de taille conséquente. La route était étroite, s'il y avait eu un mur de chaque côté, il aurait pu les toucher rien qu'en étirant les bras.

À une centaine de mètres devant lui, la végétation paraissait plus clairsemée. Un grand trou bleu s'ouvrait dans la verdure. Difficile de distinguer l'eau du ciel – les nuages déchiquetés par le vent de la crête pouvaient être des vagues, les formes nébuleuses des îles lointaines pouvaient être des nuages. Il sentait une vibration dans ses jambes, très régulière. Le bourdonnement éloigné d'un générateur ? Il s'accroupit pour toucher le sol. Le phénomène était encore plus marqué : le poids de toute l'eau du monde grondait dans le creux de sa paume.

Il se redressa et regarda sa main, rouge de poussière. Les traces

qu'elle laissa quand il s'essuya sur son jean ressemblaient à du sang.

– Nom de Dieu, dit-il tout haut même s'il était seul.

Une défonce aussi puissante, il ignorait que ça puisse exister.

La peau de son visage le picotait, mais ce n'était pas une autre hallucination. Il avait oublié d'emporter son chapeau. C'était les prémices d'un coup de soleil, voire d'une insolation. Il avait aussi oublié son téléphone portable et ses lunettes.

Il n'avait aucune envie de faire demi-tour, pourtant il lui fallait un parasol de fortune. Il arracha d'un palmier une grande feuille en forme d'éventail et glissa la tige dans le dos de son T-shirt. Il reprit sa marche, jusqu'à une bifurcation qui partait en direction de la côte. Il fit une halte, essayant de comprendre pourquoi ce détail précis lui était familier. Ils étaient passés devant avec Dalita, lors du trajet en pick-up. Un type qui avait bossé pour Minton vivait dans une cabane, au bout de ce sentier. Leonardo quelque chose. Qu'avait-elle dit déjà ? *On n'avait rien à faire là.*

Grady se posta à l'entrée du chemin, à peine plus large qu'une piste de chasseur. Les ornières avaient été nettoyées et laissaient entrevoir de la roche rouge, aussi lisse et luisante que de la viande crue. Des frondes de palmier enlacées par la vigne vierge formaient une sorte de dôme naturel, irradiant de fleurs jaunes.

C'était tentant mais… Leonardo était peut-être là. Que se passerait-il s'il tombait nez à nez avec lui ? Dans ses oreilles, le bourdonnement lancinant de tout à l'heure n'était plus qu'une lente pulsation, un tapotement presque imperceptible.

Il secoua vigoureusement la tête. Il était juste défoncé, rien de plus. Grady jeta la palme-parasol dans les fourrés et s'engagea sur le sentier qui, très vite, fit un brusque crochet vers la gauche, quittant le sous-bois pour déboucher sur un carré de terre dégagé où des arbres filiformes portaient sur leurs branches des grappes de fruits rouges et lisses qui ressemblaient à de petits poivrons. Une échelle était appuyée contre l'un des troncs. Grady cueillit un fruit et mordit dedans. Une saveur florale envahit l'intérieur de sa bouche. Un goût proche de celui du gloss aromatisé que portent parfois les filles. Il en avala trois d'affilée, puis, bien que l'avertissement de Dalita résonnât toujours dans sa tête – *On n'avait rien à faire là* –, il reprit le cours de son excursion.

Après une minute de marche, il atteignit une modeste bâtisse en

contreplaqué renforcé par des planches de deux par quatre. Son toit en tôle ondulée était attaqué par la rouille et un poteau en béton se dressait à chaque coin. Grady eut beau tendre l'oreille, le silence régnait en maître.

Une camionnette était garée à l'arrière – une Chevrolet vieille de quarante ans au bas mot. Repeinte et réparée avec du mastic au fil du temps, d'où ces taches noires et grises, irrégulières, qui sauvaient tout sauf les apparences. Elle était couverte de poussière mais le pare-brise était impeccable – on l'avait donc conduite récemment. Pas de plaque arrière et les deux feux étaient cassés. Une planche de surf dépassait de la benne, partiellement camouflée par une bâche bleue en lambeaux. À côté de la cabane, d'autres planches de surf, alignées sur un support métallique.

– Bonjour ? dit-il.

D'abord doucement. Puis d'une voix un peu plus forte. Pas de réponse.

Un cri le fit sursauter. Pendant une fraction de seconde, il crut à une présence humaine, avant d'apercevoir sur un arbre l'ombre d'une paire d'ailes immense. Il retint sa respiration et se figea sur place.

Il y eut un deuxième cri, long et vacillant. Ce n'était pas un oiseau – c'était une voix de femme, qui montait dans les aigus, puis s'estompait en un faible gémissement. Elle semblait venir du pied des falaises. Étrange. Il avait dû mal entendre. Mais alors que Grady essayait de se concentrer, le cri devint plus pressant. Et plus proche, comme s'il sortait des broussailles, juste devant lui. Grady se tint aussi immobile que possible, forçant son cœur à ralentir la cadence, sa respiration à ne plus faire de bruit. Il scruta les taillis, aux aguets. Le gémissement prenait de l'ampleur et contenait maintenant des bribes de phrases. *S'il te plaît ! Moi !* et *Regarde !*

La voix s'était pourtant éloignée. Où était-elle partie ? Sur la plage ? Et surtout : qu'est-ce que ça pouvait bien *être* ?

Un troisième cri vint déchirer le silence qui, pour quelques instants seulement, avait repris ses droits. Ça venait clairement de la plage. Les arbres, le ciel – Grady balaya du regard le paysage. Pourquoi pas un oiseau de mer ? Leur timbre ressemblait parfois à s'y méprendre à celui d'un enfant. Pas un seul oiseau en vue. Au-dessus de lui, le ciel bleu ondulait, comme troublé par le passage d'une bourrasque, mais aussi loin que ses yeux pouvaient voir, il était vierge de tout nuage.

Les cris continuaient, entrecoupés de sanglots incontrôlables – une femme, ça ne faisait plus de doute. Il inspira profondément. Et eut la sensation affreuse que l'air n'atteignait pas ses poumons.

Va l'aider ! pensa-t-il sous le coup de la panique.

Mais comment aider quelqu'un quand vous êtes vous-même incapable de respirer ?

Il avança, les poings serrés, à la recherche de quelque chose qui pourrait servir d'arme. Il ne vit que des branchages séchés et de l'herbe jaunie. La voix de la femme était moins perçante. Elle était en train de perdre ses forces, ou de partir au loin. Les vagues auraient-elles pu l'emporter ? Le chien sauvage lui revint en mémoire. Est-ce qu'il aurait pu l'attaquer ?

La poitrine de Grady se souleva. Il lutta pour pouvoir respirer. Il tenta de crier. Le cri résonna dans sa tête, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Comme s'il criait dans un rêve. Il fallait qu'il coure jusqu'à la plage – il en était à présent convaincu, il y avait une femme en danger quelque part. Mais la terreur avait court-circuité ses instincts, tout ce qu'il avait appris à faire en tant qu'ambulancier : il avait à peine la force de tenir debout.

Si cette chose s'en prenait à lui, il aurait besoin de ses jambes pour décamper.

Aussi soudainement qu'ils étaient venus, les cris avaient cessé. L'air retrouva le calme, le silence qui permettait de distinguer le bruit des vagues. Grady était à bout de souffle. Sa tête palpitait, comme s'il venait de recevoir un coup de poing. Il se redressa d'un bond lorsqu'un autre cri étranglé arriva de la plage. La voix d'un homme, encore plus frénétique que celle de la femme. On n'était pas loin du hurlement. Les mots étaient déformés, découpés – par le vent ? Une mâchoire crispée ? – en une série de grognements gutturaux. La femme s'était-elle finalement retournée contre son agresseur ? Les grognements se firent plus intenses – *huff, huff* –, aussi rauques que l'avertissement d'un ours.

Ça ne pouvait pas être un ours, Grady le savait très bien. Mais quelle que soit cette chose, si elle flairait sa présence, le prochain à y passer, ce serait lui. Les nuages s'écartèrent, comme s'ils avaient été fendus par un couteau, libérant un rayon de soleil qui, derrière lui, rehaussa l'éclat des mille nuances de verts et d'ors des feuilles qu'il piétinait dans sa fuite.

CHAPITRE 29

Il dut s'y reprendre à trois fois pour taper le code d'accès de la grille tellement sa main tremblait. À peine fut-elle ouverte qu'il se précipita dans l'allée en titubant, le corps tordu par la nausée.

Quand il se décida enfin à regarder en arrière, Hokuloa Road était déserte. Il gravit la colline, dépassa la maison de Minton et se rua à l'intérieur de la *'ohana* pour verrouiller les portes – celle de l'entrée et les deux baies vitrées latérales. Il entreprit de fermer aussi les fenêtres mais se ravisa. S'il se barricadait complètement, il lui serait impossible d'entendre ce qu'il se passait dehors.

Il fit couler l'eau de l'évier de la cuisine, froide, et plaça sa tête sous le robinet. Il remplit un verre, le but d'une seule traite, recommença encore et encore, jusqu'à être pris d'une envie de vomir. Son visage était brûlant. Si les cris sur la plage demeuraient un mystère, aucun doute sur le fait qu'il avait fait une insolation.

Il parcourut chacune des pièces, rien n'avait bougé depuis tout à l'heure. Il prit une douche rapide, enroula la serviette autour de sa taille. Fixa son reflet dans le miroir au-dessus du lavabo : ses joues et son front étaient cramoisis, ses cheveux châtains avaient un peu éclairci avec le soleil. Il marcha, ruisselant, jusqu'au salon, où il alluma le ventilateur. Il se vautra dans le canapé, ferma les yeux et laissa l'air le rafraîchir progressivement.

Mais qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez lui ? Pourquoi n'avait-il pas été capable d'aider ces gens ?

Pourquoi avait-il fui, bordel ?

Son téléphone se mit à vibrer. Il lâcha un juron, exaspéré. Pendant qu'il prenait sa douche, il avait reçu un appel d'un numéro inconnu. Il appuya sur RAPPELER.

– Services de police, officier Padua à l'appareil.

– Oui, c'est Grady Kendall. Vous venez de chercher à me joindre ?

– Grady qui ?

La voix de Padua était enrouée de sommeil.

– Kendall.

Il sentit sa propre voix trembler. Il espéra que Padua serait trop alangui pour s'en rendre compte.

– Je suis en quarantaine sur Hokuloa Road, j'étais sous la douche quand…

– Comment vous sentez-vous aujourd'hui, Monsieur Kendall ?

– Bien.

– Pas de fièvre, ni de toux ?

– Non, rien de tout ça vraiment. Je…

– Vous êtes toujours à Hokuloa Road ?

– Oui.

– Eh bien, votre quarantaine se termine à – il entendit Padua taper sur le clavier d'un ordinateur – 17 h 17, cet après-midi même. Si vous avez une température supérieure à 38°C, ou si vous commencez à tousser ou à développer d'autres symptômes, faites-le-nous savoir. Continuez à porter le masque. Évitez la foule. Compris, Monsieur Kendall ? *Mahalo*, et profitez bien de votre séjour.

Grady reposa son téléphone, frissonnant malgré la chaleur. Le souvenir de ce qu'il avait entendu près de la cabane le submergea. C'était bien une agression, non ? Ou alors un enlèvement ? Une attaque de requin sinon ? C'est ça, un animal sauvage qui s'en serait pris à un couple en train de faire bronzette.

Ça pouvait aussi être le fruit de son imagination. La gomme de *weed*, tous ces oiseaux et ces animaux, ces bruits inconnus, la chaleur, le soleil sans pitié, sa solitude… Il pouvait tout à fait avoir eu un autre épisode hallucinatoire. Il y avait déjà eu ce chien aux yeux blancs. Sauf que cette fois, il n'avait pas vu mais entendu des choses. D'ailleurs ses oreilles sifflaient comme s'il avait des acouphènes.

C'était peut-être le cannabis. Il se sentait encore beaucoup trop défoncé pour réfléchir correctement.

Il regarda autour de lui : des livres empilés à même le sol, des canettes de bière vides – celles qu'il avait bues la veille – sur la table basse. Tout était à sa place. À dire vrai, les choses n'avaient quasiment pas bougé depuis le jour de son arrivée. S'il appelait l'officier Padua pour lui décrire ce qu'il avait entendu – ou du moins ce qu'il pensait avoir entendu – et que les flics faisaient le déplacement pour rien, il

passerait pour un imbécile.

Pire, s'ils trouvaient bel et bien *quelque chose*, ils le placeraient en garde à vue pour l'interroger. Ils seraient a minima interloqués qu'il n'ait rien dit du tout à Padua quand ce dernier l'avait appelé. Il avait violé la quarantaine. Il ne lui restait plus que quelques heures à tenir, mais techniquement, ils étaient en droit de l'inculper et de le renvoyer sur le continent.

Il pressa ses mains contre son front. Est-ce qu'il avait de la fièvre ? Est-ce qu'il délirait ? Le covid provoquait bien des hallucinations chez certains individus ?

Enfant, quand il ne voulait pas aller à l'école et qu'un simple rhume devenait de facto une maladie rare et incurable, sa mère lui répétait toujours :

Arrête de te faire des films, Grady.

Il avait fait une insolation. Un point c'est tout.

Mais ce qu'il avait entendu sur la falaise, c'était quoi au juste ? Et son problème à lui, il faudrait bien en parler un jour aussi. Même son trouduc de frangin aurait rappliqué illico pour casser la gueule de quiconque était en train d'agresser une femme.

Il n'est jamais trop tard pour se rattraper.

Une autre chose que sa mère avait l'habitude de dire. Sa serviette toujours enroulée autour de la taille, il se leva et alla dans sa chambre ouvrir le tiroir du haut de son bureau. Son couteau pliant était toujours là, rangé dans son étui en cuir.

CHAPITRE 30

Dans le Maine, il gardait tout le temps son couteau sur lui. Il lui arrivait de l'utiliser pour chasser ou pour pêcher, mais c'était avant tout un talisman. Sa mère ne lui avait pas dit combien il avait coûté, contrairement à Donny. *Presque deux cent cinquante dollars, tête de bite*. Grady savait bien que son frère avait des vues sur son couteau. Tout comme il savait pertinemment pourquoi leur mère n'en avait jamais offert un à Donny. Il avait été fabriqué en Norvège, sa lame de dix centimètres en acier inoxydable jaillissait du manche en bouleau, avec la même dextérité qu'un index qui se lève pour désigner fermement quelque chose.

Il retira de son cintre une chemise blanche. Il ne l'avait pas même boutonnée que son contact irritait déjà sa peau brûlée par le soleil. Il se badigeonna le visage et le cou de crème après-soleil puis écrivit un texto à son frère.

Je vais faire une petite rando. Je ne quitte pas le domaine de Minton donc je n'enfreins pas la quarantaine.

Il n'appuya pas immédiatement sur ENVOYER. Il avait l'habitude de prévenir ses proches quand il partait seul dans les bois, y compris pour une simple promenade. Il hésita. Donny allait lire entre les lignes. Ce message en disait trop.

Pas trop – mais la vérité. Il disait que quelque chose de louche se tramait. Grady se décida à presser la touche ENVOYER. S'il ne se manifestait pas d'ici quelques jours, Donny contacterait leur mère, qui contacterait la police de l'île.

Il repensa à ce bunker en béton au milieu de la plaine côtière. *N'OUBLIEZ JAMAIS LES DISPARUS*. Il sentit le calme se faire en lui. Rien de tout ça n'était réel. Rien. C'était la même chose que démarrer une session dans *World of Warcraft*.

Il remplit une bouteille d'eau et rédigea une note – « Je vais faire un tour chez Leonardo » – avec le jour de la semaine, la date et l'heure. En cas de pépin, Dalita ou Minton sauraient où le trouver. Il déposa le bout de papier sur le comptoir de la cuisine. Cette fois, il n'oublia pas d'enfoncer sur le sommet de son crâne sa casquette des SeaDogs.

CHAPITRE 31

Il avançait à vive allure, jetant des coups d'œil nerveux en direction des arbres et du bord de la falaise qui semblait proche de s'effondrer. Il avait emporté son téléphone mais oublié ses lunettes de soleil. À l'approche du sentier, il se mit à courir. Sinon, il allait perdre son sang-froid. La raison qui le poussait à retourner à la cabane lui échappait complètement – il arrivait bien trop tard pour jouer les sauveurs, c'était irrationnel. Ou alors il venait y chercher une preuve tangible qu'il avait été témoin de quelque chose ? Ce qui lui permettrait ensuite d'aller voir les flics et de s'absoudre de sa lâcheté. Mais pouviez-vous être témoin de quelque chose que vous n'aviez pas vu ?

Les seules traces de pas apparentes étaient celles qu'il avait laissées lorsqu'il avait déguerpi. Il remarqua quelques branches cassées, qui devaient également relever de son fait. Il sortit le couteau de sa poche, déplia la lame et referma délicatement ses doigts autour du manche.

C'est comme ça qu'il faut manier un couteau, lui avait expliqué sa mère, *comme on manie une fille, avec douceur. À la différence que si on laisse toujours une fille s'échapper dès l'instant où elle le veut, son couteau, il faut s'y accrocher. Laisse-le guider ta main, et pas l'inverse. Sens son poids, sa ligne, et tu trouveras tes marques.*

Le bras détendu le long du corps, il pivota lentement, observant les arbres, la façon dont les feuilles les plus hautes passaient du vert au jaune en fonction du vent. Après avoir fait un tour complet sur lui-même, il parcourut les derniers mètres qui le séparaient de la camionnette. La fenêtre côté conducteur était restée ouverte. À l'intérieur, il y avait un amas de gobelets à café, des bouteilles d'eau et un chargeur de téléphone portable. Une serviette de plage recouvrait le dossier du siège passager. Sur le tableau de bord, une hula girl en plastique se trémoussait au bout d'un ressort métallique. La vignette

avait expiré depuis trois ans.

Le laxisme de la police locale. Ça, ou alors Leonardo jouissait d'un laissez-passer. Ce qui était peut-être le cas pour tous les gens du coin, qui sait ?

Grady s'agenouilla pour examiner les pneus – ils étaient vieux et usés. Une tige de gingembre sauvage broyée était coincée sous le caoutchouc gris foncé du pneu avant droit et exhalait un parfum piquant. Il l'effleura du doigt, elle était encore humide.

La camionnette n'était pas là depuis longtemps. Quelques heures, tout au plus. Alors où était Leonardo ?

Parti profiter de la houle avec sa planche de surf ?

Grady s'approcha de la cabane. Il frotta avec son coude les résidus de sel et les toiles d'araignées qui voilaient le carreau d'une petite fenêtre. L'intérieur était rudimentaire : une table en formica, deux chaises, un canapé futon défraîchi, et un fauteuil. Il resserra sa prise sur le couteau et se dirigea vers la porte d'entrée – l'unique porte existante. Pour ne pas laisser d'empreinte, il recouvrit sa main avec la manche de sa chemise avant de tourner la poignée. Ce n'était pas fermé à clé.

Il sentit le crissement granuleux du sable sous ses chaussures en avançant sur le plancher. La pièce était étonnamment propre malgré cette odeur de renfermé caractéristique des cabanes estivales où la moiteur règne en continu : un mélange de résine de pin, de relents de cannabis et de sel imprégnant les tapisseries humides. Pas d'appareil électroménager, juste une glacière sur le comptoir en contreplaqué, posée à côté d'une bassine en plastique faisant office d'évier. Aucune prise électrique. Une lanterne à huile suspendue à une poutre. Il ne manquait plus qu'un poêle à bois, quelques tapis tressés, et on se serait cru dans un repère de chasse du fin fond du Maine. Sauf qu'au lieu du râtelier en ramures de cerf fixé au mur, une combinaison de plongée pendait dans le vide comme une chrysalide, à droite d'un fusil de chasse sous-marine et d'un attirail complet de plongée. Seule touche de fantaisie : un coquillage posé sur le rebord de la fenêtre.

Grady fit le tour de la pièce une deuxième fois. Il repéra un bol à même le sol, rempli de lait écrémé et de céréales. Il ouvrit la glacière. Une brique de lait et deux bouteilles de Bud Light reposaient dans environ deux centimètres d'eau. Il était toujours à la recherche d'indices, de choses qui signaleraient une situation inhabituelle, mais

les rares tiroirs ne contenaient que des ustensiles de cuisine, des sachets de sauce soja et un mille-pattes qui prit la fuite avant que Grady ne puisse lui régler son compte. Sur le comptoir, on distinguait la brûlure huileuse d'un joint.

Une vieille couverture en coton et un oreiller miteux avaient été jetés sur le canapé futon. Un livre de poche de Stephen King traînait sur le sol juste à côté. Grady s'accroupit pour regarder sous le canapé et y trouva la photo encadrée d'un surfeur – un petit format sous verre blanc et poisseux en surface. Au bord du cadre était glissé un permis de conduire plastifié, qui manifestement servait à découper des rails de coke.

Leonardo Sanchez, DOB 02/05/1989, EXP 02/05/2016

Un type brun, bronzé, avec des lunettes noires à monture carrée. Un look de geek, pas du tout ce que Grady aurait imaginé. Sanchez aurait trente et un ans aujourd'hui.

Grady retira le permis du cadre pour pouvoir se concentrer sur le surfeur – un homme solidement bâti, penché en avant au sommet d'une vague. Le mouvement de ses longs cheveux noirs qui se soulevaient au-dessus de sa tête donnait l'impression qu'il allait s'envoler. Là-dessus, Sanchez devait être plus âgé. Grady n'y connaissait rien au surf, mais la photo n'en était pas moins stupéfiante : la posture, la vague vert cristallin, le ciel cobalt. La composition atteignait un tel degré de perfection qu'elle aurait très bien pu être pensée et réalisée en studio. Dalita connaissait Sanchez. Était-ce Lorelei qui l'avait photographié ? Il fixa encore le cliché un instant avant de le remettre à sa place, sous le canapé.

Il retourna dehors et continua à longer le sentier vers la falaise, suivi de loin par un oiseau qui ne cessait de s'égosiller.

CHAPITRE 32

Il repoussait avec précaution les herbes hautes en slalomant entre les plantations de bambous. Le gros de la broussaille environnante avait été taillé de façon à ce que deux personnes puissent marcher côte à côte. Ou pour qu'une personne seule puisse circuler avec sa planche de surf, calée sous le coude. Une montée d'adrénaline s'empara de Grady. Leonardo Sanchez était-il la victime ou l'agresseur ?

Il toucha le manche de son couteau replié dans sa poche. Il n'avait jamais attaqué quiconque, ni même rêvé de le faire. L'idée de devoir passer à l'acte de façon imminente le troublait. Il s'efforça de la chasser de son esprit. Après quelques minutes de marche, la vue s'ouvrit en grand sur la mer.

Pendant quelques secondes, il oublia ces horribles cris. Il oublia qu'il s'était introduit sur une propriété privée et qu'il était en train de déroger aux dernières heures de sa quarantaine. Il n'y avait plus que l'océan : toutes les nuances de bleu, de l'indigo à l'aigue-marine. Le vent était chargé de sa fraîcheur saline. Rien à voir avec l'habituelle puanteur du varech en décomposition de l'Atlantique Nord.

Au loin, une ligne de houle se brisait contre ce qui devait être un récif. Près du rivage, les remous se changeaient en une cohorte de vagues, dont les falaises répercutaient le fracas en battements de tambour décousus. Les vagues s'étaient déjà résorbées en une fine dentelle blanche lorsqu'elles atteignaient la zone située juste en dessous de lui – un croissant de sable grisâtre bordé d'immenses rochers noirs et acérés, qui, sauf à emprunter le chemin de Leonardo, rendaient son accès impossible. Un cri strident fit sursauter Grady – le même oiseau qui l'avait accompagné jusqu'à présent. Il regarda tout autour de lui : il était seul.

À ses pieds, un chemin en lacet avait été tracé sur le sol.

Il entama sa descente, s'agrippant aux branches pour ne pas perdre l'équilibre. Plus d'une fois, ses pieds manquèrent de déraper sur la terre battue – il parvenait toujours à se rattraper in extremis. Comment pouvait-on faire ça encombré d'une planche de surf ?

Sur la plage, tout près de la marque laissée par la marée haute, Grady découvrit une petite grotte, modelée par un affleurement naturel de la falaise d'environ deux mètres de profondeur et deux fois plus de large. Un homme pouvait aisément s'y tenir accroupi. Deux planches de surf étaient empilées à l'entrée, fixées par des tendeurs contre une imposante pierre noire. Le ressac était assourdissant, amplifié par l'acoustique de la grotte. Grady se faufila derrière les planches de surf. Il se préparait mentalement à tous les scénarios possibles.

Il ne releva rien d'anormal. Pas de sang, pas de traces de pas. Il essuya la sueur qui perlait sur son visage. La crème solaire lui piquait les yeux. Il s'enfonça vers les profondeurs de la cavité. Elle avait la forme d'une vague et plus le vent s'y engouffrait, plus le ressac grondait, aussi hargneux qu'une bête furieuse. Avec la paume de sa main, Grady toucha le plafond – il le sentit vibrer.

Une terreur claustrophobe s'empara de lui : la pierre allait s'effondrer, le sol se dérober. Il recula, paniqué, et trébucha sur les planches de surf. Les fesses dans le sable, il reprit son souffle et leva les yeux.

Au-dessus de lui, une multitude de silhouettes humaines avaient été dessinées dans la roche. Des lignes toutes droites, avec un simple cercle symbolisant le visage. Quelques-unes étaient tout de même plus détaillées, dotées d'un torse triangulaire, de jambes plus épaisses et articulées, de petits bras et d'une petite tête. En revanche, ces espèces de queues en spirale étaient pour le moins déroutantes. Des cercles épars jouxtaient les silhouettes, certains concentriques, d'autres agrémentés de rayons – des soleils. Une créature proche du chien inclinait la tête pour contempler une lune. Une autre du même acabit se tenait debout sur ses pattes, une lance à la main.

Fasciné, Grady caressa le plafond du doigt. Il savait que pour sculpter une figure dans un bloc de chêne ou d'érable, il fallait beaucoup de patience. Quelqu'un avait passé ici de longues heures avec un biseau et des outils en pierre dont la confection en elle-même réclamait du temps et des efforts inimaginables. À quand remontaient

ces dessins ?

Il progressa en rampant, l'espace devenant de plus en plus étroit, jusqu'à ce qu'il soit contraint de s'allonger sur le dos. Son visage ne se trouvait qu'à quelques centimètres du plafond. Ses épaules lui faisaient mal. Une douleur le fit soudain tressaillir : quelque chose venait de lui érafler le bras. Un fragment de roche, pointu. Il le ramassa, espérant que ce puisse être un vestige primitif, une pointe de flèche, par exemple. Mais ce n'était qu'un morceau de pierre concassé. En un coup d'œil, il constata que le sol à cet endroit précis en était jonché.

Il se souvint du tout premier été passé avec Rachel. Elle effectuait des fouilles pour son diplôme de premier cycle. Il l'avait accompagnée sur le terrain, sur les traces du peuple Red Paint. Le site se trouvait sur une île au large de Vinalhaven. Elle lui avait appris à reconnaître la rhyolite et les éclats de silex laissés par le travail des outils de taille. Il aimait qu'elle sache tant de choses que lui ne connaissait pas. Ça faisait partie de ce qui lui manquait – cette façon qu'elle avait de vous donner l'impression que tout était une aventure, une découverte.

– C'est un ancien atelier, avait-elle déclaré en désignant des morceaux de roches aléatoires à leurs pieds.

Mais les éclats dans cette grotte ne provenaient pas de la fabrication d'ustensiles ancestraux. Ils avaient été arrachés au moyen d'instruments tout ce qu'il y a de plus moderne, avec un simple marteau-piqueur. Juste au-dessus de lui, un trou de plusieurs centimètres avait été foré dans la pierre, pour en extraire un morceau d'une épaisseur impressionnante.

– Putain, murmura Grady.

Qui serait capable d'une chose aussi abjecte ?

Grady pensa à ces arbres centenaires coupés à blanc par ces crétins du Massachusetts qui, en dépit de la loi, tenaient à ce que rien ne vienne troubler le panorama dont ils jouissaient depuis le balcon de leurs résidences secondaires. Les gens pouvaient être d'une stupidité… À Hawaï aussi manifestement.

Il enfonça l'arrière de sa nuque dans le sable pour mieux voir les dessins. Ils étaient tellement bien conservés…

Les silhouettes semblaient avoir été disposées selon un schéma qui convergeait vers la pièce manquante – les créatures en forme de chien regardaient toutes dans la même direction, leur museau pointé en

direction du trou béant. Grady les trouvait beaux, ces pétroglyphes que d'aucuns auraient pu juger grossiers ou sinistres. Ils devaient avoir une signification, qui pourtant lui échappait totalement.

Le grondement entendu un peu plus tôt s'était amplifié. Maintenant il relevait presque du rugissement. Même allongé, Grady fut pris d'un vertige. Il manquait d'air. Il réalisa qu'il avait atteint le fond de la cavité et qu'il faisait de l'hyperventilation. La lumière du jour commençait à décliner et l'arrivée de la pénombre lui écrasait la poitrine. Il était incapable de bouger. Malgré plusieurs tentatives, ses membres impuissants restaient désespérément vissés au sol. Il était sur le point de s'évanouir.

Un son aigu transperça le bruit des vagues – un jappement sec. Hors d'haleine, Grady parvint à se ressaisir et à rouler sur le ventre. Il avait retrouvé son souffle. Le chien aboya une deuxième fois, plus fort. Grady regagna la sortie en rampant.

Il se releva, chancelant et aveuglé par le soleil. Il faisait face à l'océan quand un autre aboiement le somma de se retourner.

Le chien était posté à la lisière entre le sable et la ligne dentelée de la falaise. Un bringé noir et rouge, trapu, aux longues pattes, les oreilles en pointe et un museau aplati. Sa queue recourbée n'avait rien de celle d'un coyote. Il sauta sur un rocher avec une aisance déconcertante et se fraya un chemin jusqu'à un sous-bois d'arbres squelettiques, où Grady le perdit de vue.

CHAPITRE 33

Grady se précipita au bord de l'eau pour s'asperger le visage. Le sable alentour avait été foulé. Un homme – vu la taille des empreintes de pas – y avait enfoncé ses talons.

Il se pencha. Il y avait aussi une pluie de petites gouttes sombres sur le sable. Du sang ? Les vagues les emportèrent avant que Grady ne puisse regarder de plus près.

En se redressant, il posa sa main sur son couteau. Quelqu'un était venu ici, et il était probablement en piteux état. Un peu plus loin, Grady repéra une grande tache noire qu'une autre vague se chargea d'effacer. Il enfonça son doigt dans le sable mouillé. Rien. Est-ce que ça aurait pu être du sang ?

Le chien noir et rouge, réalisa Grady, *c'était probablement lui*. N'était-ce pas ce qu'il avait entendu, quelqu'un qui se faisait réduire en lambeaux par un chien sauvage ? Mais dans ce cas, pourquoi n'avait-il pas attaqué Grady ? Et maintenant, où était-il passé ?

La danse du soleil sur l'eau le fit plisser les yeux. Cette tache, ça aurait pu être n'importe quoi – une traînée de gravillons noirs ou une nuée de mouches : deux choses relativement communes sur une plage. Mais restait cette ligne creusée dans le sable, toute proche – *une planche de surf*, conclut immédiatement Grady. Un surfeur s'était approché de l'eau, en laissant traîner sa planche, et il s'était fait attaquer.

Il, ou elle – c'était les cris d'une femme que Grady avait entendus en premier.

Il mit ses mains en visière pour observer la mer, mais la surface de l'eau brillait d'une lumière aveuglante. Une vague vint frôler le bout de ses chaussures. Il recula, la regardant effacer les dernières traces de l'attaque. Il serait donc le seul à savoir.

CHAPITRE 34

Grady remonta le sentier en courant jusqu'en haut de la falaise. À bout de souffle, il se retourna vers la plage pour vérifier si quelqu'un ou quelque chose le poursuivait. Le paysage avait la beauté calme et sereine d'une carte postale.

En marchant le long de la route principale, il s'engagea dans un houleux débat intérieur. Il envisageait d'appeler la police, mais ce n'était pas dit qu'ils le croient. Il se croyait à peine lui-même. Depuis qu'il était descendu de l'avion, il avait l'impression d'être dans une sorte d'état second, et cette fichue gomme de *weed* n'avait pas arrangé la situation.

Ce n'était vraisemblablement que des oiseaux – dans la volière, il lui était déjà arrivé d'être surpris par le cri inopiné d'un *ʻiʻiwi*, comme si quelqu'un avait soufflé dans un harmonica à quelques centimètres de ses oreilles. Il avait juste été tellement défoncé qu'il avait confondu un bruit intrigant mais normal avec des hurlements humains. L'herbe l'avait toujours rendu paranoïaque, et il avait passé suffisamment d'heures à écouter Zeke et ses délires conspirationnistes à la QAnon pour savoir qu'on avait vite fait de plonger dans une spirale, et combien il était difficile d'en sortir. Plus sérieusement : quel était le degré de probabilité pour qu'il se retrouve ici à assister à un meurtre ou que quelqu'un se fasse assassiner dans ce petit coin de paradis ensoleillé ?

Le souvenir du bunker le fit ralentir. Il l'avait vu, de ses propres yeux. *Ici les gens disparaissent*, avait dit Dalita. Ces silhouettes dans la grotte parlaient pour les générations d'autochtones qui avaient disparu il y a des milliers d'années, mais elles resteraient toujours là. Grady pensa au plafond vandalisé, au trou – aux marques du marteau-piqueur. Elles aussi resteraient toujours là.

CHAPITRE 35

De retour sur le vaste domaine de Minton, il s'assura que tout était en ordre dans la résidence principale. Une journée entière semblait s'être écoulée, alors que ce n'était que le début de l'après-midi. Le soleil tapait contre les vitres de la *'ohana* mais malgré la chaleur ambiante, Grady frissonnait à l'idée d'avoir fait quelque chose de terrible – une crainte, redoublée par celle de se faire prendre, qu'il n'avait jamais ressentie que la nuit, lorsque ses rêves étaient agités.

Il envoya un texto à Donny pour le prévenir qu'il était rentré de sa randonnée. En retour, il reçut un GIF avec un homme dégringolant d'une montagne. Grady leva les yeux au ciel, reposa son téléphone et descendit une première bière, un peu trop vite, puis enchaîna avec une deuxième. Il s'installa dans le canapé, son ordinateur portable sur les genoux. Ses dernières heures de quarantaine furent intégralement consacrées à des recherches obstinées – il se rendait toutes les vingt minutes sur le site de l'*Island Pilot* pour vérifier si un nouveau rapport n'avait pas été publié concernant un éventuel meurtre commis ces dernières vingt-quatre heures. Lorsqu'il réalisa que l'historique de son navigateur avait quelque chose de suspect, il cessa immédiatement et entreprit d'effacer et la mémoire de son ordinateur et celle de son téléphone. Bien entendu, la police aurait les moyens de les restaurer, mais pas de relier Grady aux faits. Les empreintes de pas, y compris les siennes, avaient été emportées par les vagues. Et le vent aurait fait de même avec celles qu'il avait laissées sur le sentier ainsi qu'autour de la cabane de Leonardo.

Une nouvelle hypothèse fantasque le précipita dans la tourmente. Ce chien, ce pouvait être un chien de la police. Il s'efforça de reprendre le dessus : tout cela virait au ridicule. Il réactualisa la page de l'*Island Pilot*, bière en main. Un nouveau titre occupait tout l'espace de l'écran :

– Bordel, marmonna Grady en cliquant sur le lien.

*Les garde-côtes ont suspendu les recherches de Leonardo Sanchez, 31 ans, signalé disparu par son employeur jeudi dernier. La résidence principale de Sanchez se situe dans le complexe d'appartements Kioha, mais il est avéré qu'il passait la majeure partie de son temps sur Hokuloa Road, près de Gunshot Point. Les forces de police ont effectué une visite de contrôle dans son appartement et n'ont trouvé aucun signe de présence récente. Le cabanon d'Hokuloa Road a également fait l'objet d'une fouille. La camionnette de Sanchez était bien sur place, mais son propriétaire demeure introuvable. Les amis du jeune homme ont rapporté qu'il s'agissait d'un surfeur expérimenté, qui se rendait régulièrement à Gunshot Point pour y affronter, seul, des eaux agitées. « Je pense qu'il est tombé sur un requin », a déclaré à l'*Island Pilot *un proche souhaitant garder l'anonymat. « Je ne vois que cette possibilité. » Toute personne en possession d'informations complémentaires est priée de contacter la police locale.*

Pourtant, ce qu'il avait vu à l'intérieur de la camionnette de Sanchez, sans parler des empreintes de pas et des traces de planche sur la plage, suggérait qu'il *était* bien chez lui. Il venait surfer quand les vagues étaient fortes, avait dit Dalita. Il pouvait avoir séché le travail jeudi soir, puis s'être fait discret pour rejoindre tranquillement sa cabane le lendemain matin, juste après le passage de la police chez lui. Peut-être était-ce lui que Grady avait entendu se faire attaquer…

L'estomac noué, Grady relut l'article. La police avait fouillé la cabane. Quand exactement ? Il avait dû les rater de peu. Est-ce que leur passage avait un quelconque lien avec les hurlements entendus sur la plage ? Et s'ils débarquaient ici à l'improviste ? D'un coup sec, il referma l'écran de son ordinateur portable. Il devait arrêter de ruminer toute cette merde. Et se concentrer sur autre chose, quelque chose de normal. Comme trouver un endroit où aller boire un verre et reprendre contact avec Jessica Kiyoko.

Son téléphone sonna. Dalita. *Dieu merci*. Il décrocha avec empressement.

– Hey !

– C'est le grand jour, hein ? Tu as fini ?

– Pas avant 17 h 17. Ils chronomètrent à la minute près. Dire que ça fait deux semaines que j'ai atterri ici.

– Tu veux venir déjeuner demain ? Wes est là ?

– Non. Enfin, il est revenu, puis il est reparti. Pour un moment, je crois bien.

– Parfait. Alors rejoins-nous vers onze heures, on s'installera dans le jardin. Comme ça tu rencontreras Lorelei et les autres.

– Comme moi ! vociféra un gamin dans le fond. Et cet imbécile de Peanut !

– Toi, fais gaffe ! le reprit Dalita. Peanut, c'est le nom du chat, précisa-t-elle à Grady. Tu veux un chat ?

– Sans doute pas celui-là.

– Bien vu. Je t'envoie l'adresse par texto.

Elle raccrocha. Grady chercha l'adresse de Dalita en ligne. La vue satellite de la rue montrait une petite maison planquée derrière une clôture grillagée, dans un quartier tout à fait quelconque, adossé à des hectares d'herbe brune, d'ajoncs et de massifs de margousiers et de tamarins. La plage la plus proche avait l'air de se trouver à des kilomètres.

Une tête d'épingle rouge précisait qu'il s'agissait d'une ancienne zone de pâturage connue sous le nom de « Réserve de Lahiki ». En fouinant sur Google, Grady apprit qu'elle avait fait partie d'un ranch désormais placé sous servitude de conservation. Le terrain était destiné à devenir un refuge pour une espèce de chouette menacée d'extinction. Grady examina le paysage flétri et secoua la tête. *Bon courage les gars*, pensa-t-il tout bas.

CHAPITRE 36

Le lendemain matin, il annonça à sa mère, Donny et Zeke que sa quarantaine était terminée. Ensuite, il fila chez Minton, officiellement pour s'assurer que tout allait bien, officieusement pour profiter de la volière. Le simple fait d'y pénétrer l'apaisait : l'odeur désormais familière des oiseaux, cette façon qu'ils avaient de lui faire confiance, voire de l'accueillir – ils se posaient sur une branche voisine pour le dévisager de leurs yeux vifs et curieux, butinaient la fleur de kula qu'il tenait délicatement entres ses doigts. Grady repartit avec un soupir de regret. Les chants des oiseaux, le murmure de la cascade s'estompaient à mesure qu'il descendait l'escalier.

L'*Island Pilot* ne disait plus un mot de Leonardo Sachez. Un autre vagabond avait disparu, mais en dehors de ça, le journal continuait de ressasser les chiffres du covid et les témoignages mécontents de ceux qui déploraient la fermeture des plages et la prolifération des campements de sans-abri. Grady ne décolla de son canapé qu'en milieu de matinée, après avoir reçu un message de Dalita.

N'oublie pas notre déjeuner ! Pas la peine de ramener quoi que ce soit, ta présence suffira.

Il rinça le fond de sa tasse de café et se rendit au garage. Il aurait dû vérifier bien avant l'état de fonctionnement du pick-up. N'étant pas fin mécanicien, ça lui était sorti de l'esprit. Il examina l'engin – une épave. À croire que quelqu'un s'était acharné sur le côté passager avec une batte de baseball. Quant au pare-chocs, il avait été réparé avec du film d'emballage étirable.

Pour autant, le moteur ne refusa pas de démarrer. Grady coupa le contact. Il ouvrit la boîte à gants et mit la main sur la carte d'assurance, les papiers d'immatriculation du véhicule et quelques vieux reçus – la vidange et le changement des pneus –, le tout rangé

dans une enveloppe. Il y avait également un poncho de pluie déniché dans un magasin à un dollar, une petite lampe de poche, ainsi que des miettes de tabac et des graines de cannabis.

Il claqua la portière en jurant, les dents serrées. Il avait oublié tous ces déchets recyclables entassés dans la benne. Il demanderait à Dalita où s'en débarrasser. Même l'autocollant défraîchi du pare-chocs n'en menait pas large. Sous un arc-en-ciel, les dernières lettres du slogan *DRIVE WITH ALOHA* avaient volontairement été arrachées pour qu'on puisse lire : *DRIVE WITH AL*.

Il s'approcha de la porte cadenassée, tira sur le verrou. Même conclusion que la dernière fois : impossible d'en venir à bout.

Grady retourna chez lui chercher sa casquette, une bouteille d'eau, de la crème solaire et une serviette. S'il avait le temps, il descendrait sur une plage. Une vraie plage avec des gens dessus. Alors qu'il franchissait la grille, son cœur se mit à battre la chamade, et ne commença à ralentir qu'une fois dépassée la cabane de Sanchez. Il serrait le volant tellement fort qu'une douleur lancinante s'installa dans ses paumes tandis qu'il abordait chaque virage avec la plus grande des prudences, comme si un poids lourd allait débouler au tournant et lui foncer dessus.

Lorsqu'il s'engagea enfin sur l'autoroute, il jubila intérieurement, comme s'il avait atteint le sommet d'une montagne russe. Des voitures ! Des gens ! Pas en profusion, mais quand même. Il passa la barre des quatre-vingts kilomètres à l'heure – il craignait que le pick-up se disloque s'il essayait de pousser au-delà. Il ralentit en voyant poindre au loin la triste plaine côtière. Le bunker en béton tranchait avec le reste du panorama pourtant tout aussi stérile et peu réjouissant.

Une voiture le dépassa à toute vitesse malgré le panneau qui interdisait de doubler et souleva dans son sillage un écran de poussière. Grady regarda dans le rétroviseur.

N'OUBLIEZ JAMAIS LES DISPARUS
#ISLANDNALOWALE

Un kilomètre plus loin, il aperçut sur le bord de la route un vieil homme noir aux cheveux bouclés, vêtu de plusieurs couches de vêtements que le vent chaud faisait claquer tout autour de lui. Il regardait droit devant lui, poussant consciencieusement un chariot

rempli de sacs poubelles pleins à craquer et de déchets divers.

Pauvre vieux, fagoté comme l'as de pique par cette chaleur. Où pouvait-il bien aller ? Vers le bunker ? Grady le perdit de vue après un virage.

À son arrivée en ville, il eut l'impression de voir plus de poulets que d'êtres humains. Un type baraqué avec un masque de Batman gardait l'entrée du Mak Supe. Il saluait les clients qui s'approchaient et pointait du doigt le visage de ceux qui avaient oublié leur masque. Grady se gara et tira frénétiquement sur sa ceinture de sécurité. Les poulets qui picoraient le trottoir se donnèrent tout juste la peine de bouger sur son passage.

Batman le gratifia d'un pouce levé et il entra, accueilli par un souffle d'air conditionné et une chanson des Spice Girls qui résonnait depuis une radio planquée derrière le comptoir. Il compta quatre autres clients. Deux jeunes femmes – probablement sœurs – tenaient la caisse. Elles enregistraient des tickets de loterie et des paquets de cigarettes en fredonnant les paroles de *Wannabe*, le visage caché par les rayures acidulées de leurs masques assortis qui le firent penser à deux sucettes.

Grady erra dans le magasin, à la recherche de quelque chose qui lui permettrait de contribuer au déjeuner. Dalita lui avait dit de ne rien apporter, mais sa mère lui avait toujours répété d'ignorer ce type de déclaration lorsqu'elle venait d'une femme. Tout coûtait au moins deux fois plus cher que dans le Maine. Une bonne partie des étagères étaient vides. On ne trouvait pas de papier hygiénique, et les autres articles en papier manquaient également à l'appel. De la viande de bœuf séchée à foison, en revanche. Et des fleurs dans le réfrigérateur en verre, qui s'avéraient être des leis, emballés dans des coques en plastique. Grady ne savait pas si offrir un lei à quelqu'un que vous connaissiez depuis si peu de temps était socialement acceptable ou non. Ça ressemblait tout de même beaucoup au genre d'âneries dont seul était capable un touriste blanc. En plus, ils coûtaient une blinde.

Il finit par opter pour un paquet de nachos et un pot de sauce épicée, avec un pack de six bières locales – ce qu'il avait l'habitude d'acheter dans le Maine, quand il était invité quelque part.

– *Mahalo*, gazouillèrent les deux sirènes à la caisse, qui ne lui rendirent pas la monnaie exacte sur son billet de vingt dollars.

La rue dans laquelle habitait Dalita se trouvait à l'autre bout de la

ville. Rien ne la distinguait de ces nombreuses autres rues qui menaient toutes à des quartiers parfaitement identiques. Grady prit à gauche et rebondit lentement sur une série de dos-d'âne tout en guettant le numéro de la maison.

Il y avait des poulets partout. Certains arboraient une crête et une queue aussi spectaculaire que celle des oiseaux de paradis, terminée par de longues plumes brillantes orange et vertes. Ils se pavanaient le long du trottoir en ruine, se perchaient dans les arbres, somptueusement ignorés par des chats qui préféraient paresser sous les voitures.

Les maisons étaient entourées de clôtures grillagées et d'allées en parpaings, abondamment ornées de plantes grimpantes en fleurs. Le format plain-pied régnait en maître, parfois agrémenté d'annexes bricolées – une verrière, ou un étage supplémentaire donnant sur une jolie terrasse. Des pitbulls aboyaient sur son passage, puis retournaient se prélasser sous les auvents des abris de voiture. Les jardins aux pelouses brunes et clairsemées étaient jonchés d'une foultitude d'objets : tricycles, piscines en plastique, fleurs et succulentes dans des pots en terre cuite, pièces détachées de voiture, barbecues à gaz, matériel de pêche, planches de surf. Mais aussi une Mustang vintage trafiquée, des bateaux à moteur flambant neufs attelés à de vieux camions. Plusieurs résidents, dont Dalita, avaient installé sur leur façade un panneau – une montagne surmontée des mots *PAS DE TTM CHEZ NOUS*.

Il gara le pick-up dans la ruelle, enfila son masque, attrapa la bière, les chips, la sauce. Deux gamins traversèrent la pelouse en tricycle et lui crièrent « Salut ! », sans le regarder.

Grady était en train de vérifier qu'il n'y avait pas de chien monstrueux dans le périmètre quand Dalita apparut dans l'embrasure de la porte. Un bandana bleu flottait autour de son cou en guise de masque.

– Te voilà ! s'écria-t-elle. Entre.

Il poussa le portillon, évitant soigneusement les éclats du trottoir défoncé. Il reconnut la camionnette de Dalita, garée sous un abri aux côtés d'une Camry à laquelle il manquait une vitre arrière, remplacée par du carton.

– Lorelei est à l'intérieur, viens lui dire bonjour.

Dalita posa le doigt sur son masque.

– Tu pourras l'enlever quand on sera dans le jardin.

La petite maison transpirait la joie de vivre, avec ses nattes disposées au sol, ses meubles qui évoquaient tous la plage, ses photos encadrées de surfeurs et de vagues époustouflantes.

Un gros matou écaille de tortue le toisait depuis une chaise.

– Cet imbécile de Peanut ? demanda Grady.

Dalita gloussa.

– Le seul et l'unique.

Quelqu'un s'affairait dans la cuisine, où une radio diffusait du hip-hop à plein volume. Ça sentait le porc mijoté et la sauce barbecue.

– Lor est photographe.

Grady était captivé par le cliché d'un surfeur, tout petit et piégé dans la boucle d'une vague immense, comme un insecte dans une bouteille.

– C'est moi. À Jaws, sur Maui.

– Tu te moques de moi, là ? Cette photo est incroyable.

– Je sais. Les mariages servent à payer les factures, mais Lor est un génie de la photo aquatique. Lor ! Viens voir Grady.

Une grande femme un peu plus âgée vint soudain remplir tout l'espace de la porte de la cuisine de ses larges épaules. Peau foncée. Cheveux tondus au rasoir et teints en vert – couleur qui faisait subtilement ressortir le vert de ses yeux. Elle portait des boucles d'oreille en os en forme de poissons, une ample chemise à fleurs orange. Et un tatouage : une vague, qui encerclait son biceps.

Elle remonta vite son bandana.

– *Aloha*, Grady.

Il n'eut pas le temps de voir son sourire mais ses yeux plissés le lui restituèrent.

– Tu as survécu à la quarantaine.

– Je suppose que oui.

Il se fendit d'un petit rire, mal à l'aise en repensant à ce qui s'était passé la veille.

– De justesse.

– À ce point ?

– J'exagère. Je suis juste content que ce soit terminé.

– Nous aussi.

Lorelei avait une voix grave, calme et posée. Elle sentait la lavande. Grady l'imaginait présider des mariages avec la même

aisance que lorsqu'il s'agissait de les photographier.

– Allez donc dehors, toi et Lita. Je vous rejoins dans une minute.

– Je ne savais pas quoi apporter.

Grady tendit à Dalita le pack de bières, les chips et la sauce.

– La bière se prête à toutes les occasions.

Il la suivit jusqu'au jardin – à vrai dire plus grand que ce à quoi il s'attendait. Avec des bananiers et des papayers plantés le long d'une clôture en bois bouchant la vue sur une réserve naturelle déprimante, et des parterres bordés de fil de fer où poussaient des tomates et des poivrons. Une pile de planches gisait juste à côté.

– On envisage des travaux, spécifia Dalita lorsqu'il s'approcha pour mieux voir. On touche environ mille deux cents dollars supplémentaires par mois avec cette prime de chômage, alors on s'est dit qu'on allait construire un parcours de jeux pour les mômes.

Grady s'accroupit pour inspecter la qualité du bois.

– Vous allez avoir besoin de bois traité sous pression, au moins pour les fondations.

– Je sais. Ils étaient en rupture de stock – tout le monde est en rupture de stock. J'ai commandé du vernis hydrofuge chez Thompson. Ils étaient à deux doigts de la rupture de stock eux aussi. Les gens cherchent à s'occuper en construisant un abri, un *lānai* ou que sais-je.

Elle soupira en regardant les planches.

– C'est pas grave, les enfants seront déjà trop grands pour ça d'ici un an. J'essaie juste de les faire sortir de la maison au maximum en attendant, histoire qu'on ne devienne pas tous fous à lier. Tiens, prends une chaise.

Un parasol bleu protégeait du soleil la table de pique-nique, les bols en plastique, les assiettes en carton et les serviettes de table lestées de petites pierres peintes décoratives.

Dalita posa les bières, déchira le sac de chips et les jeta dans un bol.

– Tu nous as ramené un peu de chacun des principaux groupes alimentaires, dis-moi.

Elle ouvrit le pot de sauce épicée.

– Sers-toi. Et tu peux retirer ce masque. Tu n'as croisé personne de toute façon ?

– En dehors de Minton et toi, personne.

Grady décapsula sa canette. Dalita l'imita et entama les chips.

– Joli coup de soleil, le taquina-t-elle au sujet de son visage écarlate. Désolée de ne pas t'avoir appelé plus souvent. Lor était à Kaniai cette semaine, elle prenait des photos pour un magnat de la technologie. Un amateur de spi Parasailor. C'est dangereux, ce truc. Même si le type a un voilier de compète. Mais bon, elle adore ça. Donc c'est moi qui ai dû garder les petits.

– Les deux qui jouent devant la maison ?

– Ils sont trois. Stella et Paolo, ce sont les benjamins. Tim est avec son père pour le week-end. C'est mon fils, il a quinze ans. Son père vit juste à la sortie de Kaniai.

Son expression s'illumina d'un coup lorsque la porte arrière s'ouvrit.

– *Stella by Starlight* ! Je te présente Grady.

En règle générale, Grady s'entendait bien avec les enfants – chose que ses clients appréciaient. Il ne se formalisait pas qu'ils restent à proximité, l'observant planter des clous – une compagnie mille fois préférable à celle des clients tatillons qui épiaient ses moindres gestes en lui donnant des conseils, persuadés qu'ils savaient de quoi il retournait puisqu'ils ne manquaient pas un seul épisode de *Totale Rénovation*. Les enfants, c'était beaucoup plus facile à gérer. Il lui arrivait même de demander aux plus grands de lui donner un coup de main.

La fillette devait avoir environ sept ans. Ses longues jambes accentuaient la minceur de sa silhouette. Elle avait une tignasse noire et rebelle, des yeux vert pâle. Sur son bras, un faux – Grady espérait qu'il s'agissait bien d'un faux – tatouage de papillon dépassait de son T-shirt *La Reine des neiges*.

– Salut, dit-il en hochant la tête.

La fillette lui rendit son sourire, pas farouche pour un sou, jetant ses bras menus autour du cou de Dalita pour grimper sur ses genoux.

– Je peux manger maintenant ?

– Bientôt, répondit Dalita. Hey, va demander à maman si elle a besoin que tu l'aides à ramener des trucs.

– Mais je meurs de faim.

– Plus vite la table sera mise, plus vite tu pourras manger.

La fillette esquissa une grimace, sauta des genoux de Dalita et courut jusqu'à la maison.

– Ils sont en train de virer *lōlō*.

Dalita attrapa une autre poignée de chips.

– D'habitude on est à la plage à cette heure-ci. Comme ils ont hissé un drapeau requin, on a décidé d'attendre un peu.

– Un drapeau requin.

Grady avala une gorgée de bière, pensif. La cabane de Sanchez, les traces de pas sur la plage et le sang imprégnant le sable comme de l'huile de moteur – tout lui revint soudain à l'esprit.

– Ce Leonardo dont tu m'as parlé, lança-t-il, tu sais, le surfeur ? J'ai lu hier soir qu'il avait disparu.

– Ouais. Ce matin, ils ont retrouvé sa planche un peu après Gunshot Point, pas très loin de là où tu vis. Deux types qui faisaient de la pêche au harpon. L'un d'eux l'a reconnue.

– Tu crois que c'est un requin ?

– Je ne pense pas – pas une seule marque de dents sur la planche. Mais un autre pêcheur a aperçu un requin sur la côte nord. Il était presque sûr qu'il s'agissait d'un grand blanc, alors il l'a signalé, et les garde-côtes ont envoyé un avion de repérage.

– Verdict ? C'en était un ?

– Peu probable. Les attaques sont rares. Dans ces eaux, on trouve plutôt des requins tigres. Ils peuvent déchiqueter un morceau de planche de surf, une jambe éventuellement, mais ils n'ont jamais tué personne. Pas que je sache du moins.

– Alors qu'est-ce qui lui serait arrivé, à Leonardo ? demanda Grady en essayant tant bien que mal de garder un ton détaché.

– Je n'en sais rien. Peut-être bien qu'un requin lui a réglé son compte, après tout. Ça me ferait marrer si c'était le cas.

– Le compte de qui ?

Grady fit volte-face quand un garçon un peu plus âgé que Stella surgit avec un plateau rempli de sandwichs.

– De Leonardo Sanchez ?

– Non. Toi, occupe-toi de tes affaires.

Dalita lui prit le plateau des mains.

– Grady, voici Paolo Grandes Oreilles. Paolo, voici Grady. Va dire à maman qu'il nous faut plus de serviettes.

Lorelei avait préparé du porc effiloché disposé sur du pain à burger. Elle les rejoignit et fut contrainte de baisser son bandana pour pouvoir hurler sur les enfants qui s'étaient déjà jetés sur la nourriture :

– Hé ! Les bonnes manières ?

Paolo s'esclaffa.

– Je suis un requin, moi !

Lorelei poussa un soupir de désespoir.

– Seigneur, ils devraient être à l'école.

– Je te rappelle que nous sommes en été, rétorqua Dalita. Donc ils devraient plutôt être au foot. Ou au centre aéré. Ailleurs qu'ici quoi qu'il en soit, là-dessus nous sommes d'accord. Grady, s'il te plaît, mange.

Il s'exécuta poliment. Lorelei fit honneur à la bière offerte par Grady.

– Je préfère celle-là à cette Bikini dégueulasse que Lita ramène tout le temps à la maison.

– Message reçu, dit Dalita. Plus de bière dégueulasse.

Lorelei esquissa un sourire malicieux. Elle s'essuya la bouche avec le dos de la main avant de se servir un deuxième sandwich.

– Grady, que penses-tu de notre île ?

– C'est la première fois que je la vois. Mais oui, elle est très belle. Ça change du Maine.

– Et ton patron, comment il va ?

– Je ne le vois pas beaucoup. Ni qui que ce soit d'autre, d'ailleurs.

Grady mordit dans son sandwich.

– Ce porc effiloché est délicieux. Tu fais toi-même la sauce barbecue ?

– Bien sûr.

– Menteuse.

Stella se resservit elle aussi.

– Elle achète cette sauce orange chez Lulu.

– Je rallonge ma sauce avec celle de chez Lulu, concéda Lorelei avec désinvolture.

Elle saisit Stella par le poignet et l'attira vers elle pour l'embrasser.

– Va nous chercher deux autres bières, ma chérie. Et dis à Paolo de rapporter la salade de fruits.

Dalita se pencha en avant pour goûter un peu de sauce sur les lèvres de Lorelei. Une fois les enfants hors de portée de voix, elle annonça :

– Grady a lu un article sur Leonardo.

– Dans le *Pilot* ?

Il hocha la tête. Lorelei haussa les épaules.

– Eh bien, pour tout vous avouer, il ne va pas me manquer. Vous avez vu qu'il y avait aussi une fille qui a été portée disparue ?

– Quoi ?

– Jeudi tard dans la nuit, je crois bien. Ils l'ont signalé il y a une heure à peine, poursuivit Lorelei. Elle vient de Californie, à ce que j'ai compris. Elle est arrivée ici à peu près en même temps que toi, il y a environ deux semaines. Elle a enfreint la quarantaine pour aller dans un bar du Quad…

– À Makani, la coupa Dalita. Un repère de touristes. Les touristes manquent à l'appel ces temps-ci, mais après le 4 Juillet, ils ont rouvert la majorité des bars. Pour les gens du coin.

Lorelei cligna lentement des yeux pour appuyer les dires de sa compagne.

– Elle était au Fitzhugh's, avec une amie. L'amie en question a quitté le bar un peu plus tôt apparemment. Sur les images de sécurité, on voit la fille qui s'apprête à partir, sauf qu'elle n'est jamais rentrée chez elle ensuite.

Les pupilles de Grady s'agrandirent d'un coup. Il essaya de déglutir, mais sa gorge était brûlante.

– Comment est-ce qu'elle… ils mentionnent son nom dans l'article ?

– Jessica, il me semble.

– Jessica Kiyoko, confirma Lorelei, qui consultait son téléphone. Vingt-sept ans, vivant à Century City, Californie.

– Century City, répéta Grady, hébété. Putain.

Lorelei arqua les sourcils.

– Tu la connais ?

– Oui. Je veux dire, non. J'ai échangé quelques mots dans l'avion avec une fille qui s'appelait Jessica Kiyoko. On avait envisagé de se retrouver à la fin de la quarantaine. Elle m'avait expliqué que là où elle séjournait, certains bars avaient commencé à rouvrir.

– Pas dit que ce soit la même fille, l'arrêta Dalita.

– Tiens.

Lorelei lui tendit son téléphone.

UNE TOURISTE ENFREINT LA QUARANTAINE ET DISPARAÎT

Jessica Kiyoko, 27 ans, a été signalée disparue tôt dans la matinée de

vendredi, par l'amie chez qui elle était hébergée. Originaire de Californie, la touriste avait enfreint la quarantaine pour se rendre au Fitzhugh's Irish Pub, dans le quartier du Quadrangle, à Makani, accompagnée de son amie Raina Mayhew. Mayhew a quitté les lieux vers 23 h. Elle a déclaré aux forces de police avoir vu Kiyoko pour la dernière fois accompagnée de plusieurs autres personnes dont la jeune Californienne avait fait la connaissance lors d'un précédent séjour sur l'île. Travis Olehu, l'un des amis présents le soir de sa disparition, a affirmé que Kiyoko avait quitté le bar peu après minuit. « Je lui ai proposé de la raccompagner, elle a refusé en ajoutant que c'était inutile, elle était juste à côté de Corner Street. » Après plusieurs appels et messages restés sans réponse, Mayhew a prévenu les autorités. Des images de sécurité montrent Kiyoko traversant le Quadrangle via Corner Street, suivie de près par un homme dont l'identité reste inconnue. Toute personne disposant d'informations susceptibles d'aider à la localiser ou à identifier l'homme présent sur les images de sécurité est priée de contacter la police locale.

Grady zooma sur la photo en noir et blanc pixélisée. L'unique réverbère de la rue formait un halo diaphane et flou. Jessica ne portait pas de masque, elle souriait. Il reconnut ses dents de devant irrégulières, ses cheveux noirs et bouclés, tirés en une queue-de-cheval souple. À une trentaine de mètres derrière, un homme en sweat-shirt noir à capuche. Il marchait la tête légèrement baissée. Un bandana foncé couvrait sa bouche et son nez, déjà à demi dissimulés par la capuche. Les mains dans les poches, il se penchait en avant, comme s'il avançait face au vent, ou comme s'il s'apprêtait à bondir.

Grady rendit son téléphone à Lorelei. Il espérait qu'elle n'avait pas vu sa main trembler.

– C'est elle, dit-il en s'efforçant de garder une voix égale. C'est Jessica.

CHAPITRE 37

– Oh mon Dieu, murmura Dalita. Alors tu la connais.

– Non.

Grady prit une ample inspiration pour ne pas perdre son calme.

– Comme je disais, j'ai juste discuté avec elle quelques minutes dans l'avion. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Jessica. Quant à Raina – c'est le nom de la fille qui est venue la chercher à l'aéroport – je l'ai simplement entrevue à la sortie du terminal.

Dalita regarda Lorelei.

– Tu penses qu'il devrait aller voir les flics ?

– Pour quoi faire ?

Lorelei se tourna vers Grady.

– À moins que tu ne saches autre chose ? À propos du type sur la photo, par exemple.

– Bon sang, non. Comment je pourrais le reconnaître dans le noir ?

– Il a fait du mal à cette fille, j'en suis certaine.

Le poing de Dalita vint s'écraser sur la table.

– Regardez-le un peu, la façon dont il est habillé – il savait que personne ne pourrait l'identifier.

– Elle a peut-être rencontré un autre ami en chemin, tenta Grady, malgré son désarroi. Ce type, ça peut être n'importe quel type en sweat à capuche avec bandana en guise de masque.

– Dans le Quad, personne ne met de masque, renchérit Dalita. Chaque fois que je passe dans le quartier, je vois des gens boire, traîner ensemble, mais jamais de masque.

– Des gens, quels gens ?

– Des locaux qui n'en ont rien à foutre. Quelques touristes en sus, mais en ce moment, ils ne doivent pas être plus d'une petite centaine sur toute l'île. Ce sont les locaux qui propagent le virus. Ils prennent l'avion pour O'ahu le week-end pour aller faire la java, ensuite ils

reviennent tranquillement ici. Et personne ne respecte la quarantaine.

– Mis à part Grady, souligna Lorelei.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

Dalita lui adressa un clin d'œil.

– Il est livré à sa solitude tout là-haut – il a eu le loisir de faire toutes sortes de conneries.

– Pas vraiment, répliqua Grady, légèrement sarcastique. J'ai passé mes journées à nettoyer le garage de Wes.

– Un accomplissement majeur !

Dalita décapsula une nouvelle canette.

– Tu as vu d'autres chiens sauvages ?

La question le prit au dépourvu. C'était l'opportunité de mentionner les cris, le chien errant sur la plage. Mais comment s'y prendre pour aborder le sujet ?

J'ai menti. J'ai enfreint la quarantaine et je crois avoir entendu quelqu'un – deux personnes, en fait – se faire attaquer. J'ai cherché mais je n'ai pas retrouvé de corps. J'ai probablement tout imaginé sous l'effet de la défonce.

Il sentait sur lui le regard des deux femmes.

– Non, répondit-il.

– Ton rêve, enchaîna Dalita, j'en ai fait part à Lor. Ces chiens, ce sont des esprits. Ils sont très répandus à Hawaï. Lor avait l'habitude de raconter à Tim de ces histoires sur eux ! Ça lui foutait les jetons à chaque fois. Il en mouillait son lit. Je lui ai demandé de changer de registre, du coup elle est repassée aux contes de fées.

Lorelei se leva pour rassembler les assiettes vides.

– Je peux t'aider ? demanda Grady, pressé de changer de sujet.

– Non, tu restes avec Dalita et tu ne bouges pas d'ici. Je vais recruter les gosses.

Elle retourna à l'intérieur, Grady l'entendit crier après Paolo et Stella.

– Bizarre que tu connaisses cette fille, continua Dalita.

Grady se passa une main dans les cheveux. Pourquoi insistait-elle ?

– Tu avais raison.

Il poussa un soupir.

– Ici, les gens disparaissent.

– C'est carrément aux infos nationales. Et crois-moi, tu n'as pas envie de lire les commentaires. Tout le monde lui casse du sucre sur le

dos, surtout les gens du coin. « Pétasse d'*haole* sans cervelle, elle a brisé la quarantaine, elle le mérite. » Ce genre de trucs. Toutes ces filles qui se font tuer, ou qui tombent aux mains des trafiquants… Avant, personne ne levait le petit doigt, et encore moins quand elles étaient noires ou métisses. Au moins aujourd'hui, on a HNP.

– HNP ?

– *Ho'ōlaNā Pua* – Nouvelle Vie pour Nos Enfants. C'est pas la même paire de manches d'attirer l'attention si c'est pas une Blanche qui a disparu dans la nature.

– Jessica n'est pas blanche.

– Et si c'est un homme…

– J'ai vu des noms masculins sur le bunker, souligna Grady.

– Quelques-uns.

– Mais pas assez ? Celui de Leonardo Sanchez rétablira sans doute l'équilibre. S'il est mort.

– Mon frère, tu es dur, là. Ce bâtiment, c'est la partie visible de l'iceberg. Tu as vu tous ces SDF qui campent près de la station d'épuration ? Ils parlent de vingt disparus au cours des cinq dernières années. Il y en a probablement plus – qui ne sont pas déclarés disparus, justement parce qu'ils ont déjà disparu.

– Le campement près de l'aéroport ?

– Oui, juste après l'aéroport, à côté du parc national. La plage là-bas est magnifique. J'y allais souvent pour surfer. Je n'y vais plus, c'est devenu tellement glauque. Il y a six ans, des SDF ont attaqué un photographe, un collègue de Lor. Un gars du coin. Il était venu prendre des photos du lever de soleil. Personne ne sait ce qui s'est réellement passé, mais il a été tué. L'un des agresseurs a pris sept ans. Depuis, les autorités s'acharnent à démanteler les campements et à déplacer les gens – ils utilisent la pandémie comme excuse. Le problème, c'est que de moins en moins de monde a les moyens de continuer à vivre ici. Le département de la Santé et la police ont fini par baisser les bras – il faut dire que le covid fait peur à tout le monde. Alors maintenant, on les laisse tranquilles. Et sérieusement, ça ressemble à une scène de *Mad Max*.

Grady frotta ses bras, frigorifié.

– C'est affreux.

– Je vais te dire ce qui est affreux.

Grady entendit la porte de la moustiquaire s'ouvrir. Lorelei vint

s'asseoir à côté de Dalita.

– Trente mille chambres d'hôtel vides quand des gens sont contraints de dormir dans leur voiture. Ils ont beau continuer à travailler, la vie est devenue trop chère. J'ai hérité de cette maison de ma *tūtū*. Une chance, sinon nous serions à la rue nous aussi.

Personne ne trouva rien à ajouter. À l'intérieur, les enfants se disputaient l'iPad. Grady fixait sa bière. Puis il finit par demander :

– Pourquoi est-ce que Wes m'a embauché ?

– Je vais laisser Dalita répondre à cette question.

Pour Dalita, la réponse semblait aller de soi.

– Tu es charpentier, non ? Tu peux réparer un tas de choses et garder un œil sur l'essentiel.

– Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'est déboucher une canalisation, remettre de l'ordre dans son garage et quelques vis dans la rampe de la terrasse. Et surveiller les oiseaux.

– Eh bien, c'est ce que font les gardiens, non ?

– Mais on dirait qu'il ne vit pas chez lui.

– Et alors ? C'est justement un des points positifs de ce boulot. Tu as l'endroit pour toi tout seul. Grady, les gens tueraient pour vivre dans un cadre pareil.

– Je me demande juste pourquoi il n'a pas cherché à embaucher un gars du cru, quelqu'un qu'il connaît déjà. C'est comme ça que ça fonctionne, normalement.

– Je suis du cru, fit remarquer Dalita.

Grady vit que Lorelei observait sa compagne.

– Je sais, mais tu disais plutôt que tu te contentais de donner un coup de main après le départ du dernier gardien – Carl, répondit Grady. Carl du Colorado. Avant lui, qui a travaillé pour Wes ?

– Moi. Mais ça remonte à l'époque où Wes pensait encore pouvoir construire sa station de luxe. J'ai rendu mon tablier quand je suis tombée enceinte de Tim.

– Tu as oublié Al, ajouta Lorelei. Al de l'Utah. Il n'est resté que quelques mois.

– Pourquoi est-il parti si vite ?

– On ne sait pas. Un jour, il est parti. Sans laisser ne serait-ce qu'une note ni même appeler. Wes disait que sa famille lui manquait.

– Seigneur, plaisanta Grady pour atténuer son trouble. On se croirait dans un mauvais remake de *Shining*.

– Leonardo Sanchez a pris la suite d'Al, précisa Lorelei de sa voix tranquille, comme pour apaiser un enfant effrayé. Et c'est un natif de l'île, ajouta-t-elle avant de retourner à l'intérieur.

Grady but le reste de sa bière. Dalita le regardait, les sourcils levés.

– Tu vas bien ?

Il contempla la bouteille vide. Il se sentait piégé. *Tu devrais tout leur raconter*, songea-t-il, impuissant. *Tu devrais tout leur dire. Qu'est-ce qu'il y a de si difficile à ça, bordel ?*

Il n'y arrivait pas. Se repasser mentalement les événements, c'était déjà trop. Si Zeke ou Donny lui avaient raconté une histoire pareille, il leur aurait répondu d'aller dessaouler ailleurs.

Et ces deux femmes le connaissaient à peine. Dalita pourrait très bien aller trouver Minton et lui dire que son nouveau concierge était fou à lier. Ou alors elle se moquerait de son peu de résistance à la THC. Ce qui, ceci dit, serait un soulagement. Une partie de son esprit voulait croire qu'il y avait une chance pour qu'il ait tout inventé. Il se frotta les yeux et vit que Lorelei était revenue. Elle le dévisageait avec le même air préoccupé.

– Je vais bien, affirma-t-il en ouvrant une autre bière. Simplement, ça fait un bout de temps que je n'ai pas échangé avec des gens. Avant d'arriver à Hawaï, mes fréquentations se limitaient à ma mère et à mon ami Zeke.

Lorelei hocha la tête. La lumière du soleil avait changé en or les poissons qui pendaient à ses oreilles.

– Ce n'est pas si facile, de s'intégrer ici. Les touristes, ou ceux qui s'installent sur l'archipel parce qu'ils ont envie de surfer et qu'ils ont l'argent pour, ou que sais-je – ils ont tous une idée bien précise de ce à quoi devrait ressembler la vie sous les tropiques. Certains ne s'adaptent jamais à la réalité. Les riches peuvent se payer le luxe de l'éviter. Les autres…

– Bon sang, Lor.

Dalita envoya une petite tape sur le bras de sa femme.

– C'est son premier jour de sortie de quarantaine, enfin !

– C'est vrai, pardon.

Lorelei leva les yeux au ciel, ce qui ne l'empêcha pas d'adresser à Grady un sourire.

– Tu vas bien t'en sortir, j'en suis sûre. La période est un peu particulière, disons. Pas qu'à Hawaï – littéralement sur toute la

planète. Et ça m'interpelle, ce qu'a dit Lita à propos de ce chien, celui que tu as vu. Pourquoi est-ce qu'il te serait apparu ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Grady.

– J'imagine.

Lorelei maintint son regard sur lui jusqu'à ce qu'il perde ses moyens et détourne le sien.

– Et c'est précisément ce qui m'interpelle, ajouta-t-elle.

CHAPITRE 38

– Ces panneaux TTM devant les maisons, demanda Grady, espérant de nouveau dévier la conversation. De quoi s'agit-il au juste ?

– TTM, c'est les initiales pour « Télescope de trente mètres », répondit Dalita. Ils prévoient d'en installer un au sommet du Mauna Kea[1], sur la Grande Île. C'est un lieu sacré pour les Hawaïens – un des plus importants. Nous protestons depuis des années contre ce projet.

– Il y a ce mot dans notre culture, *ʻāina* – « la terre ». *Aloha ʻāina* signifie « l'amour de la terre ». Les Hawaïens pensent qu'ils doivent la protéger coûte que coûte – ce que tout le monde devrait faire, y compris les touristes. Si tu es là pour rester, tu dois te familiariser avec l'idée.

Lorelei continuait de le fixer de ses yeux verts perçants. La lumière jouait avec leur reflet, ainsi qu'avec ceux, maintenant incandescents, de ses cheveux émeraude. Cette fois, il ne l'esquiva pas mais se sentit rougir. *Elle sait que tu mens*, pensa-t-il. *Même si elle n'a pas deviné à quel propos, elle sait que tu mens.* Il fut soulagé lorsque Dalita reprit la parole :

– Les promoteurs ont tout bousillé. La forêt, les cascades. Il y a partout des panneaux qui disent de rester sur les chemins balisés. Les touristes les ignorent. Et ensuite, tout le monde est choqué quand un *haole* saute dans une piscine et se brise la nuque. Les choses sont sacrées ici, *et* dangereuses. Quand tu vis ici, tu le sais.

– Et Wes ? demanda Grady. Toutes ces propriétés, ce domaine gigantesque.

– Selon la loi *haole*, la péninsule est à lui, mais pas la terre. Nous serions en droit de lui faire un procès, précisa Lorelei. Mais ce serait trop d'argent et nos ressources naturelles ne nous en rapportent pas assez. Au moins, il a renoncé à sa station balnéaire. Après que le projet a été rejeté, Wes a eu une sorte d'épiphanie.

– Qu'est-ce qui l'a fait changer d'avis ?

– Il m'a raconté un jour qu'il avait trouvé un *'i'iwi* blessé près de sa maison, répondit Dalita. Le piaf avait dû tomber entre les griffes d'une mangouste. Wes a essayé de le sauver, en vain, et…

Elle ouvrit ses paumes en grand, les tournant vers le ciel.

– Il a senti qu'ensuite, il était devenu quelqu'un de différent, même s'il ne parvenait pas à se l'expliquer. Mais bon, quand on a autant de pognon, c'est sans doute plus facile d'être touché par la grâce et d'abandonner l'idée d'en amasser encore plus.

– Et maintenant, il fait des dons à tour de bras pour protéger la terre ?

– C'est à peu près ça, dit Dalita. Il soulage sa conscience. Il s'achète le droit de faire partie du paysage. Wes est de la même engeance que ces Blancs qui se mettent à porter un nom hawaïen sans même savoir qu'il faut passer par l'intermédiaire d'un *kumu* pour ce type de procédure.

Lorelei le sonda d'une manière qui laissait entendre que lui aussi, il était peut-être ce genre de Blanc. Jusqu'à présent, il n'avait pas réalisé que la terre où il vivait avait été volée à ceux qui l'occupaient depuis plus de mille ans. Il se demanda où se trouvaient alors les vrais Hawaïens. La réponse était juste là : assis à cette table de pique-nique, au Mak Supe, partout. C'est lui qui n'était pas à sa place – qui n'était pas réel.

Il changea de posture sur sa chaise, pour que Lorelei ne puisse pas lire sur son visage.

– Il traite notre péninsule comme s'il en était le propriétaire légitime, poursuivit Lorelei. Il prétend vouloir la préserver pour nous mais…

Elle posa sa main sur son biceps tatoué. Ses doigts semblèrent ne faire qu'un avec la vague.

– Nous verrons bien ce qu'il en est.

Un rugissement d'indignation se fit soudain entendre, suivi d'un bruit sourd et d'un hurlement.

– Scusez-moi.

Dalita se précipita à l'intérieur.

Lorelei se tourna vers Grady.

– Minton t'a engagé parce que tu viens d'ailleurs. Il veut quelqu'un qui ne pose pas de questions.

– Je ne poserai pas de questions.
– Ce n’est pas ce que je veux dire.
Les yeux de Lorelei s’illuminèrent.
– Peut-être que tu devrais.

1. Un volcan bouclier situé sur l’île principale de l’archipel.

CHAPITRE 39

Grady releva la tête au moment où Dalita réapparut.

– Paolo qui faisait de la résistance ? demanda Lorelei.

– Stella. Pas de sang ni de bras cassé.

Grady s'attendait à ce que Dalita s'asseye, mais elle resta derrière la chaise de Lorelei, les mains posées sur les épaules de sa compagne.

– Bien, il est temps qui j'y aille.

Il se leva.

– Merci pour le déjeuner.

Dalita le raccompagna jusqu'à son pick-up.

– Merde. J'ai oublié, dit Grady en voyant les sacs poubelles dans la benne. Où est-ce que je peux le débarrasser de tout ce bazar ?

– L'entrée de la déchetterie est sur le bord de l'autoroute sud, mais elle ferme à quatorze heures. Elle sera ouverte lundi. Te fais pas de bile, avec toute ces saletés à l'arrière, tu as tout d'un vrai natif de l'île.

– Je vais aller faire un tour. Je n'ai encore rien vu depuis mon arrivée.

– Je te conseille la promenade sur la falaise de Keawa. Là où se trouvent les stations balnéaires. Rien à voir avec les hauteurs d'Hokuloa Road – il y a un sentier entre les plages et les hôtels. Gare-toi près du Royal Keawa – tu verras, il y a des panneaux partout. Tu n'auras pas de mal à le trouver. Le tour complet dure environ quatre-vingt-dix minutes – quarante-cinq minutes aller, quarante-cinq minutes retour. Si jamais tu es fatigué, tu peux revenir par Shearwater Road, derrière la rangée d'hôtels. Avec ce raccourci, tu gagneras vingt-cinq minutes.

Grady la remercia du conseil. Il n'en menait pas large. La nouvelle de la disparition de Jessica Kiyoko, la mort ou les départs précipités des autres gardiens, la colère de Lorelei… Tout ça le déstabilisait franchement.

– Lorelei est hawaïenne ? demanda-t-il.

– Son arrière-grand-père l'était. Elle a les mêmes origines que moi : philippines et métisses – donc noires et blanches. Mais sa famille est arrivée ici bien avant la mienne.

Dalita se pencha vers la cabine du pick-up.

– Aucun objet de valeur, entendu ? Ne ferme pas les portes à clef et garde les vitres baissées pour ne pas attirer l'attention. Il y a beaucoup de cambriolages, surtout aux abords des chemins de randonnée. En général, ils ciblent les voitures de location. Mais il y a quelques semaines, quelqu'un a fracturé la fenêtre de Lor et volé son sac de courses pendant qu'elle se baignait.

Elle jeta un coup d'œil à la rue.

– Comment ça se passe la conduite sur Hokuloa Road ?

– Bien. J'y vais lentement et je reste concentré. Ce serait le pied de réussir à apprécier le paysage.

Il ouvrit la portière et grimpa à l'intérieur. Dalita donna une petite tape sur le capot.

– *A hui hou* !

En quittant la ville, Grady passa en revue la chronologie des événements. L'heure de la disparition de Jessica Kiyoko, celle des hurlements qu'il avait perçus sur la plage. Et si c'était elle qu'il avait entendue hier ? Quelqu'un pouvait l'avoir maintenue en captivité avant de l'emmener près de la mer.

Le suspect le plus évident était Sanchez – qui avait lui aussi été signalé disparu le jeudi.

Autant de suppositions qui tournaient à l'obsession, dans le vide le plus complet. Grady cogna rageusement sa paume contre le volant, puis vit qu'il avait manqué l'embranchement vers la station balnéaire. Il prit la première à gauche et fit demi-tour. Il passa devant un panneau de rue dont le nom lui disait quelque chose. *Corner Street*. Alors qu'il se rapprochait du Royal Keawa Resort, il se souvint que Corner Street, c'était là où séjournait Jessica Kiyoko. Il pourrait aller y faire un tour ? Non, l'idée était flippante. Ça lui donnerait l'impression d'être un voyeur, ou un de ces badauds qui se délectent devant un accident au lieu d'appeler immédiatement les secours.

La route d'accès qui menait à l'arrière de l'hôtel était en piteux état – un mélange de sable et de bitume émietté. Elle serpentait entre de hautes haies d'un vert surnaturel. Des oiseaux bruissaient entre les

feuilles, et Grady reconnut dans cette agitation un signe de bienvenue de la part de ses guides de terrain – des pinsons safran et un bulbul à ventre rouge. Des espèces rapportées du continent, mais ça ne retirait rien à leur beauté naturelle.

À travers le feuillage, quelques percées sporadiques laissaient entrevoir un autre monde. Une immense allée circulaire bordée d'une multitude de bennes à ordures. Des bâtiments de maintenance aux allures d'entrepôts. Des remorques encerclées de piles de tuyaux en PVC et d'énormes tourets en bois enroulés de câbles en acier. Des places de parking occupées par des canoës à balancier, des bacs remplis de masques polynésiens, de lanternes chinoises et autres effets décoratifs tout droit sortis d'un tiki bar. Une pagode et une hutte en chaume posées côte à côte sur une estrade. Des poissons tropicaux en plastique tout sourire, des tortues de mer tout sourire. On aurait dit que Disneyland avait vomi le contenu de ses hangars de stockage.

Une route à l'asphalte blanc et lisse, délimitée par des bordures peintes en noir, se détachait de la route d'accès – celle destinée aux clients de l'hôtel. Elle ondulait en pente douce entre de larges pelouses vertes, scintillant sous les arcs-en-ciel des arroseurs automatiques. Palmiers et papayers se dressaient au milieu des massifs d'oiseaux de paradis, de frangipaniers rosés et d'hibiscus jaunes et orange.

Grady décéléra. Il laissa le moteur tourner au ralenti pendant une bonne minute. Le vent chaud s'engouffrait dans la cabine, l'emplissant du parfum des frangipaniers. Un peu plus loin, Grady remarqua un panneau – *PARKING DU SENTIER NATURE*. Il y gara le pick-up – le seul véhicule du complexe – et posa le pied dehors.

L'asphalte scintillait de bris de verre qui s'amoncelaient comme du sable sur le sol. Dalita ne plaisantait pas à propos des cambriolages. Il attrapa sa casquette, qu'il avait failli oublier à l'arrière.

Le parking était lui aussi entouré de haies, mais celles-ci n'avaient pas été taillées depuis un moment. Brindilles et branches rebelles surgissaient çà et là comme si tout ce vert était passé entre les mains d'un très mauvais coiffeur. Un gigantesque panneau rappelait à tous qu'il était interdit de fumer, de faire du skateboard ou du vélo, de promener son chien et que seuls les clients de l'hôtel étaient les bienvenus dans l'enceinte du complexe.

Il fit quelques pas sur le chemin et se retrouva très vite face à l'archipel célébré par les brochures touristiques. Derrière une grille

surmontée de pointes de trente centimètres, un château de conte de fées s'élevait au-dessus d'une végétation tropicale parfaitement manucurée. Haut de dix étages et large comme un terrain de football. Façade en stuc blanc et turquoise, minarets, balcons : l'ambiance Mille et Une Nuits prenait largement le pas sur l'exotisme du Pacifique. Il y avait une piscine – des piscines – de taille absurde, agrémentées de cascades qui projetaient, à l'ombre de palmiers et d'hibiscus, des jets d'eau vert de jade. Les chaises longues en teck étaient alignées en rangs impeccables, chacune avec son propre parasol marqué du logo de l'établissement. Seule une chose manquait à l'appel : les clients.

Une cohue de petits oiseaux bruns – des capucins damier – sautillaient sur l'herbe, tandis que des cardinaux rouges jacassaient depuis un bar d'extérieur en forme de pirogue géante. Deux chats calico malingres postés près de la grille observaient Grady. L'un d'eux tenait un rat mort entre ses pattes. À l'approche de Grady, il décampa, laissant son butin aux fourmis et aux cafards.

Les espaces de détente et de loisirs se succédaient, les uns après les autres : paradis tropical, havre de paix rustique, bateau de croisière spatial (en réalité, un monstre de béton et d'acier). Cette armada de serviettes et de parasols repliés, ces pelouses et ces piscines impeccablement entretenues – qui donc les maintenait si méticuleusement prêtes à accueillir des centaines de vacanciers ? Grady avait l'impression d'errer dans le décor de *The Last Of Us*. Il aurait aimé que Rachel puisse voir ça, Rachel et son amour des civilisations et des monuments antiques.

Il déambula pendant une bonne demi-heure, fasciné, avant de se trouver complètement idiot. Il n'avait toujours pas vu l'océan.

Il se retourna, stupéfait – la plage était aussi soignée que le reste. Une étendue de sable de la couleur d'un toast mi-cuit, ininterrompue, surmontée de rouleaux d'un bleu intense.

Et, enfin, des gens. Une femme et deux enfants assis sur leurs serviettes, à l'ombre d'un petit parasol. Au loin, un surfeur solitaire. À l'horizon, un cargo. Sous le soleil éclatant, tout avait l'air radioactif.

Il quitta le sentier, traversa la plage jusqu'à la mer. Le sable était aussi doux que du talc. Pas de coraux, ni de coquillages, si ce n'est quelques spécimens jaunis réduits en miettes, comparables à de minuscules rognures d'ongles, mélangés à de très fins granules de plastique qui renvoyaient des éclats de lumière crue.

Il atteignit les vagues, s'accroupit et laissa l'eau se faufiler entre ses orteils écartés. Quelque chose vint frôler son pied. Une petite forme fantomatique, qui disparut instantanément. Il se redressa. Il aperçut un mouvement furtif. S'il restait parfaitement immobile, des ondulations se dessinaient sous le sable.

Des dizaines, non, des centaines de crabes arachnéens à la carapace presque translucide, pas plus gros qu'une phalange, fendirent l'épaisseur du sable dans un grouillement aussi affamé qu'hyperactif.

Qu'est-ce qui les excitait de la sorte ? Le cerveau de Grady eut besoin de quelques secondes pour assimiler l'information tant la surprise était considérable. Un œil – c'était bien ça : un œil ? Il n'en revenait pas. Pourtant, on distinguait nettement l'iris, d'un jaune-brun caillé, et une dentelle rose partiellement grignotée – la paupière.

Il fit un pas en arrière, écœuré. Ça ne pouvait pas être un œil humain. Il se força à regarder de plus près. Les crabes fantômes s'en donnaient à cœur joie, ignorant Grady comme s'il n'avait pas plus de substance qu'une simple ombre qui passait au-dessus d'eux.

Il ne resterait bientôt plus que la pupille. Le brun virait progressivement au noir cerné de gris d'une éclipse lunaire. Les requins avaient bien les yeux noirs, n'est-ce pas ? Reste que les requins n'avaient pas de paupières, et que tout cela semblait affreusement humain.

C'était irrationnel, il le savait. On était à des kilomètres d'Hokuloa Road. Cet œil, bien que l'idée l'obsédât, ne pouvait pas appartenir à celui ou celle dont il avait entendu le cri. À moins que les plages ne soient toutes jonchées de morceaux de corps suspects. Ce qui était insensé. Grady repensa à la liste des disparus. Aux ossements décrits par Dalita. Minton s'était montré catégorique, mais les corps devaient bien finir par échouer quelque part.

Pas juste ceux des humains, se dit-il pour se rassurer, mais aussi ceux des animaux – des requins, des tortues, des oiseaux malades. Des poissons à qui le réchauffement des eaux était fatal.

Ça vient d'une carcasse de requin, voulut-il se convaincre, *c'est rien qu'un putain de requin crevé*. Il enfonça rageusement l'œil dans le sable avec son pied. Les crabes fantômes se dispersèrent pour revenir au bout de quelques secondes, creusant désespérément afin de reprendre le cours de leur repas.

CHAPITRE 40

L'estomac noué, Grady se hâta de quitter la plage. Il passa devant une autre station balnéaire – le *Serenity*. Un énième lot de chaises longues et de balcons vides faisant face à la mer. Une piscine de taille olympique, avec des frises de tortues de mer en mosaïque. *MAHALO DE LA PART DU SERENITY*, pouvait-on lire sur le panneau au-dessus du portail verrouillé. *RESTEZ PRUDENTS, A HUI HOU*. Derrière la grille, près d'une bambouseraie, deux agents de sécurité discutaient sous une paillote-café qui avait manifestement changé de vocation pour qu'on y stocke des planches de surf et des frites de piscine.

Au moins il y en a qui continuent de bosser, constata Grady avec lassitude. Il vérifia l'heure. Il était parti depuis presque quarante-cinq minutes. En toute logique, il arrivait à la fin de la promenade. Il était rincé, prêt à filer directement au lit et à tomber dans les bras de Morphée. Il suivit les recommandations de Dalita à la lettre – revenir en longeant Shearwater Road.

Le sentier de l'hôtel s'arrêtait net. Côté rue, le rideau de plantes grimpantes, luxuriant et soigneusement entretenu, s'évanouissait au profit d'une végétation rabougrie d'un brun désespérant.

Grady écartait les masques usagés et les bouteilles en plastique en traînant des pieds à travers un vaste parking public, occupé seulement au tiers par des camionnettes, des vans hippies, quelques voitures et une roulotte Airstream rutilante. La plupart servaient manifestement de maisons d'appoint. Au-delà du parking s'étendait une plage parsemée – enfin ! – de petits groupes familiaux. Des couples, des parents avec leurs enfants. Grady compta cinq surfeurs dans l'eau, les autres en étaient encore à décharger leurs planches ou leurs paddles de leur véhicule. Personne ne semblait prêter attention aux nombreux rappels à l'ordre plantés dans le sable – *VEUILLEZ PORTER UN MASQUE* et *GARDEZ VOS DISTANCES*.

Il aurait mis sa main à couper que le personnel de l'hôtel recommandait à tous de ne pas s'attarder sur les lieux, qui avaient l'air sûr et indéniablement plus accueillant que les décors déserts et autres effets scénographiques aperçus tout à l'heure.

Shearwater Road longeait un parc négligé, où les poubelles en métal avaient été retirées pour décourager toute tentative de rassemblement. Il ne restait plus que l'herbe sèche, et quelques bancs. Un homme avec un chapeau de paille rabattu sur son visage somnolait, une canette à ses pieds. Un peu plus loin, deux femmes s'éventaient tout en discutant. Une allée circulaire en béton servait officieusement de skatepark à trois garçons qui enchaînaient les figures en faisant claquer les roues de leurs planches à chaque atterrissage.

Un type en short de surf encore dégoulinant se dirigea vers la douche pour se rincer. Quand il eut terminé, Grady s'approcha de la fontaine située à côté de la douche et se désaltéra avec avidité. Un pick-up passa en faisant un boucan de tous les diables – dans la benne, un amas de tuyaux en PVC et de vieilles toilettes sursautaient au moindre nid-de-poule.

Grady s'essuya la bouche et marcha jusqu'au coin de la rue. Un lampadaire y avait été transformé en espace d'affichage public. Les prospectus allaient du sol vers le point le plus haut que puisse atteindre un bras d'homme. Dans le Maine, il aurait été question de chats disparus. Ici, il s'agissait de personnes disparues.

Kristian Salvadoro, né en 2007. Vu pour la dernière fois à Lula, le 11 octobre 2019, skateboard en main et vêtu d'un sweat rouge et d'un short noir.

La photo, craquelée sous son pelliculage, montrait un garçon dressant ses doigts en cornes de diable derrière son crâne.

Merci d'appeler si vous avez des infos. Que Dieu vous bénisse.

Les noms étaient gribouillés au marqueur, en caractères gras délavés, et les visages, collés les uns sur les autres, s'effaçaient avec le temps et les intempéries. Grady souleva les annonces, celles vieilles de plusieurs mois en recouvraient d'autres, certaines remontant à une

décennie, voire plus.

Menardo Gill, vu pour la dernière fois en mars 2020. Campe depuis longtemps sur la côte sud avec son chien, Grappa. Sa famille sur Maui est sans nouvelles depuis mars.

Harold O'hu, 87 ans, s'est éloigné de sa maison sur Mackinaw Road la nuit du 7 juillet 2015. Harold est diabétique et atteint de démence…

Cynthia « Cynni » Brennan, 18 ans, a été vue pour la dernière fois en maillot de bain deux pièces rouge et bleu à Marena Beach où elle campait depuis six mois. C'est une bonne nageuse. Elle est susceptible de se trouver vers Hokuloa.

Grady fit le tour du poteau, les poils de ses bras hérissés tandis qu'il se faisait un devoir de lire chaque avis de recherche. Il avait vu les noms sur le bunker, mais il n'avait pas encore pris conscience de l'ampleur du phénomène. Impossible de se souvenir de tous ces individus – il pouvait éventuellement en faire la liste par écrit. Et tenter de comprendre s'il y avait un lien entre eux.

Sauf qu'il n'y en avait pas, manifestement. Quel serait le point commun entre des nageurs expérimentés, des personnes âgées devenues séniles, des sans-abri, des enfants, des adolescents, des mères, des pères, des repris de justice et des touristes qui n'étaient sur l'île que depuis un jour ou une semaine ? Tout ce petit monde mélangeait les âges, les couleurs de peau, les sexes. Qui serait capable de noyer, d'enlever ou d'assassiner autant de personnes ?

Grady était déjà hébété quand le souvenir du cri sur la plage – celui de la femme – vint accentuer son vertige. Sa photo avait-elle été accrochée parmi les autres ? Le serait-elle lors de son prochain passage ?

Était-ce Jessica ?

Dans son dos, les skateurs s'en donnaient à cœur joie. Grady tourna la tête et vit un gamin s'envoler puis pousser un cri de guerre en retombant sur le sol.

Grady ne se laissa pas déconcentrer. Il était focalisé sur la photo d'un jeune homme au large sourire, avec des yeux marron très foncés, presque noirs, de la même couleur que sa peau, et des cheveux qui lui

arrivaient aux épaules. Un dauphin très stylisé était tatoué sur sa poitrine.

Cory Desoto, 26 ans, disparu le 8/7/20. Natif d'O'ahu, pas d'adresse fixe. Aux dernières nouvelles, campait sur North Beach. Si vous pensez avoir vu Cory, merci d'appeler…

Grady commença à fouiller plus énergiquement, sur la pointe des pieds, puis à genoux sur le sol, en quête d'un avis plus récent portant le nom de Jessica Kiyoko. Il se releva en tremblant, aussi dépité qu'épuisé. Si Raina n'en avait pas encore affiché un, c'était peut-être bon signe. Il fallait qu'il bouge de là. Mais au moment de partir, il fut cloué sur place.

DISPARUE DEPUIS JEUDI DERNIER 23 JUILLET : JESSICA KIYOKO. ORIGINAIRE DE LOS ANGELES MAIS RÉSIDANT À MAKANI. ELLE A QUITTÉ LE FITZHUHG'S IRISH PUB VERS MINUIT, SEULE. UN HOMME LA SUIVAIT. SI VOUS AVEZ VU JESSICA OU SI VOUS CONNAISSEZ CET HOMME, MERCI D'APPELER RAINA…

Il y avait un numéro de téléphone, ainsi que la photo en noir et blanc prise par la caméra de sécurité, et une autre de Jessica, en couleur. Ses cheveux bouclés tombaient en cascade autour de son visage. Elle portait un T-shirt blanc et un foulard à fleurs autour du cou. Elle souriait à la personne derrière l'objectif.

Grady prit une photo du numéro de Raina et courut, hors d'haleine, jusqu'à son pick-up. Soudain, un cri – un des skateurs venait de se ramasser. S'ensuivit un déluge de rires et de jurons divers et variés.

CHAPITRE 41

Il allait vers Corner Street. C'était peut-être sa seule et unique chance de faire ce qui devait être fait. Relier les points, parler à l'amie de Jessica, comprendre si oui ou non Jessica connaissait Leonardo Sanchez, s'il y avait une possibilité que cette voix sur la plage ait été la sienne.

Il fallait qu'il fasse vite, sinon il risquait de perdre son sang-froid. Il repéra une épicerie ouverte sur la route, s'arrêta et courut acheter un pack de bières. Derrière le volant, il en décapsula une et appela Raina Mayhew. Il tomba directement sur le répondeur.

– Salut. Je m'appelle Grady. J'ai pris le même vol que Jessica depuis Los Angeles. On a discuté un peu pendant le trajet. Je viens d'apprendre la nouvelle, alors, euh, rappelle-moi si tu peux. Merci.

Il reposa le téléphone et attendit. Il aurait préféré avoir le courage de frapper à la porte de Raina Mayhew. Mais cette dernière pourrait refuser de lui parler, ou envisager qu'il ait quelque chose à voir avec la disparition de Jessica. Une nuée de poulets encerclaient le pick-up de Grady, picorant le bitume.

Il renonça au bout de dix minutes, dépité, et serra très fort le volant entre ses mains – direction chez Minton. Il n'avait pas dépassé le premier pâté de maisons que son téléphone se mit à vibrer.

– Raina ? demanda-t-il en se garant devant un magasin de vêtements fermé. Merci d'avoir rappelé si vite.

– Qui êtes-vous ?

– Euh, je m'appelle Grady. Grady Kendall. J'étais dans l'avion avec Jessica, on a parlé ensemble pendant le vol. J'étais là quand elle a récupéré ses bagages – je t'ai vue, tu es venue la chercher. Je ne sais pas si tu te souviens.

– Je ne me souviens pas.

Elle marqua un si long silence qu'il eut peur qu'elle ait raccroché.

– Allô ?

– Ça me revient.

Sa voix était lourde de réticence.

– Tu es le type près de la zone de récupération des bagages – Jess m'a dit que vous aviez discuté ensemble, en effet. Que tu étais gentil, un peu timide.

– Oui, je suppose.

Il eut un petit rire nerveux.

– Elle était vraiment sympa. On avait évoqué la possibilité de se revoir plus tard, à la fin de la quarantaine…

– Est-ce que je vais devoir me retaper les mêmes conneries sur son entorse à la quarantaine ?

– Non ! Non, bien sûr que non. J'étais juste, je suis… bouleversé par sa disparition. C'est affreux. Je voulais te dire à quel point je me sentais mal. Elle était vraiment sympa, répéta-t-il, convaincu de passer pour un crétin. Je suis terriblement désolé.

Encore une fois, il s'attendait à ce que Raina lui raccroche au nez. Après une longue pause, elle reprit la parole :

– Eh bien, merci. Tu as parlé à la police ?

– Comment ça ?

– La police.

Le ton était plus ferme, presque exaspéré.

– As-tu parlé à la police ?

Ça pouvait être une question piège.

– Non, répondit Grady, priant pour que ce soit la bonne réponse.

– Où es-tu ?

– Devant le Tiki's, je crois ? Un magasin de vêtements sur Corner Street.

– Écoute.

– Je ne pourrai pas rester longtemps, mais si tu veux, je peux te rejoindre d'ici quinze minutes. Tu vois où se trouve le Fitzhugh's ? C'est à un pâté de maisons du Tiki's. On se retrouve là-bas.

Le Quad se résumait à un ensemble de bars et de restaurants à l'ambiance décontractée, qui faisaient tous face à un grand parking où se rassemblaient les fêtards. Une douzaine de véhicules étaient disséminés dans un espace conçu pour en accueillir une centaine. Les portes des bars étaient grandes ouvertes, laissant s'échapper des

odeurs de graisse brûlée, de poisson frit, de bière renversée et de *weed*. Chaque établissement proposait sa version du même décor ringard – filets de pêche et coquillages, ananas et colliers de fleurs en plastique. Un peu de musique reggae, quelques classiques. Deux hommes en tablier de cuisine, masque sous le menton, prenaient leur pause-cigarette et jetèrent un regard noir à Grady lorsqu'il pénétra dans leur boui-boui.

Le Fitzhugh's était le dernier bar de la rangée. Une impressionnante file de motos s'étirait devant l'entrée – des crotch rockets, une vieille Triumph en parfait état. C'était de loin l'établissement le plus spacieux du lot, avec ses deux étages, ses terrasses multiples, et l'enseigne délavée qui annonçait la couleur – *FITZHUHG'S IRISH PUB EST. 1983. HAPPY HOUR TOUS LES JOURS DE* 16 *À* 18 *H.*

Les buveurs à l'intérieur se penchaient par les fenêtres pour converser avec ceux de l'extérieur. Il y avait bien plus de monde que ce que Grady aurait imaginé. Pas un seul masque en vue. Et ça ressemblait plus à un bar de marins qu'à un pub irlandais. Grady se tenait debout, ne sachant trop quoi faire de lui. Il dégaina son téléphone pour cacher sa gêne.

– C'est toi Grady ?

Il leva les yeux, soulagé qu'elle ne lui ait pas posé un lapin.

– Ouais. Raina ?

Sans un mot de plus, elle entra, laissant Grady la suivre.

CHAPITRE 42

Raina Mayhew faisait son âge. Elle était menue. Ou maigre – disons plutôt maigre. Elle avait un teint halé, de longs cheveux blonds décolorés. Probablement lisses comme des baguettes avant le confinement, mais qui dorénavant ressemblaient à du crin. Son pantalon moulant bleu ciel lui arrivait à mi mollet. Le tissu était parsemé de fausses brûlures. Son chemisier à motif cachemire avait un décolleté plongeant et les semelles en bois de ses plateformes, hautes de cinq bons centimètres, martelaient bruyamment le sol. Grady était persuadé qu'elle avait mis du maquillage, mais lorsqu'ils s'approchèrent du comptoir, il constata que c'était loin d'être le cas, à en juger par les cernes qui alourdissaient son regard livré à sa fatigue naturelle.

Le lambris mural assombrissait la pièce. Mais après le soleil assassin de l'après-midi, un peu de pénombre, c'était une bénédiction. Une poignée de tables étaient éparpillées dans la salle principale où les clients étaient loin de se marcher dessus. Unique concession au décor tropical : une guirlande de Noël lumineuse clignotait en bleu autour d'un petit requin en plastique accroché au mur.

– Que puis-je faire pour vous ? hurla la serveuse derrière son masque – elle était la seule à en porter un.

Lorsqu'elle reconnut Raina, elle écarquilla les yeux.

– Oh mon Dieu – comment ça va ?

Elle se pencha par-dessus son comptoir pour serrer Raina dans ses bras. Deux hommes installés à l'étage se retournèrent pour regarder, inspectant Grady au passage.

– Ça va, répondit Raina.

Ça n'avait pas l'air.

– Une haiku ale, s'il te plaît.

– La même chose, dit Grady.

Il sortit deux billets et les posa sur le comptoir. La serveuse revint avec leurs bières. Raina prit la sienne et se dirigea droit vers une porte latérale. Une fois de plus, Grady la suivit comme un petit chien, jusqu'à la terrasse déserte du deuxième étage. Raina choisit une table dans un coin au fond et s'effondra sur une chaise. Grady s'assit en face d'elle, écartant légèrement la sienne de la table.

– Je n'ai pas ce putain de covid, déclara Raina d'un ton sec.

Son regard était dur, et ses yeux très profonds – ses iris presque violacés donnaient l'impression qu'ils étaient tout en pupilles. Elle serait jolie si elle ne dégageait pas tant de rage.

– Je sais. Je veux dire, je n'en sais rien, mais je suppose que ce n'est pas le cas. Je l'espère, du moins, ajouta-t-il avec un petit sourire.

Raina le toisa comme s'il avait été le dernier des imbéciles.

– Donc tu as rencontré Jess dans l'avion. Tu habites L.A. ?

Elle examina son visage, secouant la tête comme si elle venait de deviner elle-même la réponse.

– Tu as déjà entendu parler de la crème solaire ?

– J'ai oublié d'en mettre hier.

– Je vois ça. De quoi avez-vous parlé ?

– De tout et de rien.

Il pressa la bouteille froide contre son front.

– Tu sais, « Et toi, d'où viens-tu ? Je viens du Maine. » Ce genre de trucs.

– Pourquoi n'as-tu pas contacté les flics ?

Il but une gorgée de bière.

– J'ai appris la nouvelle il y a quelques heures seulement. Je viens de terminer ma quarantaine. Je n'ai vu presque personne.

– Et tu m'as appelée moi plutôt que les flics ?

– J'ai vu ton avis de recherche, près de la plage publique.

– Toutes les plages ici sont publiques.

Bon sang, elle était coriace.

– Écoute, dit-il, je ne voulais pas te déranger. J'étais simplement en train de rentrer chez moi, donc…

– Sache que les flics ne servent à rien ici, le coupa-t-elle. Ils se contentent d'étouffer la merde dès qu'elle nous tombe dessus.

– Il se passe *quoi* au juste ? La femme qui est venue me chercher à l'aéroport, quand on est passés devant ce bâtiment abandonné recouvert de noms, elle m'a parlé de tous ces gens qui avaient disparu.

Puis j'ai su pour Jessica. À la plage, j'ai vu le lampadaire, les avis de recherche, et je l'ai reconnue.

Il sortit son téléphone et lui montra la photo.

– C'est comme ça que j'ai eu ton numéro.

– *Hale o Nalowale*.

Raina sirotait sa bière.

– Le bâtiment. C'est comme ça qu'on l'appelle. La Maison des Disparus. Ils nous éliminent les uns après les autres, mais nous avons toujours nos noms. Quelqu'un ira peindre celui de Jess un de ces jours. Pas moi. Si elle est partie, sa place sera avec les autres. Elle est sans doute déjà morte. C'est même très probable.

– Ne dis pas ça.

– Pourquoi ? ricana-t-elle. Tu crois que ça va lui porter la poisse ? Il y a prescription ? Ce n'est pas *kapu* : si elle est morte, elle est morte. Un point c'est tout. Ou alors elle a été vendue par des trafiquants.

– Comment ça ? vociféra Grady, la colère faisant petit à petit ressortir son ardeur. Il n'y a ni vols, ni bateaux de croisière.

– En bateau tout court. Avec un bateau, tu peux aller n'importe où. Si tu crois que la police surveille toutes les criques de l'archipel, tu te mets le doigt dans l'œil. Tu peux transporter de la drogue, des gens, des animaux, des plantes. À l'ancienne, même méthode qu'il y a mille ans.

Elle haussa les épaules.

– Mais qui sait ? On peut toujours imaginer qu'elle est vivante. Qu'elle est encore là et que personne ne le sait. Un gigantesque réseau de prostitution a été démantelé il y a environ dix ans. Ils préparaient des lycéennes. Des gamines d'à peine quatorze ans !

Elle éleva la voix.

– *Ici même*.

– Sur cette terrasse ?

Raina resta bouche bée.

– Nom. De. Dieu.

Elle se leva et descendit les marches. Grady lâcha un long sifflement.

– Whoohoo.

Il avait terminé sa bière et commençait à se lever lorsque Raina réapparut nonchalamment avec deux autres bouteilles. Elle les déposa sur la table et s'assit.

– Non, pas ici. Et oui, ici.

Elle frotta sa lèvre inférieure avec son pouce. Elle était maculée de sang séché à force d'avoir été mordillée.

– Les filles, ils les amenaient parfois dans ce bar. Certaines avaient l'air un peu plus matures, admit-elle. Mais ça restait des gamines. L'entraîneur de natation du lycée, c'est lui qui demandait à des types à peine plus âgés qu'elles de faire le boulot. De leur payer des verres, de leur faire prendre de la came. Lonnie, le barman de l'époque, il faisait mine de ne rien voir.

Elle vida d'une traite la moitié de sa bouteille. Grady n'avait pas encore touché la sienne. Cette fille était ingérable. Un vrai électron libre, au bord de l'implosion. Et il ne voulait pas être celui qui allumerait la mèche. Il passa en revue différentes questions, afin de déterminer laquelle serait la moins risquée.

– Comment vous êtes-vous rencontrées ? Toi et Jessica ?

– J'ai dû quitter l'archipel.

Raina fixait le vide d'un air triste.

– On m'a envoyée dans la famille de mon cousin en banlieue de Los Angeles. Quel trou à rats… Je me souviens encore de l'odeur, de cette puanteur. Un jour, il y a eu un affaissement de terrain et la caravane à côté de la nôtre s'est écroulée. L'incident a eu lieu en plein milieu de journée. Personne n'est mort mais la nuit qui a suivi, on a été réveillés par un escadron d'hélicoptères noirs. Des voix dans des mégaphones nous criaient de rester à l'intérieur et de nous mettre à l'abri. Tout un régiment du SWAT a débarqué. Apparemment la caravane d'à côté de la nôtre servait de laboratoire clandestin, ils y produisaient de la meth. Nos voisins s'étaient planqués dans les égouts. L'un d'entre eux est sorti avec un semi-automatique. Les flics l'ont descendu sur-le-champ. Et ont soufflé la fenêtre de notre salle de bains.

Elle enroula autour de son doigt une mèche de cheveux décolorée.

– Dès que j'ai eu dix-huit ans, je me suis barrée et je suis revenue à Makani. La seule personne qui m'a soutenue quand j'étais en Californie, c'est Jessie – on était dans la même classe au lycée. Meilleures amies au premier regard. Elle a été admise à l'USC, mais on a gardé le contact. Elle me manquait. Elle venait parfois me rendre visite – depuis L.A., le vol ne dure que cinq heures. Je la poussais à revenir, puis revenir encore. Quand le confinement a commencé, elle a

envisagé de rester sur une plus longue période, pour voir si s'installer définitivement valait le coup. C'est ma faute, tout est de ma faute.

Raina écrasa les paumes de ses mains sur ses yeux gonflés, puis releva la tête vers Grady.

– Je n'arrive plus à pleurer. Ça fait des années que je pleure. C'est trop. Alors mon corps garde les larmes à l'intérieur. Mes amis disent que je devrais me confier à quelqu'un – un thérapeute. Moi je pense que je devrais aller voir un scientifique. Tu as déjà entendu parler de ça ? De quelqu'un qui serait incapable de pleurer ?

– Non, répondit Grady.

Il essayait de faire le lien entre cette personne triste mais peut-être folle, et son amie dans l'avion, si rayonnante et sereine – Jessica, avec son vernis à ongles argenté et ses tongs à fleurs roses. Les bruits du quartier firent basculer son attention. D'autres voitures et d'autres motos venaient d'arriver. Les passants plaisantaient entre les différents véhicules, comme si de rien n'était. Quelqu'un avait lancé un morceau du hip-hop. Les basses et la voix suggestive de la chanteuse vinrent peser un peu plus sur l'atmosphère déjà chargée.

– Pourquoi est-ce qu'on t'a envoyée en Californie ?

– Tu ne piges vraiment rien à rien, toi.

Son regard injecté de sang devint presque compatissant.

– Les filles du lycée qu'on traînait au bar.

Elle tapota sur la table avec son doigt.

– J'étais l'une d'entre elles.

CHAPITRE 43

– Je suis désolé, bégaya Grady. C'est terrible.

– Tout va bien. C'était dans une autre vie. C'est juste que les autres vous traitent… différemment après une chose pareille. Certaines personnes disaient que je l'avais mérité, tu comprends ? Tout le monde n'est pas aussi stupide, heureusement.

Elle poussa un soupir.

– Mais je sais bien que ça me poursuit – quand ils me voient, ils n'ont que ça en tête. Cet épisode de ma vie, je veux dire. Dans un endroit aussi petit qu'Hokuloa, rien ne s'oublie aussi facilement. La moitié des habitants est issue de la même famille. Si la présence de Jessie comptait autant pour moi, c'était aussi parce qu'elle, elle ne s'arrêtait pas à ça. Elle me connaissait sous un autre jour.

Grady aurait voulu lui prendre la main. La retenue l'en empêcha. On ne prend pas la main d'une femme qu'on vient tout juste de rencontrer.

– C'est… Je suis heureux que tu t'en sois sortie. De toute évidence, tu as réussi à surmonter ça.

– J'aimerais que Jessie aussi.

Dans sa voix, on entendait de la résignation, plus que de la détresse.

– Elle préparait un doctorat. Si elle se plaisait à Makani, elle aurait été transférée à l'UH Mānoa. J'y ai fait mes études, en biologie marine. J'ai tout lâché avant la fin. Je ne pouvais pas me permettre de m'endetter davantage, et ma mère avait besoin de moi – elle est atteinte d'une BPCO. Et j'étais déprimée, finit-elle par avouer. J'ai essayé de suivre un traitement. Les médocs n'ont été d'aucun secours. Longtemps, j'ai été dévastée à l'idée d'avoir été cette fille qui taillait des pipes aux touristes dans les chambres du Drifter's Inn.

– Tu étais beaucoup plus jeune ! Tu n'as pas à t'en vouloir. Tu

n'avais aucune expérience.

– Je ne m'en veux pas.

Raina lui adressa un regard froid.

– Et tout n'était pas si noir – chose qu'en règle générale, les gens ont du mal à comprendre. La partie sexuelle était indiscutablement dégoûtante. Mais il y avait ce promoteur originaire de Tahoe. Il m'aimait beaucoup. Il m'a emmenée plusieurs fois à O'ahu. Il racontait à tout le monde que j'étais sa fille.

Grady fit de son mieux pour dissimuler son choc.

– Tu n'as pas… Tu n'as pas essayé de t'enfuir ? Ou d'appeler la police ?

– J'avais trop peur – je ne leur faisais pas confiance. Et tout dire à ma famille, c'était de l'ordre de l'impensable. C'était des chrétiens ultra rigoristes. J'ai quitté la maison à quatorze ans pour emménager chez des amis qui vivaient en colocation à Kahawai. C'est là que j'ai rencontré Leonardo – j'ai cru qu'il m'aimait bien, mais en réalité, il me préparait pour la suite. Il avait quatre ans de plus que moi. Je suis restée scolarisée – Dieu soit loué. Si on me posait des questions, je disais que j'allais à O'ahu avec mon oncle. Oncle Tahoe. Le gros de ses journées consistait en des réunions interminables. Alors je restais dans la chambre à regarder la télé. N'importe qui aurait jugé que j'étais sur une très mauvaise pente, mais moi, j'avais la sensation d'être en vacances.

L'expression horrifiée de Grady la fit éclater de rire.

– C'est bizarre, n'est-ce pas ? Il m'emmenait au centre commercial pour m'acheter de beaux vêtements, du maquillage, des livres. On a vu toute la saga *Twilight*, dont j'ai aussi adoré les livres.

– Est-ce qu'ils ont au moins été arrêtés, tous ces types qui couchaient avec des lycéennes ?

– *Nope*. Pas un seul d'entre eux. Ils sont juste montés dans un avion pour retourner à Tahoe, Cincinnati ou je ne sais où. Je n'ai jamais su leurs vrais noms. En toute franchise, j'ai fait l'impasse sur beaucoup de choses, sauf les bonnes, comme le centre commercial. Le reste, c'est comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre.

Elle se frotta de nouveau la lèvre.

– Ils ont coffré le prof de natation. Il est sorti de prison maintenant, il a déménagé sur le continent. Quant aux garçons qui nous préparaient, ils se sont fait taper sur les doigts, rien de plus – ils

avaient l'excuse de n'être encore que des adolescents. Leonardo et les autres, c'est eux qui devraient être en taule. Parce qu'ils nous connaissaient.

– Ils sont toujours sur l'île ?

Elle ne répondit pas. En bas retentirent les premières notes d'un vieux tube des Rolling Stones.

– Ma mère adore cette chanson, dit Grady.

– Toutes les mères aiment cette chanson. Sauf la mienne.

– Tous ces gens qui disparaissent, quelqu'un a dû les tuer, non ? Une partie d'entre eux, en tout cas. Je peux comprendre qu'on puisse tomber d'un bateau ou se perdre dans la forêt tropicale, mais tous ces avis, et les noms sur le bunker – ça représente un nombre très élevé d'affaires non résolues.

Grady attendait une réaction, mais elle garda le silence.

– Alors ? insista-t-il. Il se passe quoi ? Tu dois bien avoir une idée, tu as grandi ici !

– Où est-ce que tu es allé chercher toutes ces conneries ?

Elle est ivre, pensa Grady, car son expression s'était immédiatement radoucie. Vu sa maigreur, il ne devait pas falloir grand-chose pour la mettre HS. Elle décolla une longue bande de l'étiquette de sa bouteille.

– Ce que je pense, c'est qu'il y a plus d'un tueur.

– Un gang ? demanda Grady.

– Pas un gang, non. Mais ça n'empêche qu'ils pourraient être plusieurs.

– Aucune chance.

Grady prit un ton catégorique.

– Ils se feraient prendre. On est sur une île.

– De trois cents kilomètres carrés. Les conditions sont idéales pour tuer quelqu'un. On ne peut pas rêver mieux. Les touristes économisent toute leur vie pour venir. Ils jettent l'argent par les fenêtres à tour de bras, alors que les habitants ici sont pauvres. L'industrie touristique ne veut surtout pas que les visiteurs se mettent à penser qu'il y a le moindre risque, alors qu'il y a littéralement un million de façons de trouver la mort à Hawaï. Donc pour éviter ça, on les regroupe dans les stations balnéaires, et ils n'en sortent pas, comme des animaux dans un zoo. Tu es arrivé avant la pandémie ?

– Après.

– On les trimballe en navette, de plage en plage, pour observer les

baleines, faire du saut en parachute, puis enchaîner sur un autre attrape-touristes. Un massage aux pierres de lave, ou je ne sais quoi. *Impossible de conduire soi-même*, leur dit-on. *Il n'y a qu'une seule route, et s'il y a un accident, ou de fortes pluies, tout est bloqué pendant des heures*.

– D'accord, mais c'est toujours mieux que si tous ces gens louaient des voitures.

– *Tous ces gens* louent des voitures. Les navettes, c'est pour essayer de garder un œil sur eux. Et s'assurer que personne ne s'évapore dans la nature. Parce que si un touriste disparaît, le maire se retrouve dans de sales draps. Exemple : Jessie disparaît, elle fait la une des journaux nationaux. Les locaux disparaissent, les médias ne disent pas un mot. Pareil quand des lycéennes deviennent l'objet d'un trafic douteux. Personne n'y croit. Personne ne veut y croire. Ainsi on peut prétendre que rien de tout cela n'arrive jamais.

L'amertume ajoutait une pointe de sarcasme dans sa voix.

– Ça ne devient réel que quand il s'agit des *haole*. Auquel cas, c'est systématiquement de leur faute. Ils marchaient seuls la nuit, ils surfaient sur des eaux dangereuses, ils sont montés sur le bateau d'un type qui n'avait pas de permis. Puisque ensuite on ne les revoit jamais, il n'y a pas de meurtre, non ? On en reste au stade de la présomption, ou de la mésaventure. Appelle ça comme tu veux, d'ailleurs.

Elle lui adressa un sourire figé.

– Après, ce n'est que *mon point de vue* sur la question…

– Mais j'ai vu les avis – le confinement n'a pas freiné les disparitions. Il n'y a pas de mésaventure qui tienne. Il y a un tueur en série par contre.

– Peut-être. Mais parfois, les gens souhaitent disparaître. Le tourisme du suicide, ça existe. Vouloir échapper à l'existence moderne aussi. Il suffit de s'enfoncer profondément dans la nature et de rester y vivre. On peut aussi disparaître de manière inexplicable – c'est vieux comme le monde. Les anciens vous le rabâchent à longueur de journée avec leurs histoires de fantômes.

Elle lança sa main par-dessus la table et fit courir ses ongles le long du bras de Grady, qui se laissa progressivement gagner par la chair de poule.

– Les Marchands de Nuit, dit-il. Dalita m'a parlé d'eux.

– Dalita ? Qui vit avec Lorelei la *māhū* ? Comment se fait-il que tu

la connaisses ?

– Je suis le nouveau gardien de Wes Minton, sur Hokuloa Road. Dalita m'a donné un coup de main à mon arrivée.

Des pas et des voix résonnèrent dans l'escalier. Un groupe de femmes blanches surexcitées, la peau rouge écrevisse, débarquèrent sur la terrasse avec chacune un verre de margarita. La meneuse leva la main en l'air et cria en direction du parking :

– Nathan ! Ramène-toi !

Raina termina sa bière en jurant. Elle se leva et attrapa la bouteille de Grady, presque pleine, qu'il avait repoussée d'un revers de main à travers la table.

– Je ne peux pas supporter ce bordel, dit-elle d'une voix assez forte pour être entendue.

Il la suivit dehors. Quelques clients la saluèrent au passage. Elle regardait droit devant elle, leur adressant pour seule réponse un vague hochement de tête. Ni elle ni Grady ne parlaient. Il sentait l'anxiété monter. Les yeux rouges de Raina l'avertissaient de ne pas chercher à aller plus loin. Pourtant, tout ce qu'il aurait voulu savoir concernant Jessie restait en suspens. Pourquoi elle et Raina s'étaient liées d'amitié avec une telle fulgurance ? Pourquoi elle avait choisi la microbiologie ?

Et, bien qu'il ne veuille pas l'admettre, la question qui le taraudait le plus, c'était Raina et Jessie étaient-elles amoureuses ? Dans le cas contraire, Jessie avait-elle un petit ami ?

Il se jeta à l'eau :

– Est-ce qu'elle voyait quelqu'un ici ?

– Voyait quelqu'un ? grommela Raina. Tu es du genre harceleur ?

– Du tout. On avait évoqué le fait de se revoir. J'espérais la recroiser. Je l'aimais bien. C'est tout.

– « C'est tout ». Tu es sûr ? Tu n'espérais pas la baiser, à tout hasard ?

– Non ! J'aurais juste aimé la revoir.

– Donc tu ne veux pas la baiser ?

Raina le scruta attentivement.

– Tu es trop chrétien pour ça ?

– Bon sang, c'est pas vrai ! Laisse tomber. J'espère simplement qu'elle n'est pas morte. Ça te va comme ça ?

Il se précipita vers son pick-up. Raina marchait derrière lui. Elle

vida la bière de Grady et balança la bouteille dans la benne. Elle entrouvrit la bouche, prête à lâcher une autre réplique, mais se contenta finalement d'écarquiller les yeux.

– Je devais faire une petite virée à la déchetterie, précisa Grady. Seulement je me suis pointé après la fermeture.

Raina fit glisser sa main le long du pare-chocs arrière.

– Où as-tu dégoté ce machin ?

– C'est celui de Minton. Enfin, celui de ses gardiens.

Elle effleura le métal cabossé.

– Pfff. Alors comme ça un homme qui pèse plusieurs milliards ne peut pas t'acheter un nouveau pick-up ?

Elle fit le tour, examina la porte passager défoncée et se retrouva côte à côte avec Grady. L'autocollant – *DRIVE WITH AL* – sembla retenir son attention.

– Il était sympa, dit-elle en envoyant un petit coup de pied dans l'amortisseur. Un mormon, je crois. Il est rentré dans l'Utah. Mais l'autre, pas Leonardo, le gars juste après…

– Carl Gunnerson, l'interrompit Grady. Carl du Colorado.

– Exact. Il vendait de l'herbe aux jeunes de la plage. Au début. Ensuite il est passé à la MDMA et à la meth. Il rentrait chez lui un soir et sa camionnette a quitté la route. Elle s'est accrochée à un rocher sur sa trajectoire donc elle n'a pas dévalé la falaise, mais Carl est passé à travers le pare-brise. C'était un autre de ces vieux machins sans airbags. Minton était absent, personne n'a su avant une bonne semaine. Leonardo était sorti surfer, c'est lui qui a appelé les secours. Ils ont même fait venir des chiens, mais ne l'ont jamais retrouvé.

– C'était quand ?

– Il y a deux ans, je crois. Il y a un mémorial pour lui quelque part sur la route.

– Ils ont su ce qu'il s'était passé ?

Cette lueur froide était revenue dans ses yeux.

– Carl Gunnerson est mort parce qu'il se foutait de l'île tout entière. Hokuloa Road est censée être hantée. Personne ici ne voudrait y vivre.

– Leonardo Sanchez y vivait.

– Tout à fait. Et tu sais ce qui lui est arrivé ?

– Je sais seulement qu'il a disparu. Qu'il est sans doute tombé sur un requin.

– Il n'est pas tombé sur un requin. Il se trame quelque chose de louche là-haut.

Grady aurait aimé pouvoir la contredire, mais elle avait raison.

– C'est vrai que c'est un endroit étrange.

Raina regarda le bras de Grady – ses poils s'étaient dressés.

– Je serais toi, je refuserais de conduire une épave pareille, ajouta-t-elle avant de partir.

CHAPITRE 44

Sur le chemin du retour, il passa devant le bunker. Il prit soin de garder les yeux sur la route. *Hale o Nalowale*. C'était comme retenir sa respiration devant une pierre tombale. Comme éviter de passer devant le cimetière de Rockland où était enterré son père.

Il s'engagea sur Hokuloa Road. Le soleil dans son dos était bas. Les miroitements sur l'océan l'aveuglaient malgré ses lunettes teintées. Cette route, on aurait cru qu'elle voulait votre mort, de jour comme de nuit. Qu'elle avait été conçue pour ça.

Puis les ombres des arbres et de la forêt des hautes terres lui rendirent la conduite plus facile. Il repéra une autre série de traces de pneus – elles allaient dans la même direction que lui. Une moto. Il rétrograda en première, interloqué.

Dix minutes plus tard, il vit un cairn dressé sur le côté de la route, au bord de la falaise. Il s'arrêta, coupa le contact et descendit du pick-up. Il pouvait encore entendre les paroles de Raina. *Carl Gunnerson est mort parce qu'il se foutait de l'île tout entière*. Raina était superstitieuse – elle avait même été jusqu'à dire qu'Hokuloa était hantée. Ce genre de folklore n'avait jamais préoccupé Grady auparavant, mais les allégations de Raina étaient devenues aussi crédibles que d'autres.

Le vent lui mordit les joues. Il avança au son du grondement des vagues. Pas très loin du cairn, les restes d'un muret en pierres effondré laissaient deviner l'endroit exact où la camionnette de Carl avait foncé dans le vide. Le sol avait été retourné. Entre les buissons épineux, on ne voyait plus que de la lave noire pilée.

Un lézard se faufila devant lui. Même deux ans après l'accident, on pouvait distinguer les buissons manquants que la camionnette avait emportés sur son passage. Et la profonde ornière qu'elle avait imprimée dans la terre avant de venir se suspendre à un rocher en forme de cône, qui rappela à Grady celui de la plage de Sanchez. Il

était noir et lisse, presque vitreux, grêlé de petits trous. Des morceaux de verre brisé scintillaient encore sur sa surface.

Grady tenta de visualiser la scène. Il était difficile de concevoir comment ou pourquoi un conducteur aguerri, qui connaissait ces virages par cœur, aurait soudain adopté une vitesse totalement inappropriée. Pour enfoncer ce muret et traverser le pare-brise, il fallait rouler sacrément vite. Carl devait être ivre, ou drogué. En l'absence de corps et donc de test toxicologique, cette piste restait une simple hypothèse. Il avait pu faire une brusque embardée, ébloui par les phares d'une autre voiture, bien que personne n'empruntât cette route en dehors de Minton, son gardien, Sanchez, et éventuellement l'Oncle Honey. Raina n'avait-elle pas précisé que Minton était parti ce jour-là ? En tout cas, elle n'avait pas mentionné les autres.

Carl avait peut-être soudain voulu éviter un obstacle devant lui.

Le chien ressurgit tout à coup : sa silhouette dressée, debout sur ses pattes, si effroyablement humaine. Image que Grady chassa aussitôt, pour la remplacer par celle du chien vu sur la plage, d'un cerf ou d'un sanglier. Raina n'avait pas évoqué d'animaux, ni le fait que Carl aurait dévié sa trajectoire pour en éviter un.

Il descendit un peu plus bas, jusqu'au rocher. Il posa la main dessus, la retira immédiatement. Il avait des fourmillements dans les doigts, comme s'il avait touché un fil sous tension.

Il scruta le sol à la recherche d'un câble électrique. Rien. Il renouvela l'expérience avec prudence, très délicatement.

Et, en effet, il sentit une vibration. Tellement évidente qu'il ne pouvait y avoir qu'une seule explication : quelqu'un dans les parages faisait fonctionner un équipement lourd. Il y alla avec toute sa paume. La pierre était chaude, à la fois lisse et rugueuse – du papier de verre sur lequel on aurait renversé un pot de miel. Elle vibrait en continu. Grady se pencha pour vérifier le sol. Plus aucune vibration.

Une anomalie géologique – la roche devait agir à la manière d'un diapason, amplifiant le fracas des vagues sur le rivage en contrebas. Il continua à arpenter la falaise en quête d'une vue sur la mer.

Petit à petit, le sol s'aplanissait, recouvert de fourrés d'airelles et d'un bosquet de *'ôhi'alehua* qui cédaient la place à des ajoncs et des buissons épineux sur une bonne quinzaine de mètres, jusqu'au sommet de la falaise.

Quand bien même il se serait élancé dans le vide à cent trente

kilomètres à l'heure, il était inconcevable que Carl ait pu être projeté aussi loin. Il aurait certes pu rebondir sur le capot, puis rouler sur quelques mètres. Mais les chances de survie après un impact aussi violent étaient quasi nulles. Même si – par miracle – il avait survécu, aurait-il eu la force de ramper ? Et pourquoi l'aurait-il fait en s'éloignant de la route ?

La question la plus importante, qui valait pour chacun des disparus, était : pourquoi n'avait-on jamais retrouvé le corps ?

CHAPITRE 45

En retournant vers son pick-up, il fit une halte devant le cairn, qu'il savait dorénavant être le mémorial de Carl – une alternance de morceaux de corail blanc et de lave noire. Il ramassa un corail qui était tombé pour le reposer sur le haut de la pile. Il mit le contact et démarra. Il y avait d'autres traces de moto, de la même moto. Elle était venue de la pointe, avait roulé jusqu'à l'autoroute, puis était revenue ici. Passé le portail de Minton, les traces filaient vers l'allée principale.

Grady lâcha un juron. Il ouvrit le portail et fonça jusqu'à la maison, les roues du pick-up crachant du gravier sur son passage. Une moto KTM dernier cri était garée devant l'entrée. Une moto tout terrain, pas le top du top, mais elle devait tout de même coûter environ douze mille dollars. Elle était maculée d'un mélange de boue et de feuilles séchées. Deux top cases en aluminium étaient accrochés à l'arrière. Minton était installé à la terrasse du bas, les yeux rivés sur son téléphone.

– Comment ça va ? dit-il d'un ton badin, comme s'il n'était parti que depuis trois jours.

– Très bien, répondit Grady, soulagé.

Il s'approcha lentement, essayant à chaque pas de mettre de l'ordre dans ses pensées. Avait-il manqué un message de Minton lui annonçant qu'il était de retour ? Était-ce un test ? Sans doute la manière de Minton de contrôler les choses…

Minton ne leva les yeux que lorsque Grady atteignit la rampe du porche.

– J'ai eu besoin de faire des courses. J'ai fait tout le chemin jusqu'ici avant de réaliser que j'avais laissé les clefs des top cases sur la pointe. Je les oublie à chaque fois.

Il secoua la tête, avec un sourire dépité.

– Heureusement, j'ai un jeu supplémentaire ici. Sinon c'était râpé pour les courses.

Grady se détendit.

– Vous auriez dû appeler, j'aurais pu m'en charger à votre place.

– Ne t'inquiète pas. Ça m'arrive souvent. Je vais rester à la maison cette nuit, je repartirai demain matin. Comment se passe ton premier jour de liberté ?

– Très bien. Je suis allé faire un tour en ville.

– Tu te joins à moi ? Je viens de m'ouvrir une bouteille.

Il désigna l'entrée avec son verre de vin blanc.

– Sinon il y a de la bière. C'est comme tu préfères.

– Avec plaisir pour une bière.

Grady sortit une bouteille du réfrigérateur, une bière produite par une de ces micro brasseries locales. Impossible de l'ouvrir. Il fouilla dans les tiroirs jusqu'à trouver un décapsuleur. Il retourna sur la terrasse et prit une première gorgée. Il essaya de ne pas grimacer. Une IPA à la goyave… Minton lui fit signe de s'asseoir.

– Qu'as-tu fait en ville ?

– Pas grand-chose. Je suis passé chez Dalita, elle m'a invité à déjeuner. J'ai voulu aller à la déchetterie mais je suis arrivé après la fermeture.

– Rien ne presse, dit Minton. Ce garage est un fourre-tout depuis des mois. Tu as pu découvrir les plages ?

– Je reviens d'une promenade, celle qui longe les stations balnéaires. Quelle drôle d'atmosphère, quand tout est à l'arrêt.

– Ces établissements perdent des millions de dollars chaque mois. Des dizaines de millions. La direction a licencié tout le personnel de service et de ménage, mais il faut malgré tout entretenir les terrains. Ce qui leur coûte une petite fortune.

– Toutes ces piscines et toutes ces pelouses à arroser alors qu'on est en pleine canicule. Les puits des habitants doivent être à sec.

– En effet. D'autant qu'il faut patienter une bonne décennie avant d'obtenir l'autorisation de creuser un puits chez soi.

– Et les stations balnéaires, même régime ?

– Deux poids, deux mesures.

Grady était stupéfait de ce qu'il venait d'entendre.

Minton but un peu de vin et conclut d'un ton ironique :

– Ne cherche pas à comprendre, tu vas te faire des nœuds au

cerveau. Tu veux une autre bière ?

– Non merci.

– Je t'ai vu t'arrêter devant le mémorial de Carl Gunnerson.

Grady cligna des yeux mais ne répondit rien.

– Je peux apercevoir une bonne portion de la route depuis la terrasse du haut. Quelle affreuse histoire.

– Que lui est-il arrivé ?

– Aucune idée. J'étais sur la pointe. Il travaillait pour moi depuis un bon moment. Il venait de Colorado Springs. Tout laissait présager qu'il serait à son aise avec la conduite en altitude, mais non – cette route le tétanisait. Un vrai bosseur, cependant. C'est lui qui a installé le nouveau réservoir pour les eaux pluviales. Dalita le soupçonnait d'avoir des problèmes d'alcool. Et elle a entendu des histoires comme quoi il ne s'entendait pas du tout avec les gens du coin.

– Est-ce qu'elle le connaissait ?

– Pas vraiment. Elle disait qu'il avait l'habitude d'écumer les bars des stations. La nuit de l'accident, il devait avoir bu un verre de trop. Mais bon, son corps n'a jamais été retrouvé, alors va savoir… Ici, c'est facile de se perdre.

Il fixa son verre de vin, puis Grady comme s'il avait été un verre de vin lui aussi et qu'il essayait de déterminer s'il était à moitié vide ou à moitié plein.

– Je vois, dit Grady, parce qu'il fallait maintenant que l'un d'eux dise quelque chose. Ça arrive aussi dans le Maine. Les gens qui se perdent. J'ai suivi un cursus pour devenir guide – il y en a aussi beaucoup qui se blessent, ou qui se tuent, parfois.

– Ici, on dit que certains nouveaux arrivants, l'île ne veut pas d'eux. Elle ne les accueille pas. Ils ne parviennent pas à s'intégrer. Ils finissent par divorcer, ou perdre leur emploi. Leur maison prend feu. Et un jour, ils partent. Ou ils meurent.

Minton regardait la lumière décliner sur l'océan.

– Alors que d'autres, l'île les prend sous son aile. Ils trouvent du boulot, tombent amoureux. Ils s'installent, font des enfants. Et ils restent.

Grady sentit son cœur se serrer. Minton avait-il déjà connu l'une de ces choses ?

– C'est ce qui s'est passé pour vous ?

Minton fit non de la tête, le regard toujours posé sur l'eau.

– Je vais te dire la vérité, Grady – je suis ici depuis toutes ces années, mais je ne saurais toujours pas l'affirmer avec certitude.

CHAPITRE 46

Minton soupira et se tourna vers Grady.

– Comment *tu* te sens ? Dans cet endroit, je veux dire.

– Je ne sais pas.

Grady leva le menton vers le ciel pour voir la première étoile briller.

– Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais. Je pensais que ce serait comparable à la Floride.

Minton s'esclaffa.

– Concernant les hôtels, ça doit plus ou moins être la même ambiance.

– Oui. Mais ce n'est pas facile de prendre ses marques, dans un environnement où tout tourne au ralenti. Je ne connais pas l'île autrement, mais ça donne l'impression…

Sa voix se voila légèrement.

– Je ne trouve pas les mots. On pourrait croire que c'est calme, endormi, même. Mais on sent que ce n'est pas le cas. Comme si quelque chose était sur le point d'arriver.

– Quelque chose de positif ? La fin de la pandémie par exemple ?

Grady voulut répondre, *Non, certainement pas quelque chose de positif*, mais il resta approximatif.

– Je ne sais pas.

Ils gardèrent tous deux le silence pendant quelques minutes, écoutant les oiseaux lancer leurs doux appels depuis les arbres où ils élisaient domicile pour la nuit. On entendait les sifflements et les gazouillis des passereaux qui faisaient de même dans la volière. Des sons si rassurants – Grady en oubliait parfois que le pire pouvait arriver. Ça ressemblait à s'y méprendre à une banale conversation de fin de chantier, de celles qu'il avait parfois avec ses clients, une bière ou un joint à la main. Il avait appris à prendre ces moments comme ils

venaient, et en tirer le maximum – la perspective d'une autre offre de travail, le nom d'un gars qui vendait une camionnette, pourquoi pas une invitation à faire un tour en voilier.

– Qu'est-il arrivé à son corps ? Au corps de Carl ?

– Je n'en sais rien. La police a supposé qu'il était tombé de la falaise en rampant.

– Un dénouement plutôt crédible. Mais il y a une distance non négligeable à parcourir avant de se rapprocher du vide. D'autant qu'après être passé au travers d'un pare-brise, il devait être bien amoché.

Minton bâilla. Il ramassa son verre et se leva.

– Je me réveille tôt demain. Enfin je vais essayer. Ceci dit, je pourrais repousser mon départ à mardi – j'ai une réunion Zoom avec les gens d'Audubon. Ça m'a fait plaisir de discuter avec toi, Grady. On se reverra certainement d'ici là.

Grady se redressa d'un bond.

– Est-ce qu'il y a quoi que ce soit dont je puisse m'occuper en votre absence ?

Minton jeta un œil à la KTM garée dans l'allée.

– Je pense que non. Je ne serai pas de retour avant plusieurs semaines. Si j'ai besoin de tes services, je te le ferai savoir par message. Bonne nuit, Grady.

– Bonne nuit, et bon courage pour demain.

Grady s'attarda encore un peu sur la terrasse. Il fit son possible pour maîtriser le malaise qu'il ressentait tandis que l'obscurité drapait lentement l'océan. Il se rappela une nuit, l'été précédent, à Vinalhaven. Il construisait une véranda pour un couple, Bree et John Farris, dont la maison surplombait l'avenue Fox Island. Ils avaient trois jeunes enfants, dont une petite fille, Sophia, qui sortait tout juste de l'hôpital – un traitement pour une forme rare de cancer du cerveau. Les Farris étaient des navigateurs chevronnés, ils recevaient beaucoup de monde, organisaient des soirées – notamment après les courses hebdomadaires de J/24. Lorsqu'ils manquaient de bras sur leur voilier, Grady était engagé comme coéquipier.

Un week-end, à la fin d'une course, le temps s'était gâté et le voilier était à quai. Les Farris avaient invité Grady à rester chez eux. Il s'était retrouvé sur leur terrasse, à boire avec Bree jusque tard dans la nuit. La conversation portait sur le mauvais temps, les accidents évités

de justesse et les catastrophes en pleine mer – sans oublier cet ouragan qui, l'année précédente, avait ravagé les Caraïbes, et au cœur duquel un yacht à deux mâts de Newport avait lancé un signal de détresse. Le couple qui en était propriétaire était bien connu de la communauté des navigateurs – ils avaient passé des centaines d'heures en mer, effectué plusieurs tours du monde avec leurs enfants, tous les deux présents à bord lors de cette fameuse croisière.

Les garde-côtes avaient localisé le yacht des semaines plus tard. Il flottait dans une mer d'huile, renversé sur le flanc, à une centaine de kilomètres du rivage. L'équipage avait disparu dans son intégralité, ainsi que les canots de sauvetage et tous les vêtements de flottaison. Parmi ces équipements, il y avait ces combinaisons conçues pour la survie en eau froide, orange vif et dotées de coussins gonflables pour vous maintenir la tête hors de l'eau. Les journalistes avaient focalisé leurs récits sur les canots de sauvetage. Les spéculations du public étaient allées bon train, imaginant d'éventuels survivants, quelque part sur une île lointaine.

– C'était en septembre. Jon et moi revenions de St. Thomas, avait précisé Bree. Le médecin de Sophia nous avait dit qu'elle pouvait nous accompagner – notre première croisière en famille depuis le début de sa maladie. J'étais de garde cette nuit-là. Le ciel était magnifique – la lune était pleine.

Elle avait croisé les bras sur la rambarde, pendant que la pluie martelait la baie de Penobscot.

– J'ai vu cette chose orange flotter au loin, très loin. Une sorte de grosse citrouille qui remuait de haut en bas, qui dérivait.

– Une citrouille ? avait demandé Grady, surpris.

– Une de ces combinaisons de survie, en réalité.

– C'est là que le bateau a été retrouvé ?

– Non. À des kilomètres, plusieurs centaines de kilomètres. C'est le courant qui l'avait amenée.

– Vous avez appelé les garde-côtes ?

– Non. Il aurait fallu faire un rapport. Parler à tout le monde, attendre… Non. Je ne voulais pas bouleverser les enfants. Sophia – elle est encore si fragile. J'ai réveillé Jon pour le prévenir. La combinaison avait déjà disparu. Ils devaient être morts depuis longtemps, avait-elle ajouté.

Ses yeux gris palpitaient d'angoisse.

– C'était préférable que personne ne les retrouve.

Ce souvenir le fit frissonner. Il décida de rentrer à la *'ohana*. Il jeta le reste de l'IPA à la goyave sur la pelouse et attrapa le pack de six de PBR qu'il avait acheté. Il alluma son ordinateur portable. Pour vérifier s'il y avait des nouvelles de Jessica Kiyoko. Si elle avait été retrouvée. Ou pas.

Il passa les heures qui suivirent à boire sans interruption tout en farfouillant sur Google, persuadé de ne pas être un tordu, mais simplement un jeune homme inquiet pour son amie. Dans son esprit, il entendait Raina ricaner. Mais il aurait parié qu'elle était en train de faire la même chose. Petit à petit, l'alcool faisait tomber un rideau sur les événements de ces dernières vingt-quatre heures. Tout était plus flou – la plage, les cris, la disparition de Leonardo, les crabes qui grouillaient autour du globe oculaire sur le sable. Il savait que s'il écartait le rideau, tout serait encore là, intact, à l'attendre. Il continua de boire devant son écran d'ordinateur.

Il tomba sur quelques-uns des articles scientifiques auxquels avait collaboré Jessica, sur le déclin du phytoplancton dans l'hémisphère nord. Il se retrouva sur une page Instagram où elle intervenait de temps à autre. Dénicha des photos du laboratoire où elle travaillait avant le covid, des images de phytoplancton agrandi au microscope, qui lui firent penser à des captures d'écran d'un film d'extraterrestres. Pas une seule photo d'elle en compagnie de Raina. En revanche, on la voyait poser à plusieurs reprises près d'un grand type blanc, bronzé et souriant. Trop ringard pour être son petit ami cependant. *Un collègue de travail*, pensa plutôt Grady, bien qu'il fût forcé d'admettre que Jessica avait un petit côté geek elle aussi, avec ses grosses lunettes et ses tongs d'un kitsch inégalable.

Il se demandait si Jessie avait ressenti la même chose que lui, la première fois qu'elle était venue ici : un mélange d'émerveillement et de désarroi. Elle devait connaître l'histoire de Raina, son parcours. Comportait-elle d'autres détails bizarres, sinistres ? Jessie savait-elle trop de choses ? Il repensa à leur conversation dans l'avion. Quelles étaient les chances que, de tous les habitants de cette île, ce soit lui qui la retrouve en premier ? De toutes ses forces, il l'espérait en sécurité. D'une certaine façon, ils étaient liés. Comme s'ils avaient tous deux survécu à un virus rarissime. Il se sentait lésé ; si elle avait été là, ils auraient développé un peu plus cette étrange connexion qui existait

entre eux.

Et merde, se dit-il quand il arriva au bout de son pack de bières. Il était affalé sur le canapé. Il referma son ordinateur et sombra complètement. Quand il revint à lui le lendemain matin, avec une gueule de bois, la KTM de Minton était déjà partie.

CHAPITRE 47

Il prit une douche, s'habilla, avala un ibuprofène, se prépara un café qu'il but debout dans la cuisine. Il n'avait pas assez de force pour un vrai petit déjeuner. Et même s'il était levé depuis une heure, la chaleur de midi et les répercussions de la cuite de la vieille avaient déjà sapé toute son énergie. Ce dont il avait vraiment envie, c'était d'une sieste.

Au lieu de quoi, il alla rendre visite aux oiseaux de la volière. Alors qu'il passait devant le grillage, un *'i'iwi* au plumage flamboyant lui frôla le visage. Il s'immobilisa, tendit la main. L'oiseau vint se poser dans le creux de sa paume. Grady le regarda avec délice, oubliant son mal de crâne. Celui-là était un peu plus petit que les autres – un bébé ? Il n'avait pourtant pas vu de nid. D'ailleurs que devrait-il faire s'il en voyait un ?

Ne t'occupe pas de ça, pensa-t-il. Wes savait ce qu'il faisait. Du moins il l'espérait. Il se délecta de la compagnie du petit *'i'iwi* jusqu'à ce qu'il reparte, puis resta assis pendant une demi-heure, à écouter les pépiements multiples tout autour de lui. Il profita d'un grand rayon de soleil pour se lever et faire le tour de l'endroit, histoire de s'assurer qu'il n'y avait rien de particulier à signaler – ni oiseau blessé, ni cafards, ni fuite dans le plafond. Il ramassa un morceau de coquille d'œuf brisée, pas plus gros que l'ongle de son petit doigt et fin comme une feuille de papier. Il le laissa tomber pour ramasser une plume orange à la place. Elle était trop délicate pour qu'il la range dans sa poche sans l'écraser.

Qui plus est, ça relevait du vol – les oiseaux utilisent des plumes pour construire leurs nids. Il la reposa délicatement près d'une fougère.

De retour chez lui, il but un peu de jus d'orange à même la bouteille et s'écroula dans le canapé. Sa gueule de bois se dissipait, la

lumière dégagée par le petit *ʻiʻiwi* aussi. Il reprit le cours de ses ruminations – Jessie, Raina, Leonardo Sanchez. Mais il se refusa à ouvrir son ordinateur ou à consulter les nouvelles locales sur son téléphone. Pourquoi pas un crochet en ville pour se réapprovisionner en bière ? Il considéra la perspective, mais se sentait vidé. Il pouvait toujours dévaliser la réserve de bouteilles de Minton – une pente glissante, qu'il valait mieux éviter.

Il termina le jus d'orange et se servit un verre d'eau pour chasser ses obsessions en même temps que les vapeurs d'alcool.

Le mieux serait de s'atteler à quelque chose de constructif – mais à quoi bon ? Manifestement, Minton n'avait pas besoin de lui. À quoi lui servait-il donc ? La brise chaude lui déclencha un bâillement. Il avait assez de réseau mais pas suffisamment de matière grise disponible pour une session sur *World of Warcraft*. Les films qu'il avait téléchargés ne lui faisaient pas envie non plus.

Il sortit. Il tira nonchalamment une chaise longue jusqu'à l'ombre de l'avocatier. Derrière lui, il entendit le vent ouvrir la porte de la moustiquaire. Il ne se donna pas la peine d'aller la refermer. Il finit par s'assoupir. Un bruit suspect le tira brusquement de sa torpeur – un chien ? Un hibou ? Un oiseau de nuit ? Il se gratta la nuque.

Il faisait déjà sombre. *Bordel*. Dire qu'il avait dormi toute la journée. Seule consolation : il était encore assez tôt pour qu'il ne se mette pas à pleuvoir des cordes. De fins cirrus masquaient la majeure partie de la lune. Quelle heure pouvait-il être ?

Il vérifia son téléphone : pas de messages. La brise souleva son T-shirt et le fit frissonner. Il était temps d'aller chercher un sweat. Dans la pénombre du salon, il se figea.

Une silhouette se tenait face à lui, juste derrière la baie vitrée. Les portes étaient toutes grandes ouvertes.

Il cligna des yeux et s'avança lentement. La silhouette, sur le bord de la pelouse, ne bougea pas d'un pouce. Elle était aussi grande que lui – non, plus grande même, et absolument effrayante – des bras tordus, de fines jambes repliées au niveau des genoux. Elle était bizarrement élancée – comme si elle était à la fois accroupie et en pleine extension. Grady entendit un léger *huh, huh*, répétitif. Mais ce n'était que lui, qui faisait de son mieux pour respirer.

La silhouette restait parfaitement immobile. Son visage était aussi inconcevable que le reste. Ces mêmes oreilles dressées en pointe, des

yeux d'un blanc immaculé. Ni pupilles ni iris. Sa bouche s'ouvrit paresseusement. Sauf que ce n'était pas une bouche, mais une masse noire et informe qui se propageait comme de la moisissure, enveloppant ses membres, son torse et sa tête difformes, le ciel, les arbres, la pelouse : tout, sauf ces deux yeux blancs et vides.

Transportée par une rafale soudaine, une puanteur infernale se répandit partout – encore cette odeur animale de musc et de charogne. La porte de la moustiquaire vacilla dans sa direction. Grady tenta de l'empêcher de se refermer. Ses doigts déchiquetèrent le fin grillage. Il perdit l'équilibre, son front vint heurter le cadre de la porte. Ses jambes se dérobèrent. Il tomba genoux contre terre, la tête comprimée par la douleur. Lorsqu'il se redressa – à toute vitesse – la silhouette avait disparu. La pelouse était déserte. La brise faisait doucement remuer les feuilles de palmiers. Sur le toit de la *'ohana*, le gecko émit son habituel *tkk, tkk*. Un de ses congénères lui répondit.

Grady toucha la bosse sur son front – aussi grosse qui si on l'avait frappé avec une batte de baseball. Il veilla à bien refermer la porte et alla chercher de la glace, qu'il mit dans un torchon avant de s'allonger sur le canapé. La douleur ne partait pas. Il traîna des pieds jusqu'à la salle de bains et prit un autre ibuprofène.

Il ne supportait pas l'éventualité de retrouver dans son sommeil ce qu'il venait de voir. Qu'est-ce que c'*était* ? Et pourquoi était-ce réapparu ?

Il repensa au visage dénué de bouche et aux yeux révulsés. Il n'était pas certain de vouloir le découvrir. Il tendit l'oreille et écouta les geckos chasser jusqu'à ce que les premières lueurs du jour teintent la pièce de rose.

CHAPITRE 48

Il passa le gros de la journée suivante à se reposer. Il rassembla ses forces pour faire un tour de la maison de Minton et du garage, et ne trouva rien d'anormal. Les oursins se prélassaient dans leur aquarium. Les *'i'iwi* gazouillaient avec le reste de leurs petits camarades. Ils s'adonnaient à des numéros de voltige dans leur enclos sophistiqué. Pour la première fois, Grady ne s'attarda pas – leurs plumes brillantes et leurs cris continus lui perçaient les yeux et les oreilles comme des aiguilles.

Il se connecta – encore une fois – à Internet, mais la simple vue de l'écran lui donna la nausée. Il avait l'impression de payer pour n'avoir rien fait sur la plage, l'autre jour, même si l'idée était insensée. Il avait bu plus que de raison, s'était retrouvé avec une gueule de bois monstrueuse et s'était évanoui sur un transat. Rien de plus. Et son cerveau était allé repêcher cette image cauchemardesque qu'il n'avait pas tout à fait digérée depuis la nuit de son arrivée.

Voilà pourquoi il avait tant de mal à sortir de sa léthargie. Il mit les bouchées doubles avec le régime ibuprofène et glace sur la tête. En fin d'après-midi, la bosse avait perdu un peu de volume. Le miroir de la salle de bains lui permit de prendre la mesure des dégâts – un œuf d'oie, le halo verdâtre d'une ecchymose, douloureuse au toucher. Et ce n'était pas tout. Côté moustiquaire, Grady avait non seulement déchiré le filet, mais aussi fendu une partie du panneau latéral, qu'il allait devoir remplacer de sa poche. C'était ça ou construire une nouvelle porte.

Il essayait de ne pas penser à la nuit de la veille. Il se demanda s'il n'avait pas découvert un nouveau symptôme du covid – des hallucinations. Il n'avait ni fièvre ni difficultés respiratoires. Le parfum du jasmin dont les fleurs s'épanouissaient à la tombée de la nuit pénétrait déjà par les fenêtres ouvertes – son odorat ne souffrait

d'aucune forme d'altération. Et il n'avait pas de bouffées de chaleur.

Il envisagea la possibilité d'avoir réellement vu ce qu'il avait vu – quoi que veuille dire le mot « réellement » dans cet endroit coupé des normes habituelles. Il se refusait toujours à croire aux fantômes, mais à mesure que la nuit progressait, son anxiété prenait de l'ampleur.

Une personne de chair et d'os, là, dehors, c'était tout aussi effrayant qu'une créature surnaturelle. Il y avait d'ailleurs des chances pour que ce soit la même personne qui avait tué Sanchez, et peut-être Jessie. Et parce qu'il n'avait pas contacté la police, Grady s'attendait à être sa prochaine cible.

Cette pensée lui glaça les sangs. Jessie et Sanchez avaient disparu sans laisser de trace : alors pourquoi pas lui ? Si jamais il devait appeler le 911, les secours mettraient une heure, au bas mot, avant de rejoindre la propriété de Minton.

Il s'efforça de rester rationnel. Personne ne le traquait. Il avait perdu l'équilibre et s'était blessé à la tête. Il rapporta tout de même une clé du garage pour la placer sur sa table de chevet, au cas où. Puis verrouilla toutes les portes et toutes les fenêtres avant d'aller se coucher.

CHAPITRE 49

Le lendemain matin, il appela sa mère. Ce qui eut pour effet de le rendre nostalgique à en pleurer. Pour se distraire, il enregistra une vidéo avec son téléphone – les palmiers, le halo doré du soleil sur l'océan – et l'envoya à Donny.

Oh mec, tu crains.

Au moins, il avait réussi à lui décrocher un sourire.

Toi aussi tu me manques, frérot.

La pelouse était fumante – l'eau de la pluie de la nuit précédente qui s'évaporait sous le soleil. Il trouva le courage d'aller inspecter le coin où était apparue la mystérieuse silhouette, mais ne vit rien de plus qu'un avocat tombé d'une branche, qui avait roulé sur le sol.

Il le mangea avec un air de défi tout en continuant son enquête sur Jessica. Il avait fichu en l'air deux journées complètes, durant lesquelles il aurait pu contribuer à l'effort collectif déployé pour la retrouver.

Son obstination à ne pas contacter la police à propos de ce qu'il pensait avoir entendu sur la plage lui rongeait encore l'estomac. Comme cette histoire de meurtrier rendu fou par le son d'un cœur qui bat[1]. La culpabilité lui faisait peut-être voir des choses invraisemblables, elle jouait avec ses nerfs jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, l'obligeant à céder et à tout avouer.

Il était certain d'avoir vu la créature aux yeux blancs avant d'aller à la plage, et non après. Cet endroit était déjà suffisamment bizarre sans qu'il y ait besoin d'ajouter du surnaturel au tableau. Il termina l'avocat et se connecta à l'un des forums Reddit dédiés aux disparus de l'île.

Une fille de Mahini disparaît, l'info fait autant de bruit que si c'était une haole. On est sans nouvelles de mon frère 'Anuhe depuis une semaine mais comme qu'il vit sur la plage, tout le monde s'en tape.

Notre police est corrompue ! Ce sont des vendus ! Un jour, les corps vont réapparaître et ils seront forcés d'admettre la vérité – il y a un tueur en série parmi nous !

Grady parcourut divers messages, certains récents, d'autres remontant à plusieurs années. Presque tous reprochaient à la police de ne pas s'intéresser aux sans-abri, qui disparaissaient en nombre. Grady partageait la haine de son frère pour les flics, pourtant, face une situation pareille, il se demandait bien ce qu'ils pouvaient faire pour arranger les choses. Yaya, Hellgirl, Giant Andre, Myrlynne – *des pseudos, manifestement*, pensa Grady. Tant de gens qui étaient tombés dans une sorte de trou noir, et dont la famille n'avait jamais plus entendu parler. Qu'ils se soient éloignés de leur plein gré – parfois pour de bonnes raisons – ne rendait pas la situation moins déroutante. Donny avait vécu dans les rues de Portland pendant plusieurs mois. Il évoquait souvent ses amis toxicomanes, alcooliques, ou ceux qui avaient simplement basculé dans la folie. Chaque fois que leur mère abordait des sujets tels que le prix des logements et le manque de soins médicaux dans le Maine, Donny se mettait dans tous ses états. *Je suis bien placé pour le savoir, que c'est la merde !*

Ça relevait de la guerre d'usure, se dit Grady, tous ces individus qui mouraient d'overdose, d'hypothermie, et maintenant, du covid. Et les sans-abri, est-ce qu'il leur arrivait de rentrer chez eux ?

Leur nombre restait un phénomène curieux, et donc inquiétant. À l'échelle nationale, Hawaï se classait au coude à coude avec le Maine, tant en termes d'habitants au kilomètre carré que de disparitions. Mais cette île comptait beaucoup plus de cas non résolus que le reste de l'État.

Les forums, les sites web et les articles ne faisaient que remâcher ce que tout le monde savait déjà. La corruption, les cartels, la drogue, le trafic d'êtres humains, la météo, les dangers de la nature. Des décès survenus en naviguant, en nageant, en surfant, en faisant de la planche à voile, du parachute, de la randonnée, de l'avion. Des jets privés qui se volatilisaient. Des plongeurs qui ne remontaient jamais à

la surface. Des parachutes aux couleurs de l'arc-en-ciel qui étaient emportés par le vent, et leurs occupants avec.

Pour la plupart de ces décès, il y avait des témoins, ou du moins une explication rationnelle. Mais ça n'effaçait pas le mystère qui planait autour de tous ceux qui s'étaient simplement évaporés, sans aucune raison apparente. Certaines personnes, comme Jessica Kiyoko, avaient laissé des images fantomatiques enregistrées par des caméras de vidéosurveillance. D'autres étaient partis se promener, ou avaient quitté en trombe la table du dîner après une dispute. Le seul dénominateur commun, c'était l'absence totale de traces.

Quelque chose devait bien les relier cependant. Grady remonta le fil des discussions, lisant et relisant tous ces récits déchirants, pleins de tristesse, de douleur, d'espoir – parfois.

Je sais que tu es encore là, bébé – si tu lis ce message, appelle-moi ! Je t'aimerai toujours !

Il essuya ses yeux emplis de fatigue et de larmes. Comment ces gens faisaient-ils pour surmonter toutes ces pertes ? Comment avait fait sa mère, après la mort de son père ? Enfant, il avait toujours trouvé le suicide de son papa incompréhensible. C'était avant qu'il n'apprenne pour l'alcool, la dépression, l'argent subtilisé sur son lieu de travail.

Mais ces disparitions étaient d'une autre nature. Personne ne pouvait se les expliquer.

Et si quelque chose d'autre les reliait, qui ne relevait pas du domaine du rationnel ? Quelque chose que personne n'osait évoquer – que ce soit par ignorance, ou par crainte – et qui aujourd'hui rôdait autour de Grady ?

1. L'auteure fait ici référence à la nouvelle d'Edgar Allan Poe, *The Tell-Tale Heart*.

CHAPITRE 50

Il se prépara une tasse de café et retourna à son ordinateur. Il évitait les sites où les internautes postaient toutes ces photos de halos lumineux suspects aperçus au-dessus du Haleakalā, qui ravitaillaient en fantasmes ceux qui croyaient aux enlèvements extraterrestres. Idem pour les captures sonores de baleines à bosse censées contenir des « messages ».

Il tapa tout de même les mots « homme chien Hawaï » dans la barre de recherche.

La plupart des résultats tournaient autour de conseils donnés aux propriétaires de chiens. Mis à part deux ou trois articles relatant le même fait divers survenu cinq ans plus tôt. À savoir qu'un homme avait un jour tué et mangé son propre animal. Un site consacré aux mythes et aux légendes d'Hawaï proposait une section sur les hommes-chiens cannibales d'O'ahu et de Maui. L'une de ces créatures répondait au nom de Kaupe. Les anecdotes à son sujet semblaient avoir été collectées au début du vingtième siècle, mais il y avait de fortes chances que le Kaupe soit une version populaire locale bien plus ancienne du loup-garou. Un lien renvoyait vers un article universitaire, qui formulait l'hypothèse de réminiscences orales d'un rituel vieux de plusieurs milliers d'années.

Il survola l'article, très dense en notes de bas de page se référant à la culture Lapita, une civilisation ancienne d'Océanie. Les Polynésiens avaient toujours été d'excellents navigateurs. Guidés par leur incroyable capacité à lire les vagues et les nuages, ainsi qu'à suivre les étoiles, ils avaient poussé leurs excursions jusqu'à Hawaï. Grady tomba alors dans un trou noir, happé par les cartes des constellations. Les noms hawaïens des étoiles le fascinaient. Aldébaran devenait *Kapu-ahi* ; Bételgeuse, *Kaulua-koko* – l'Étoile de Sang. Sirius avait deux appellations possibles : tantôt *ʻA'ā* – la Grande Étoile Brûlante, tantôt

simplement *ʻā* – le nom d'un piaf qui retournait chaque soir à son nid insulaire après avoir chassé toute la journée en pleine mer, raison pour laquelle les navigateurs le suivaient à la trace. Une constellation représentant un grand requin nageait au milieu de la Voie lactée.

Et il y avait Hokuloa, la Grande Étoile du matin, souveraine et rayonnante. Grady avait le vertige rien que d'y penser : un monde où les autres voyaient les mêmes étoiles que lui, mais les envisageaient et les vivaient d'une manière totalement différente. Il avait l'impression d'avoir avalé une autre gomme à la THC.

En un clic, il revint à l'article principal et fit défiler la section des commentaires – des discussions passionnées à propos de l'ADN, de l'altération des pratiques rituelles, ou de l'évolution des espèces canines en Asie du Sud-Est. Rien cependant qui permettait de connecter ce qu'il avait vu avec les disparus d'Hokuloa. Il s'apprêtait à jeter l'éponge pour aujourd'hui, voire pour toujours, quand il vit le nom de l'île écrit noir sur blanc.

D'habitude, c'est sur O'ahu qu'on entend le plus parler du Kaupe, mais quand j'étais petit, beaucoup d'histoires circulaient à son sujet sur Hokuloa. À l'époque, son nom était sur toutes les lèvres. Et personne ne s'aventurait vers la pointe, car c'est là qu'il vivait, et chassait. On raconte que les voitures des rares conducteurs à l'avoir croisé de nuit sur Hokuloa Road ont ensuite dévalé la falaise. Personnellement, je ne l'ai jamais vu. Sans doute parce que je n'aurais jamais été assez stupide pour rouler là-bas une fois la nuit tombée, lol.

Il existait une seule autre référence de ce type, sur Google Books. Elle provenait d'un obscur manuscrit de la fin du dix-neuvième siècle, rédigé par un missionnaire blanc, sur le folklore des îles du Pacifique.

Certains individus pensent que le Kaupe est le gardien d'Hokuloa. Son esprit hante la partie la plus isolée de l'île, au sud-est, et on raconte qu'il se présente sous une apparence hybride, à la croisée entre celle d'un chien et celle d'un homme.

Grady regardait fixement l'écran. Dans l'avion, Jessie avait parlé des fantômes et dit quelque chose à propos de l'esprit d'un chien. C'était insensé. Quoiqu'un meurtrier pouvait tout à fait utiliser toutes

ces vieilles histoires pour brouiller les pistes. Il pouvait même se déguiser, comme Jason Voorhees avec son masque de hockey. Mais bien sûr, Jason Voorhees n'était pas réel lui non plus. Avant de s'endormir, Grady s'assura que la clé était bien à portée de main sur sa table de chevet.

CHAPITRE 51

Le lendemain matin, la bosse avait presque disparu. Restaient cette vilaine ecchymose jaune et violette, et une trace brune et nette, à l'endroit où le cadre de la porte avait heurté son front. Mais Grady se sentait beaucoup mieux.

Après son petit déjeuner, il se prépara mentalement à partir inspecter les bois, où il ne trouva pas âme qui vive en dehors d'un lézard paresseux installé sur un rocher, plus petit que sa main. Sa peau saupoudrée de reflets dorés oscillait entre vert de jade et turquoise, son dos moucheté semblait avoir reçu une fine pluie de peinture chromée jaune et rouge. Il avait une beauté singulière, avec ses yeux surmontés de taches bleu ciel, et ses orteils dotés de ventouses. Grady voulut prendre une photo, mais l'animal s'enfuit avant qu'il n'ait eu le temps de dégainer son téléphone.

Il consulta les mises à jour sur Jessica Kiyoko et Leonardo Sanchez. Toujours rien. Pour ne pas se laisser abattre, il se lança dans une recherche sur les lézards et apprit que le spécimen qu'il venait de rencontrer était un gecko diurne à poussière d'or, originaire de Madagascar. En 1974, des étudiants en biologie avaient relâché huit de ses congénères à Honolulu.

Grady se rendit compte, trop tard, qu'il aurait dû le tuer. Une espèce introduite, toujours présente cinq décennies plus tard : ce gecko avait certainement causé toutes sortes de désagréments aux plantes et aux animaux endémiques. Pourtant, Grady n'avait pas le cœur à tuer une créature aussi élégante. Les hommes n'étaient-ils pas bien plus nuisibles et envahissants ?

Il allait une énième fois taper le nom de Jessica, mais se ravisa et referma son ordinateur. Il fallait qu'il sorte, vite. Parce qu'il était à deux doigts de se mettre à rédiger lui aussi des questions sur Reddit.

Son unique distraction – la bière – devenait problématique. Aller à

la déchetterie relevait maintenant de l'urgence. Et ce ne serait pas une mauvaise idée de faire un tour dans une quincaillerie pour acheter ce dont il avait besoin pour réparer la moustiquaire. Il prit ses mesures et dressa une liste, puis vérifia qu'il y avait bien tous les outils nécessaires dans le garage. Avant de partir, il envoya un coup de pied dans la porte métallique cadenassée.

Sur l'île, il avait le choix entre un Home Depot – enseigne que tous les bricoleurs du pays avaient rebaptisée Home Despot –, un Ace Hardware, et deux boutiques indépendantes. Les grandes surfaces ne proposaient qu'un système de *click and collect*. N'étant pas officiellement à son compte à Hawaï, Grady ne bénéficierait d'aucune réduction. Sa préférence allait de toute façon aux petites entreprises familiales. La plus proche se trouvait à Na'ia, à environ une demi-heure de route, sur la côte sud-ouest. Na'ia signifiait « dauphin » – il avait lu ça quelque part dans un guide. Il remplit sa bouteille d'eau et se mit en chemin. La boutique n'ouvrait pas avant dix heures. Il avait une heure à tuer.

Le trajet sembla plus facile cette fois. La chaleur n'avait pas encore atteint le seuil de l'inacceptable. Son pick-up rebondissait doucement sur les nids-de-poule. Lorsqu'il dépassa la maison de Sanchez, un éclair lui transperça la poitrine. Droit devant lui, un paon, la queue en éventail, qu'il prit d'abord pour un mirage. À son approche, ses longues plumes tremblotantes se replièrent comme un parapluie à son approche, et l'animal s'enfonça dans les broussailles.

Après les cahots d'Hokuloa Road, la chaussée lisse de l'autoroute était un pur délice. Grady accéléra, heureux de sentir le vent sur son visage. Son euphorie retomba lorsque sur le côté de la voie, il aperçut une forme sombre. Une grosse bête, renversée par une voiture. Un chien. Noir, les oreilles pointues. Celui de chez Sanchez ?

Ça ne pouvait pas être le même. Pas aussi loin. Mais après tout, les chiens sauvages avaient peut-être des habitudes différentes des autres canidés et erraient sur un périmètre plus étendu. Le plus probable étant qu'il y en ait toute une meute dans les parages. Il ne portait pas de collier, et bien qu'il parût plutôt charpenté, voire musculeux, ses côtes saillantes suggéraient qu'il n'avait pas mangé à sa faim depuis un bon bout de temps. Grady continua à rouler, dépassant quelques voitures, grisé par la vitesse. Lorsque le vieil aérodrome apparut dans son champ de vision, désolé dans le soleil du matin, son cerveau eut

besoin de quelques secondes pour remarquer ce qui avait changé. Les noms n'étaient plus là. Le bunker avait été repeint en blanc. Un blanc tellement mort qu'il aspirait le peu de couleurs qui existaient tout autour de lui, comme si une bombe nucléaire avait explosé près du terrain vague. *Hale o Nalowale* – ce bâtiment avait toujours été un mémorial, un appel à continuer les recherches. Aujourd'hui, il ressemblait plutôt à un avertissement. Un rappel : l'île peut faire disparaître n'importe qui, y compris Jessie.

Et, s'il ne se restait pas à sa place, cela pourrait aussi concerner Grady.

CHAPITRE 52

Il trouva sans peine le chemin de la déchetterie. Il déposa les ordures recyclables dans les bennes qui leur étaient destinées, balança les sacs poubelles et laissa ceux remplis de canettes et de bouteilles dans un compartiment réservé aux dons en faveur du Forest Bird Recovery Project. Une femme âgée remuait les ordures en quête de ferraille à revendre – un pot d'échappement rouillé, un grand seau métallique sans fond. Une autre vieille l'aidait à transvaser le tout dans un 4 × 4. L'affaire pliée, elles démarrèrent en trombe.

Grady emprunta une autre route, en direction du sud, et se retrouva piégé à l'intérieur des terres sur plusieurs kilomètres. Le paysage était différent, désertique. Une succession de fourrés de buissons ras, avec longues feuilles duveteuses. Des arbres un peu plus grands, aux épines dissuasives, qui faisaient de l'ombre à une colonie de cactus. De petites chèvres brunes qui broutaient partout. Un oiseau de taille impressionnante s'envola comme une flèche. Grady le regarda plonger en piqué, frôler une parcelle de terre avant de reprendre son vol, sa proie se tortillant vainement entre ses serres.

Il finit par atteindre la bifurcation vers la côte sud-ouest. Derrière lui s'élevait le volcan, à une distance qui lui permit, pour la première fois depuis son atterrissage, de constater que ce n'était pas qu'une simple montagne. Les flancs couverts de verdure, le sommet auréolé d'un noir profond – Grady frissonna. Il n'aurait jamais imaginé qu'un jour, il vivrait près d'un volcan en sommeil. Il le regarda s'éloigner dans le rétroviseur, jusqu'à ce que les nuages l'avalent complètement.

La route s'élargit soudain en une deux-voies qui longeait la plage. Des voitures et des pick-ups étaient garés à l'ombre, des planches de surf appuyées contre les portières. De vieux couples de hippies, à qui le temps n'avait pas fait de cadeau, étaient assis sur des chaises longues, des tasses de café ou des canettes de bière à la main. Un

groupe de gars musclés, les bras croisés, observaient une dizaine de surfeurs monter sur la crête des vagues, puis redescendre, au rythme de la houle.

Trouver une place pour se garer n'eut rien d'une partie de plaisir. Les gens vivaient ici. Ils campaient, littéralement. Ce n'était pas le cas de tous – la plupart étaient venus profiter de l'océan. Mais beaucoup de véhicules donnaient l'impression d'être là depuis plusieurs semaines, voire plusieurs mois, leurs pneus à moitié ensevelis dans le sable, les fenêtres couvertes de draps, de cartons ou de tissus réfléchissants. Les glacières côtoyaient les tables et les chaises pliantes, les jouets d'enfants épars et les bicyclettes. Un des camions était muni d'un générateur électrique. De la musique s'échappait des boom-box et des autoradios. Une odeur de viande grillée, de *weed* et de crème solaire à la noix de coco saturait l'air ambiant. On était loin du tableau à la *Mad Max* décrit par Dalita. L'atmosphère était même plutôt bon enfant.

Il repéra enfin une place, entre un 4 × 4 et une Taurus. Mais alors qu'il mettait son clignotant, un vieillard sortit du 4 × 4, nu comme un ver. Il s'étira, puis boitilla jusqu'à un bosquet pour soulager sa vessie. Grady continua à rouler. Juste derrière les arbres, il y avait un camping-car Westfalia, autrefois blanc mais désormais copieusement bardé de mastic et de bandes de ruban adhésif argenté. Le toit ouvrant était relevé et la portière arrière grande ouverte. Grady pouvait voir l'intérieur, rempli de sacs de couchage et de couvertures, de bacs plastiques empilés qui contenaient vêtements et objets du quotidien.

Une tong abandonnée traînait sur le sable à côté de la porte, où trois individus de son âge discutaient entre eux. Une fille blanche et deux garçons, tous les trois sveltes et fringants. La fille arborait un bikini string et des dreadlocks multicolores. L'un des garçons était blanc. Ses cheveux blonds en bataille et son sarong qu'il portait très bas, au niveau des hanches, accentuaient son allure nonchalante. L'autre avait la peau brune et des cheveux bruns taillés au rasoir. Sa chemise bleue à fleurs hawaïennes flottait au vent, laissant entrevoir les tatouages en spirale qui grimpaient le long de ses bras et sur sa poitrine. Un réchaud était posé à proximité sur une table de camping.

Sans s'en rendre compte, Grady laissa son pick-up ralentir de plus en plus. Le type aux cheveux blonds se retourna. Gêné, Grady lui adressa un timide signe de la main. Le type continua de le fixer de ses

yeux gris clair particulièrement dissuasifs.

Non, pas dissuasifs – effrayants. Le même regard que celui de Donny quand il était défoncé. Grady savait qu'il fallait baisser la tête, ce qu'étrangement, il ne fit pas. Les yeux du type s'élargirent encore, les profondes lignes blanches qui les entouraient ressortirent furieusement sur sa peau bronzée. Lentement, en soutenant le regard de Grady, il entrouvrit la bouche en un rictus de plus en plus large, révélant une rangée de dents d'un soin irréprochable et le trou noir béant derrière elles. On aurait dit un cri, sauf qu'aucun son ne sortait de sa gorge. Ses yeux restaient rivés sur Grady.

– Scotty !

La voix tonique de la fille fit sursauter Grady. Elle attrapa la tong et administra une petite tape au blond avec. Il se mit à rire, la mâchoire toujours grande ouverte. Le tatoué se retourna lui aussi pour regarder Grady. Déstabilisé, Grady continua à rouler, en prenant garde à ne pas accélérer – ils ne devaient pas s'imaginer qu'ils avaient réussi à lui faire peur.

Ce qui était clairement le cas. Le blond, Scotty, le regarda s'éloigner. Il leva le bras à la manière d'un arbitre signalant un touch-down, puis renversa la tête en arrière pour admirer le ciel, le soleil, avec un sourire maintenant proche de l'extase.

Grady appuya sur l'accélérateur, décontenancé. Le regard sauvage de Scotty et son large orifice buccal lui avaient rappelé cette silhouette qu'il avait vue, ou imaginée, à l'extérieur de la *'ohana*. Ça ne pouvait pas être ce Scotty, même si le rapprochement avait quelque chose de troublant. Mieux valait ne pas y accorder trop d'importance. Grady roula le long de la plage, qui s'élargissait puis s'amenuisait en une langue de sable de seulement quelques mètres de large.

De l'autre côté de la route se dressait un mur de pierres rougeâtres. Des panneaux de signalisation mettaient en garde contre les éboulements. Sur une longue portion du flanc de la colline, un lourd filet de chaînes métalliques et une bâche plastique orange retenaient les rochers pour qu'ils n'aillent pas s'écraser au milieu de la chaussée. Au sommet, on distinguait des villas contemporaines haut perchées, aux façades de verre, sur le même modèle que celle de Wes. Le genre de maisons qui semblaient continuellement vides et froides, même quand le soleil tapait sur leurs plantations méticuleusement entretenues de papayers, de goyaviers et de palmiers. Grady ne put se

retenir de remarquer les pick-ups garés dans les allées – sûrement des jardiniers, ou des gardiens comme lui. Qui étaient-ils ? Est-ce qu'ils buvaient des coups au Fitzhugh's ou s'approvisionnaient parfois à la quincaillerie ?

Grady dépassa les falaises. Une poignée de petites bourgades se succédaient le long de la route. Des endroits qui devaient déborder de vie un an plus tôt. Des food trucks et des stands – tous désespérément fermés – promettaient aux conducteurs de passage des fruits frais, du gâteau à la banane, des fleurs. Grady freina lorsqu'il vit que l'un d'entre eux était resté ouvert – celui qui vendait des tacos au poisson.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda une voix à l'intérieur du camion.

Grady passa commande et l'homme disposa sur une assiette en carton deux tortillas qu'il commença à garnir.

– Tu as déjà fait du surf ? C'est un bon jour pour aller surfer aujourd'hui.

– Je vois ça, mais j'irai plutôt une autre fois.

L'homme lui tendit l'assiette.

– *Mahalo*.

– *Mahalo*, répondit Grady, flatté d'avoir été pris pour un local.

Il mangea tout en conduisant. Une bière n'aurait pas été de trop. Ça lui aurait au moins calmé les nerfs – Grady se raidissait dès qu'il repensait à la scène de tout à l'heure. Et à tous ces gens qui vivaient dans leur fourgonnette… Jessica, est-ce qu'elle pouvait se trouver parmi eux, là-bas ou sur un autre campement ? La configuration était idéale pour se cacher tout en restant au grand jour. *Ou être maintenue cachée de force*, pensa-t-il, d'humeur sinistre tandis qu'au loin, Nai'a commençait à pointer le bout de son nez.

CHAPITRE 53

Na'ia ressemblait à ces villes côtières détrempées qui n'existent presque plus dans le paysage de la Nouvelle-Angleterre. Trois magasins de surf, un seul d'ouvert. Deux restaurants fermés, un bar en plein air toujours en service. Des cabanes à smoothies et une boutique de souvenirs poussiéreuse, dont les vitrines étaient tapissées de papier blanc griffonné au marqueur.

Mahalo à vous tous pour les 27 prochaines années

Il se gara derrière la quincaillerie. Près de la porte, un bidon d'un litre de désinfectant pour les mains et un panonceau manuscrit – *Mahalo pour le port du masque*. Il faisait frais à l'intérieur. Le bourdonnement de la clim et les odeurs si familières de l'engrais, des diluants à peinture, de la citronnelle et celle, plus crayeuse, du plâtre, apportèrent à Grady un réconfort immédiat. Un vieil homme trapu s'avança vers lui.

– Je peux vous aider ?

– Oui. J'aurais besoin de grillage pour réparer une moustiquaire. Et de peinture.

– Bien sûr.

Il fit signe à Grady de le suivre à l'extérieur, vers un autre bâtiment où était stocké le bois de construction. La vue des piles bien ordonnées de planches de pin eut un effet rassérénant. Même l'odeur chimique des panneaux d'aggloméré lui procurait une sensation apaisante. Un écriteau juste au-dessus d'une palette vide précisait : *NAVRÉ, PAS DE BOIS TRAITÉ SOUS PRESSION JUSQU'À NOUVEL ORDRE*.

Grady repensa au tas de bois dans le jardin de Dalita et Lorelei.

Il prit son téléphone et envoya un message à Dalita.

Hey, vous avez une bêche ?

L'homme réapparut avec le grillage sous le bras.
– Autre chose ?
– Oui, mais je peux le trouver moi-même, merci.
– Entendu. Je vais déposer ça sur le comptoir.
L'homme s'éloigna et le téléphone de Grady vibra.

C'est-à-dire ?

Grady sourit.

Je suis à la quincaillerie. Tu as besoin de quelque chose ?
Non. Je suis à la maison, viens déjeuner si tu veux.

Grady trouva de l'apprêt, de la peinture blanche, quelques pinceaux. Il apporta le tout au comptoir et fit un deuxième tour de magasin à la recherche d'une bêche. Il y en avait une dans le garage de Minton, mais il n'avait pas pensé à la prendre avec lui. C'était l'occasion d'en offrir une à Dalita et Lorelei, flambant neuve.

Au passage, il attrapa le dernier bidon de vernis imperméabilisant Thompson's Waterseal. Dalita avait dit qu'elle en avait acheté, mais un bidon de plus, ce ne serait jamais de trop. Il pourrait toujours en avoir l'usage chez Minton. Les filles allaient également avoir besoin de quelque chose pour protéger toutes les parties de l'aire de jeux qui seraient en contact direct avec le sol. Il opta pour du goudron de toiture et ajouta à son panier des brosses résistantes pour l'appliquer. La facture réglée, le gérant l'aida à porter ses achats jusqu'à son pick-up.

– Je le reconnais, dit-il en examinant l'autocollant du pare-chocs.

– Il appartenait à un vieil ami, s'empressa de répondre Grady, en se calant dans le siège avant. Merci, mon frère. *Mahalo*.

CHAPITRE 54

Les enfants jouaient dans l'allée avec un gros camion de pompiers en plastique, Paolo était au volant tandis que sa petite sœur le poussait.

– Sacrée équipe !

Grady bondit de son pick-up et adressa un *high five* au gamin.

– Ta mère est là ?

Stella se précipita dans la maison en criant.

– Momalita ! C'est le monsieur de la dernière fois !

Grady prit la bêche, sa boîte à outils, les bidons de vernis et de goudron et les déposa sur le sol. Dalita s'avança sur le trottoir, une main en visière pour se protéger du soleil.

– Quel monsieur ? Oh, ce monsieur.

Elle secoua la tête.

– C'est à peine un homme, alors de là à l'appeler monsieur… Mon fils Tim est là. Il va t'aider à porter tout ça.

– Pas de problème, je m'en occupe.

Dalita examina le visage de Grady d'un air suspicieux.

– Que t'est-il arrivé ? Tu t'es battu au Fitzie's ?

– Je me suis cogné la tête contre le cadre de la moustiquaire. J'ai dû aller à la quincaillerie acheter de quoi la réparer. J'en ai profité pour te prendre quelques trucs.

Grady désigna ses achats.

– Plus de WaterSeal, au cas où, et… hey ! Fais attention, toi !

Il retira la bêche des mains de Paolo, qui était à deux doigts de la balancer sur sa sœur, et la tendit à Dalita.

– Tu vas avoir besoin de tout ça, si tu veux mettre un enduit sur le sol. Et ça, ajouta-t-il, ça te sera utile également.

Il tenait le bidon de goudron d'une main, et de l'autre un pack de six de PBR, qu'il avait acheté en chemin.

– Le WaterSeal, c'est bien pour la pluie, mais ça ne sera d'aucune aide pour le maintien de la structure. Enterrer les poteaux ne suffit pas, il faut mettre du goudron.

Il se pencha vers Stella.

– Sinon, tout va basculer dès que tu grimperas dessus.

Stella lui répondit avec un sourire malicieux.

– Oh oui !

– Ils adoreraient, figure-toi.

Dalita prit le pack de six et entra, suivie de près par Grady. Elle rangea la bière dans le réfrigérateur puis ils se dirigèrent vers le jardin.

– Je ferais mieux d'utiliser ces planches pour les frapper avec. Ce serait plus rigolo. Pas vrai, les enfants ?

Paolo et Stella coururent vers la pile de planches. Ils entreprirent d'en tracter une à travers la pelouse. Lorelei sortit, suivie d'un adolescent baraqué vêtu d'un T-shirt court The Hu et d'un short cargo.

– Hé, ça suffit, vous deux ! cria-t-elle.

– Stella, va plutôt nourrir tes lézards. Il y en a un qui est en train d'essayer de manger le gecko. Et Paolo, c'est ton tour de nettoyer la litière du chat, je te rappelle.

Stella poussa un cri de joie, ou de consternation, et les deux gamins s'engouffrèrent à l'intérieur de la maison. Tim, l'adolescent, se tenait à l'ombre et évitait tout contact visuel avec Grady. Il avait l'air de faire de l'exercice, les muscles de ses bras et de son torse étaient déjà bien définis, mais son visage avait gardé une certaine douceur – il devait être un tantinet rondouillard il n'y avait encore pas si longtemps. Il avait de grands yeux sombres et des cheveux noirs bouclés, comme ceux de sa mère, qui lui tombaient sur les épaules. Un brave gars qui se faisait probablement un peu malmener par les autres garçons de son âge, même si Grady n'avait aucun doute sur le fait que si Lorelei et Dalita venaient à l'apprendre, les uns et les autres auraient droit à une raclée en bonne et due forme.

– Je m'appelle Grady.

Grady avança sa main, puis se ravisa.

– Désolé, j'oublie à tous les coups.

– Il n'a pas le covid.

Dalita se tourna vers son fils.

– Il était en quarantaine. Grady, je te présente Tim.

Tim leva timidement la tête pour passer Grady au scanner, remarquant l'œuf d'oie sur son front.

– Ravi de vous rencontrer.

Il avait une voix stridente et enfantine.

– Tout le plaisir est pour moi.

Grady regarda Dalita.

– Bien, où est la notice de montage ?

Ils retournèrent à l'intérieur, où Stella était penchée sur un petit terrarium, la mine ravie.

– J'ai regardé Kuku le manger, dit-elle sans lever les yeux. Sa queue dépassait de la bouche de Kuku.

Tim jeta un coup d'œil lui aussi.

– Sympa.

– Dégoûtant.

Dalita farfouillait dans une pile de feuilles de papier.

– C'est parti, annonça-t-elle en brandissant enfin le sac de congélation dans lequel était glissée la notice.

Grady prit connaissance des instructions et examina le matériel d'accompagnement – vis, boulons, charnières, crochets de fixation, poignées de sécurité, attaches de balançoires. Dalita l'observait attentivement.

– Que fait-on si on n'a pas les bons outils ?

– On fait avec.

– Tout est censé être prédécoupé et prémesuré.

Dalita commença à trier les planches.

– Et numéroté.

– Ouais, eh bien, on va s'en assurer. Mieux vaut prévenir que guérir. Personnellement, je suis très porté sur la partie prévention. Tim, t'es partant ?

Ce dernier hocha mollement la tête.

– Ok. Ton travail consiste à parcourir cette liste pour t'assurer que tout est bien là. Les vis et tout le reste, et aussi chacune des planches.

Les heures qui suivirent furent consacrées à la préparation du chantier. Tim et Grady se relayèrent avec la bêche. Quand Lorelei sortit de la maison, elle loucha sur le front de Grady.

– J'espère au moins que ce n'est pas Lita qui t'a fait ça ?

– Il s'est mangé une « porte », expliqua Dalita en faisant des guillemets avec ses doigts. Tu as terminé ton appel sur Zoom ?

– Ouais. Le mariage aura bien lieu dans cette ferme, à Io. Les deux mariés, et les quatre témoins. Tous les six de Seattle. Ils disent qu'ils ont été mis en quarantaine. C'est mon premier mariage depuis avril, expliqua-t-elle à Grady. Enfin quelque chose à se mettre sous la dent. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ?

Elle se joignit à Dalita pour appliquer le vernis hydrofuge sur le bois et installer les planches une à une contre la façade de la maison pour les faire sécher au soleil. Stella et Paolo accouraient ponctuellement pour demander d'une voix suppliante l'autorisation de participer aux travaux.

– Allez vérifier qu'il n'y a pas d'araignées dans les trous des poteaux, leur ordonna Dalita. Et faites gaffe aux fourmis rouges !

Le vernis séchait en deux heures. Alors ils firent une pause. Les adultes étaient à la bière, Tim sirotait un Capri Sun. Les petits se passaient à tour de rôle Peanut qu'ils étouffaient de leurs bras potelés. Le chat avait l'air de s'être fait une raison. Le portable de Tim sonna. Une voix masculine, rauque, beuglant dans une langue inconnue de Grady. L'adolescent se dépêcha de regagner sa chambre.

– Heavy metal mongolien, précisa Lorelei. Ses amis et lui ont formé un groupe.

– Avaient formé un groupe, la reprit Dalita. Avant que le covid ne foute tout en l'air.

Elle soupira.

– Je suppose que je vais devoir le ramener chez son père.

– Prends les enfants avec toi. Grady et moi, nous nous chargerons de terminer le travail.

À la vue des outils et des planches éparpillés partout sur la pelouse, elle ne put se retenir de rire.

– Dans la mesure du possible, ajouta-t-elle.

– Quelqu'un pour nous conduire, Iko et moi, à Kahawai ?

Grady leva la tête. Tim se tenait dans l'embrasure de la porte, son téléphone toujours collé contre son oreille.

– Je vais vous emmener.

Dalita se leva.

– Stella, Paolo ! On y va !

– Noooooon, commença à gémir Tim.

– Condition sine qua non, le coupa Dalita. Sauf si ton père veut venir te chercher, bien sûr. Lor, je les emmène manger de la shave ice

après avoir déposé Tim, pour que Grady et toi puissiez continuer à bosser en paix. Grady, tu as déjà goûté la shave ice ?

– Qu'est-ce que c'est ?

– En gros, un granité, mais en mille fois meilleur. Dommage que le parcours de jeux ne soit pas prêt. Ce sera pour une prochaine fois.

CHAPITRE 55

Dalita et les enfants partis, Grady termina sa bière. Il était surpris de voir à quel point Lorelei était forte. Ce qu'il aurait davantage imaginé de la part de Dalita, qui avait bossé pour Minton. Lorelei avait des airs plus citadins, avec sa coupe courte vert émeraude, ses bijoux en os et son tatouage sophistiqué. Pourtant, elle soulevait les poteaux sans rechigner et maniait les outils avec aisance.

Le soleil de fin d'après-midi terminait sa course devant les papayers et s'abattait directement sur le duo acharné, qui ne ménageait pas ses efforts. Grady et Lorelei étaient en nage.

– Je crois que j'aurais bien aimé avoir un peu de granité sous la main, dit Grady en ôtant son T-shirt pour éponger son visage avec.

– On appelle ça de la shave ice ici, le corrigea Lorelei. Dalita a dû emmener les petits à la plage. Le père de Tim laisse son fils et ses amis répéter chez lui – il vit à la campagne, donc pas de voisins pour se plaindre.

– C'est bien que les rapports soient bons.

Lorelei acquiesça.

– C'est vrai. Mais ici, c'est obligatoire – tout le monde sait tout sur tout le monde. Et c'est mieux pour les enfants. Tu veux une autre bière ? Ou autre chose peut-être ? Je vais prendre un gin tonic.

Grady se délecta de la fraîcheur de la cuisine. Il prit une PBR. Lorelei n'y alla pas de main morte avec le citron et la glace de son cocktail. Elle pressa le verre contre sa joue tandis qu'ils observaient leur ouvrage depuis l'auvent, à l'abri du soleil.

– Ça se présente plutôt bien.

Lorelei leva son verre, qui tinta contre la canette de Grady.

– Ce serait resté en plan un bon mois si tu n'avais pas été là. Merci pour ton aide.

– Avec plaisir. J'étais content d'avoir quelque chose à faire. Je

devenais zinzin là-haut, à force de tourner en rond.

Il prit une autre gorgée.

– En toute franchise, je ne sais pas comment tu peux boire un truc pareil, dit Lorelei en retroussant le nez.

– Rien de mieux qu'une pibbah, répondit Grady en prenant l'accent du Maine. Prépare une pibbah et un jibbah. Une PBR et un joint, traduisit-il.

– Ça peut se faire, oui.

Lorelei repartit en direction de la maison et revint avec un joint bien roulé et une autre canette pour Grady.

Il examina le joint avec méfiance. Vu le trip qu'il s'était fait avec la gomme à la THC, il était sans doute préférable qu'il s'en tienne à la bière.

Cependant, un joint bien roulé et une bière bien fraîche partagés entre amis, un après-midi à Hawaï, c'était difficile à refuser.

– Merci, dit-il en prenant le joint entre ses doigts.

CHAPITRE 56

Installés à la table de pique-nique sous le parasol, ils fumèrent quelques lattes. Grady faisait face aux arbres. Il reconnut une petite volée d'oiseaux qui bavardaient entre eux tout en cherchant des insectes.

– Des moineaux de Java, dit-il en les pointant du doigt. N'est-ce pas ? Et lui, c'est un pinson des marais – juste à côté du tricycle.

– Si tu le dis, répondit Lorelei avec placidité. Raconte-moi un peu, que fais-tu de tes journées tout là-haut, chez Wes ?

– J'apprends à reconnaître les oiseaux.

Il sourit.

– Pas grand-chose, en réalité. J'ai l'impression de servir de baby-sitter à une grande maison. Et à une volière.

– N'est-ce pas ce que font les gardiens ?

– Je suppose.

Grady regarda le parcours de jeux.

– Mais quand je faisais ce genre de travail, avant, mes clients me donnaient toujours une liste, un programme. Wes n'est pas comme ça. Il n'est jamais là. C'est perturbant de s'atteler à quoi que ce soit sans avoir pu lui en toucher deux mots au préalable.

– Il passe son temps sur la pointe ?

– C'est ça. Tu y es déjà allée ?

– La seule personne que je connais à y être allée, c'est l'Oncle Honey.

– Le livreur ?

Elle fit oui de la tête.

– Il s'occupe des livraisons de Wes, mais à la base il était scientifique, il travaillait à Harvard. Il est venu ici il y a quelques années, pour des vacances. Il n'est jamais reparti. Aujourd'hui, il collabore avec une société de biotechnologie qui développe des

produits anti-moustiques. Nous n'avions pas de moustiques à Hawaï jusqu'en 1827 – année où un navire anglais a déversé des barils d'eau stagnante au large de Maui. Et ensuite, boom : la grippe aviaire s'est répandue sur tout l'archipel. Les populations d'oiseaux ont subi des pertes massives. Les moustiques étaient également porteurs de la dengue. On a eu une épidémie à Maui, il y a dix, peut-être quinze ans de cela. Raison de plus pour que l'anniversaire de la mort du capitaine Cook soit férié dans tout l'État. Mais les moustiques ne sont arrivés jusqu'à nous qu'au début des années 1900. Même topo que sur les autres îles : les espèces endémiques ont disparu. La société de biotechnologie avec laquelle travaille l'Oncle Honey prétend qu'il est possible d'éliminer les moustiques avec quelques modifications génétiques.

Lorelei haussa les épaules.

– Qu'est-ce que ça change, maintenant ? Wes aimerait installer une station de recherche sur la pointe. On peut faire beaucoup de choses, apparemment, à coups de millions de dollars.

Elle se leva, perturbée. Quelques minutes plus tard, elle rapporta une assiette d'ananas et de papaye coupés en morceaux qu'elle déposa sous le nez de Grady. Elle s'était servi un autre verre, rempli à ras bord.

– C'est une seule et même famille qui pendant des siècles s'est chargée de protéger Hokuloa, précisa-t-elle pendant que Grady commençait à picorer dans l'assiette de fruits frais. Ils n'étaient pas propriétaires terriens, comme le sont les *haole*, mais ils surveillaient l'île. Les gens étaient respectueux à l'époque. Il y avait rarement des problèmes. Mais les enfants de la famille en question ont commencé à déménager sur le continent. Certains sont morts. En quelques années à peine, il ne restait presque plus personne pour veiller sur Hokuloa. Au début du siècle dernier, c'est à une femme – Irma Ohelo – qu'est revenue cette responsabilité. Elle est partie à Hollywood. Là-bas, elle se faisait appeler Vera Ashanti. Elle est devenue une star du cinéma muet.

– Jamais entendu parler d'elle.

– Elle n'est pas restée dans les annales. Mais durant un court laps de temps, elle a été la crème de la crème. Elle a joué dans tout un paquet de films exotiques. Toujours les deux mêmes rôles : la princesse de la jungle ou la grande prêtresse. Jusqu'à ce qu'elle tombe

sur un vieux, du style riche comme Crésus, et l'épouse. Le couple s'est installé en Floride. À la mort de son mari, elle est revenue ici. Elle avait encore un droit sur le terrain, mais elle savait qu'à l'exception d'un petit cottage pour y dormir de temps à autre, construire sur la pointe était proscrit. Elle a fait creuser une route étroite – trop étroite pour la plupart des véhicules, en dehors du sien manifestement. Jamais personne ne se rendait là-bas. Cet endroit est trop précieux. Sacré. Tout le monde le sait. Wes n'a pas touché à la route, mais il a franchi un cap : il a construit. Personne ne sait véritablement quoi – j'ai entendu parler d'une grande maison. C'est illégal. Mais quand on a beaucoup d'argent…

Elle laissa sa phrase en suspens.

– Je sais qu'il a installé un grand portail pour empêcher quiconque de passer.

– Comment s'est-il retrouvé propriétaire de la péninsule ?

– Il en a hérité. Irma Ohelo n'avait pas d'enfants. C'est une histoire compliquée – je crois qu'elle n'avait pas rédigé de testament, donc un petit neveu nommé Otto est devenu propriétaire des lieux. Sa famille avait quitté la Grande Île pour L.A. C'était une filiation par alliance. Il avait de grands projets de développement, qu'il n'a pas concrétisés en dehors de la villa où vit Wes aujourd'hui. Otto n'y séjournait presque jamais, donc il l'a vendue à Niles Jarbash. À la mort d'Otto, son fils, Wes, a hérité de l'ensemble. Entre-temps, Niles et sa femme ont divorcé. Elle a récupéré la villa, que Wes lui a ensuite rachetée. Il a quitté L.A. pour s'installer ici définitivement. La première chose qu'il a faite après avoir reçu ses titres, c'est d'emprunter la petite route qui mène à la pointe, pour aller voir de plus près la cabane d'Irma. Il a tout de suite pris la décision d'y construire un complexe exclusif – hors du réseau du tourisme de masse, qui aurait dû comprendre une dizaine de villas luxueuses et un bâtiment séparé pour loger le personnel. Aucun véhicule ne devait y être autorisé. L'arrivée sur les lieux ne pouvait se faire qu'en bateau ou en hélicoptère. Il avait même choisi un nom – Kanaka Sun.

– Qu'est-ce que ça veut dire, Kanaka ?

– Homme, ou de manière plus générale : individu. Ça n'a pas vraiment de sens pour désigner un complexe touristique, mais Wes est comme ça… Il avait engagé un graphiste pour créer un logo, commandé des uniformes pour ses équipes, rencontré des

investisseurs. Et puis, pouf !

Lorelei sourit.

– Il s'est avéré que rien de tout cela n'était possible. Irma avait placé toute la péninsule sous contrat de protection. Elle aurait pu en faire don au reste de l'île, mais elle voulait que personne ne fréquente la pointe, pour qu'elle reste intacte.

– Ce qui est le cas, non ?

– Comme je te l'ai dit, on m'a raconté que Wes avait fait construire une villa. Il ne l'a pas fait tout seul – il a dû embaucher du monde. Beaucoup de monde.

– Il aurait le droit de vendre le terrain ?

– Non. Le terrain doit rester dans la famille. Or il n'y a plus de famille, mis à part Wes. Je lui accorde une chose – il n'a pas fait d'esclandre ni de caprice de milliardaire quand il a appris que son projet tombait à l'eau, déclara Lorelei avec une admiration cependant plus que modérée. Et comme je te l'ai déjà dit, il est obsédé par les oiseaux.

Grady s'illumina.

– Ça, je peux le comprendre. C'est grâce à eux que je ne perds pas la tête. Ça doit être la même chose pour Wes, ajouta-t-il en riant. Il m'a dit que sur la pointe, il avait vu des sucriers. Une espèce de passereaux qui partout ailleurs s'est éteinte il y a plusieurs décennies. Où trouve-t-il les oiseaux qu'il garde dans sa volière ?

– Aucune idée. Il est rigoureusement interdit de les attraper, mais les riches ont leur propre système de lois. Il a pu trouver des œufs et les élever lui-même. Un processus très complexe. Peut-être a-t-il d'ores et déjà établi une colonie de reproduction ? Quoi qu'il en soit, tous ces oiseaux en cage ne devraient pas y être. Ce ne sont pas des animaux de compagnie.

Grady se décala, décontenancé. Il avait cru que les oiseaux pourraient être un sujet de conversation neutre. De toute évidence, il s'était trompé. Ils gardèrent tous deux le silence. Puis Grady prit une grande lampée de bière et demanda :

– Pourquoi Dalita déteste-t-elle tant Leonardo Sanchez ?

– Je pense que personne n'apprécie vraiment Leonardo, pas après ce qu'il a fait.

– Tu veux parler des lycéennes ?

– Et d'autres choses aussi. Mais les lycéennes, c'était de loin la pire

de toutes. Comment sais-tu tout cela ?

– Je l'ai lu sur un site internet. Un vieux scoop, mentit Grady. Que penses-tu qu'il lui soit arrivé ?

– Je n'en sais rien. Mais je sais que certaines personnes ne verseront pas une larme sur sa mort.

– Selon toi, il est mort ?

– Je ne l'affirmerais pas avec certitude. Mais bon… il a disparu alors qu'il faisait du surf. Ils ont retrouvé sa planche mais pas lui. Tout pousse à croire qu'il s'est noyé ou qu'il a croisé un requin.

– Tu ne trouves pas ça bizarre que lui et Jessica Kiyoko aient disparu en même temps ?

Lorelei inclina le visage et le regarda fixement.

– Bizarre comment ?

– Ils ont disparu tous les deux. Lui a un passif assez lourd avec les femmes, non ? Il s'occupait des filles et tout. Qu'il ait été signalé disparu le même jour que Jessica m'intrigue.

– Et donc, ce serait quoi ton hypothèse ?

– Je ne sais pas exactement…

Le regard intense de Lorelei le mettait de plus en plus mal à l'aise.

– Mais il pourrait être lié à la disparition de Jessie.

– Ils ne se connaissaient même pas.

– Ils avaient des fréquentations en commun.

Cette fois, il prit le temps de choisir ses mots.

– La personne qui hébergeait Jessie – Raina Mayhew. Elle a fait partie des filles entraînées par Sanchez, quand elle était au lycée.

– Comment se fait-il que tu sois au courant de tout ça, Grady ?

Il aurait voulu continuer à mentir. Au lieu de quoi, il se mit à fixer la table et dit :

– Je lui ai parlé. À Raina. J'ai vu un un avis de recherche avec son numéro de téléphone portable et je l'ai appelée.

– Tu as contacté la police ? Et elle, est-ce qu'elle l'a fait aussi de son côté ?

– Moi, non. Elle, je ne peux pas te dire. J'en doute.

La porte s'ouvrit derrière eux. Dalita tenait un sac rempli de provisions.

– Où sont les enfants ? demanda tout de suite Lorelei.

– J'ai croisé Suze et ses mômes au Mak Supe. Ils allaient à Kahawai. Je lui ai confié Stella et Paolo. Elle va les ramener bientôt.

Et devinez quoi ?

Elle se tourna vers Grady.

– Ta copine, la fille de l'avion – ils savent qui est le type avec le sweat à capuche, celui sur la photo. Donne-moi juste une minute et je te raconte tout.

CHAPITRE 57

Dalita les rejoignit, un verre de vin blanc à la main.

– J'ai raconté à Suze que tu connaissais cette fille, Jessica. Son frère travaille dans la police, comme répartiteur. Autant dire qu'il entend des rumeurs tous les jours. Le type sur la vidéo de surveillance est allé de lui-même au commissariat – tu le connais, Lor : Django Russo.

– Django ?

– Ouais. Mais il n'a rien fait de mal. Quelqu'un lui a signalé qu'il apparaissait sur cette vidéo, alors il l'a regardée et il a dit « en effet, c'est bien moi ». Django est sorti du Fitzie's peu de temps après la fille. Il a dit qu'il voulait garder un œil sur elle – elle semblait ivre et il ne la reconnaissait pas, donc il a supposé que c'était une touriste susceptible de se perdre. Comme, finalement, elle avait l'air de savoir où elle allait, il est rentré chez lui.

– Mais personne n'a plus entendu parler d'elle ensuite, l'interrompit Grady.

Dalita secoua la tête.

– Ça ne fait à peine que quelques jours !

– Sept ! Une semaine complète.

– Regardez-moi qui les compte, les jours !

Dalita fit claquer sa main contre sa cuisse.

– Tout ça commence à t'obséder un peu trop, tu ne crois pas ? Tu as toi-même reconnu que vous n'aviez fait qu'échanger quelques mots dans l'avion.

– Et au moment de récupérer nos bagages.

Dalita se pencha au-dessus de la table.

– Je compatis avec le chagrin de la famille de cette fille – il y a de quoi devenir fou. Mais toi, tu n'es pas de sa famille, Grady. Et elle peut encore être retrouvée.

– Si ce n'est pas le cas, son nom sera inscrit sur ce putain de bunker avec tous les autres, répondit-il. Et donc, ton pote Django – il avait un alibi ?

– Oui. Son colocataire s'est porté garant pour lui – ils ont joué ensemble à *Fortnite* jusqu'à trois heures du matin. La police a vérifié les horaires de connexion, tout colle.

Sa voix se fit plus douce.

– Ils la cherchent, Grady. Mais ni toi ni moi ne pouvons faire quoi que ce soit, à moins que tu n'aies des informations à leur communiquer.

Un sentiment de malaise envahit soudain Grady. En à peine quelques secondes, l'après-midi ensoleillé qu'il avait savouré jusqu'ici s'était complètement assombri.

– Grady, tu vas bien ?

Dalita ne le lâchait pas du regard. Il attendait que la nausée s'estompe pour parler. Il ferma les yeux, les rouvrit. La nausée était toujours là.

– Il faut que je te dise quelque chose, Dalita.

CHAPITRE 58

Il expulsa les mots comme si son corps en avait été malade. Il exposa à Dalita et Lorelei le récit complet des événements : comment il s'était retrouvé défoncé avec la gomme à la THC, l'entorse à la quarantaine quelques heures avant la fin, la cabane de Leonardo Sanchez. Il leur raconta ce qu'il avait entendu sur la plage et ce qu'il avait trouvé dans le sable, sans oublier le chien sauvage, la grotte vandalisée, les crabes fantômes et le globe oculaire. L'épisode de la grotte vandalisée sembla les saisir à la gorge.

– Le *ki'ipōhaku* a été volé ? pesta Dalita. Avec un putain de *marteau-piqueur* ?

Lorelei jura d'une voix tonitruante. Grady sursauta.

– Il faut absolument que tu contactes le département de la conservation, insista-t-elle.

– Tu crois ?

Lorelei lui lança un regard aussi dédaigneux que condescendant. Grady crut mourir de honte. Il avait été si obnubilé par la peur, son obsession à vouloir retrouver Jessica, la culpabilité de ne rien avoir dit à la police concernant ce qui ressemblait à s'y méprendre à un meurtre qu'il ne lui était même pas venu à l'esprit de prévenir qui que ce soit au sujet de la grotte.

– Je vais le faire, balbutia-t-il. Je vais les appeler.

Il évita le regard de Lorelei.

– Les gens de la conservation, pour leur signaler un acte de vandalisme.

– Je vais te donner le numéro. Tu as autre chose à nous confier ?

Il termina sur la silhouette canine, la nuit où il s'était fracassé le crâne contre la porte. Puis il se tut. Il regarda successivement Dalita et Lorelei.

– Alors ? Je deviens complètement fou, c'est ça ?

Aucune des deux ne fit de commentaire. Aucune des deux n'avait pour autant l'air de penser qu'il était fou.

– Si j'ai bien suivi, tu as entendu quelqu'un crier. Une femme. Ensuite, tu as entendu quelqu'un d'autre se faire attaquer. Un homme, résuma Lorelei.

Grady acquiesça.

– Bien.

Lorelei prit une gorgée de son cocktail.

– Mon oncle Wei dirait que tu as vu l'esprit d'un chien. Que tu l'as entendu. Il y en a beaucoup à Hawaï. Et beaucoup d'histoires – des légendes urbaines – circulent aujourd'hui encore à propos de l'esprit d'un chien particulièrement dangereux, un esprit cannibale.

– Le Kaupe, dit Grady. J'ai vérifié sur Internet. Il y a un lien avec le mot « kapu » ?

– Non. Les deux mots se ressemblent mais n'ont rien à voir l'un avec l'autre. *Kapu* signifie « tabou ». On l'utilise pour parler de ce qui ne se fait pas, ou d'un endroit où l'on ne va pas. Ça veut aussi dire « sacré ». On voit encore des panneaux un peu partout avec écrit « kapu ». Ils sont au moins aussi nombreux que les panneaux « stationnement interdit ». C'est du folklore, doublé d'un peu d'humour même si ce n'est pas qu'une blague. C'est une marque de respect. Le Kaupe, c'est un *kupua* – un être surnaturel. Il attire les gens avec sa voix, en leur faisant croire que quelqu'un est en danger. Dès que vous arrivez à la rescousse, il vous saute dessus et vous dévore.

Elle continuait de siroter son gin.

– J'ai étudié la littérature populaire et les traditions orales à l'UH – les mythes, les histoires qu'on nous racontait enfants. Nombre d'entre elles ont été importées par les immigrants japonais. Mais certaines sont plus anciennes et se transmettent de génération en génération depuis plus de mille ans. Notamment celle des esprits des chiens. Avec le temps elle a subi quelques modifications. Avant, ils n'étaient pas censés quitter leur maison ancestrale, à Waikiki. Aujourd'hui on les aperçoit sur le bord de la route qui mène à Target, ou alors ils accompagnent les Marcheurs de Nuit dans leurs pérégrinations. Ils ont une apparence humaine, mis à part la queue, seul rappel de l'espèce canine.

Les pupilles de Grady se dilatèrent sous l'effet de la panique.

– Tu as entendu parler d'eux ? demanda Lorelei.

– Je… J'en ai vu. Des photos, sur Internet, bafouilla-t-il, réticent à l'idée d'évoquer de nouveau la grotte et les silhouettes gravées sur son plafond. Mais ce que j'ai aperçu la nuit, en sortant de chez moi, je ne sais pas… J'ai trouvé ça différent. Probablement parce que ça avait l'air tellement réel.

– Ça l'était sans doute.

– Je vais passer un coup de fil à Suze, pour voir comment elle s'en sort avec les enfants, annonça Dalita. Lor connaît à elle toute seule plus de *mo'olelo* que tous mes oncles et tantes réunis.

Grady aurait aimé pouvoir la suivre. Il garda les yeux rivés sur sa bière, conscient que Lorelei l'observait.

– Cette chose, se décida-t-il, le Kaupe. Elle veut me tuer ?

Il regretta immédiatement d'avoir posé cette question. Pas parce qu'il se sentait ridicule de l'avoir fait, mais parce qu'il avait peur que ce soit vrai.

– Difficile à dire. Les parents et les arrière-grands-parents de mon père ont une compréhension bien plus affûtée que la mienne de ces choses-là. Mon père est né ici – il est hawaïen et philippin, mais ma mère est de Chicago, du quartier de Roseland, plus précisément. Je n'ai jamais connu ses parents, ni personne d'autre de ce côté-ci de ma famille. Je n'y suis allée qu'une fois. Pourtant j'ai toujours eu envie de connaître mes ancêtres. C'est pour ça que j'ai étudié le folklore local. Ces créatures – les *kupuas* – si elles existent, il est évident qu'elles ne pensent pas comme nous. Elles sont imprévisibles, elles n'ont ni les mêmes priorités ni les mêmes préoccupations.

Grady était médusé. Est-ce qu'ils étaient vraiment en train d'avoir cette conversation ? Zeke aurait renchéri avec un surcroît d'enthousiasme et en posant plus de *weed* sur la table. Grady, lui, avait envie de se faire tout petit. Comme s'il entrait dans une église dont il ne connaissait aucun des paroissiens, aucun des dogmes en vigueur.

La curiosité de Lorelei allait croissante.

– Étrange. Qu'ils se manifestent auprès de toi, je veux dire. Je me demande s'ils peuvent nous distinguer – savoir qui nous sommes, d'où nous venons. Si nous sommes hawaïens ou non. J'ai toujours voulu voir une de ces créatures. Les Marcheurs de Nuit – ce que mon oncle m'en disait me terrifiait, mais j'étais fascinée.

Elle examina Grady plus attentivement.

– Je ne pense pas qu'il veuille te tuer. Il l'aurait déjà fait sinon.

– Merci, répondit Grady d'une voix fragile.

– La péninsule est restée vierge tout ce temps parce que son *kupua* veillait sur elle, silencieusement, sans avoir besoin de se réveiller – comme le Haleakalā. Mais quelque chose l'a tirée de son long sommeil. Quelque chose, ou quelqu'un.

– Moi ?

Elle le gratifia d'un léger sourire en coin.

– Je doute que tu aies autant d'importance. Je pensais plutôt à Wes. Ou à celui qui a volé le *ki'ipōhaku*. Toi, tu pourrais être un intermédiaire.

Il allait répondre, mais resta finalement muet comme une carpe. Y avait-il la moindre probabilité que tout cela soit vrai ? Il aurait aimé se convaincre du contraire, mais cela revenait à dire qu'il nageait en plein délire, ou qu'il traversait une phase de dépression.

C'est ce qui s'était produit pour son père, après tout. Ses forces mentales avaient fini par céder, et il s'était donné la mort.

Il chercha à lire sur le visage de Lorelei. Elle ne le regardait pas comme l'on regarde un fou. Elle le trouvait peut-être arrogant, complaisant, désemparé, mais pas fou.

– Comment ça un intermédiaire ? articula-t-il lentement.

Avant qu'elle n'ait le temps de répondre, Dalita déboula, la mine crispée, brandissant fermement son téléphone.

– C'est Tim. Il dit qu'ils ont trouvé un corps sur la plage.

CHAPITRE 59

Les minutes qui suivirent furent rythmées par une rafale de pings. Dalita envoyait frénétiquement des textos à son fils et lisait ses réponses à haute voix.

– Son père les a conduits, lui et ses copains, à Kahawai. Je n'aime pas qu'il aille traîner là-bas, expliqua-t-elle. L'année dernière, il y avait un trafic d'héroïne et de fentanyl dans le coin. Je ne peux pas m'empêcher d'y penser. Son père est plus relax depuis qu'ils ont coffré le type qui vendait la dope.

– Est-ce que Tim va bien ? demanda Lorelei.

– Il dit qu'ils vont bien. Il est avec Bobby Lee et Sando. De braves garçons, précisa-t-elle à l'intention de Grady. Un surfeur – Akira, le barman du Low Tide – a repéré un corps qui flottait dans l'eau et a appelé les secours. Un type est arrivé sur un Jet Ski avant l'ambulance, il a ramené le corps sur le rivage. La police est sur place, ils interrogent tout le monde.

L'esprit de Grady était survolté. *Pas Jessie, pas Jessie, je vous en prie*. Il ne croyait pas en Dieu – il savait à quel point il était futile de le supplier. Il n'était pas non plus censé croire aux créatures qui attirent votre attention en hurlant comme une femme en péril. Mais il était prêt à revenir sur certaines certitudes – l'une d'entre elles, du moins, méritait d'être un tant soit peu remise en question.

– Ils savent si c'est un homme ou une femme ? demanda-t-il. Le corps ?

– Tim ne l'a pas précisé. Ou, non – il dit qu'Akira a d'abord cru qu'il s'agissait de Leonardo. Donc je suppose que c'est un homme.

Dalita leur tendit l'écran pour leur montrer la photo envoyée par Tim. Des silhouettes en uniforme disposées en cercle sur la plage, quelques passants éparpillés çà et là. Grady colla son nez à l'écran.

– Tu penses que c'est Leonardo ?

– La police ne dira rien tant que la famille ne sera pas informée.

Grady passa ses deux mains dans ses cheveux. Il fallait qu'il parte d'ici. Qu'il monte dans son pick-up et file jusqu'à cette plage, pour voir le corps par lui-même. Il espérait que ça allégerait le poids de sa culpabilité.

– Je dois y aller.

Il se leva.

– Merci encore pour le déjeuner.

– Merci à toi.

Dalita éteignit l'écran de son téléphone. Elle mit un point d'honneur à lui sourire.

– Tu as installé tout le parcours de jeux. Lor et moi n'aurions pas pu le faire en une après-midi. Ça nous aurait bien pris un mois.

– Ça nous aurait pris un an.

Lorelei posa une main sur le bras de Grady.

– Tu reviens dîner d'ici quelques jours ? On pourra s'installer dehors.

– Ce serait super, répondit-il avant de les saluer.

Il traversa toute la ville. S'arrêta devant le centre commercial. Tout était fermé sauf un petit café, dont la porte était maintenue ouverte par une pancarte sur le trottoir.

NOUS SOMMES OUVERTS !
NOTRE CAFÉ EST LE MEILLEUR DE L'ÎLE
VOUS N'AVEZ QU'À DEMANDER :
N'IMPORTE QUI VOUS LE DIRA

Grady mit son masque et se hâta d'entrer. Il avait besoin de se vider la tête. La tenancière – japonaise – le salua avec enthousiasme.

– Quelle belle journée !

– C'est le cas de le dire.

Il n'avait pas encore vu de journée qui ne le soit pas. Il patienta pendant qu'elle réchauffait le lait pour son latte. Une tablette ouverte sur la page d'accueil du site web de l'*Island Pilot* était posée sur le comptoir.

FLASH INFO : UN CORPS RETROUVÉ À KAHAWAI

– Et voilà pour vous.

La femme lui tendit son latte, jetant un œil à la tablette.

– Ils ont trouvé un homme sur la plage.

– Ils sont certains que c'est un homme ?

Grady régla avec sa carte de crédit, et laissa à la femme un pourboire de cinq dollars.

– Ma sœur dit que c'est un jeune homme, et qu'il avait disparu depuis longtemps. Il avait eu des ennuis avec ces gens, près de l'ancien lycée. Il vivait dans un bus scolaire.

Elle essuya ses yeux avec une serviette en papier.

– Cet endroit est mauvais.

– Kahawai ?

– L'ancien lycée, mais Kahawai aussi. Cette plage était si belle avant – quand on était plus jeunes, on y passait tout notre temps. C'était des heures de cercles de tambour, de surf. Jusqu'à ce que les eaux de ruissellement de la plantation d'ananas se déversent partout et atteignent le rivage. La pollution a causé de nombreuses pertes. Les poissons, le corail – les eaux de ruissellement ont tout décimé sur leur passage. La plage a été condamnée pendant un long moment. Ça remonte, tout ça. Ensuite ils ont fermé la plantation et l'ont nettoyée de fond en comble. Dire qu'à une époque on pouvait boire ces eaux. Mais je vous embête, peut-être que vous savez déjà tout ça.

– Du tout.

Il s'éloigna du comptoir et baissa son masque pour boire son latte.

– C'est délicieux.

– *Mahalo*. C'est le meilleur café de l'île. Pas besoin d'essayer de vous convaincre, les faits parlent d'eux-mêmes.

Elle désigna le trottoir vide d'un signe de la main.

– Je continue à avoir des clients. Mais les après-midi passent plus lentement. Comme tout, à cause du covid. Vous êtes en voyage ?

– Oui. Je viens du Maine.

– J'y suis allée une fois, en Arcadie. C'était magnifique.

L'air surpris de Grady l'amusa.

– J'ai fait une croisière jusqu'à Terre-Neuve. Vous venez ici. Nous allons là-bas. Tout va revenir à la normale. Ce sera bientôt terminé.

Elle regarda de nouveau la tablette.

– Il y a déjà eu un mort à Kahawai, au printemps dernier. Mais c'était à cause d'une crue. Cette fille qu'ils ont retrouvée dans la forêt, elle a eu de la chance.

– Quelle fille ?

– Une fille de Li'ulā qui était partie randonner et qu'on a cherchée pendant près de deux semaines. Une native de l'île. Elle voulait aller à la cascade et elle est tombée dans le bassin de Pohihihi. Deux semaines, qu'elle y est restée. Quel enfer. Encore heureux qu'il ne se soit pas mis à pleuvoir : elle se serait noyée. Ces bassins, il faut s'en méfier. Ravie d'avoir pu discuter avec vous, conclut-elle en lui tournant déjà le dos. Passez une bonne journée.

– Vous aussi.

Il s'arrêta dans l'embrasure de la porte.

– Cette plage, Kahawai – on met combien de temps pour s'y rendre ?

– Une demi-heure. Tout est à une demi-heure, sauf la pointe. Mais c'est défendu d'y aller.

CHAPITRE 60

La chaussée disparaissait de façon abrupte mais la route continuait dans le sable, jusqu'à un muret de pierres noires et rugueuses. Au-delà du muret s'étirait un parking avec une dizaine de fourgonnettes et de voitures en piteux état, un van Westfalia et une tente pop-up qui jouxtait une vieille Airstream. Il y avait aussi deux véhicules de police, dont un avec ses feux bleus allumés, et une ambulance. Deux flics discutaient avec les ambulanciers – des gars robustes et intimidants, avec des lunettes de soleil et de solides bottes noires. Une légère pointe de jalousie s'empara de Grady. Il n'aurait jamais réussi à trouver sa place au sein d'une telle équipe. Ils ressemblaient à des videurs de boîte de nuit ou à des gardes du corps.

Il se gara, descendit de son pick-up et balaya la plage du regard, sans trop savoir ce qu'il cherchait. Le corps était caché sous une bâche blanche. Les policiers avaient dressé un périmètre de sécurité avec de l'adhésif jaune, mais, mis à part une petite grappe de curieux, tout le monde semblait s'en être rapidement désintéressé. Les surfeurs chassaient les vagues et les hommes d'âge mûr avaient repris le cours de leur promenade et de leurs discussions le long du rivage. Un golden retriever traversa le parking, déclenchant la colère d'un des policiers qui se mit à hurler sur son propriétaire.

Grady marcha jusqu'à l'océan, attirant au passage l'attention d'un flic. Il resta au bord de l'eau à admirer les surfeurs pendant quelques minutes, debout. La sueur coulait sur son front encore meurtri, elle lui picotait la peau. Il ajusta sa casquette. Il se retourna et se dirigea vers un gros rocher noir à l'extrémité de la plage. Il avait les bras endoloris par les efforts de l'après-midi, tout ce bois qu'ils avaient dû soulever.

– Hey ! lui cria quelqu'un.

Il n'avait pas remarqué les trois silhouettes devant le rocher. Il baissa ses lunettes de soleil. Deux gars et une fille, avec une glacière à

leurs pieds. Les trois zozos de ce matin, dont ce Scotty qui avait tenté de l'effrayer. La fille avait mis un chapeau et une ample chemise blanche. Scotty avait toujours son sarong et son regard délirant. L'autre type, celui à la coupe courte, portait des lunettes de soleil, mais Grady sut d'instinct que son regard n'avait rien d'amical.

La fille avait les mains sur les hanches et la tête inclinée sur le côté. Grady aurait voulu disparaître sous terre. Il la regarda elle, regarda les deux autres, leva le menton – pour leur montrer qu'il avait reçu le message : il n'était pas le bienvenu – et fit demi-tour vers le parking.

– Hey !

Le type avec la coupe en brosse revint à la charge.

– Le pick-up là-bas, il est à toi ?

Grady se figea. Est-ce que quelqu'un avait essayé de s'y introduire ?

– « Drive with Al. »

Le type avança vers lui.

– C'est le tien ?

Grady ne répondit pas. L'homme empestait le rhum et la *weed*. Pour autant il avançait d'un pas assuré, ce qui n'aurait pas été possible s'il avait été saoul ou défoncé. Il avait la même démarche que les gars de l'équipe de lutte du lycée de Grady et il le toisait, ostensiblement. La fille le rappela à l'ordre.

– Chris.

Chris l'ignora. Il continuait de toiser Grady.

– Tu travailles pour lui. Pour Minton, sur Hokuloa Road.

Il remonta ses lunettes pour mieux voir Grady. Son bleu au front le fit ricaner.

– Je vois que je ne suis pas le premier, dit-il.

Il se jeta sur lui avec une telle rapidité que Grady n'eut même pas le temps de cligner des yeux. Son poing atterrit tout droit sur son estomac, juste sous ses côtes. Grady suffoqua. Ses lunettes volèrent. Il se redressa à toute vitesse, essayant d'esquiver le deuxième coup envoyé par Chris, dans son épaule cette fois. Grady retomba sur le sable, ses deux mains protégeant son abdomen.

– Chris !

Sa vision était trouble. La fille au-dessus de lui avait empoigné le bras de Chris et regardait en direction des flics.

– Allez, tu sais que ce n'est pas lui.

– J'en ai rien à foutre. Il bosse pour Minton.

La fille réussit à l'éloigner. Grady s'était mordu la lèvre, il pissait le sang. Il resta allongé jusqu'à retrouver son souffle, puis se releva délicatement. Sous le soleil de plomb, il posa la main sur son torse, fit descendre ses doigts le long de ses côtes. Rien de cassé, heureusement.

– Putain, murmura-t-il.

Il récupéra sa casquette, ses lunettes de soleil – qui avaient survécu à l'assaut. Chris, la fille et Scotty étaient toujours en position près du rocher. Ils le surveillaient. Grady jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Un flic observait la scène. Grady leva la main pour signaler que tout allait bien, juste un *haole* de plus qui se faisait tabasser sur un parking. Il n'avait aucune idée de ce qui venait de se passer, ni de pourquoi, mais il savait que la police n'arrangerait pas les choses.

Il avança vers son pick-up, vérifiant par intermittence si les autres le suivaient. Chris ne le lâchait pas du regard, les bras croisés. La fille était assise sur le siège conducteur du van.

– Chris ! cria-t-elle. Ramène-toi.

Oui, c'est ça, pensa Grady, *ramène-toi*. Il envoya un coup de pied rageur dans une pierre. Il n'avait pas fait un mètre qu'on lui attrapait le bras.

– Je sais ce que tu as vu.

C'était Scotty. Le vent agitait ses cheveux blonds emmêlés. Il était si mince que ses côtes menaçaient de lui transpercer la peau, comme une mine de crayon sur du papier si l'on appuie un peu trop fort. Il était plus jeune que Grady. Il avait une peau épaisse, couleur de brique à cause du soleil et du sel. La chair autour de ses yeux était meurtrie, presque calcinée.

– Sur Hokuloa Road. Je l'ai vu moi aussi.

Sa voix était presque juvénile. Possible qu'il ait moins de vingt ans, voire qu'il sorte tout juste de l'adolescence. Mais tout ce qui était jeune en lui avait brûlé comme dans un incendie. Grady n'avait jamais vu des yeux d'un gris aussi pâle.

– Je sais ce que tu as vu, répéta-t-il. À moi aussi, il m'a parlé.

Sans ciller, il ouvrit la bouche de plus en plus grand, comme la dernière fois, la tête renversée en arrière. Tellement loin que Grady pouvait voir ses dents, y compris les trous là où il en manquait. Grady voulut reculer mais il était pétrifié. Il était hypnotisé par la langue

gonflée de Scotty, sa gorge, et puis autre chose, quelque chose qui sortait de sa gorge, avec de longues jambes décharnées qui se contractaient contre ses lèvres brunes.

Non. C'était impossible. Grady frappa l'air d'un mouvement brusque et se mit à courir, ses pieds glissant sur le sable. Il manqua de trébucher, mais il se rattrapa, se retournant sur Scotty qui n'avait pas bougé, les bras ballants, sa bouche noire grande ouverte en un cri mutique tandis qu'il fixait le soleil.

CHAPITRE 61

Grady fit une halte à l'ombre d'un grand panneau métallique. Il essayait de retrouver sa respiration tout en luttant contre l'envie de vomir. *C'était quoi, ce bordel ?*

Hors d'haleine, il se résolut, avec appréhension, à regarder la plage. Scotty était dans l'eau, il riait tout seul, frappant les vagues du plat de la main.

Personne sur le parking ne prêtait attention à Grady. Il retira ses lunettes de soleil, se frotta les yeux et s'essuya la bouche avec sa manche. Le sang coulait en continu.

Il s'approchait de son pick-up lorsqu'il entendit des pas – quelqu'un qui courait derrière lui. Il se retourna. Il se détendit sur-le-champ, desserrant les poings.

– Raina. Salut.

À la vue du visage de Grady, elle fronça les sourcils.

– Tout va bien ?

– Ouais.

Il épousseta son épaule.

– À part ce trou du cul qui vient de me cogner comme une brute.

Raina lança un regard furtif vers Scotty, l'eau lui arrivait maintenant au niveau des genoux.

– Pas Scotty ?

– Non, son ami. Un grand gars, avec une sale gueule – Chris. Tellement laid que même un chien aurait peur de s'en approcher. Apparemment, il n'aime pas mon pick-up. Enfin, celui de Minton, rectifia Grady.

Il regardait l'océan, toujours perturbé par ces satanées jambes dépassant de la bouche du jeune homme.

– Il s'appelle vraiment Scotty ?

– C'est comme ça que tout le monde l'appelle. Tu sais, comme dans

Star Trek. « Téléportez-moi, Scotty. » Son vrai nom, c'est Lucas. C'était un gentil garçon. Mais il a beaucoup changé depuis deux ans. On ne sait pas ce qui lui est arrivé. Il dit qu'il a été kidnappé par des aliens et des monstres. C'est devenu un cas désespéré.

– En tout cas, son pote est un vrai connard.

– Chris n'est pas un sale type. Sa petite amie et lui tentent de garder un œil sur Scotty. Ils font en sorte qu'il ne se mette pas en danger et lui apportent de quoi manger quand ils le peuvent. Tu lui as parlé, à Chris ?

– Non, je ne lui ai pas adressé un seul mot ! C'est ça qui est dingue. Il s'est ramené, il a parlé du pick-up, me demandant si c'était bien le mien. Puis, sans transition, il m'a frappé. Il n'a pas l'air de porter Minton dans son cœur.

– Personne n'aime vraiment Minton.

Elle voulut toucher son front.

– C'est lui qui t'a fait ça ?

Grady tressaillit. Que Dalita et Lorelei n'aiment pas Minton, il pouvait le comprendre, mais ce connard de Chris, et maintenant Raina – ça commençait à faire beaucoup. Et à devenir étrange.

– Non. Oublie ça, tout va bien.

– Entendu.

Elle avait meilleure allure que la fois dernière, avec sa robe bleue sans manches, ses cheveux ramenés en arrière en une tresse lâche. Pas de masque. Un peu de maquillage, du rose sur ses lèvres et du fard brillant sur les joues. Elle portait du vernis à ongles bleu. Elle souleva ses lunettes. Au soleil, son regard sombre avait des reflets dorés.

– Et le reste sinon, comment ça se passe ?

– Bien. J'étais en ville, j'aidais Dalita avec des travaux quand son fils a envoyé un texto disant qu'un corps avait été retrouvé sur la plage. Un homme, n'est-ce pas ?

– C'est ce que j'ai entendu dire.

Elle envoya un petit coup de pied dans le sable. Grady leva le menton en direction de la police.

– Alors c'est bon, il y a peu de chances que ce soit Jessie.

– Ce serait Leonardo, d'après les rumeurs.

Grady feignit d'écarquiller les yeux.

– Leonardo, le type qui…

Elle hocha la tête, les yeux pétillant de soulagement, ou de malice

– sans doute un mélange des deux.

– Il y avait un trafic ici. De l'héroïne, de la meth et du fentanyl. Tout arrivait par bateau depuis les autres îles de l'archipel. Cette plage servait de point de dépôt. Leonardo avait sans doute arrêté de séduire les fillettes pour en faire des objets, pour leur vendre de la drogue à la place. Quel sale type.

Un homme enjamba le ruban jaune, les flics s'écartèrent immédiatement pour le laisser examiner le corps.

– Fairchild, dit Raina. L'inspecteur de police. C'est lui qui m'a dit que je devais faire de meilleurs choix pour mon avenir. J'avais quatorze ans, j'étais sous la coupe d'un maquereau, et tout ce que cet imbécile a trouvé à me dire, c'est de faire de meilleurs choix d'avenir. De meilleurs choix au sein de la police, ce serait déjà bien.

Elle leva les yeux vers Grady.

– Ça te dit d'aller prendre un verre ?

– Excellente idée, répondit-il, encore étourdi par le coup de poing de tout à l'heure.

Tout était bon à prendre pour ne pas rester dans le même périmètre que Scotty. D'autant qu'après ces longues heures passées sur Google à remuer ciel et terre, il avait besoin d'entendre le point de vue de Raina.

– Au Fitzhugh's ?

– Allons plutôt chez moi. Je n'ai pas envie de croiser du monde. Tu te souviens de mon adresse ? Oui ? Alors on se retrouve là-bas.

Elle s'installa au volant de sa vieille Outback. Grady ouvrit la portière de son pick-up. Il sortit un grattoir métallique de sa boîte à outils et s'attaqua à l'autocollant décoloré du pare-chocs, laissant le vent emporter au loin les franges de plastique racornies.

CHAPITRE 62

Il s'arrêta en chemin pour acheter une bouteille de vin blanc pour Raina et un pack de six bières. Elle avait bu de la bière la fois dernière, au Fitzie's, mais peut-être qu'un brin de sophistication ferait bon effet et permettrait à Grady d'en apprendre plus sur Jessie. En conduisant jusqu'à chez elle, il faillit s'ouvrir une canette dans le pick-up, pour effacer de ses pensées le visage ravagé de Scotty, ainsi que cette chose qui rampait depuis sa bouche. Il opta plutôt pour un peu de musique. Il alluma la radio à plein volume, sans se soucier de ce que crachaient les enceintes.

L'appartement de Raina était petit, le salon donnait sur la cuisine. Son intérieur était très, très soigné. Et très, très jaune. Le canapé futon était jaune, les oreillers, les ustensiles de cuisine empilés sur les étagères métalliques également. Une petite télévision à écran plat était fixée au mur, juste au-dessus d'une table circulaire – jaune – avec deux chaises disposées en face-à-face. Un chapeau tissé en feuilles de palmiers décorait les murs, des leis séchés, un poster encadré de l'aquarium de Makani – une photo sous-marine d'un récif corallien regorgeant de poissons, où une énorme tortue de mer nageait paresseusement au premier plan. Sur le sol, à côté du canapé, Grady reconnut la forme d'une valise – celle de Jessie – drapée d'un T-shirt rose oversize.

Raina lui tendit une bière et se servit un verre de vin.

– Assieds-toi où tu veux.

Il prit place sur le canapé, sous un luminaire en papier suspendu au plafond.

– Ikea ?

– Comment as-tu deviné ?

– Je suis charpentier. J'ai installé exactement le même chez des clients à moi. *Fluffy Cloud*, c'est ça ? Le nom de la lampe ?

– Quelle mémoire !

– On n'oublie pas son premier *Fluffy Cloud*, répondit-il.

Elle éclata de rire. Il décapsula sa bière et s'enfonça dans le canapé. C'était un soulagement d'être assis dans un autre canapé que le sien, surtout après s'être échiné tout l'après-midi à monter un parcours de jeux. Et s'être fait agresser par un parfait inconnu.

Il devait aussi admettre que la compagnie de Raina lui faisait du bien. Elle était chez elle, plus détendue que jamais, non qu'il l'ait beaucoup fréquentée. Peut-être avait-elle décidé – il l'espérait – qu'il n'était pas un si mauvais bougre, au final, ou un autre de ces imbéciles d'*haole*.

Elle avait remarqué qu'il la regardait. Elle lui adressa un sourire.

– Alors comme ça, tu as installé beaucoup de lampes, dans ta vie ?

– Suffisamment à mon goût. Avant que tout ne se fige. Je suis aussi électricien et je fais un peu de plomberie. Mais je travaille surtout le bois. Et toi ?

– Je bossais à l'aquarium.

Elle leva le pouce vers la grosse tortue de mer.

– À l'ouest de l'île – je ne pense pas que tu aies eu l'occasion d'y aller faire un tour. D'ailleurs il est fermé à cause de la pandémie.

– Un aquarium, super. Un boulot en lien avec tes études en biologie marine, n'est-ce pas ?

– Pas si super que ça, en fait. Je tenais la boutique de souvenirs. Ma mission consistait principalement à gérer des flots incessants de touristes.

Son regard continuait de pétiller.

– Salaire minimum, accompagné d'une assurance maladie, cependant. Le plus appréciable, c'était d'avoir accès à l'aquarium n'importe quand gratuitement. Et aux conférences. Ils font venir des scientifiques qui parlent de toutes les créatures marines possibles et imaginables. Et des oiseaux, parfois. Je prenais des cours là-bas. Une formation réservée aux adultes. Un jour, j'y retournerai pour passer mon diplôme. Jessie disait qu'elle m'aiderait avec les demandes de financements. Et Laura, la responsable éducative du programme, m'a expliqué qu'après je pourrais postuler pour devenir guide pédagogique. Le covid est arrivé et a coupé court à tout ça. Cet endroit me manque terriblement, dit-elle avec nostalgie.

– Mais pas les deux millions de gosses, par contre.

– Pas un seul d'entre eux ! Enfin, un ou deux peut-être. À force de solitude…

Elle retira ses sandales d'un coup de pied et fit fléchir ses pieds nus au bronzage parfaitement uniforme à l'exception du V blanc de la lanière.

– Je ne peux pratiquement plus voir qui que ce soit, à cause de la BCPO de ma mère. Hors de question de courir le risque de lui transmettre le virus. Mais Jessie…

Ses yeux se voilèrent.

– Je voulais vraiment qu'elle soit là.

Grady déglutit, ne sachant comment réagir.

– Au moins, je touche le chômage. Quand tout sera rouvert, ce sera plus facile.

– Tu crois que tout va rouvrir de sitôt ?

– Tu plaisantes ou quoi ? Dès que ce sera possible, oui. L'archipel a besoin des dollars des touristes. Et les gens de Houston de massages aux pierres chaudes et de croisières au milieu des dauphins, arrosées au Mai Tai.

– Dis-toi qu'au moins tu n'es pas enfermée entre les quatre murs d'un appartement citadin.

Grady prit une ample gorgée de sa bière.

– Pareil dans le Maine, les gens peuvent tout de même s'aérer.

Il se rendit compte qu'elle le fixait et détourna le regard. La propreté de son appartement l'impressionnait. Toutes ses fréquentations avaient un penchant pour le laisser-aller. Les hommes comme les femmes. Rachel ne faisait pas exception. Loin de là. Ils se disputaient souvent à propos du ménage lors de ses séjours chez elle. Il avait l'impression de dormir dans la chambre de Donny.

– Ton appart est vraiment sympa.

– Merci. Mon père était un vrai maniaque de la propreté, j'étais à bonne école, dira-t-on.

– Tu es proche de lui ?

– Il nous a abandonnés quand je suis rentrée au lycée. Je ne sais même pas s'il est encore en vie. Cette thérapeute que je voyais, elle était focalisée là-dessus : mon père, mon rapport à lui, son départ. Comme si c'était ça qui avait tout foutu en l'air, et pas le fait de me faire baiser par une bande de vieux à l'âge de quatorze ans.

– Je suis désolé.

– Pourquoi ? Ce n'est pas toi qui m'as violée.

– Je n'ai jamais violé personne.

Il vida sa bière et contempla le sol, refoulant sa colère. Quand il se sentit plus calme, il demanda à Raina s'il pouvait avoir une autre bière.

– Bien sûr.

Il alla se servir tout seul et retourna s'asseoir sur le canapé. Après un silence de plusieurs secondes, Grady se lança :

– Ça pourrait les aider à comprendre ce qui s'est passé ? La police, je veux dire.

– Comment ça ? Qu'est-ce qui pourrait les aider ?

– Ce corps sur la plage.

Il marqua une pause. Il y a encore une heure, il n'aurait jamais osé être aussi franc. Mais sa retenue s'était dissipée.

– Imaginons que d'une manière ou d'une autre, tout soit lié. Toutes ces disparitions, je veux dire. Pas seulement celle de Jessie. Je pense à tous ces noms sur les avis de recherche. Et s'il y avait quelqu'un, un individu, qui les traquait ?

– Tu pencherais pour qui ?

– Leonardo, par exemple.

– Leonardo ?

Elle paraissait décontenancée.

– Oui, Leonardo ! Il prostitue des lycéennes, vend de l'héro. Il pourrait très bien avoir enlevé Jessie.

– Jessie ? Mais pourquoi est-ce qu'il l'aurait enlevée ?

– Pourquoi pas ? Il te connaît. Est-ce qu'il la connaissait aussi ?

– Non. Elle, par contre, elle sait qui est Leonardo et ce qui m'est arrivé…

– Alors peut-on affirmer avec certitude qu'il ne l'a pas suivie en sortant du Fitzie's ?

Raina ne semblait pas convaincue.

– Je ne le crois pas capable d'une chose pareille.

– Pourquoi pas ?

– Ce serait d'une stupidité sans nom, surtout de sa part. Pour la drogue, je suis certaine que les flics sont au courant et font comme si de rien n'était. Mais si Leonardo enlevait quelqu'un après ce qu'il s'est passé avec moi, il n'aurait plus aucune chance de s'en sortir.

– Et si les flics étaient de son côté ?

– Les flics font ce qu'ils peuvent pour couvrir leurs arrières et maintenir la réputation de l'île auprès des touristes. Or il n'y a pas de touristes en ce moment. Ce qui veut dire qu'ils auraient tout leur temps pour lui coller au cul.

– Ok.

Grady hocha la tête.

– Mais tout de même, ce corps, ça pourrait…

– *Lever le voile* sur toutes ces disparitions ? Mon vieux, tu fumes du crack coupé à l'hibiscus ou quoi ?

– D'accord, d'accord, répliqua-t-il d'un ton sec. J'ai compris – je suis un *haole* et je ne comprends rien à rien de tout ce qui a trait à cet archipel.

– C'est ce que je constate, oui.

– Pourtant *quelque chose* ne tourne pas rond. S'il y a un serial killer dans la nature, une île en pleine quarantaine, c'est le contexte idéal pour mettre le grappin dessus. Les flics pourraient éplucher la liste de tous ceux qui ont atterri ces derniers mois, remonter le fil de leurs déplacements et de leurs activités depuis le jour de leur arrivée.

– Tu réalises que tout ça te concernerait aussi ?

– Bien entendu, rétorqua-t-il, bien que ça ne lui ait pas effleuré l'esprit en réalité. Tu vois où je veux en venir, non ? Un tueur en série qui viendrait sur l'archipel, y commettrait un meurtre, repartirait immédiatement après. Et répéterait la chose sur plusieurs années. Sans jamais être découvert. Tu dis qu'il n'y a pas de touristes en ce moment, mais les disparitions continuent ! Ce qui signifie que…

– Stop.

Raina leva la main.

– Tu prétends qu'il n'existe qu'une seule explication – une personne, un tueur – pour toutes ces personnes décédées ? Sur… genre, des décennies, voire carrément un siècle entier ? Et donc toi – Inspecteur Grady – pour je ne sais quelle raison, tu serais celui qui aurait réussi à percer le mystère qu'ici personne ne parvient à résoudre ?

Elle se pencha en avant, et, l'espace d'une seconde, il crut qu'elle s'apprêtait à lui prendre la main.

– Imaginons que chaque victime ait son propre assassin. Ça voudrait dire non pas un tueur, mais des dizaines. Des centaines.

– C'est insensé.

– Insensé ? riposta Raina, triomphante, comme s'il venait de tomber dans un piège. Quand une femme se fait tuer, ici ou ailleurs, c'est presque toujours par le type avec qui elle est en ménage, ou une de ses connaissances.

– Oui. D'accord, concéda-t-il, conscient de s'être fait piéger. C'est pas faux. Mais que fais-tu de tous ces hommes dont le nom est inscrit sur le bunker ?

– Rien. Ils pourraient avoir été tués par une personne de leur entourage proche ou lointain.

– Donc, selon toi il y aurait – je ne sais pas – une centaine d'individus prêts à tuer sur tout l'archipel ?

– Comme partout.

– Bien.

Il se remémora sa rencontre avec Raina au Fitzhugh's. Elle lui avait semblé un peu folle, mais surtout vulnérable. Sa part de folie était manifestement de sortie ce soir.

Restait que c'était lui qui avait vu toutes ces choses étranges. Il repensa à Scotty, à sa peau brûlée par le soleil et à ses pupilles, pas plus épaisses qu'un trou d'aiguille. À sa bouche béante comme si un trou noir avait transpercé son visage.

– Je comprends, finit-il par dire. Mais tous ces gens, ils se sont… évaporés. Je ne vois pas comment tant de types se seraient mis à tuer leur femme, leur petite amie, leurs enfants, peu importe qui, d'ailleurs, et auraient ensuite réussi à faire disparaître tous ces corps.

Il hésita, inspira lentement.

– L'explication pourrait aussi être d'une tout autre nature.

Raina était lasse.

– Et si c'était quelque chose que personne n'aurait encore envisagé avec sérieux ? poursuivit Grady posément. Quelque chose… dont personne… ne parle jamais ?

CHAPITRE 63

Raina attendait la suite.

– Explique-toi un peu.

– L'autre nuit…

Un coup frappé à la porte les fit tous deux sursauter.

– Rainy Day ! vociféra un homme barbu et solidement bâti en entrant dans l'appartement, un sac plastique dans chaque main. Le dîner est servi – mais, tu as de la compagnie ?

– Angelo !

Raina courut vers lui et le serra dans ses bras sans s'embarrasser de la présence de Grady.

– Ah ! Merci beaucoup.

– Ce soir, c'est poulet Mochiko et salade de macaronis. Je suis allé chez Spunky. Le tout avec supplément frites.

– T'es le meilleur !

Elle ouvrit l'un des sacs, libérant des effluves de poulet frit. Angelo regarda Grady.

– Voici Grady, j'ai fait sa connaissance cette semaine, expliqua Raina. Un ami de Jess.

Angelo ne posa pas plus de questions. Il était baraqué, plus petit que Grady cependant. La peau foncée. Des cheveux bruns rasés de près surmontés d'une houppette pleine de gomina qui lui donnait des faux airs de flic. Il portait une chemise blanche froissée et un pantalon noir. Un cordon dépassait de la poche avant de sa chemise et pendait négligemment sur son torse.

– Je dois mettre mon masque ? demanda-t-il en haussant la voix à Raina qui était déjà dans la cuisine.

– Seulement si tu le souhaites. Je pense qu'il est ok. Tu n'as pas de symptômes, Grady ?

Grady regarda Angelo et haussa les épaules.

– Je pense que non.

– Je n'ai que deux portions.

Angelo s'installa sur une des chaises. Il observa Raina ouvrir les boîtes en carton et s'exclamer en découvrant leur contenu.

– J'en aurais pris plus si j'avais su, dit-il en adressant à Grady un regard navré.

– Ce n'est pas grave.

Grady posa ses mains sur ses genoux, affamé et titillé par les odeurs. La nourriture sentait si bon.

– Je vais y aller je pense.

– Ne sois pas bête, le reprit Raina. Il y en a largement assez pour trois. On va partager.

– Oh, merci, répondit Grady, tout sourire.

Il se tourna ensuite vers Angelo.

– Merci, mec.

– De rien. Encore une fois, si j'avais su, il y en aurait plus.

Il entortilla son doigt autour du cordon et extirpa de la poche de sa chemise la carte d'identité attachée au bout, qu'il glissa dans son portefeuille.

– Je suis Angelo Viela. Le cousin de Raina.

– Grady Kendall. Je suis arrivé il y a quelques semaines pour le travail.

Comme c'était étrange, de ne pas pouvoir échanger de poignée de main… Raina avait fini de verser la nourriture dans les assiettes. Angelo se redressa.

– Allons manger sur la terrasse.

Elle tendit une assiette à Grady, l'autre à son cousin.

– Angelo, tu veux une bière ? Tu es en congé, non ?

– Jusqu'à mardi.

– Loïs ne va pas être furieuse après toi que tu ne lui aies rien rapporté ?

– Elle dîne chez maman avec les enfants. Moi je suis trop fatigué pour ça. Ta compagnie, c'est le maximum que je puisse supporter en ce moment.

La terrasse s'avéra n'être qu'un minuscule balcon au sol en béton, fermé par une rambarde métallique et pourvu de quelques chaises, d'un plateau et d'un hibiscus jaune luxuriant qui débordait de son pot en terre cuite. Raina prit place, indiquant à Grady la chaise juste à

côté d'elle. Angelo recula la sienne – un effort de distanciation sociale plus que futile dans un espace aussi réduit.

– Allons, détends-toi un peu, le reprit Raina.

Elle pointa sa fourchette vers Grady.

– Il sort de quarantaine.

– Ok. D'accord.

Angelo attaqua son plat.

– Tu loges à l'hôtel près de l'aéroport ?

– Non. Je suis gardien.

Grady porta à sa bouche un morceau de poulet.

– C'est délicieux, dit-il, dans l'espoir d'éviter d'avoir à mentionner Minton.

– Spunky est un as du poulet Mochiko.

Raina avala une aile en à peine quatre bouchées.

– Gardien ? Ah oui, c'est vrai. Toutes ces stars, ajouta Angelo la bouche pleine, elles se sont retrouvées coincées en Californie, dans le Wyoming ou je ne sais où.

– J'ignorais qu'autant de célébrités vivaient sur l'archipel.

– Ils sont légion, ces abrutis !

– Angelo travaille au Serenity, précisa Raina.

– La station balnéaire ? Je croyais que tout était fermé ?

– Il est agent de sécurité. Trois mille chambres, un seul gars.

– N'exagère pas, la reprit Angelo. Mille sept cent quarante-deux chambres. Mais, oui, c'est fou. Tomas, lui, au Royal Keawa, est avec deux autres collègues. Ils peuvent discuter, plaisanter un peu – ce genre de trucs qui aide à faire passer la journée. Quand moi je me retrouve à parler tout seul dans un haut-parleur. Je fais de l'exercice, ceci dit : je n'ai jamais autant marché.

Il se tapota le ventre.

– J'ai perdu trois kilos.

Raina et Angelo reprirent leur conversation tout en mangeant. Grady ne leur trouvait pas beaucoup de ressemblance physique – ils étaient probablement cousins au second degré. À moins que « cousins » ne soit qu'une façon de parler, auquel cas ils étaient simplement de proches amis. Il ne les écoutait que d'une oreille, absorbé par l'agitation extérieure. Deux garçons passèrent à toute allure sur leur skateboard, contournant les voitures et leur hurlant après, d'une voix aussi perçante que le cri des oiseaux. De la fumée de

cigarette s'échappait de l'appartement du dessus, avec les échos d'une dispute qui se transforma en rires. Il reprit le fil de la conversation.

– Ouais, j'y suis allée, disait Raina. Je voulais savoir si c'était Jessie. C'est comme ça que je suis tombée sur celui-là. Ils se sont rencontrés dans l'avion, Jess et lui.

L'expression d'Angelo s'assombrit.

– Cette brave Jessie. Dieu merci ce n'était pas elle, à Kahawai. Elle va revenir, Rainy. Ne perds pas espoir.

Il lui étreignit l'épaule.

– Regarde cette fille dans la forêt. Elle s'en est sortie. Elle est saine et sauve maintenant.

– Jessie n'était pas dans la forêt. Elle marchait en bordure du Quad. Elle a été enlevée.

– Je persiste à croire qu'elle va bien. En tout cas, ce n'était pas elle, sur la plage.

Grady se tourna vers Angelo.

– Tu sais de qui il s'agissait ?

– Je sais juste que c'était un homme. Il n'a pas encore été identifié.

Angelo enfourna une pleine fourchette de salade de macaronis.

– Mais vous savez quoi ? Il y a eu un appel hier sur le standard, je l'ai écouté. Un type qui pêchait dans son bateau près d'Hokuloa Cove. Il disait avoir vu quelqu'un nager. Ou plutôt essayer de nager – les courants sont terribles là-bas. Il l'a signalé par radio mais lorsqu'il s'est approché, plus aucune trace du nageur ou de la nageuse.

– Oui. J'ai lu la même chose sur Internet.

Grady reposa son assiette vide sur la table.

– Tout le monde est tellement obnubilé par le covid depuis le 4 Juillet, la police ne veut pas semer davantage de panique. C'était probablement une simple tortue. Un homme ne pourrait pas survivre dans ces eaux.

Raina frémit.

– Ne dis pas ça.

– Ils n'ont rien trouvé. Il n'y a pas eu d'appel de détresse. La police a contacté ce milliardaire qui vit à Hokuloa. Il leur a confirmé qu'il n'avait vu personne.

– Pas impossible que ce soit le corps, dit Grady. Celui de Kahawai.

– En effet. Ça tient debout. Les courants sont perturbés et les touristes ont le chic pour aller de leur propre chef au-devant du

danger. Les abords d'Hokuloa Point sont très dangereux, mais les afficionados du snorkeling font la sourde oreille.

Angelo prit une autre bouchée de sa salade.

– Et Kahawai est un endroit plutôt craignos. Un policier en civil a chopé un gamin il y a deux semaines. Jimmy Tobin. Qui m'a raconté ça déjà ? Le petit copain de ma fille. Bref. C'était un de ces jeunes qui campaient sur la plage. Il vendait de la meth, apparemment.

Il poussa un lourd soupir.

– La jeunesse n'est plus ce qu'elle était, Rainy Day !

– Je te rappelle qu'on tournait aux champignons hallucinogènes ! Tu te jetais à l'eau pour aller voir les baleines. À chaque fois je devais te traîner jusqu'au rivage par la peau des fesses.

– Oui, ok, admit Angelo. Mais on ne les vendait pas.

– Moi si !

Grady vida sa bière d'une traite.

– Alors, tu penses que ça pourrait être Leonardo ?

– Ce serait presque une bonne nouvelle, en ce qui me concerne, ajouta Raina en riant.

CHAPITRE 64

Grady se leva soudainement. Il avait l'impression d'avoir abusé de l'hospitalité de son hôtesse, même s'il était arrivé le premier.

– Ravi de t'avoir rencontré, Angelo. Et merci pour le dîner.

Angelo leva une main en l'air.

– Au plaisir de te recroiser.

Raina escorta Grady jusqu'à la porte. Elle regarda la rue, puis le regarda lui.

– Désolée pour mon cousin.

– Pourquoi ? Il est très sympa. Et la nourriture était excellente.

– Ouais, non, Angelo est le meilleur. C'est juste que…

Elle inclina son visage, une mèche de cheveux tomba sur sa joue.

– Je ne m'attendais pas à ce qu'il passe. Si tu veux qu'on se voie un autre jour, fais-moi signe.

– Oh…

Grady essaya de ne pas paraître troublé.

– Bien entendu. Je t'enverrai un texto.

D'instinct, il passa son bras autour d'elle pour lui faire la bise. Sans insister, mais cette étreinte post-covid fit ressortir d'un coup toute la maladresse du petit Grady qui dansait des slows avec les filles en sixième. Il avait peur de trop se rapprocher, mais pour des raisons totalement différentes cette fois. Ses cheveux étaient doux. Sa peau sentait la sueur, le citron et les fleurs de frangipanier.

– J'aimerais beaucoup, dit-il.

Elle s'écarta de lui.

– Angelo veille sur moi comme un frère. C'est un type bien.

– Je n'aurais pas dû évoquer Sanchez, je suis désolé.

– Ce n'est pas un secret. Tout le monde savait ce qu'il trafiquait, et personne n'a jamais rien fait.

Il avait envie de lui parler des cris qu'il avait entendus près de

chez Sanchez. Au lieu de quoi, il poursuivit platement :

– C'est effrayant, ce qu'Angelo a dit à propos de ce nageur.

– Oui. Mais il n'a pas tort. Les tortues de mer, on en trouve partout. Quant à ce pêcheur – tu sais, à force de fixer le soleil et l'eau à longueur de journée, tu te crames les yeux. Il devait être épuisé.

Grady sourit.

– Un bon pêcheur est un pêcheur épuisé. Je suis content d'avoir croisé ton chemin. Et merci encore à Angelo pour le dîner.

Raina retourna à l'intérieur.

Les ombres tombaient rapidement sur son passage, bien qu'une lueur alpine embrasât les champs tout autour. Il croisa le même vieillard poussant son caddie avec ses cheveux gris flottant au vent tel un drapeau effiloché. Un autre pick-up passa devant le *Hale o Nalowe*. La lumière vive de ses phares révéla de nouveaux noms, ajoutés en lettres rouges sur les murs blancs.

Maximilian Shindo
Leonardo Sanchez
Ray Shoski
Amanda Wellesley
Cory Desoto
Lance Nguyen
Jessica Kiyoko…

Au pied du bâtiment, une silhouette. Elle ne prêtait pas attention à la circulation et continuait à peindre, avec des gestes lents et précautionneux.

N'OUBLIEZ JAMAIS LES DISPARUS
#ISLANDNALOWALE

CHAPITRE 65

Au matin, les fenêtres de la *'ohana* étaient couvertes d'humidité. Une fine brume planait autour des palmiers, des kôpikos et de leurs feuilles luisantes. Tout n'était que silhouettes fantomatiques se fondant dans un néant vaporeux.

Dans le Maine, ça aurait été une vraie plaie – pas de ferry pour rejoindre le chantier, pas de possibilité de naviguer par soi-même. La déprime totale. Mais ici, après des semaines de canicule, Grady accueillit ce brouillard comme un cadeau. Il enfila un jean, un T-shirt et une chemise en flanelle pour affronter la moiteur, des chaussettes et ses bottes de charpentier, et se prépara un petit-déjeuner. Il coupa une lamelle d'avocat, consulta rapidement les nouvelles du jour. Les parents de Jessica Kiyoko offraient une récompense de trente-cinq mille dollars en échange de toute information permettant de localiser leur fille. Grady interrompit sa lecture lorsqu'il tomba sur la photo du couple. Leurs visages transpiraient le chagrin. Le souvenir furtif des lettres rouges sur le *Hale o Nalowale* lui fit l'effet d'un coup de poignard. Il avait peur.

Il essaya de se rassurer en se disant qu'Angelo avait raison : Jessica pouvait encore être vivante. Mais parfois, les gens n'ont pas envie d'être retrouvés. Grady connaissait un type qui n'était jamais revenu d'un périple en canoë dans l'Allagash. Sa petite amie était persuadée qu'il était mort. Il avait rejoint un monastère bouddhiste dans le Vermont, sans rien dire à personne. Qu'est-ce qui serait le pire : savoir que la personne que vous aimez est morte ou découvrir qu'elle vous est finalement étrangère, et qu'elle vous échappe ? Il reprit sa lecture. Un article sur le corps de Kahawai occupait la majeure partie de la page d'accueil du *Pilot*. Il annonçait officiellement qu'il s'agissait d'un jeune homme tout juste sorti de l'adolescence. Son identité n'avait toujours pas été confirmée. La police rappelait que les marées et les

courants représentaient un réel danger, qu'il fallait rester constamment vigilant, et cela valait pour tout le monde – locaux compris. Dans la section des commentaires, les internautes y allaient tous de leur grain de sel. L'hypothèse qui mettait tout le monde d'accord, c'était l'attaque de requin.

Pas de problème de marées hier, des grands blancs aperçus dans les parages par contre. Pourquoi nous cachent-ils la vérité ? Je vais vous le dire : parce qu'ils veulent à tout prix que les touristes reviennent !

Mon oncle en a repéré un au large de Lanai la semaine dernière. Le covid n'arrête pas les requins !

Le maire se fiche de nous voir disparaître les uns après les autres ! À croire qu'il a d'autres préoccupations, même ce fichu virus chinois le laisse de marbre.

Sois pas raciste, les grands blancs s'en foutent encore plus du covid lol

Les blancs tout court aussi d'ailleurs lol

Aucun doute : ce gamin venait d'Oahu. Personne n'a été porté disparu sur Hokuloa.

C'est un sans-abri, mon frère le connaît. Tout le monde s'en tape, jusqu'au jour où ils crèvent, et même là, c'est l'indifférence générale

Un des commentaires comportait une photo – des marques de dents sur une jambe, de petits V rouge vif qui devenaient du plus en plus fins à mesure qu'ils descendaient le long du mollet.

Vous faire mordre par un requin, ça vous branche ? disait la légende sous la photo.

Grady s'éclaircit la gorge. Le corps sur la plage n'était pas celui de Leonardo. Ce dernier était probablement en vie – même si ça restait une supposition.

Jessie était toujours portée disparue. Elle aussi était peut-être encore vivante, et pourquoi pas – encore une supposition – quelque

part avec Leonardo. Restait à découvrir où…

Grady décida de rendre visite aux oiseaux. Il fut frappé de plein fouet par la culpabilité – il ne s'était pas occupé d'eux depuis plusieurs jours. Il n'avait même pas vérifié si tout allait bien dans la maison. Les oiseaux l'apaisaient, mais sans l'endormir pour autant. Ils le stimulaient. Ça lui viderait la tête, et qui plus est, il était payé pour ça.

Dehors, la lumière ambiante avait une étrange clarté, presque métallique – le soleil, qui se manifestait à travers le brouillard devenu encore plus épais. La rosée perlait sur les toiles d'araignées telles des gouttes de mercure, comme si on avait brisé un baromètre. L'air sentait la laitue moisie oubliée dans un sac plastique. Un bruit. Grady se figea, s'attendant à ce que ce soit un rat. Une créature brune sortit d'un fourré à toute allure, avec la fluidité déconcertante d'un serpent à fourrure. Une mangouste – la première qu'il ait jamais vue de sa vie.

Grady suivit la ligne des arbres en bas de la colline. Quand il était épais, le brouillard modifiait les sons – chose qu'il avait déjà remarquée en naviguant sur la baie de Penobscot. Il les étouffait et les amplifiait à la fois. Une bouée à cloche semblait retentir à des kilomètres, pourtant au bout de quelques minutes, son faible tintement résonnait tout près de la proue de votre bateau.

Aujourd'hui, c'était les cris des oiseaux qui lui parurent assourdis. Le sifflement de l'*elepaio*, qui ressemblait à un hurlement de loup aspiré, était plus mélancolique ; le roucoulement des colombes tachetées, plus bas et moins insistant. Même le vent avait baissé d'un ton.

Alors qu'il s'approchait de la maison, un autre bruit vint perturber la tranquillité matinale. Un véhicule. Et ce n'était pas le pick-up de Dalita. Grady resta quelques secondes aux aguets, puis se précipita vers la grille.

CHAPITRE 66

Il atteignit le portail avant le véhicule, se posta derrière une haie de lauriers roses. Non qu'il eût besoin de se cacher – ici le brouillard était encore plus épais, le courant ascendant qui remontait de la falaise le faisait stagner à l'entrée de la propriété. L'odeur verte et fétide s'était dissipée. Elle était devenue plus marécageuse, plus discrète. Grady se lécha les lèvres. Sur le bout de sa langue, il pouvait sentir tout le sel contenu dans l'atmosphère.

Il attendit. Il n'avait pas peur, mais il était sur ses gardes. Le véhicule allait-il s'arrêter ? Prendrait-il la direction de la pointe ? Serait-ce Minton ? Que ce soit en plein milieu de la nuit ou aux aurores, Grady aurait reconnu le bruit de sa Tesla.

Ce n'était pas Minton. Ce fantôme marron qui petit à petit émergeait des nimbes, c'était la vieille Subaru de Raina. Elle freina d'un coup sec – surprise par la grille, ou par Grady qui l'attendait juste derrière. Il la salua, la boule au ventre. Il s'était produit quelque chose et plutôt que de l'appeler, elle était venue en personne l'en informer. Elle baissa la vitre côté conducteur.

– Salut.

Elle avait un sourire gêné.

– Comment ça va ?

– Bien. Et toi ? Tout se passe comme tu veux ?

– Oui, oui. Carrément.

– Je veux dire, Jessica – tu as du nouveau ?

– Oh ! Non, rien de nouveau de côté-là.

Son embarras s'accentua de plus en plus.

– En fait, je voulais juste faire un tour en voiture. Puis le brouillard est arrivé, et…

– Et tu t'es retrouvée ici pile à ce moment-là ?

– En quelque sorte, oui.

– Tu veux monter voir la maison ?

– Ton boss n'est pas là ?

– Il est sur la pointe. Je crois qu'il ne reviendra pas avant des semaines. Viens, je vais te faire visiter.

Il ouvrit la grille et, une fois que la Subaru l'eut franchie, il monta à ses côtés.

– Un café au lait, ça te dit ? Tu n'es jamais venue jusqu'ici, non ?

– C'est la première fois. Mais je savais où se trouvait la propriété de Minton. Angelo a un drone – quand il est sur son bateau, il lui fait faire le tour complet de l'île. Il y a de ces villas, tu n'imagines même pas ! Certains ont vraiment beaucoup trop d'argent.

– Et il a déjà pris des photos de la pointe, avec son engin ?

– Pas Angelo, mais un de ses collègues, oui. Il les a envoyées à Angelo, qui me les a montrées ensuite. C'est… incroyable.

La Subaru fendait lentement la brume. Les essuie-glaces grinçaient en étalant la buée sur le pare-brise.

– Il fait le même temps à Makani ?

– Non. Pas du tout. Chaleur et grand soleil. C'est en montant que ça a commencé à se gâter.

– Ça va se dissiper.

– Ça ne te dérange pas que je sois montée, tu me le jures ?

Elle lui lança une œillade furtive. Elle avait mis de l'eye-liner, du mascara et du gloss, et avait relevé ses cheveux en une queue-de-cheval.

– Je roulais et je me suis dit : *Et puis merde, je vais aller voir ce qu'il trafique, tout seul là-haut*. Je crois que j'ai besoin d'un peu de contact humain. Mes amis font beaucoup la fête. Je dois faire attention, à cause de ma mère. Toi au moins, tu ne cours pas vraiment de risques.

Grady n'était pas certain de vouloir le prendre comme un compliment.

Elle se gara parallèlement à son pick-up et resta plantée devant la maison de Minton. Elle portait un T-shirt bleu délavé et un jean usé, avec une paire de vieilles chaussures de randonnée.

– C'est si laid. Si j'avais autant d'argent, je ferais plutôt construire une maison de planteur avec vue sur la mer.

– Comme chez les Confédérés ? Ce serait encore plus moche.

– Mais non – tu sais, une maison victorienne en bois, avec un joli porche et un *lānai*. Ça…

Elle loucha sur les fenêtres et les poutres en acier qui brillaient dans la brume.

– On dirait… Un ascenseur en verre. Comme chez Willy Wonka. Ce film me fichait une de ces frousses quand j'étais gamine.

Elle était drôle malgré elle. Il posa les yeux sur sa voiture. Pour la première fois, il releva la présence d'un autocollant sur le pare-chocs – vintage, une vague sur lesquels surfaient les mots *EDDIE WOULD GO*.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– C'est un dicton. Ce surfeur, Eddie Aikau – il était spécialiste des grosses vagues, et sauveteur par-dessus le marché. Il a sauvé des eaux plus de cinq cents vies. L'océan déchaîné, ça ne lui faisait pas peur – il ne reculait devant rien, même pas les tempêtes.

Son visage s'assombrit.

– Il est mort en essayant de sauver l'équipage de l'*Hokulea* lorsque ce dernier a chaviré.

– L'*Hokuloa* ?

– Non – l'*Hokulea*. Une pirogue polynésienne. Construite pour aller jusqu'à Tahiti en s'orientant grâce aux étoiles. Elle a chaviré au large de Moloka'i. Eddie s'est noyé lors de ce sauvetage. Il n'avait que trente et un ans.

– C'est arrivé récemment ?

– C'était dans les années soixante-dix. La plus grande compétition de surf du monde porte son nom. Eddie est une légende ici. On voit ces autocollants partout.

Le ton et l'expression de Raina le piquèrent au vif. Comme s'ils étaient venus souligner le fait que lui était loin d'être une légende, que ce soit ici ou ailleurs.

– Alors, tu veux voir l'intérieur aussi ? La volière est plutôt unique en son genre.

– Avec plaisir.

Ils entrèrent. Le mobilier épuré et le plafond de cathédrale ne l'impressionnèrent pas plus que ça. Mais elle s'arrêta devant l'aquarium.

– Il a un élevage de *wana* ?

Elle observa les boules hérissées de pics, la dérive spectrale des algues et du plancton destinés à les nourrir.

– Okay. Ça, c'est vraiment bizarre.

– Pas tant que ça. J'ai lu un peu sur le sujet – les *wana* mangent les

algues pour garder les eaux suffisamment propres pour les poissons. Mais encore faudrait-il qu'il y en ait…

– Ce n'est pas ça le problème. Ce sont des oursins parasols.

Elle colla son nez contre la vitre, et désigna un petit monticule couleur lavande accroché à un morceau de corail.

– Ils sont venimeux – mortels, même. Si tu les touches, tu peux mourir.

Elle se tourna vers Grady.

– C'est tellement isolé ici, tu n'arriverais jamais à temps à l'hôpital.

– Wes me l'a expliqué. Mais ce n'est pas comme si d'un coup j'allais plonger ma main là-dedans. En plus, pas besoin de les nourrir. Tout ce que je dois faire, c'est vérifier que le système de filtration fonctionne correctement.

– L'espèce est menacée d'extinction. Le blanchissement des coraux a détraqué leur habitat naturel.

Raina se redressa, écartant une mèche de cheveux blonds de son visage.

– L'aquarium où je travaillais s'est constitué une petite colonie de reproduction. Il en a bien plus que nous, à ce que je vois.

Quelque chose changea dans son regard.

– La loi interdit d'en avoir. Comment se fait-il qu'il en garde autant chez lui ?

– Il ne me l'a jamais dit. Ce n'est pas non plus comme si c'était un secret – il me les a montrés dès mon arrivée. Et ne m'a jamais précisé qu'il ne fallait en parler à personne. Dalita le sait aussi, cet aquarium est là depuis un bout de temps.

Il espérait ne pas avoir l'air trop sur la défensive. La dernière chose dont il avait besoin, c'était de se faire réprimander, voire littéralement accuser de complicité délictueuse.

– Peut-être que c'est aussi une colonie de reproduction, conclut-il. Il est très sensible à l'écologie. C'est un militant chevronné. Du style « Sauvez les oursins ! ».

– Oui, je veux bien te croire.

Raina ne semblait pas convaincue pour autant.

– C'est juste bizarre, continua-t-elle. Lui, il a l'air bizarre.

– Il est riche comme pas deux. Les gens de son espèce sont souvent bizarres.

Il se demanda s'il ne valait pas mieux annuler la suite des

opérations. Si les oursins avaient titillé Raina, la volière lui donnerait probablement de l'urticaire. Mais elle était déjà dans les escaliers.

– C'est là-haut, c'est ça ?

– Oui, attends juste deux minutes…

Il la rattrapa sur le palier. Au bout du couloir, ils pouvaient entendre le murmure de la cascade, les cris plaintifs et les sifflements alertes. Alors qu'ils approchaient de l'entrée, Raina ralentit le pas et troqua son habituel aplomb pour un visage enfantin, presque intimidé.

– Ils sont vraiment là-dedans ? souffla-t-elle. Je pensais que tu plaisantais.

Il poussa la grille pour qu'elle puisse entrer.

– Du tout, dit-il. Ce n'est pas une plaisanterie, c'est la réalité.

L'air frais et humide les enveloppa instantanément, saturé du musc âcre des oiseaux et du parfum des fleurs jaunes et duveteuses dont se nourrissaient les *ʻiʻiwi*. Raina fit un tour sur elle-même, fascinée, fixant les arbres dont la cime caressait le plafond au-dessus d'eux.

– Des *ʻōhiʻa*, s'émerveilla-t-elle.

Grady leva la tête vers la canopée. Les feuilles ciselées s'agitaient comme une nuée de plumes vertes.

– Tu parles des arbres ?

– Oui. Les oiseaux de la forêt les adorent, ils se nourrissent de leurs fleurs – *lehua*, c'est le nom de leurs fleurs.

Elle planta ses yeux dans les siens.

– Tu ne trouves pas ça étrange, cette forêt privée à l'intérieur d'une maison ?

– Bien sûr que si, répondit Grady, se raidissant légèrement. Mais j'ai pris le parti de ne pas poser trop de questions. Mon compte en banque est crédité chaque semaine avec ma paye. Quant à Minton, je le croise à peine. Il passe la majeure partie de son temps sur la pointe. D'où ma présence ici : je garde un œil sur les choses.

Raina frictionna ses bras nus, de plus en plus intéressée par le spectacle offert par un oiseau rouge-orange, de taille sensiblement plus conséquente que les autres, qui déployait des ailes noires pour fondre en piqué sur l'un de ses congénères.

– Les mâles sont très territoriaux. Dans un espace réduit et clos, ils doivent beaucoup se battre entre eux.

Grady n'avait pas d'autre choix que de reconnaître son ignorance et de se sentir stupide.

– Ah bon ? Je ne savais pas. Je n'avais jamais remarqué, en fait. Tu as froid ? Je peux t'apporter un sweat si tu veux.

– C'est le brouillard. Il vous pénètre jusque dans les os. C'est comme ça que le dit ma tante.

Elle était maintenant captivée par un petit volatile qui s'engouffrait dans une touffe de fougères.

– Tout ça, c'est juste… je n'en reviens toujours pas. Tu n'as pas l'impression d'être piégé ici avec eux ? Comme si tu étais un très gros oiseau.

Grady ne sut pas quoi dire. Il avait toujours considéré la volière comme un endroit magique. Elle lui permettait de se transporter dans la forêt sans quitter la maison de Wes.

– Je ne sais pas si l'on peut dire qu'ils sont piégés, répondit-il, crispé. Ils ne savent même pas qu'ils ne sont pas dans la forêt.

– S'ils ne peuvent pas partir, c'est simple : ils sont piégés. Vivre dans une belle maison n'empêche pas de se retrouver prisonnier.

Elle désigna un oiseau qui vint se poser près d'eux.

– Wow ! On dirait un *ʻākepa*.

Grady loucha sur la bestiole.

– Un quoi ?

– Un *ākepa*. Tu le vois ?

Il suivit l'*ākepa* qui sautillait le long d'une branche. Le même oiseau, songea-t-il, qui s'était posé sur sa paume.

– Ce ne serait pas plutôt un bébé *ʻiʻiwi* ?

– Je ne pense pas.

Elle se hissa sur la pointe des pieds.

– Il a un bec totalement différent pour commencer. Regarde ! Il y en a un autre !

Elle était sidérée.

– Ils sont en voie de disparition, je crois. D'un point de vue juridique, ce serait gros que Wes ait le droit de les garder pour lui.

– Il doit avoir un permis.

Grady faisait en sorte de masquer son agacement.

– Comme je l'ai dit tout à l'heure, il est probablement affilié à un lobby de protection environnementale. Sinon, je ne vois pas pourquoi il se donnerait toute cette peine pour les garder.

– Trafic d'oiseaux ?

Il rit de bon cœur.

– On parle d'un milliardaire. Il n'a pas besoin de se lancer dans un quelconque trafic. Les autres, les *i'iwi*…

Il lui montra de plus gros spécimens, avec un bec recourbé.

– Eux aussi sont en voie de disparition ?

– Non, ils ne sont pas en danger. Mais de là à en faire des animaux de compagnie…

– Ce ne sont pas des animaux de compagnie.

Grady était de nouveau animé par une obscure envie de défendre Minton.

– Wes les élève. Comme ces corbeaux hawaïens. Pour les réintroduire dans la nature ensuite.

– Si tu le dis.

Son corps était frigorifié. Grady vit qu'elle avait la chair de poule.

– Je veux bien ton sweat, si ça ne te dérange pas.

– Oui, tout de suite.

Ils revinrent dans le couloir. Dans les escaliers, Grady se retourna. Raina était entrée dans la chambre de Minton.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle à voix basse à Grady.

Elle se tenait devant la photographie de l'oiseau avec un insecte dans le bec et des plumes si brillantes qu'on aurait dit qu'elles avaient été trempées dans de l'encre noire, puis badigeonnées de soufre jaune.

– C'est Wes qui l'a prise. J'ai oublié le nom de l'oiseau en question.

– *Moloka'i 'ō'ō*. Je n'en ai croisé qu'un seul de toute ma vie – empaillé. Il ne peut pas avoir pris cette photo, cette espèce n'existe plus.

– Oh, mais si, il me l'a dit. Il l'a croisé sur la pointe.

– Impossible. Personne n'en a vu depuis un siècle.

– Eh bien, les gens ne sont peut-être pas si bien renseignés que ça. Ou alors c'est Wes qui est approximatif et l'a confondu avec une autre espèce.

– Pourquoi pas, dit Raina, dubitative. Tu en as déjà vu un dans sa volière ?

– Non. Si c'était le cas, je pense que je m'en souviendrais. En tout cas, Wes n'a pas précisé en avoir un.

Elle se frictionna les bras de bas en haut, encore une fois, comme si la photo lui donnait froid.

– Allons-y, dit-elle.

Grady était un peu déçu de ne pas pouvoir partager son

enthousiasme pour ce qu'il aimait le plus ici – les oiseaux quasiment apprivoisés, cette reproduction miniature de la faune et de la flore de l'île que Wes avait installée dans sa propre maison.

À présent, la magie s'était envolée. Il se refusait à croire que Wes donnait dans la contrebande d'oiseaux ou qu'il les gardait illégalement. Mais l'idée de les savoir piégés le dérangeait. Qu'ils puissent le sentir, eux, surtout.

– Ça, c'est sympa.

Elle lui agrippa le bras lorsqu'elle vit la *'ohana*.

– C'est ici que tu vis ?

– Si on peut appeler ça vivre.

Une des tirades phares de Zeke. Qui eut autant succès que d'habitude et détendit l'atmosphère.

Grady entra pour aller chercher le sweat et faire du café. Ils s'assirent sur le canapé, Raina se pelotonna dans la couverture jaune en cachemire.

– Tu as encore froid ?

– Non.

Elle caressa la couverture comme si c'était un chat.

– C'est si doux.

– Ça fait partie du mobilier.

Grady s'installa à l'autre bout du canapé.

– Je ne trimballe pas ma propre couverture en cachemire partout avec moi.

Il aimait qu'elle soit là, qu'elle porte son sweat et qu'elle rie à ses blagues.

– Tu viens souvent sur Hokuloa Road ?

– Non. Je te l'ai dit : je suis venue pour une fête mais ça remonte au lycée. Puis avec Jessie, pas plus de deux ou trois fois. On faisait demi-tour dès qu'on approchait du portail.

– La route ne te fait pas peur ?

– J'ai grandi sur cette île. Les autres petites routes sont presque toutes en aussi mauvais état. Il suffit de conduire lentement. Mais le brouillard m'a rendue un peu nerveuse, admit-elle.

Elle prit sa tasse de café, contempla le liquide de ses yeux pâles et dorés. Grady n'avait jamais vu de fille – de personne – dont les yeux changeaient de couleur avec la lumière.

– Je ne sais pas comment tu fais pour rester ici tout seul. Ça, ça me

ferait peur.

Il but une gorgée avant de répondre.

– Tu te rappelles notre conversation d'hier, à propos de tous ces disparus ? Quand j'ai fini par émettre l'idée que ce n'était peut-être pas une personne qui les faisait disparaître – qu'il pouvait s'agir d'autre chose ?

– Je m'en souviens, oui. Avant qu'Angelo n'arrive.

– Je crois que je l'ai vu. Que je l'ai entendu.

Il hésita une seconde.

– Le Kaupe.

Raina retint son souffle. Elle jeta un coup d'œil inquiet en direction de la porte, comme si elle redoutait qu'il y ait quelqu'un derrière. Grady se leva pour la verrouiller, puis retourna s'asseoir dans le canapé.

– Tu l'as entendu ici ? demanda-t-elle en chuchotant.

– Non. Sur la plage.

Il lui raconta tout. Depuis la première nuit où il avait vu la silhouette du chien à côté de la *'ohana* jusqu'à cette agression sur la plage. Elle le laissa parler sans l'interrompre et ne posa aucune question, bien que lorsqu'il mentionna la cabane de Sanchez, ses doigts se contractèrent tellement fort qu'elle en aurait presque déchiré la couverture.

– Et il est réapparu il y a quelques nuits.

Il toucha la bosse sur son front.

– J'ai comme qui dirait eu un coup de frayeur.

– Il t'a attaqué ?

– Non. Il est simplement resté là, dehors.

Grady, contrarié, se concentra sur la moustiquaire.

– J'ai tellement eu les jetons, que je me suis cogné la tête contre le cadre de la moutiquaire.

Raina s'enfonça davantage dans le canapé.

– Alors tu l'as vraiment entendu.

Il acquiesça sans la quitter des yeux, comme si elle aussi pouvait disparaître à tout moment. Raina le croyait. Lorelei avait paru le croire elle aussi. Même si elle avait mené cette conversation comme un interrogatoire – Grady n'avait pu s'empêcher de se sentir coupable. Cette impression d'avoir été non seulement le témoin, mais aussi l'auteur de faits potentiellement terribles, ça l'avait bouleversé.

Gratitude et soulagement vinrent immédiatement alléger le poids de ses ruminations.

– Donc, tu sais ce que c'est ? murmura-t-il.

– Le Kaupe ? Oui, je sais ce que c'est.

– Il s'est montré dès le jour de mon arrivée. Qu'est-ce qu'il me veut, bon sang ?

– Il n'apprécie pas que ton boss garde tous ces oiseaux en cage ?

– Pourquoi ne pas s'en prendre à lui, dans ce cas ?

C'était incroyablement déstabilisant de parler de cette chose comme si elle existait vraiment.

– Pourquoi est-ce qu'il se retourne contre moi ?

– Il ne t'a fait aucun mal, n'est-ce pas ? Je vois bien que tu t'es cogné la tête, mais il ne t'a pas attaqué. Il veut juste attirer ton attention, comme le font les fantômes.

– Je n'ai jamais été une personne à fantômes. Je n'en ai jamais vu.

– Moi non plus.

Elle se leva.

– Je voudrais aller chez Leonardo.

– Pourquoi ? C'est dangereux, tu sais.

– Tant pis. Nous sommes deux. Tu as l'air de sous-entendre qu'il pourrait avoir un lien avec la disparition de Jessie. Eh bien, je veux le constater par moi-même maintenant. Je connais cet endroit.

Ses yeux n'étaient plus dorés. Ce brun sombre, intense, était revenu.

– Et il ne peut rien arriver de pire que la dernière fois où je me suis retrouvée chez lui.

CHAPITRE 67

Raina replia soigneusement la couverture en cachemire, la frottant contre sa joue avant de la déposer sur le canapé.

– Scuse-moi.

Elle se dirigea vers la salle de bains. Grady fila dans la chambre, prit son couteau et le mit dans la poche de son jean. Puis il envoya un sms à Donny.

Je vais randonner sur la route d'Hokuloa

Réponse de son frère :

Quoi c'est un code ? Tu vas t'envoyer en l'air ?

Non, je vais vraiment faire une randonnée et si je tombe d'une falaise, je veux que quelqu'un le sache

C'est bien, parce que si tu tombes d'une falaise tu as des chances de conclure plus rapidement

Je t'aime aussi mon frère

Tafiolle

La porte de la salle de bains s'ouvrit.

– Je suis prête, annonça Raina.

Ils avançaient dans l'allée. Le brouillard était encore plus dense que tout à l'heure. Pour se protéger de l'humidité, Raina remonta la capuche de son sweat. L'écho de leurs pas résonnait sinistrement dans le vide.

Un oiseau poussa un cri depuis la cime d'un arbre enveloppé par la brume. Raina s'arrêta et inclina la tête pour l'écouter. Grady voulut dire quelque chose, elle pressa sa paume contre sa bouche. L'oiseau poussa un deuxième cri – une série de notes distinctes, presque harmonieuses, plus proches d'un arrangement musical que d'un son

animal. Raina laissa ses doigts contre les lèvres de Grady. Elle était subjuguée.

Un troisième cri. Et quelques secondes plus tard, la réponse d'un autre oiseau, plus haut sur la colline – plus faible et plus aiguë. La musique n'était pas au rendez-vous, mais le ton était assez similaire. Grady retint sa respiration, pour mieux entendre les battements d'ailes à travers la canopée. Raina était immobile à côté de lui. Elle laissa retomber sa main.

– Quoi ? chuchota-t-il.

Elle se remit à marcher sans même lui répondre, d'un pas moins pressé, faisant une halte de temps à autre pour tendre l'oreille. Lorsqu'ils atteignirent le bas de l'allée, la grille émergea du brouillard tel le bastingage d'un bateau – une illusion renforcée par le bruit des vagues remontant des falaises pour le moment invisibles. Grady frissonnait. Il regrettait de ne pas avoir pensé à prendre son pull.

– Mais dis-moi, tu es congelé ! s'exclama Raina. Tu veux que je te rende ton sweat ? Je vais mieux maintenant.

Elle commença à défaire le zip. Il lui saisit la main avec douceur.

– Je suis né dans le Maine. Je suis habitué à me balader dans la neige en short et en T-shirt.

– Tu plaisantes ?

Il fut traversé par une sensation de bonheur fugace, sortie de nulle part. Il n'avait pas ressenti ça depuis des années, depuis sa séparation avec Rachel.

– Il ne fait vraiment pas froid. L'air est tellement moite qu'il vous ferait presque une seconde peau. Allez, on continue.

Ils marchèrent comme dans un rêve le long de la route délabrée, soulevant de la terre couleur de rouille et des morceaux de lave à chaque foulée. D'innombrables petites fleurs parsemaient les arbres comme autant d'étoiles de Noël.

– C'était quoi, cet oiseau ? demanda Grady. On aurait dit de la musique. Je n'ai jamais rien entendu de tel.

– Ça ressemblait à un *ʻōʻū*.

Raina glissa sa queue-de-cheval sous le col de sa chemise pour se faire une écharpe.

– Ce qui d'ailleurs ne tient pas la route. J'ai vu un documentaire en ligne – en 1987, un zoologue en a enregistré un – un mâle à la recherche d'une compagne. Aucune femelle ne lui a jamais répondu. Il

y en avait sur toutes les îles de l'archipel. Aujourd'hui, ils ont disparu.

Elle eut l'air si triste que Grady eut envie de passer son bras autour d'elle – il ne le fit pas.

– On aurait dit qu'un autre lui répondait, dit-il. Tu as entendu ?

– C'était certainement un autre oiseau. Le *ʻōʻū* était une sorte de passereau, et il y a encore beaucoup d'espèces différentes de passereaux dans les environs.

– Ce serait incroyable si c'était bien lui que nous avons entendu – ce serait comme retrouver la trace de Bigfoot. Est-ce qu'ils ressemblaient à cet oiseau que nous avons vu chez Minton ?

– Celui sur la photo ? Non. Ce n'est pas exactement le même. Mais tous les deux se sont éteints, pour sûr.

On y voyait plus clair, comme si quelqu'un avait ajusté l'objectif de son appareil photo. Les arbres et les rochers prenaient forme et Grady commençait à pouvoir distinguer les feuilles vertes et bronze terne des *ʻāla'a*, et celles plus brillantes des *pāpala*, avec leurs minuscules fleurs rouges filiformes. Parmi les arbres qui poussaient là, il reconnut des *ʻohi'a*, ceux dont les oiseaux de Wes appréciaient tant les fleurs. Par un trou de végétation, il aperçut les arbres fruitiers du verger de Leonardo. Raina s'immobilisa.

– On y est. Je me rappelle ces pommes de montagne – il les avait plantées devant moi. C'était, quoi, il y a presque treize ans ? se souvint-elle. Je pensais que Leo était mon petit ami. J'avais quatorze ans, ses copains avaient déjà terminé leur lycée depuis belle lurette.

Elle se tut tandis qu'ils marchaient, côte à côte, vers les arbres. Grady savait qu'il était vain de dire *Je suis désolé*. Il cueillit deux pommes, nettoya la plus grosse contre son T-shirt et la lui tendit. Il mordit dans la deuxième. Elle avait un goût astringent, à la fois insolite et discret, et quelque chose d'un peu étouffe-chrétien qui vous faisait la bouche sèche. Il la termina en deux bouchées.

– C'est bon, dit-il en souriant timidement. Tu devrais essayer.

Raina lui rendit son sourire.

– Merci.

Elle mangea la pomme, laissa tomber le trognon et en attrapa une autre. Elle ne mordit pas dedans. Elle se contenta de la retourner dans sa main, comme une boule de cristal.

– On n'est pas obligés d'entrer, dit Grady. Je n'aurais jamais dû te raconter tout ça. Je ne savais pas ce qui t'était arrivé chez Leonardo, je

pensais juste qu'on pourrait éventuellement trouver des indices pour faire des liens entre toutes ces choses. Les personnes disparues, ce cri que j'ai entendu. Mais je vois bien que ce n'est pas une bonne idée que tu t'attardes ici, Raina. On ferait mieux de repartir.

– Si je veux repartir, je peux en décider par moi-même.

Raina croqua dans la deuxième pomme.

– Cette thérapeute, elle disait que je retenais les traumatismes dans mon corps. Je trouvais que c'était des conneries. Je lui ai dit. Ce sont les lieux, qui retiennent tous nos traumatismes.

– Tu veux dire cette cabane ?

– Cette île. Toutes les îles. N'importe quel endroit.

Elle continua à marcher, s'arrêta devant le pick-up de Sanchez pour regarder à l'intérieur. Grady resta à côté d'elle. Ils se retrouvèrent devant la cabane. Grady s'apprêtait à ouvrir la porte, mais Raina lui passa devant et entra la première.

L'humidité laissait sur le verre des fenêtres des traînées qui ressemblaient à des griffures. Grady maintenait la porte ouverte pour faire entrer un peu d'air pendant que Raina faisait les cent pas dans la pièce exiguë. Elle souleva le couvercle de la glacière pour renifler à l'intérieur. Ramassa un livre de poche et le laissa retomber sur le sol, souleva la jambe d'une combinaison humide accrochée au mur et la relâcha avec dégoût.

– C'est comme si rien n'avait changé, murmura-t-elle. Tout est exactement pareil, à croire qu'il était là il y a deux minutes.

Elle continua son tour d'horizon – vérifiant sous le canapé futon, sillonnant avec impatience le peu d'espace qu'il y avait à inspecter. Elle attrapa l'oreiller bosselé, le porta à son nez puis le jeta au loin.

– Aucun signe de la présence de Jessie, annonça-t-elle soudain.

Son visage se détendit, de soulagement mais aussi de déception.

– Lui était là il y a peu, mais pas Jessie.

Elle se dirigea vers la fenêtre. La brume opacifiait la vue sur l'océan. Elle caressa le bois déformé du cadre. Elle prit le coquillage et le serra dans sa paume.

– Il en avait tellement, dit-elle. Des coquillages coniques – il les trouvait sur les bancs de sable quand il faisait du surf ou quand il allait faire de la plongée en apnée dans les récifs. Nous en avons aussi à l'aquarium.

Elle le tint dans la lumière qui filtrait à travers le carreau de la

fenêtre. La coquille était presque translucide, comme une mince pellicule de cire, ou un morceau de tissu.

– Il les aimait parce qu'ils sont toxiques. Ce qui est le cas de beaucoup de coquillages de cette forme, mais celui-là est redoutable, il peut vous tuer.

– Comment s'y prend-il ?

– Il se cache sous le sable, et dès qu'un poisson arrive, il déploie cette aiguille rétractable et l'empoisonne. Ensuite, il le mange. Même procédé que les oursins parasols – il suffit de marcher sur l'un d'entre eux, même à travers le tissu d'une combinaison de plongée. Et il n'y a pas d'antidote.

Elle reposa la coquille conique sur le rebord de la fenêtre.

– Il a dû mettre le reste de sa collection ailleurs.

Elle allait s'éloigner, puis finalement, elle se retourna. Elle saisit le coquillage et le glissa dans sa poche.

– Il y avait une bonne houle la semaine dernière – quand c'est le cas, il est sur l'eau généralement. Allons voir sur la plage.

CHAPITRE 68

Dehors, les derniers lambeaux de brouillard accrochés à la cime des plus grands arbres se fondaient avec le ciel bleu. La chaleur du soleil bombarda le visage de Grady, qu'il avait encore oublié de protéger. Raina ouvrait la marche. Elle pila net lorsque le sentier devint plus raide. Il s'arrêta aussi. Un pas de plus et le chemin disparaissait complètement. En contrebas, le soleil n'avait pas encore traversé le brouillard.

Raina connaissait le sentier par cœur. Elle entama sa descente, s'agrippant aux branches sans les regarder, faufilant ses pieds entre les rochers comme si elle pouvait être certaine qu'en dessous, la terre était ferme.

Grady avançait plus prudemment. À tel point qu'au bout de quelques minutes, il l'avait perdue de vue.

– Tu es toujours là ?

– Je suis toujours là, répondit-elle d'une voix qui semblait venir de très loin.

Elle devait déjà être sur la plage. Il tenta de descendre plus vite, mais sa jambe se déroba sous son poids. La lave s'effondra en une pluie d'éboulis. Pendant une fraction de seconde, il resta en suspens dans le vide, avant d'atterrir lourdement sur le dos. Il se redressa en se rattrapant à une branche. Haletant, il appela de nouveau.

– Raina ! Tu vas bien ?

Pas de réponse.

Le bruit des vagues était plus fort, Grady n'était plus très loin du but. Le vent et les embruns se mêlaient à la brume, si épaisse qu'il ne pouvait pas voir ses pieds. Il pensa à la légende racontée par Dalita – cet étrange brouillard qui empêchait les peuples d'envahisseurs de trouver l'île. Il serra les dents et franchit les derniers obstacles restants avant de sentir le sol sous ses pieds.

La plage était vide. Le bruit des vagues, proche. Il se baissa pour toucher le sable – frais, mais sec. Aucune trace de Raina dans tout ce gris informe. Seule une perle scintillante – le soleil – brillait là où se trouvait sans doute l'horizon. L'odeur alentour n'était pas des plus agréables. Derrière celle du sel, les relents d'une charogne – vraisemblablement un poisson en train de pourrir.

– Raina !

Il perçut un bruit derrière lui et porta sa main sur le couteau qu'il avait gardé plié dans sa poche.

– Raina ?

Le sifflement des vagues sur le sable lui hérissa le poil. Il fit un pas. Un faible gémissement arriva jusqu'à lui depuis les rochers à sa gauche.

– Raina ?

Le gémissement prenait de l'ampleur – une voix de femme, qui tendait vers le cri – puis le silence retomba de façon abrupte, comme si quelqu'un lui avait couvert la bouche.

– Raina ! hurla-t-il.

Le cri revint. Un cri de terreur, mais aussi de souffrance. Grady sortit son couteau, déploya la lame et se dirigea vers les rochers.

Une forme sombre se tenait face à lui, à peine discernable. Peu à peu, ses contours se firent plus nets. Une silhouette aussi grande que Grady, voire un peu plus grande, sans bras ni jambes. Une tête noire, posée sur un corps aussi rigide qu'un cercueil dressé à la verticale. Pas d'yeux, ni de nez, ni de bouche.

La silhouette bougea. Si, elle avait bien une bouche – un nuage blanchâtre qui s'étendait lentement puis se contractait, comme si elle respirait, s'élargissant de plus en plus jusqu'à ne devenir qu'un vide horrible, béant.

Raina – ça ne pouvait être qu'elle – poussa un autre hurlement. Grady put reconnaître les consonances étouffées de son nom. Le cœur battant la chamade, il se dressa sur la pointe des pieds, ses doigts se resserrèrent sur le manche du couteau – il se prépara à bondir.

Avant qu'il ne s'élance, une main lui attrapa la gorge, tandis qu'une autre vint lui entraver la bouche. Les cris augmentaient, chargés d'une angoisse maintenant presque palpable. Grady voulut se débattre, son couteau lui échappa. Il fut traîné sur le sable comme un sac de pommes de terre. Les cris n'avaient pas cessé. Ils couvraient le

bruit des vagues, le vent – tous les sons environnants avaient disparu, en dehors de cette voix sifflante dans le creux de son oreille.

– *Arrête, arrête ! C'est moi…*

Il lutta en vain pour se libérer. La main libéra sa bouche pour venir saisir son menton et faire pivoter sa tête pour qu'il voie distinctement le visage de son agresseur, à seulement quelques centimètres du sien.

Raina.

CHAPITRE 69

Elle le tira vers l'intérieur de la grotte. Ils se mirent tous deux à genoux pour se glisser sous le promontoire. Grady fouilla rageusement le sable, sans succès : son couteau était plus loin, quelque part sur la plage. Il distingua Raina dans la pénombre, un doigt pressé contre ses lèvres tandis qu'elle secouait furieusement la tête. Elle s'enfonça aussi loin qu'elle put dans les profondeurs de la grotte. Plus loin que lui – son gabarit lui offrait plus de latitude.

Grady ne bougeait pas, restant dans l'ombre de la vague de pierre. À tâtons, il se mit en quête de tout ce qui pourrait lui servir d'arme. Il ne trouva rien d'intéressant. Toujours à genoux, il recula jusqu'au mur du fond. Il s'accroupit, comme un animal, le dos calé contre la roche.

La brume se dispersait, non pas poussée par le vent mais aspirée par la mer, par chacune des vagues qui se retirait, telle une vidéo jouée à l'envers. Sur les rochers, la silhouette sombre s'était réduite à une ombre projetée dans le vide, l'ombre de quelque chose qui n'était d'ailleurs même plus là. Les gémissements, aigus et suppliants, eux, poursuivaient leur cours.

La voix de sa mère, la nuit où son père s'était donné la mort.

Grady éclata en sanglots, pétrissant le sable de ses doigts. Raina mis ses bras autour de lui.

– Ne fais pas ça, lui chuchota-t-elle à l'oreille. N'y va pas.

Il hocha la tête, s'essuya les yeux et se concentra sur toute cette roche autour de lui, si proche que son souffle pouvait presque la réchauffer. Les indentations naturelles dessinaient un visage – il y avait des yeux, une fente qui ressemblait à une bouche. Et autour, quelqu'un avait sculpté des lignes en zigzag. Quand on bougeait la tête, le visage devenait une araignée, puis un soleil. Et lorsqu'on restait immobile, on pouvait voir les trois à la fois. Une danse silencieuse entre ombres, roches et lumière.

– Grady. Grady ? Tu vas bien ?

Raina posa sa main sur son bras. Il recula, expira de soulagement lorsqu'il réalisa que les sanglots s'étaient tus. Il ferma les yeux, essayant de reprendre le contrôle.

– Oui, je vais bien.

Parler était étonnamment douloureux, comme si c'était lui qui avait hurlé dans le vide à pleins poumons. Raina l'enveloppait toujours de ses bras, elle grelottait. Il se dégagea de son étreinte pour l'envelopper à son tour – ça semblait plus logique – et la serrer assez fort pour qu'elle retrouve un peu de chaleur.

– C'est bon, murmura-t-il. C'est parti, je crois que c'est parti…

Ils restèrent ainsi un long moment, sans échanger un seul mot. Puis Raina prit l'initiative de se rapprocher de la sortie.

– Il n'y a plus de danger, annonça-t-elle.

La lumière tomba sur son visage : il vit qu'elle avait pleuré elle aussi.

– Qu'as-tu entendu de ton côté ?

– Moi, répondit-elle d'un ton rauque. Je criais. Mais même si c'était ma voix, je savais que c'était impossible.

Elle baissa la tête, se penchant en arrière pour examiner le plafond de la grotte.

– Je suis déjà venue ici, dit-elle dans un murmure lointain. (Ses doigts caressèrent la roche.) Leonardo m'a montré, il nous a montré à toutes…

Elle poussa un cri de stupeur, retirant sa main aussi précipitamment que si elle s'était brûlée. Il s'approcha d'elle.

– Que se passe-t-il ?

– Il n'est plus là. Le *ki'ipōhaku* du soleil. Il n'est plus à sa place.

Elle désigna l'endroit où la roche avait été vandalisée.

– Il y avait une sculpture du soleil ici. Elle a été volée.

– Je sais. L'autre jour, j'avais déjà constaté qu'un morceau de roche avait été arraché. Ce n'est pas le moment de s'éterniser, partons.

Il lui prit la main. Elle la retira d'un coup sec. Elle écrasa ses doigts contre la pierre, puis la frappa avec le creux de sa paume, fort.

– Putain de merde !

– Raina, la pressa Grady. Allez, viens. S'il te plaît.

Elle continua à jurer, tout en rampant derrière lui jusqu'à la plage.

Grady avait mal partout, ses oreilles bourdonnaient : il était aussi

groggy qu'après la raclée infligée par Chris. Un peu plus loin, il retrouva son couteau, qu'il remit dans sa poche. Les jambes flageolantes, Raina peinait à tenir debout. Elle fixait la grotte, le rocher en forme de cône où les deux planches de surf étaient encore attachées.

– Cet enfoiré, pesta-t-elle entre ses dents.

Puis elle cracha sur le sable.

Grady ne bougeait pas, ébloui par la lumière du jour. L'air était vif, pur – il reconnut cette odeur de sel qu'il associait au vent faisant claquer les voiles sur la baie de Penobscot, aux embruns froids et au chant des oiseaux de mer. Ici, les embruns avaient la tiédeur du sang et la chaleur vous cognait impitoyablement le visage.

Un cri persiflant résonna au-dessus de lui. Un oiseau, énorme – probablement plus d'un mètre d'envergure, la queue droite comme la traînée de condensation d'un jet. Grady le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il sorte de son champ de vision, puis Raina et lui rebroussèrent chemin en silence.

CHAPITRE 70

Ils ne dirent pas un mot jusqu'à Hokuloa Road. Chaque fois qu'il cherchait à croiser son regard, Raina détournait la tête.

– Tu vas bien ? finit-il par demander.

L'air était chargé de poussière et sentait fort cette fleur jaune citron, le *lantana camara*.

– Raina ?

– Oui ? souffla-t-elle comme si elle était restée en apnée tout ce temps.

Ses joues étaient constellées de grains de sable et ses cheveux emmêlés.

– J'ai entendu quelqu'un crier. Quelqu'un… Quelqu'un d'autre. Mais j'ai vite eu cette drôle d'impression de m'entendre moi-même. Et toi, c'est ce que tu as entendu aussi ?

– En quelque sorte. Je pensais que c'était toi, que tu te faisais agresser. Mais ensuite…

Il ferma les yeux, repassant dans sa tête ce terrible son. Les cris de sa mère, l'ombre oscillant sur le sol du garage.

– J'aurais juré que c'était une voix familière.

– Moi aussi.

Il attendit qu'elle développe, qu'elle explique quelle autre voix que la sienne elle avait entendue mais elle garda le silence.

– Qu'est-ce qu'il veut ?

– Je ne sais pas.

Elle frissonna.

– Dans les histoires les plus connues, on raconte qu'il aime imiter la voix de ceux qui vous sont chers – pour vous attirer.

Elle se fit toute petite dans son sweat à capuche, profitant de son épaisseur pour se mettre en retrait.

– C'est ce que disent les anciens.

À peine arrivés à la *‘ohana*, Raina fila à la salle de bains. Grady patienta près de la Subaru, le regard perdu au milieu de la colline.

Il se demanda si c’était comparable à ce que ressentaient les survivants d’un accident d’avion. Personne d’autre que vous n’avait les moyens de comprendre ce que vous aviez vécu – le genre de vécu qu’on ne prenait pas spécialement plaisir à se remémorer, ensemble autour d’une table. Exactement comme la perte d’un être aimé – la perte de son père, que ni sa mère ni Donny ni lui n’avaient jamais plus eu envie d’évoquer.

Raina réagissait de la même manière. L’unique raison pour laquelle elle était chez lui, c’est parce qu’il avait échangé une trentaine de mots avec son amie dans un avion, une amie qui avait disparu depuis. Étaient-ils destinés à partager ce qu’ils venaient de vivre ? Le Kaupe les avait-il attirés expressément à cet endroit, tous les deux, pour une raison précise mais qui leur échappait ?

Ou est-ce que l’aléatoire était le seul maître à bord ?

Bien qu’il n’ait toujours pas de mots pour décrire ce qu’il s’était passé, les événements avaient au moins le mérite d’avoir réactivé son cerveau. Il était submergé par une émotion aussi incompréhensible qu’indescriptible – la peur, mais il y avait aussi du désir. Il était peut-être juste sous le choc. Il aurait aimé pouvoir en toucher deux mots à Raina, beaucoup plus de deux mots. Il ne savait pas par où commencer.

Elle réapparut quelques minutes plus tard, le visage rafraîchi et avec une nouvelle queue-de-cheval. Ils se faisaient face dans l’allée, aussi embarrassés l’un que l’autre. La journée s’annonçait sereine. Un ciel bleu profond, de hauts nuages blancs, les arbres de la forêt d’un vert tellement brillant et vigoureux que Grady pouvait à peine le soutenir du regard.

Il se décida à rompre le silence.

– Tu te sens capable de rentrer en voiture ?

– Oui, bien sûr.

Elle resta pensive quelques secondes – comme si un millier de choses défilaient dans sa tête.

– Écoute, dit-elle en croisant les bras sur la poitrine. Je sais que tu n’es pas d’ici, donc tu ne peux pas vraiment comprendre. Mais celui qui a volé cette sculpture a fait quelque chose d’impardonnable. Les *ki’ipōhaku* sont sacrés – d’ailleurs, la plage est censée être *kapu*.

Leonardo n'aurait jamais, jamais dû s'installer à proximité. Je n'aurais jamais dû le suivre.

Elle regarda Grady droit dans les yeux.

– C'est lui qui a fait ça. Qui a vandalisé la grotte et volé la sculpture.

– Tu n'as rien sur quoi te baser pour le prouver.

– Je le connais parfaitement. C'est tout à fait son genre. Je parie que le *ki'ipōhaku* est chez lui en ville, dans son appartement. Il a dû l'installer dans sa salle de jeux, à côté de sa putain de télé à écran plat.

– La police est allée fouiller chez lui. Elle l'aurait vu, tu ne crois pas ?

– Ou alors il l'a vendu.

– Tu penses que… quelle que soit la nature de ce que nous avons entendu… tu penses que ça a pu le tuer ?

– Je te l'ai déjà dit, mon frère. Je l'espère.

Elle lui tourna le dos pour ouvrir sa portière.

– Bon sang, je suis fatiguée. Mais ça va aller, ajouta-t-elle immédiatement, avant qu'il ne se mette à protester. Vraiment.

Elle dézippa le sweat, le retira et le lui rendit.

– Merci.

Elle allait grimper dans sa voiture, quand Grady se jeta enfin à l'eau :

– Raina.

Elle se contenta d'un simple soupir en attendant la suite.

– Que dirais-tu qu'il nous est arrivé sur cette plage ?

– Grady, tu étais là !

– Je sais. Mais… *pourquoi* est-ce que tu penses que c'est arrivé ? Il a commencé par imiter ta voix pour que j'aille te secourir. Pourquoi est-ce qu'il insiste avec moi ? Qu'est-ce qu'il me veut ?

– Je n'en sais rien, répondit-elle. Possible qu'il ait besoin de toi. Qu'il veuille que tu fasses quelque chose pour lui.

– Quoi ?

– Comment je pourrais le savoir ? Regarde-moi, je suis lessivée. Si tu crois être l'élu, démerde-toi avec tout ce bordel. Je te souhaite bonne chance.

Elle monta dans sa voiture, mit le contact alors que la portière était encore ouverte et attendit que la clim se mette en marche. La radio s'alluma sur une de ces chansons hawaïennes de la station que

Grady aimait bien – une guitare en acier entre les mains d'un homme qui chantait ce qui avait tout l'air d'être un adieu.

– Ça te dit qu'on se boive une bière un peu plus tard ? demanda Grady, penaud. Pas aujourd'hui, mais un autre jour peut-être ?

– Peut-être. J'ai besoin de réfléchir. Mais oui, probablement. Je t'envoie un message, d'accord ?

– Tu vas avoir besoin du code de sécurité pour sortir, ajouta-t-il avant de le lui donner.

– À plus tard.

Elle passa son bras par la fenêtre pour attraper sa main. Ses yeux étaient rouges de fatigue, ou de tristesse, et il se demanda si elle mentait – si c'était la dernière fois qu'il la voyait. Il ne pouvait pas lui poser la question, alors il la regarda simplement partir.

CHAPITRE 71

Grady eut du mal à se concentrer après le départ de Raina. Il était excité, son corps était en feu. À chaque fois qu'il essayait de donner un sens à ce qui venait de se produire, son cerveau résistait : appuyer de tous ses doigts sur ses paupières closes ou se passer de l'eau froide sur le visage – tout était bon à prendre pour chasser de son esprit cette forme hurlante.

Il fut choqué de constater qu'il n'était pas plus de midi.

Malgré tout, il alla chercher une bière dans le réfrigérateur, puis fit volte-face.

– Et merde, dit-il.

Il marcha en direction de la villa, entra et se rua directement vers l'armoire à alcool de Minton. Il examina les bouteilles une par une – gin, rhum, tequila, mescal, plusieurs variétés de single malts. Le tout haut de gamme, cela va sans dire. Il opta pour une bouteille de Glenfiddich – la moins rare, au cas où Minton se rendrait compte qu'elle manquait à l'appel – et l'emporta avec lui dans la volière.

Il s'assit à même le sol et avala une gorgée de whisky – le feu qui coulerait dans sa gorge ferait peut-être disparaître le souvenir de la plage ? Les oiseaux ne lui furent d'aucun secours. Ils semblaient perturbés par sa présence, leurs cris se faisant plus pressants tandis qu'ils migraient vers les branches les plus hautes. Il but une deuxième gorgée et se leva. Il fit le tour de la pièce pour voir s'il y avait une raison – autre que lui – à toute cette agitation. Un rat ou une mangouste qui aurait réussi à se frayer un chemin à l'intérieur. Cette pensée le rendait malade, pourtant aucun indice de la présence d'un quelconque prédateur. Rien qui sorte de l'ordinaire : quelques feuilles mortes tombées sur le sol, des brindilles, des fientes, des plumes éparses. Il arracha une feuille de palmier de l'un des grands pots en terre cuite et resta les bras ballants à regarder la canopée verte, tout

proche, juste au-dessus de lui.

Les oiseaux s'étaient presque tous réfugiés dans son feuillage. Il y eut un faible bruissement d'ailes, puis un petit pépiement d'avertissement, sec. En dehors de ces menues manifestations, il se serait cru seul. Ce silence quasi complet le troublait. Les autres oiseaux de l'archipel, est-ce qu'eux aussi avaient battu en retraite aujourd'hui, ou décidé de faire une pause ? Une violente mélancolie le gagna peu à peu – un sentiment de solitude, qui flirtait avec la peur : la même angoisse sourde qui s'était emparée de lui au printemps précédent, lorsqu'il n'avait pas entendu les rainettes du marécage à côté de la maison. Il attendit une minute de plus pour voir si les oiseaux finiraient par sortir de leur cachette, mais non. Il retourna à la *'ohana*.

Tout ce qui s'était passé depuis le moment où Raina et lui s'étaient assis sur le canapé le matin s'abattit sur lui instantanément. Cette chose sur la plage – peu importe sa nature – devait être en train de le traquer. Elle devait savoir qu'il était ici, et ça ne devait pas lui faire particulièrement plaisir. De plus, Grady avait embarqué Raina dans cette situation invraisemblable. Il aurait aimé lui demander de rester ou avoir l'audace d'insister pour la suivre avec son pick-up, pour s'assurer qu'elle était en sécurité.

Mais il serait passé pour un dingue ou un tordu. Et la vérité, c'est que c'était lui qui ne se sentait pas tout à fait en sécurité. Il termina son whisky, sortit son téléphone et appela Dalita.

– Hey, qu'est-ce que tu fais de beau ?

– Je finis de déjeuner. Lor a emmené les enfants à la plage.

– Tu veux que je vienne te tenir compagnie ?

– Avec plaisir. J'allais justement partir marcher en forêt. Tu as des chaussures de randonnée ?

– Je suis une paire de chaussures de randonnée faite homme.

Grand éclat de rire au bout du fil.

– Tu es bourré ?

– En quelque sorte.

– Alors conduire n'est sans doute pas l'idée du siècle…

– Ça va aller. C'est toi qui m'as conseillé de conduire défoncé je te signale.

– C'est différent.

– Je devrais m'en sortir.

– Je t’enverrai ma géolocalisation. Mais…

Il raccrocha. Il enfila son jean, ses bottes, remplit une bouteille d’eau pour le trajet. Il ne voulait pas parler à Dalita de ce qui s’était passé avec Raina. Il voulait simplement être avec quelqu’un, dans un autre endroit.

CHAPITRE 72

En approchant du *Hale o Nalowale*, Grady vit le sans-abri qui poussait son chariot. Il ralentit pour pouvoir lui parler.

– Hey, dit-il.

L'homme n'eut pas l'air surpris le moins du monde. Il le regarda de ses yeux marron foncé. Son visage était aussi ratatiné qu'une vieille noix en plein soleil.

– Tiens.

Grady tira un billet de vingt dollars de son portefeuille et le tendit au vieil homme, ainsi que sa bouteille d'eau.

– Prends soin de toi.

– *Mahalo*.

Grady continua son chemin et dépassa le *Hale o Nalowale*. Son téléphone vibra : les coordonnées de Dalita qui indiquait un point près de la réserve forestière d'Onawa.

On se rejoint sur le parking du bas. S'il est plein, on se retrouve au suivant

La forêt se trouvait dans une zone montagneuse, pas très loin de la ville. Il suivit une série de virages en épingle, traversa des bois épais et passa devant de nombreuses maisons d'apparence plus prospère que celles de Makani. Après cinq kilomètres, il vit le panneau annonçant l'entrée de la réserve. Il s'engagea sur une route de graviers et roula vers le grand parking.

Des pick-ups et des Subaru dotés de porte-vélos étaient éparpillés un peu partout. Une grande famille – enfants, grands-parents, parents, adolescents – s'était réunie sur des chaises de jardin autour de barbecues Weber et d'une armada de glacières. La nourriture était disposée sur une table pliante – des monticules de cuisses de poulet et de côtes de porc grillées, des saladiers en pastique, des sachets de

chips. L'odeur de la viande rôtie fit saliver Grady. Il réalisa qu'il était affamé.

– Grady !

– Hey, claironna-t-il en rejoignant Dalita. J'espère que tu ne m'as pas attendu.

Elle portait de bonnes chaussures, un short long, et une chemise d'homme. Un petit sac à dos pendait en bandoulière sur son épaule. Ses boucles noires étaient retenues par une casquette de baseball rose et ses yeux protégés par une paire de lunettes de la même couleur.

– Je viens juste d'arriver. Regarde. Stella a trouvé un requin mort.

Elle tendit son téléphone pour lui montrer la photo.

– Impressionnant, pas vrai ?

– Dégoûtant.

– Elle a piqué une crise quand Lor lui a dit qu'elle ne pouvait pas le ramener à la maison.

Dalita ouvrit la marche en passant devant une rangée de panneaux – des noms de plantes, d'arbres, des cartes de pistes VTT et des endroits où il était autorisé ou non de promener votre chien.

– Tu es partant pour une longue balade ou tu préfères t'en tenir à la version abrégée ?

– Les deux me vont.

– Alors on va trancher et se lancer dans une balade de moyenne distance.

Elle lui montra un chemin bien balisé, avec un panneau planté à l'entrée.

RESTEZ SUR LE SENTIER !
ÉVITEZ LES RAVINS, SURTOUT PAR TEMPS DE PLUIE.
LES CRUES SOUDAINES ARRIVENT SANS PRÉVENIR
ET NE VOUS LAISSENT PAS LE TEMPS DE REMONTER
POUR VOUS METTRE EN SÉCURITÉ.
RESTEZ SUR LE SENTIER !

– Dans ce cas j'imagine que nous allons rester sur le sentier, dit Grady.

Marcher avec Dalita lui calma les nerfs, et le dégrisa un peu. Il n'avait pas oublié l'épisode du matin, mais tout s'estompait petit à petit. À travers les troncs d'arbres, il aperçut d'autres marcheurs, certains avec des chiens tenus en laisse. Des voix d'enfants résonnaient non loin de là, ainsi que le bruit des pneus de VTT qui dévalaient les

sentiers voisins. Rapidement, Dalita et lui furent entourés par des arbres plus imposants – des conifères, une variété tropicale de frêne, des gommiers – ainsi que de gigantesques fougères et d'épais fourrés broussailleux.

– C'était une plantation forestière – destinée à récolter du bois de construction, expliqua Dalita. Ces arbres ont presque tous été importés. Puis la société à l'origine de la plantation a fait faillite. Ils ont fait don du terrain à l'île – une histoire de taxes, sans doute pour éviter de devoir continuer à les payer.

Une multitude de branches verdoyantes, tendues comme des flèches, masquaient le ciel.

– Ça m'a l'air bien sauvage.

– Avec le temps, ça l'est devenu. C'est là que cette fille s'est perdue l'année dernière. Celle qui a eu la chance d'être retrouvée.

Elle hésita.

– Des nouvelles de la fille de l'avion ?

– Je n'ai pas vraiment vérifié aujourd'hui.

Il baissa les yeux pour qu'elle ne puisse pas lire le mensonge sur son visage.

– Raina, son amie, je lui ai parlé, et elle disait qu'il n'y avait rien de nouveau. Je suppose que c'est bon signe, pour le moment.

Dalita était une excellente compagne de randonnée. Elle connaissait le nom des arbres – acajou des marais, niaouli, toona – et se montrait attentive lorsque Grady lui parlait des bois du Maine et de son passage au WMCC.

– Et à Hawaï, tu pourrais devenir guide, non ? suggéra-t-elle alors qu'ils s'attaquaient à la section la plus escarpée du sentier. Je suis sûre que tu arriverais à te faire embaucher. Wes ne serait pas du genre à se formaliser si tu avais un boulot à temps partiel en parallèle.

– Peut-être.

Grady fit une halte pour observer une gorge humide et marécageuse qui coupait la forêt de façon très nette, en un V presque parfait qui descendait en pente raide jusqu'au fond de la vallée, à quinze mètres au-dessous d'eux. Un chemin étroit zigzaguait en travers. La chute ne serait pas mortelle mais elle ne serait pas agréable pour autant – il y avait des arbres morts partout et des rochers. Se hisser sur le sentier ne devait pas être une mince affaire.

– Voilà exactement ce contre quoi ils avertissent les randonneurs.

Il s'écarta pour laisser Dalita passer la première.

– Les gorges.

– Les ravins, le corrigea-t-elle. Une crue soudaine arrive, et tu n'as plus aucune chance de t'en sortir.

Un craquement sec résonna au-dessus d'eux, suivi d'un bruit de feuillages qui s'entrechoquent dans un fracas à la fois sourd et distinct. Grady sursauta, manquant de perdre l'équilibre.

– C'était quoi ça ?

– Des gommiers. Leurs racines ne sont pas profondes. Il arrive souvent qu'ils tombent. Tu dois rester sur tes gardes.

Le son revint à plusieurs reprises – une déflagration subite, puis une chute amortie. Ils descendirent dans le ravin. La nuit tombait progressivement. Ou plutôt le soleil semblait décliner plus vite que d'habitude. Pourtant, au-dessus des branches, le ciel était d'un bleu éclatant. Quel soulagement, de gagner le bord opposé du ravin et d'en sortir…

Une lumière dorée traversait la canopée, caressant les peuplements de fougères jaune pâle et divers amas de feuilles brunes. Ils auraient été dans les bois du Maine, en plein automne, le spectacle aurait été le même, à peu de choses près. Seule l'odeur était différente – celle, médicinale et entêtante, de l'eucalyptus, ainsi qu'un parfum mielleux qu'il n'aurait pas su nommer. Une pensée inopinée et douloureuse coupa court à l'humeur ensoleillée de Grady. Il regarda Dalita.

– Ce corps sur la plage – on en sait un peu plus ?

Elle dégaina son téléphone et fit apparaître sur l'écran une photo qui ressemblait à tous ces affichettes qu'il avait vues sur le lampadaire. Un jeune homme au visage doux, avec des yeux enfoncés et un large sourire.

– Les enfants l'appellent 'Anuhe, dit Dalita. Je ne sais pas si c'est à cause de la tronche qu'il se paye, mais ça veut dire « chenille ». La police essaye toujours de trouver son vrai nom afin de pouvoir contacter sa famille. Tim a dit qu'ils ont traîné ensemble une fois ou deux sur Kahawai.

Elle montra le téléphone à Grady.

– Je ne peux plus supporter de le regarder, dit-elle d'une voix brisée. Il aurait l'âge d'être mon fils. C'est le fils de quelqu'un, qui doit souffrir.

La photo occupait un large pan de la page d'accueil de l'*Island*

Pilot. Grady fit défiler le contenu jusqu'à la deuxième photo, un détail du T-shirt vert que portait le garçon disparu. Il y avait un insigne au milieu – un cercle, avec des lignes qui rayonnaient tout autour. Les pétroglyphes, ça lui rappelait les pétroglyphes.

Il rendit à Dalita son téléphone.

– Pas grand-chose de plus, en somme, conclut-il.

Elle soupira, de son avis.

CHAPITRE 73

Ils reprirent le cours de leur marche, saluant au passage une femme qui trottinait, masquée et vêtue d'un legging vert et d'un débardeur.

– On est presque revenus au point de départ, annonça Dalita. La prochaine fois, on prendra le sentier qui mène au sommet. De là-haut, la vue est magnifique.

– Qu'a dit Tim à son sujet ? 'Anuhe ? Tu viens de préciser qu'il leur était arrivé de traîner ensemble.

– Que c'était un bon gars, légèrement plus âgé – quelques années, pas plus. Un naturel paisible. Tim pensait qu'il était d'Honolulu – avant la pandémie, nous nous sommes récolté pas mal de fugueurs d'O'ahu. Il dormait le plus souvent sur la plage. Selon Tim, il séjournait parfois avec d'autres gamins dans une maison de groupe dans les terres. Il dit aussi qu''Anuhe avait commencé à vendre des champignons.

– Tim l'a dit aux flics ?

– Bien évidemment que non. Encore une fois : c'est le fils de quelqu'un. Et surtout, ce n'est pas comme si c'était le roi des dealers. 'Anuhe devait juste les piquer à d'autres petites frappes pour essayer de se faire un peu d'argent avec. Il était dans le coin depuis Halloween.

– Il est arrivé avant la pandémie, donc.

– Ouais. À l'époque, il y avait des touristes, il aurait pu s'en tenir à faire la manche. Ou dégoter un boulot de plongeur. Tondeur de pelouses – je ne sais pas, ce genre de truc. Beaucoup de gens essayent d'aider les gamins sans abri. J'ai essayé. En leur offrant un repas chaud, ou un billet d'avion pour rentrer chez eux. Mais c'est difficile. Surtout lorsque vous réalisez que pour eux, dormir sur la plage et fouiller dans les poubelles, c'est préférable à l'idée de rentrer dans leur

famille. Meegan, une amie de Tim, a dit qu'Anuhe avait été arrêté par les flics un soir. C'était il y a quelques semaines.

– Ça correspond à la dernière fois où il a été vu ?

– Exact. Ils faisaient la fête. Meegan a ajouté qu'il était parti pisser. Ensuite, elle a vu des lumières bleues près de l'endroit où il se soulageait, et la voiture a démarré. Et c'est tout. La police soutient qu'elle n'a pas de trace d'un quelconque gamin correspondant à sa description. Le flic qui l'a ramassé s'est sans doute contenté de lui filer un rappel à l'ordre et de le laisser partir.

Ils étaient revenus à côté du pick-up de Dalita. Grady prit appui sur le hayon, pensif.

– Alors il monte dans une voiture de police, la voiture met les voiles et voilà, fin de l'histoire. Personne n'entend jamais plus parler de lui. Jusqu'à ce qu'il échoue, à moitié décomposé, sur une plage quelques semaines plus tard. Ça n'a aucun sens. Il aurait cherché à contacter ses amis, non ? Ne serait-ce qu'en leur envoyant un texto.

– Il n'avait jamais son téléphone sur lui. D'ailleurs ils n'ont pas réussi à le trouver.

– Meegan, elle est certaine d'avoir bien regardé la voiture ?

– C'était une bagnole de flic – bleue, avec des gyrophares. Pas besoin que je te fasse un dessin.

La famille qui pique-niquait sur le parking était partie. Un chien noir rôdait autour du lieu du rassemblement, en quête d'éventuels restes.

– Ce n'était pas un flic, lâcha Grady.

– Quoi ?

– Cette voiture. Ce n'était pas un flic dedans. C'était quelqu'un qui se faisait passer pour un flic. Ma mère connaissait un type qui jouait à ça dans le Maine. Il avait acheté une Crown Vic hors d'usage et se baladait partout avec. Il avait un feu portatif qu'il collait sur le toit de la voiture, il s'amusait à suivre les gens en le mettant en marche pour leur faire peur.

– Quel sale con.

– Certains sont comme ça, ils font ce genre de choses. Se faire passer pour un flic et pourquoi pas, tuer leur prochain dans la foulée.

– Pas besoin de faire semblant dans ce cas.

Les yeux de Dalita étaient noirs de colère.

– Tu peux être un vrai flic et tuer les autres.

– Je sais ! Mais – je te le jure – je ne fais que raconter une histoire de chez moi. J'ai même entendu dans un podcast qu'il prenait un malin plaisir à arrêter des voitures conduites par des femmes seules.

Dalita était au summum de l'exaspération.

– Grady, cette conversation va me mettre en rogne. Je dois y aller. Lor et les enfants doivent être rentrés.

– Entendu, merci de m'avoir laissé t'accompagner.

– Pas de quoi.

Elle lui adressa un *shaka* avec son pouce et son petit doigt, à la mode hawaïenne.

– L'invitation à dîner tient toujours. Je dois juste voir la date avec Lor. Peut-être dimanche ?

– Ce serait génial.

Il attendit qu'elle grimpe dans son pick-up.

– Une dernière question. La police, je ne l'avais encore jamais vue avant hier, sur la plage. Quel genre de voiture conduisent-ils ?

– Certains flics conduisent leur propre voiture, du moment qu'ils peuvent ajouter un gyrophare, et encore, ils ne le font pas tous. Sinon, ce sont des Tesla, répondit-elle. Comme dirait Wes, d'ici dix ans, tout le monde en conduira une.

CHAPITRE 74

Après son départ, Grady s'installa sur le siège conducteur. Il garda le contact coupé et les mains serrées sur le volant. Il regarda les arbres, essayant de rassembler les bribes de la journée de la veille. De se rappeler ce qu'il avait vu – deux voitures de police, une ambulance. L'ambulance : une vieille Ford, tout ce qu'il y a de plus standard, avec peut-être quelques sirènes en plus à l'intérieur. Il l'avait bien en tête – un reste de sa carrière d'ambulancier étouffée dans l'œuf. Quant aux voitures de police, impossible de se souvenir du moindre détail.

La même chose aurait pu arriver à Jessica. Un type faisant la tournée des bars à la recherche d'une jeune femme rentrant seule chez elle, en état d'ébriété, avec cette naïveté dont seuls les touristes sont capables. Il se serait arrêté, aurait allumé ses feux. Elle serait montée sans poser de question – coupable, de toute façon, d'avoir brisé la quarantaine.

– Et merde.

Il démarra et quitta le parking. Il conduisait lentement, espérant que son esprit se détendrait suffisamment pour faire les connexions entre tous ces éléments qu'il savait être reliés : Jessie, 'Anuhe. Des sans-abri, des esprits qui hurlent à la mort, un soleil-araignée. Une fois sur la route principale, il décida de suivre le chemin le plus long – celui qui longeait les stations balnéaires. Il se sentait plus énervé, plus à vif.

Il passa devant des centres commerciaux si communs qu'ils auraient pu se trouver n'importe où. Les rares clients marchaient à toute vitesse, comme s'ils craignaient d'être dehors. Grady compta moins d'une dizaine de voitures sur le parking. Une longue file d'attente s'étirait devant le bureau de poste – des gens masqués, comme aux abords des supermarchés, les bras chargés de colis.

Il manqua griller un feu rouge à l'intersection en tournant vers les

stations. Ce qui n'aurait eu aucune importance. Le seul autre véhicule présent sur la route était une décapotable dont le conducteur – quarante ans environ – était en train d'envoyer un sms. Il ne remarqua pas lorsque le feu passa au vert. Grady vérifia dans son rétroviseur une minute plus tard : le type n'avait toujours pas bougé.

La limite de vitesse passa soudain à vingt-cinq. Les stations se dressaient devant lui. Lors de sa promenade de la veille, leurs efforts pour paraître majestueuses lui avaient semblé absurdes – les mosaïques au fond des piscines, les tiki bars, et ces centaines de balcons. Une vraie scène de film hollywoodien. Comme si la pelouse n'attendait que les stars pour la fouler du pied.

Depuis la route, elles n'étaient pas seulement ridicules. Elles étaient laides et massives. Le silence était total, à l'exception du vrombissement des tondeuses à gazon et des trilles des oiseaux. Il continua à rouler, dépassant le Royal ceci, le Grand cela. Il ralentit lorsqu'il vit une voiture avec des lumières bleues clignotantes, mal garée près d'un hôtel.

Une Tesla, ça ne faisait aucun doute. Une vraie voiture de police, avec un vrai flic dedans – à la peau sombre, sa casquette repoussée sur le front, les mains sur les hanches, fixant un autre homme, blanc, nu, avec des dreadlocks. Le flic avait l'air excédé. Comme un père de famille qui tente de convaincre son enfant de monter dans la voiture pour le conduire à l'école.

Grady se mit au point mort et ajusta son pare-soleil. À mesure que son pick-up se rapprocha, il put mieux distinguer le type qui donnait tant de fil à retordre au policier.

En ne faisant rien de particulier, ceci dit, si ce n'est rester immobile à le dévisager, son sarong à ses pieds, comme si son corps maigre n'avait plus assez de consistance pour le retenir. Scotty. Ses amis avaient finalement dû l'abandonner à son propre sort. Il nageait manifestement en plein délire, avec son expression sauvage et ses yeux cernés de peau brûlée.

Grady accéléra. À moins de faire un demi-tour – ce qui était illégal – il n'allait pas pouvoir y couper : il faudrait passer devant eux. Il resta le long de la ligne médiane, en prenant soin de ne pas dépasser la vitesse maximale autorisée. Le flic ne fit pas attention à lui.

Scotty tourna la tête. Son regard croisa celui de Grady.

– Ils ne t'aideront pas ! hurla-t-il. Ne les crois pas !

Grady sursauta et feignit de se concentrer sur la route. Il entrevit tout de même la bouche de Scotty, ouverte à s'en fendre les lèvres, et la peau de son visage buriné par le soleil, qui se détachait comme l'écorce d'un fruit qu'on épluche.

CHAPITRE 75

De retour chez lui, Grady voulut tout relativiser le plus vite possible. Et faire des choses insignifiantes – des toasts à l'avocat, boire une bière. Raina avait qualifié Scotty d'âme perdue – un pauvre bougre qui avait plongé la tête la première dans un délire sur les aliens. Pour Grady, tenir tête à la police n'avait vraiment rien d'extravagant.

Ils ne t'aideront pas ! Ne les crois pas !

Grady n'était pas du genre à accorder du crédit aux flics. D'ailleurs il ne savait plus à qui se fier tout court.

Il envoya un texto à Donny

Une autre journée paradisiaque, il neige pas déjà chez vous ?

Une tentative d'humour délibérément mauvaise qui suscita une riposte immédiate : une photo de Donny avec ses collègues de l'équipe de voirie, qui lui faisaient tous un doigt d'honneur. Grady renchérit avec une photo du ciel bleu sans nuages et du Pacifique qu'on apercevait dans le lointain.

Quelques secondes plus tard, son téléphone vibra. La réponse sarcastique de son frère lui redonna du courage. Il envoya la même photo à sa mère.

Tu me manques, j'espère que tu vas bien. On se parle bientôt.

Elle lui renvoya une photo d'elle en tenue d'hôpital, méconnaissable derrière sa visière et son masque.

Tu me manques aussi. Je suis contente de te savoir là-bas et pas ici. Demain, j'ai droit à deux jours de repos d'affilée !

Grady répondit par une rangée de cœurs et pour finir, il envoya à Zeke un oiseau de mer planant tranquillement au-dessus de l'océan. Zeke répondit, non sans fierté, avec une photo d'un énorme cerf de Virginie, mort, calé à l'arrière de son pick-up. Grady commenta d'un pouce levé et remit son téléphone dans sa poche. Il se sentait encore agité, mais en sécurité. Sa mère, Donny et Zeke étaient en sécurité. Tout comme Raina, Dalita, Lorelei et leur famille. Il se refusait à penser à Jessica.

Quand il eut terminé sa bière, il saisit la bouteille de Glenfiddich, à moitié vide, qu'il avait chipée à Minton un peu plus tôt. Il était temps de la remettre à sa place. La porte de l'armoire à alcools manqua de lui rester entre les mains – une des vis était desserrée. Il la resserra avec les doigts. Note mentale pour plus tard : revenir avec un tournevis cruciforme. Il allait refermer l'armoire quand son regard fut happé par une grande bouteille d'eau métallique ornée d'un logo, posée sur l'étagère du haut.

Il avait vu des bouteilles d'eau similaires chez L.L. Bean – où elles coûtaient environ cinquante dollars. Grady se hissa sur la pointe des pieds et sentit sa gorge se nouer. Un cercle noir entouré de rayons irréguliers – le même logo que celui du T-shirt vert d''Anuhe.

CHAPITRE 76

Ça lui revenait. Il l'avait aussi vu sur le sarong de Minton, le soir de son arrivée, et le lendemain matin sur sa tasse d'expresso. *Il avait même choisi un nom*, lui avait dit Lorelei. *Kanaka Sun. Il avait engagé un graphiste pour créer un logo.*

Il posa la bouteille d'eau sur le comptoir, la prit en photo et la remit là où il l'avait trouvée. Il retourna à la *'ohana*, s'obligeant à marcher lentement, comme si tout se passait bien, rien à signaler – comme si quelqu'un pouvait l'observer et qu'il fallait à tout prix avoir l'air normal. Une fois à l'intérieur, il se précipita dans la cuisine, où il s'agrippa au comptoir dans l'espoir de faire passer son vertige en murmurant « putain, putain, putain », jusqu'à ce qu'il retrouve ses esprits. Au bout d'une minute, il se décida à envoyer un sms à Minton, priant pour qu'il ne mette pas des jours à répondre.

Je vais en ville demain. Besoin de quelque chose ?

Il prit une douche rapide, éliminant le sel, la sueur et le sable d'une journée qui lui paraissait déjà longue de plus de quarante-huit heures. La réponse l'attendait.

C'est gentil mais ce n'est pas nécessaire pour le moment. Je me suis bien approvisionné.

Grady s'affala sur son lit, soulagé, puis se redressa d'un bond lorsque son téléphone vibra de nouveau.

Si le vent n'est pas aussi déchaîné qu'ici, tu peux monter voir les panneaux solaires. Pas d'inquiétude si pas possible.

Ce sera fait. Bonne soirée.

Il s'habilla en quatrième vitesse et courut jusqu'au garage. Il fouilla

partout. Il cherchait quelque chose – n'importe quoi – qui pourrait lui permettre de mieux comprendre ce qu'il avait vu. Il ne trouva rien avec le même logo. Il se creusa la tête. Est-ce qu'en nettoyant le garage, il était tombé sur quelque chose avec un logo dessus ? Aurait-il pu jeter un indice, un élément de preuve ?

Il releva la tête. La porte blindée avec la serrure Commando.

– Putain de merde.

Il tira dessus comme un forcené. Donna des coups de pied dedans. Il pouvait toujours s'attaquer au mur extérieur à la scie, ça prendrait le temps que ça prendrait – c'est-à-dire longtemps. Et il trouverait le moyen de faire une bourde, d'une manière ou d'une autre. Allez expliquer à votre employeur ce qui vous a pris tout à coup de scier une partie de son garage pour y entrer alors que c'est un espace ouvert.

Il devait exister une clef. Minton lui avait dit qu'il perdait toujours les clefs des top cases de sa KTM. Qu'il avait besoin d'un jeu supplémentaire.

Grady courut jusqu'à la maison, monta à l'étage, fouilla la chambre, la salle de bains, les bureaux, les placards et même la volière, où les passereaux voletaient dans tous les sens en poussant des cris d'alerte tandis qu'il plongeait ses mains dans la terre des pots, inspectait le bassin sous la fausse cascade. Découragé, en colère, il redescendit les escaliers en trombe, s'arrêtant pour regarder les *wana*.

Un endroit idéal pour cacher une clef, mais à chaque fois que vous en auriez besoin, il faudrait enfiler des gants ultra résistants et prendre le risque de vous faire empoisonner. Minton ne se donnerait pas cette peine. Il se sentait bien ici, dans sa forteresse douillette. Il n'irait pas cacher une clef dans un endroit trop difficile d'accès.

Grady examina le salon en pensant à son frère, Donny. Ado, il planquait son herbe, son crack et sa meth dans sa chambre. Dans une bible qui faisait office de coffre-fort, dans une boîte de pansements. Il y avait aussi eu une boîte d'Oreo avec un sachet en plastique caché dans le fond.

Grady courut vers la cuisine, regarda dans chaque tiroir, sous l'évier, dans le congélateur. Inspecta l'armoire à alcools, ouvrit d'un coup sec un placard, passa en revue les paquets de muesli bio, les flocons d'avoine spécial porridge et les graines de lin. Il veillait à

chaque fois à ne rien déranger. Il attrapa un paquet de biscottes rangé dans le coin du fond. La boîte était lourde, et en la soulevant, il entendit un tintement métallique.

Il jeta son contenu sur le comptoir. Des dizaines de clefs, pour la plupart tout à fait banales, dont une clef de boîte aux lettres et quelques vieux passe-partout – qui, dans son imaginaire, vous menaient directement à un coffre au trésor, si tant est qu'il y en ait bien un. Il étala le tout, les examinant une par une jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait : une clef couleur or marquée du mot « Commando ».

Il rangea les autres dans le paquet de biscottes déchiqueté et fonça vers le garage. Il passa devant les étagères à outils bien rangées, les armoires remplies de tenues de plein air, le VTT, la combinaison de plongée et la tondeuse à gazon. Il glissa la clef dans le cadenas de la porte verrouillée, priant pour que ce soit la bonne, donna un tour. Les goupilles de la serrure s'engagèrent. C'était la bonne.

Il tira sur la manille, qui glissa hors du corps de la serrure. Il retira le moraillon, et libéra le loquet. La porte s'ouvrit vers l'intérieur. Il rangea le cadenas dans sa poche, tâtonna pour trouver l'interrupteur et entra.

La pièce était sombre, éclairée par une simple ampoule LED de 40 watts, et plus petite que ce à quoi il s'attendait – deux mètres de long, un et demi de large : la taille d'un vaste cagibi. Des murs renforcés, le même sol en béton que dans le garage. Un faux plafond de deux mètres de haut. Aucune ouverture nulle part, pas même une trappe d'accès. Des étagères métalliques occupaient presque tout l'espace, grossièrement vissées aux murs.

Il y en avait trois. Celle du haut était vide. La deuxième contenait deux grands bacs de stockage Sterilite, aux parois translucides – Grady put donc constater que les bacs étaient vides.

Sur l'étagère du bas, non pas deux mais quatre bacs. Il ouvrit le premier. Des piles de pantalons pour homme, kaki foncé, tous soigneusement pliés. Neufs – certains avaient encore leur étiquette. Grady prit un pantalon pour regarder la taille. Il déplia le reste, seize paires au total, toutes identiques mais de tailles différentes, qui dégageaient cette odeur de neuf qu'il associait au shopping de la rentrée des classes.

Grady essaya de se rappeler s'il avait vu Minton porter un pantalon

comme celui-ci. C'était possible. Il avait entendu parler d'individus qui faisaient des achats en gros pendant la pandémie. Mais ça restait une découverte étrange. Il observa le pantalon sous toutes ses coutures, vérifia les poches. Vides. L'étiquette du fabricant : une société américaine bien connue, qui ne faisait rien produire en dehors du territoire national. Minton n'allait pas dépenser son argent en vêtements bon marché *made in China*.

Il replia un à un les pantalons, espérant avoir reproduit l'ordre exact de la pile. Quand il eut terminé, il ouvrit un second bac.

Des caleçons cette fois. En coton et avec un imprimé à carreaux. Là encore, il y en avait seize, pliés, empilés – même scénario maniaque. Un autre fabricant américain. Il ne se donna pas la peine de tous les déplier, il glissa sa main entre chaque paire, à la recherche de – quoi ? D'argent ? De drogue ? Il ne trouva ni l'un ni l'autre. Ce n'était rien qu'un bac rempli de foutus caleçons.

Il referma le bac, le posa au sol, et dégagea celui de derrière. Il arracha le couvercle – une pile de T-shirts vert jade. Tous marqués du logo en forme de soleil noir arachnéen.

CHAPITRE 77

– Mais c'est quoi ça ? chuchota Grady en attrapant un T-shirt. M, d'après l'étiquette, pour homme. Produit au pays, comme tout le reste. 100 % coton. Si Grady n'avait pas vu une photo du même modèle porté par un gamin qui aujourd'hui était mort, il s'en serait tenu à l'hypothèse « Minton est un accumulateur compulsif ». Ou un de ces milliardaires économes qui, pour rien au monde, ne se débarrasserait des uniformes achetés pour le personnel de sa station balnéaire avortée.

Grady n'avait jamais vu Minton porter un T-shirt comme celui-ci. Il le mit de côté et s'adonna au même exercice que précédemment, s'assurant d'abord que le bac ne cachait rien de suspect. Comme pour les pantalons et les caleçons, il y en avait seize. Il prit une photo des T-shirts empilés, et une seconde centrée sur le logo. Il ne restait plus qu'un seul bac. Des shorts cargo – même marque, même couleur que les pantalons, et des paires de chaussettes blanches.

Il replaça les bacs en pestant. Il s'appuya contre le mur, déconcerté. Pourquoi garder tous ces vêtements ? Ça aurait plus de sens de les donner aux sans-abri ou de les apporter chez Goodwill.

Peut-être qu'il ne voulait pas que les souvenirs de son projet mort-né se baladent à travers toute l'île. Mais pourquoi les garder ici – dans un espace de stockage secret et, qui plus est, protégé ?

Revenu de sa sidération, Grady se mit à genoux et regarda sous l'étagère. Le noir complet, alors il alluma la lampe de poche de son téléphone. Les deux petites formes carrées contre le mur du fond étaient à peine discernables. Il était trop grand pour se faufiler sous l'étagère. Il revint armé d'un balai. Il utilisa le manche pour pousser les objets vers lui, l'un après l'autre.

Deux boîtes métalliques : une de la taille d'une boîte à chaussures, l'autre plus petite. La plus grande des boîtes était la plus lourde. Il la

secoua avec précaution : il entendit quelque chose bouger à l'intérieur. Le contenu de l'autre boîte resta statique. Les deux étaient verrouillées.

Grady les examina attentivement. Puis il se leva. Il inspecta la pièce pour être certain de n'avoir rien dérangé, remit le balai en place, éteignit la lumière et repartit avec les deux boîtes sous le bras. Il repositionna le cadenas Commando et retourna dans la cuisine de Minton. Il sortit le paquet de biscottes et essaya chacune des clefs sur les boîtes métalliques verrouillées.

Il trouva d'abord celle de la plus petite. Il l'ouvrit – il découvrit un petit bloc protégé de papier bulle et entouré de scotch. Il retira l'adhésif puis le papier, qui enveloppait trois petits piluliers blancs étiquetés « flunitrazepam ». Il photographia les étiquettes, remballa les piluliers et referma la boîte. Il se mit en quête de l'autre clef.

Il transpirait, conscient que ce à quoi il s'adonnait n'entrait en aucun cas dans le cadre de ses fonctions. Minton avait dit qu'il serait absent une semaine de plus. Mais s'il avait menti ? Et s'il était à ce moment même dans l'allée, au volant de sa voiture silencieuse ? Grady en eut mal à la poitrine. Il avait perdu le fil avec les clefs. Il fallut tout recommencer, les mains moites. Dehors, le soleil était tombé sous la cime des arbres. Des rais de lumière dorée traversaient les fenêtres et venaient toucher le comptoir.

Si Minton rentrait, Grady était foutu. Ce qui était déjà probablement le cas, de toute façon.

Il trouva la clef et l'inséra dans la serrure de la plus grande des deux boîtes. Elle tourna comme par magie. Il souleva le couvercle sans difficulté.

La lumière dorée caressait les téléphones portables. Grady en compta plus d'une dizaine, tous neufs. Des flips phones, des TracPhones, des iPhones et des Galaxies, de vieux Motorola et de vieux Nokia. Il en choisit un. Le même modèle que le sien, mais en bleu – celui de Grady était rouge. Il se décida à l'allumer.

L'écran d'accueil montrait une scène de plage : une planche de surf posée sur le sable, une paire de tongs – les pieds d'un homme – et une canette de Bikini Blonde. Le genre de photo que prenaient les locaux. Le type avait sans doute l'âge de Grady, à quelques années près. Le téléphone devait lui appartenir ; quant à lui, il y avait de grandes chances pour qu'il ne soit plus de ce monde.

Il éteignit immédiatement l'écran, pris d'un soudain mal de tête. Quand il comprit que c'était passager, il fit une photo de chacun des téléphones. Il balança les autres clefs dans le paquet de biscottes. Il ramassa les boîtes en métal et garda avec lui leurs clefs respectives, ainsi que celle du cadenas Commando.

CHAPITRE 78

Il se connecta à Internet et chercha un vol pour Boston. Il n'y avait pas de vols directs pour le continent – depuis la pandémie, leur nombre avait considérablement diminué. Le prochain vol disponible pour O'ahu partait le lendemain matin, mais pas de vols d'Honolulu vers le reste du pays avant deux jours. Il y avait bien des hôtels pour patienter, mais Grady n'était même pas certain d'avoir le droit d'y séjourner, à cause de la quarantaine inter-îles.

De toute façon, il ne pouvait pas se le permettre. Travailler pour Minton avait fait grimper le montant de son compte en banque, mais pas à ce point-là. Et il n'avait en sa possession qu'une carte de débit, pas de crédit.

Il passa une main dans ses cheveux. Appeler les flics. C'était le plus sensé. Mais est-ce qu'ils le croiraient ? Minton trouverait assurément une explication fort légitime au fait de garder tous ces trucs si bien rangés. Les vêtements avec le logo, c'était du gâteau : il pouvait mettre ça sur le compte de sa maniaquerie. Et les gens perdaient leur téléphone à tout bout de champ. Minton avait versé des millions de dollars pour préserver l'environnement. Il était du genre à arpenter les plages pour ramasser les téléphones perdus ou jetés.

Si Grady était capable de lui trouver spontanément des excuses, le milliardaire ferait encore mieux. Il avait des avocats à sa disposition, il poursuivrait Grady en justice pour diffamation. Le ferait virer de l'île, l'empêcherait de trouver un autre emploi. Grady avait assez regardé de séries policières pour savoir que, sans preuve irréfutable, les meurtriers s'en sortaient toujours. Particulièrement ceux qui étaient blancs, riches et puissants. Si Grady allait voir les flics, c'est lui qui passerait pour le principal suspect. Il s'en tirerait au minimum avec un interrogatoire, si ce n'est une nuit en détention. Il avait lu des articles au sujet d'individus qui avaient attrapé le virus après avoir été placés

en cellule de dégrisement.

Et dans le pire des cas, il deviendrait le bouc émissaire de Minton. Grady était à huit mille kilomètres de chez lui. Il ne connaissait pratiquement personne ici. Il n'avait pas les moyens de se payer un avocat.

Il était baisé d'avance. Il tapa dans la barre de recherche de son ordinateur portable le nom du médicament – flunitrazepam – le déchiffrant à partir de la photo qu'il en avait faite. Premier résultat : un lien qui menait au site web de la DEA. Une image présentait la même boîte, ainsi que les pilules blanches ou vertes qui se trouvaient à l'intérieur.

Générique : flunitrazepam. Aussi connu sous le nom de Rohypnol. Un puissant dérivé de benzodiazépine, substance de l'annexe IV de la Loi sur les substances contrôlées, dont la fabrication, la vente, l'utilisation ou l'importation aux États-Unis ne sont pas autorisées. Des doses élevées, en particulier lorsqu'elles sont associées à la prise de dépresseurs de type SNC, comme l'alcool ou l'héroïne, peuvent provoquer des sédations graves, des pertes de conscience, un ralentissement du rythme cardiaque et des troubles respiratoires pouvant entraîner la mort. Le Rohypnol est également appelé « drogue du violeur »…

Ce médicament pouvait être prescrit pour traiter certains cas d'insomnie, mais pas aux États-Unis. Ce qui signifiait que Minton en vendait, ou qu'il en consommait lui-même. Il ne s'était jamais plaint de troubles du sommeil. À chaque fois que Grady l'avait croisé, il semblait extrêmement alerte, voire hyperactif. Il n'avait aucune raison de prendre ces pilules.

Grady prit les deux boîtes – celle avec les médicaments et celle avec les téléphones, et courut jusqu'au garage. Il ouvrit le cadenas Commando et entra dans la pièce secrète. Il utilisa le balai pour les glisser sous l'étagère où il les avait dénichées. Il tremblait tellement qu'il eut besoin de deux tentatives pour remettre le moraillon dans sa fente.

Dans le Maine, c'était le début de l'après-midi. Il écrivit à son frère en retournant à la *'ohana*.

Il se passe quoi quand on te drogue à ton insu ?

Qu'est-ce que tu me chantes, là ? Tu es en chien ou quoi ?

Non, crétin, je te demande quel effet ça fait. Genre tu peux aller travailler le lendemain ?

Bon sang, évidemment que non, je n'ai jamais essayé ni eu besoin de le faire sur quelqu'un !!! Sérieux, ça vaut pas le coup, p'tit frère, même pour les yeux d'une jolie Hawaïenne…

C'est pas pour une fille, j'étais juste curieux après avoir maté un film

Ok alors : ne le fais jamais !!! Écoute la voix de la déraison !

Merci

C'était quoi, ce film ?

Grady envoya à Donny un émoji alien et mit son téléphone de côté.

Minton n'utilisait pas le flunitrazepam pour mieux dormir. Il l'utilisait pour droguer des gens – à en juger par les vêtements de la salle de stockage, des hommes. Grady posa les mains sur ses tempes. Il y avait aussi des pièces unisexes. Donc peut-être aussi des femmes. Peut-être Jessica Kiyoko.

CHAPITRE 79

Il n'avait pas vérifié si les autres téléphones fonctionnaient encore. Ni songé à appeler le dernier numéro de l'historique de celui qu'il avait allumé. Qui aurait bien pu décrocher ? Rien que d'y penser, il en avait des crampes à l'estomac.

C'est une collection, pensa-t-il. N'était-ce pas ce que faisaient les tueurs en série ? Collectionner comme des trophées les affaires de leurs victimes. Il pensa à tous ces avis de recherche et à toutes ces personnes aux noms peints sur le *Hale o Nalowale*. Il pensa à 'Anuhe. Il ne faisait plus partie des disparus : même s'il était mort, on l'avait retrouvé. Aurait-il droit à une autopsie ? Un sans-abri, présumé noyé. C'était peu probable. Est-ce que l'un de ces téléphones lui avait appartenu ?

Grady ferma les yeux. 'Anuhe vivait sur la plage, où il vendait de la psilocybine à ses amis. Il avait été vu pour la dernière fois montant dans une voiture de police deux semaines plus tôt. La police soutenait ne pas avoir de trace de son arrestation.

Angelo – le cousin de Raina – avait mentionné quelque chose d'intéressant l'autre soir.

Il y a eu un appel hier sur le standard… Un type qui pêchait dans son bateau près d'Hokuloa Cove. Il disait avoir vu quelqu'un nager. Il l'a signalé par radio mais lorsqu'il s'est approché, plus aucune trace du nageur ou de la nageuse.

Grady tapa « Hokuloa Cove », cliqua sur la carte et attendit que l'image apparaisse. La crique se trouvait près de l'extrémité est de la péninsule d'Hokuloa.

Pas très loin – à seulement quelques kilomètres – de là où se trouvait Wes Minton.

CHAPITRE 80

Ça pourrait fonctionner ainsi : Minton repérait un sans-abri en position de vulnérabilité, un homme qui vit sur la plage. Il l'alpaguait en prétendant être flic. Dans le noir, la Tesla pouvait passer pour une voiture de police, surtout avec un gyrophare aveuglant posé sur le toit. Surtout si les cibles de Minton étaient jeunes et effrayées, voire ivres ou défoncées. Une fois dans la voiture, il les droguait, les conduisait jusqu'à la pointe, via Hokuloa Road.

Ou peut-être qu'il n'avait même pas besoin de faire tout ça. Peut-être qu'il leur offrait juste un tour dans sa jolie voiture, une bière, de la drogue. Qu'il leur proposait un billet contre un peu de sexe. Sur la pointe, il pouvait les garder prisonniers pendant des jours, des semaines, des mois même. Lorelei avait laissé entendre que l'endroit était accessible par bateau. Quand il en avait terminé avec eux, il suffisait de les balancer dans le Pacifique. Ce nageur, ça aurait pu être ʻAnuhe ? Il avait réussi à s'échapper et à se faire repérer par un pêcheur – il avait été à deux doigts de refaire surface.

Les récifs sont truffés d'ossements. Wes Minton avait prétendu que ce ne pouvait pas être vrai, mais il mentait.

Ou alors c'est simplement moi qui perds complètement la tête, pensa Grady. Les hommes-chiens, les disparus, ces horribles cris…

Mais avant-hier, Raina était avec lui – ils avaient entendu la même chose. Ils faisaient partie du même synopsis.

Et Jessica aussi pourrait en faire partie. Il ne pouvait pas s'empêcher de penser, aussi irrationnel que cela puisse être, que leurs chemins ne s'étaient pas croisés par hasard. Pas uniquement parce qu'elle lui avait rappelé, de façon troublante, Kayla MacIntosh, ou parce que le suicide de Kayla, celui de son père et la disparition de Jessie semblaient être des points sur une carte aux étoiles qu'il ne parvenait pas encore à déchiffrer. Maintenant, d'autres points s'étaient

ajoutés. Scotty, avec son regard fou et sa bouche béante. Raina et le Kaupe. Les oursins et les oiseaux de la volière de Minton. Tous ces gens dont les téléphones portables remplissaient une boîte en métal. Tous ces gens dont les noms se retrouvaient inscrits sur un bâtiment abandonné au milieu d'un champ brûlé par le soleil. Sans oublier Minton.

Ils ne t'aideront pas ! Ne les crois pas ! Minton avait dû embarquer Scotty aussi, sauf que Scotty avait réussi à s'enfuir. Et qu'en était-il de ce que Grady avait vu, ou cru voir – ces jambes noires qui sortaient de la bouche du jeune homme, ou qui peut-être y entraient ? Y avait-il un quelconque lien entre ça et le Kaupe ? Scotty l'avait-il rencontré également ?

Grady serra fermement sa tête entre ses mains. Il sentait qu'il était, lui aussi, sur le point de disjoncter. Dans quel merdier s'était-il fourré… Un monde où les gens disparaissaient et les fantômes hurlaient en volant leur voix aux personnes qui comptaient le plus pour vous ; un monde où Scotty était manifestement le seul à connaître le sens des derniers événements, à connaître la vérité ?

Sans le vouloir ni même le savoir, Grady était devenu un élément du mystère, pas uniquement celui qui entourait les disparus – le phénomène était plus dense, mais à quel point ? Toute sa vie, il avait bousillé, perdu tant de choses. Son père. Son frère. Sa propre chance de décrocher un diplôme universitaire. Son histoire avec Rachel. Son boulot d'ambulancier. Kayla. Toutes les épithètes que Donny lui avait envoyées à la figure résonnaient à l'intérieur de sa tête : *lâche, loser, espèce de fiotte, tas de merde*. Pas étonnant qu'une redoutable créature ait voulu le tuer. *Sauf qu'elle ne l'a pas fait*, songea-t-il. Elle lui avait foutu la trouille, mais elle ne l'avait pas même blessé. Essayait-elle de communiquer ? De lui envoyer un avertissement ? De lui dire quelque chose ?

Quand bien même cette créature existerait vraiment, elle choisirait en toute logique un natif de l'île. Ou alors Minton, qui s'échinait à sauver Hokuloa, à protéger la nature qui, ici, était restée si sauvage.

Seulement Minton n'était pas un homme bon.

Il y avait les téléphones portables. Les pilules. Tous ces disparus.

Minton ne pouvait pas tous les avoir tués, mais il pouvait en avoir tué quelques-uns – beaucoup – sans que personne détecte son modus

operandi. L'île l'aurait couvert, avec ses falaises et ses montagnes impénétrables, ses eaux turbulentes et leurs courants parfois fatals.

Et Grady l'avait couvert lui aussi, à son corps défendant. En surveillant sa maison pour qu'il puisse aller sur la pointe et en s'assurant que tout irait bien à son retour. Grady refusait d'imaginer que Dalita puisse être complice, mais les autres gardiens auraient pu découvrir le pot aux roses. Raison pour laquelle ils avaient disparu – Minton les avait tués, ou le Kaupe, toujours animé par son devoir de protection de la péninsule : éliminer les intrus.

Seul un élément ne faisait pas sens. Leonardo Sanchez. Il aurait pu aider Minton. Sauf que rien ne garantissait que ce soit bien lui, le surfeur tué par le Kaupe sur la plage aux pétroglyphes. Il pourrait être avec Minton en ce moment même, sur la pointe. Et si Minton ne s'intéressait pas qu'aux sans-abri, mais également aux femmes ? Comme Jessie, par exemple. Chaque minute que Grady passait dans la *'ohana* pour le compte de Minton rendait toutes ces horreurs possibles. Il lui facilitait la tâche.

Et, il était forcé de l'admettre, il était tout aussi interchangeable que ses prédécesseurs.

Il repensa à la question de Dalita et à sa propre réponse : *Que fait-on si on n'a pas les bons outils ? On fait avec.* Voilà ce qu'était Grady : un outil. Sans doute pas le meilleur, mais celui qui se trouvait à portée de main. L'*haole* qui allait permettre de régler tous les petits problèmes en moins de deux.

Qu'avait dit Lorelei à propos des *kupua* ? *Ces créatures, si elles existent, il est évident qu'elles ne pensent pas comme nous. Elles sont imprévisibles, et elles n'ont ni les mêmes priorités ni les mêmes préoccupations.*

Le Kaupe était un esprit canin. Il harcelait Grady, le poursuivait comme les border collies poursuivent les moutons lors des compétitions de la foire de Common Ground. Les moutons ne sont pas censés comprendre ce qui leur arrive. Ils se contentent de courir là où on les guide.

Il attrapa son ordinateur portable, avec un peu d'hésitation cette fois. Des surprises comme celle d'aujourd'hui, le domaine reculé de Minton, sur la pointe, devait en cacher d'autres. Tant qu'il existait une probabilité, même infime, d'y retrouver Jessie, Grady se devait de la considérer. Il ouvrit Google Maps et tapa « Hokuloa Road ».

CHAPITRE 81

À l'aide de la vision satellite, il remonta d'Hokuloa Road jusqu'à l'extrémité est de la péninsule. Sous cet angle, le trajet avait quelque chose d'intimidant. La route rasait les falaises en une série de zigzags qui paraissaient impossibles à parcourir en voiture. Minton et Irma Ohelo étaient bien passés par là… Grady songea aux routes du Maine qu'il empruntait parfois en plein blizzard. C'était autant une question de mémoire corporelle que de réactivité cérébrale. Il pouvait conduire le pick-up sur une partie du chemin, au moins jusqu'à la moitié. Puis faire le reste à pied. Mais la simple idée de naviguer sur cette portion de route, totalement inconnue, suffisait à lui donner le vertige. Il revoyait les véhicules mutilés accrochés aux falaises, suspendus à un éperon rocheux juste au-dessus des vagues. Il risquait de croiser Wes… Non, il ne pouvait pas faire ça.

Même marcher représentait un défi. Imaginons qu'il se mette à pleuvoir des cordes. Quand il pleut, tout devient plus périlleux. Des éboulis, des coulées de boue peuvent survenir à tout moment.

Après approximativement seize kilomètres, une grille vous barrait le passage. Et pas n'importe quelle grille : plutôt du genre Zone 51 que la grille standard de votre voisin le plus proche. Difficile d'en évaluer la hauteur depuis l'écran de son ordinateur. Elle était coincée entre les rochers et semblait trop haute pour être mesurée à proprement parler. La meilleure estimation qu'il pouvait faire, c'était six mètres. En tout cas, il n'imaginait pas pouvoir la franchir facilement. Une ancienne coulée de lave avait brûlé la végétation – une rivière immobile de pierres noires, qui filait sur plusieurs kilomètres, de l'océan jusqu'au pied de la grille. Il y avait maintenant presque un siècle, Irma Ohelo avait dû entreprendre un chantier titanesque pour qu'Hokuloa Road puisse traverser le champ de lave.

Après la grille, le reste de la pointe avait été caviardé. Tout ce que

Grady pouvait voir sur la carte, c'était des carrés et des taches, imbriqués les uns dans les autres – verts, noirs et bleus, qui représentaient la forêt, les falaises, l'océan.

Il chercha en vain des vues aériennes, des photos de drones, des images de la forêt tropicale. Il ne trouva qu'une vidéo de trente-sept secondes prise des années auparavant par un randonneur audacieux qu'on voyait s'approcher du champ de lave. Les efforts de discrétion de Minton s'étendaient également à son paradis sauvage. Ces images tremblotantes avaient un caractère plus que dissuasif – ce champ de lave, c'était le lieu idéal pour disparaître.

Il referma son ordinateur et se précipita dans sa chambre pour vider son sac à dos, puis retourna dans la cuisine pour faire le point. Il lui restait cinq repas tout préparés au seitan légués par son prédécesseur, plus un sachet de poulet tikka. Quelques boîtes de haricots trop lourdes à transporter, donc il compenserait leur absence par une boîte de crackers au riz soufflé et au sésame, des sachets d'algues nori assaisonnées – c'était mieux que rien, même si ça lui donnerait soif. Au matin, il ferait le plein de muesli chez Minton et embarquerait tout ce qui pourrait se révéler utile. Il récupéra quatre bouteilles d'eau en plastique vides dans la poubelle de recyclage, les remplit et les glissa dans son sac.

Chez lui, Zeke avait un sac de survie, qui comprenait notamment des armes à feu et des munitions. Grady avait son couteau et le Leatherman qu'il n'avait toujours pas sorti de sa valise. Il glissa l'outil dans son sac à dos, enroulé dans deux T-shirt, en plus de sa chemise en flanelle, d'un sweat à capuche, de quelques sous-vêtements et de sa crème solaire. Il mit la batterie de son téléphone à charger et brancha aussi sa batterie de secours.

Il dressa mentalement la liste de tout ce dont il aurait besoin, et celle de ce dont il allait devoir se passer. Il se maudissait de ne pas avoir emporté sa vieille boussole. Il y en avait une sur son téléphone, mais il allait devoir économiser la batterie autant que possible. Le garage de Minton lui fournirait du fil de pêche, une bâche, une trousse de premiers secours. De l'eau de javel, aussi – il ne fallait pas qu'il oublie d'en emporter une fiole, pour purifier l'eau. Il avait déjà repéré un poncho de pluie et une lampe de poche dans le pick-up, ainsi qu'une couverture. Ses lunettes de soleil étaient déjà dans le vide-poche. Il ne s'encombrerait pas d'un sac de couchage – il ne faisait pas

si froid la nuit. Il dégota des allumettes dans la cuisine et un briquet. Il fourra les allumettes dans un sac congélation et le briquet dans sa poche. Quand il eut enfin terminé de tout préparer, il ouvrit une bière, éteignit toutes les lumières et s'installa sur l'une des chaises de la terrasse.

Le ciel s'était assombri. La Voie lactée tremblait faiblement au-dessus de la forêt, à peine plus distincte qu'un nuage sur le fond bleu-noir velouté de la nuit tombante. Un hibou – un *pueo* – poussa un cri depuis la forêt. On aurait cru le jappement d'un petit chien. Il but sa bière en faisant défiler dans sa tête les noms hawaïens des étoiles et des constellations qu'il avait mémorisés : *Kapu-ahi*, *Kaulua-koko*, *ʻA'ā*.

Il se rendit chez Minton. Rien n'indiquait qu'il pouvait y avoir un flingue quelque part. Il n'en trouva pas. Rien. Pas même un simple spray lacrymogène planqué dans un tiroir. Si Minton possédait bien une arme, il devait la porter sur lui.

Grady sortit de la chambre et entra dans la volière. Il resta un long moment dans l'obscurité. À travers les fenêtres grillagées, la brise faisait remuer les branches, les feuillages, colportant dans toute la pièce le parfum du jasmin et un léger soupçon d'iode. Il voulait entendre le chant des *ʻi'iwi*, des *ʻapapane* et des *ʻākepa*, mais il n'y avait que le bruissement des frondes de palmiers. Il inspira le musc désormais familier des passereaux endormis. Après quelques minutes de cet étonnant silence, il eut envie d'une autre bière, sauf qu'il devait garder les idées claires. Il rentra chez lui et appela Raina.

CHAPITRE 82

Elle décrocha tout de suite.

– Salut.

– Hey. Comment ça va ?

Il entendit un bruit de fond, et espéra qu'elle n'était pas chez Fitzie's mais chez elle, où elle pourrait parler sans être écoutée. Le bruit s'estompa. Elle était simplement devant la télé.

– Tu aurais une minute ?

– Oui, bien sûr.

Il prit une grande inspiration.

– Bon. Écoute…

Il lui raconta tout de ce qu'il avait découvert dans le garage. Elle resta si calme qu'il dut lui demander si elle était toujours là.

– Oui, je t'écoute, répondit-elle. Continue.

Elle ne l'interrompit pas, jusqu'à ce qu'il lui dévoile son plan.

– Ça relève de la folie pure, Grady. Tu ne peux pas faire ça. Personne ne va là-bas.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– Personne n'est jamais revenu d'Hokuloa Point. La pointe ne veut pas de nous. Ni de toi.

– Et Irma Ohelo ? Pourquoi est-ce qu'elle pouvait y aller sans problème ? Wes Minton ?

– Irma était protégée par sa famille. Wes…

– Je crois qu'elle veut que j'y aille. Cette créature sur la plage. Elle a essayé de me parler de Minton. Tu l'as entendue, tu l'as vue.

– Mon Dieu, Grady. Tu ferais mieux d'appeler les flics.

– L'argent fait la loi, Raina. Tout le monde ici me répète à quel point les flics sont corrompus. Toi-même tu me l'as dit ! Je dois y aller. Je compte sur toi pour n'en parler à personne. Du moins, pas encore.

Il y eut un long silence avant que Raina ne réponde.

– D'accord. Mais hors de question que tu y ailles seul. Tu vas mourir en moins de dix minutes.

– Je ne te laisserai pas m'accompagner. Pour les mêmes raisons.

– Aucun risque, je n'irai jamais sur la pointe.

Grady ressentit tout de même une minuscule déception.

– Je n'allais pas te demander de m'escorter.

– Pourquoi fais-tu ça ? demanda-t-elle. Tu ne connais pas Jessie, tu n'as pas la moindre idée de qui elle est. De la même façon que tu ne me connais pas, et que tu ne connais pas non plus cet endroit. Tu n'es qu'un autre de ces *haole* tout droit débarqué du continent avec son petit syndrome du sauveur. Tu te crois capable de retrouver tous ces gens, tu crois qu'ils n'attendaient que toi pour venir les secourir ?

– Du tout. Mais il se peut que Jessie soit…

– Jessie n'est pas sur la pointe !

Grady aurait juré qu'elle pleurait.

– Tu te comportes comme un trouduc, Grady.

Elle raccrocha. Grady resta bouche bée devant son téléphone. Elle avait raison, il le savait. Mais quelle autre option avait-il ? Rester ici, sachant, soupçonnant ce qui se tramait ? Et il ne pouvait pas se permettre de retourner dans le Maine, à moins de craquer et de demander à sa mère de lui envoyer de l'argent. Mais Minton devinerait la raison de sa fuite. Il pouvait aussi le faire assassiner. Fomenter un accident dans le Maine. Faire tuer sa mère, faire tuer tous ceux qui auraient un lien avec Grady Kendall.

Il eut un haut-le-cœur effroyable en repensant à la boîte pleine de téléphones portables dans la salle de stockage cadenassée. Le sien sonna. Il décrocha.

– Je suis désolée, dit Raina. C'est juste que, d'abord Jessie, puis maintenant toi…

– Je sais, je sais. Excuse-moi. Je n'aurais pas dû t'annoncer ça comme ça.

Il prit une autre inspiration.

– Écoute, je voulais te poser une question. En fait, c'était la vraie raison de mon appel.

– Quoi ?

– Tu as dit que ton cousin Angelo avait des images de drone d'Hokuloa Point. Tu penses qu'il accepterait de me les montrer ?

– Non.

Il l'entendit se servir un verre.

– C'est son ami qui avait pris les photos, pas lui. Et il ne les a plus. Il y a eu un pépin informatique – elles ont été effacées de son ordinateur.

– Un pépin ? Tu veux dire un piratage ?

– Je ne sais pas. Il m'a seulement dit qu'un jour, elles n'étaient plus dans ses fichiers. Il n'a pas songé au piratage. Il s'est juste dit qu'elles avaient… disparu.

– Ok. Mais tu te souviens de ces photos ? Tu aurais des détails utiles à me communiquer ?

– Pas vraiment.

Elle se servit un deuxième verre.

– Il y avait un grand embarcadère, et Wes a un bateau à moteur. Enfin j'ai supposé que c'était le sien. Pas un yacht de compète, plutôt un hors-bord.

– Bien, très bien. Et le terrain ?

– Il y a une maison, une vieille maison qui était là à l'origine. On aurait dit qu'il avait fait construire une grande extension. Mais impossible de l'affirmer avec précision. Sur ces images, on voyait principalement la forêt et les falaises.

– Et pour s'y rendre ?

– Tu ne peux pas y aller, Grady.

Ce n'était plus de la colère, juste de la résignation et de la tristesse.

– Tout n'est que forêt, à l'exception du champ de lave. Le seul moyen d'y arriver, c'est de suivre la route d'Hokuloa. Mais il y a cette grille immense qui vous empêche de continuer. On dit qu'il existe un vieux chemin qui coupe à travers le champ de lave. Les natifs avaient l'habitude de l'emprunter il y a très longtemps. Des amis de mon arrière-grand-père l'ont traversé à pied. Mais ça remonte à il y a bien cent ans. Chaque année, des touristes se mettent martel en tête et essayent de le trouver – tout ce qu'ils font, c'est se perdre dans la forêt et ensuite il faut se plier en quatre pour les secourir.

– Je connais la nature, j'y ai passé beaucoup de temps.

– Mais pas cette nature-là.

La glace tinta dans son verre.

– Bon sang, Grady. Je ne sais pas quoi te dire.

Elle semblait toujours aussi résignée, mais il crut percevoir

maintenant une pointe d'excitation dans sa voix.

– Tu as peut-être raison. De faire ça, je veux dire.

– J'en suis convaincu. Je suis l'outil de la situation. Tu sais, comme quand tu as besoin d'un marteau et que tout ce que tu as sous le coude, c'est une clef à molette.

Il rit, Raina aussi, ce qui le soulagea beaucoup.

– Je vais m'en sortir, Raina. J'ai été formé à la survie en milieu hostile. J'ai été ambulancier.

Tout en parlant, il sentit son diaphragme se détendre, comme si le poison qu'il avait avalé il y a quelques années s'était enfin dissous.

– Je sais que c'est la bonne chose à faire.

– C'est la chose la plus insensée à faire, Grady.

– Oui, d'accord. Probablement. Mais ça ne m'arrêtera pas.

CHAPITRE 83

Après avoir raccroché, il lui envoya toutes les photos de la pièce secrète.

Ne les montre à personne, précisa-t-il. Sauf si ça s'avère nécessaire.

Nom de Dieu, ne dis pas ça.

Tout va bien se passer. Je te le promets.

Il s'assit et se remémora ce que Raina et lui avaient vu sur la plage – qui ressemblait à la fois à un chien et à un cercueil. C'était terrifiant, pour autant, il ne s'était pas senti menacé. Mais plutôt averti. Comme s'il s'agissait d'un message.

Puis ses pensées rebondirent sur Scotty. Après que Chris l'eut frappé à Kahawai, Scotty avait dit quelque chose à Grady.

Je sais ce que tu as vu. À moi aussi, il m'a parlé.

La créature était apparue à Scotty, qui avait compris qu'elle ne faisait pas que hurler dans le vide, qu'elle voulait communiquer.

Il m'a parlé.

Voilà qui suffirait à t'envoyer directement à l'hôpital psychiatrique, pensa Grady, terrifié. *Pauvre Scotty – tellement allumé*.

Il rappela Raina.

– Écoute, dit-il. Je voulais te dire que je suis vraiment désolé de t'avoir embarquée là-dedans. Je t'enverrai un message si j'ai des problèmes, je te ferai savoir s'il est nécessaire d'appeler la police ou non. Si tu n'as pas de mes nouvelles d'ici trois jours, appelle Dalita – je te donnerai son numéro.

– Tu lui as dit ce que tu avais trouvé chez Minton ?

– Non. Tu es la seule à qui j'en ai parlé.

– Pourquoi ?

– Tu vas le faire ? Contacter Dalita dans trois jours si tu n'as pas de

mes nouvelles ? Je vais également t'envoyer les coordonnées de ma mère.

– Seigneur.

Son ton monta d'un cran – d'anxiété, pas de colère.

– Entendu. Oui, je les appellerai. Je n'arrive pas à croire que tu me mettes tout ça sur le dos.

– Moi non plus. Je suis vraiment un trouduc. Mais je ne sais pas comment faire autrement.

Elle marqua une longue pause.

– Ok, finit-elle par dire. J'espère que ça vaudra le coup et que tu trouveras quelque chose là-bas. Et que tu reviendras.

– Merci.

Il expira bruyamment.

– Je te trouve vraiment courageuse, Raina. Je n'avais même jamais rencontré quelqu'un d'aussi courageux. On se voit dans pas longtemps.

– Je l'espère, conclut-elle d'une voix douce.

CHAPITRE 84

Il referma son ordinateur portable, s'effondra sur son lit et réussit tant bien que mal à s'endormir. Dans la nuit, il fut réveillé par des grognements provenant de l'extérieur, doublés de cris suraigus. Il retint son souffle, écoutant les frondes de palmiers remuer, le craquement des branches brisées et tout un raffut de couinements divers, de gargouillements infâmes et menaçants, interrompu par un son très net – des dents qui broyaient un os.

Les couinements s'atténuèrent à mesure que le vainqueur se sustentait. Bientôt, ils ne furent plus que de faibles halètements. Puis il y eut les pas de l'animal qui se retirait dans la forêt. Grady était pétrifié, craignant de bouger ne serait-ce que pour attraper son téléphone.

Ça avait l'air d'être une grosse bête. Un sanglier ? Un chien sauvage ? La brise nocturne pénétrait par une fenêtre restée ouverte, l'odeur du jasmin coupée par une autre, plus corporelle, qui lui donna des haut-le-cœur. Les relents pestilentiels s'estompèrent avec l'arrivée de la pluie, comme si quelqu'un avait ouvert, au bon moment, un robinet céleste.

Il fut de nouveau réveillé juste avant le lever du soleil, par les pépiements d'impatience d'un bulbul combinés aux roucoulements de tourterelles mélancoliques. Il repensa à ce qu'il avait entendu dans la nuit. Près d'une minute s'écoula avant qu'il ne se souvienne que ce matin, il devait partir pour la pointe.

Il marcha pieds nus jusqu'à la cuisine, regardant à travers la moustiquaire le ciel sans nuages, l'herbe fumante et la canopée nimbée d'une lumière dorée. Avec précaution, il poussa la porte de la moustiquaire. Il sortit et manqua de marcher dessus : par terre, il y avait une tête. De la taille d'un ballon de football. Elle gisait sur l'herbe, tellement mutilée qu'il était impossible de déterminer à quelle

créature elle avait appartenu. Sa chair était déchiquetée, sa fourrure grise et noire emmêlée.

Tremblant d'effroi, Grady empoigna un bâton et se mit à titiller la chose, la retournant pour mieux voir.

Des tendons roses et des lambeaux de chair pendaient entre les mâchoires supérieure et inférieure, qui avaient été réduites en lambeaux elles aussi, comme si on devait davantage se concentrer sur les rangées de dents acérées, le museau long et étroit. Les yeux avaient été arrachés, mais restaient encore les oreilles, délicatement incurvées et aussi translucides que des pétales. Une partie de la colonne vertébrale dépassait du crâne, entourée de nerfs blancs torsadés comme les vrilles d'une méduse. Grady fit la liste de tous les mammifères qui lui venaient à l'esprit – un chien ? Un chat ? Une mangouste ?

Non, réalisa-t-il, c'était plutôt un rat – les restes d'un rat. Le plus gros qu'il ait jamais vu de sa vie. Avec une tête aussi mastoc, il devait bien faire la taille d'un petit pitbull.

Il semblait s'être défendu avec férocité. Grady inspecta la pelouse. Il ne vit aucune trace de présence animale. Avec une pelle, il jeta la tête du rat dans les fourrés.

Qu'est-ce qui pouvait être assez gros et assez agressif pour avoir massacré cette chose ? Une question dont Grady n'arriva pas à se débarrasser, tandis qu'il bouclait son sac. Et pourquoi l'avait-on abandonné devant sa porte, spécialement pour lui ? Était-ce un énième avertissement ?

Ou alors – et la pensée était encore plus perturbante – une sorte de cadeau. Les chats déposaient souvent des souris mortes sur le seuil de la maison de leur maître.

CHAPITRE 85

Il se prépara en vitesse un café et écrivit un message à Raina avec les coordonnées de Dalita, ainsi que celles de sa mère. Il ajouta qu'il enterrerait la clé du cadenas Commando sous un rocher, à l'orée de la forêt, là où il avait vu le Kaupe pour la première fois. Il lui enverrait une photo du rocher pour qu'elle puisse l'identifier. Il appuya sur ENVOYER, puis passa à Dalita.

Minton vient de me confier une mission, je dois réparer un truc sur le système de panneaux solaires, ça va me prendre plusieurs jours je pense. On se verra une autre fois pour dîner. La semaine prochaine ?

Dalita répondit dans la foulée.

Lor a son mariage, et moi je serai avec les enfants tout le week-end. La semaine suivante plutôt ! À bientôt !

Il envoya un texto à Donny

– Je pars randonner pour explorer les mystères d'Hokuloa Point. Bien approvisionné –

Et un autre à sa mère pour lui souhaiter un bon week-end et lui dire :

Je t'aime !

Il écrivit un second message à Raina.

Merci pour tout. Fais attention à toi.

Il éteignit son téléphone avant que l'un d'entre eux puisse lui

répondre et lui faire perdre son sang-froid. Il passa chez Wes récupérer les derniers éléments dont il aurait besoin. La bâche, le fil de pêche, des tendeurs. Une casquette pour protéger son cou du soleil. Il remplit la bouteille d'eau en métal avec le logo Kanaka Sun, qu'il emporta avec lui en plus d'une petite bouteille de la réserve d'alcool de Wes – une sorte de tequila artisanale. Les coûteuses jumelles de marque allemande, incroyablement légères et surtout pliables, feraient également partie du voyage. Il se constituerait un lit avec la bâche et la couverture en cachemire jaune. Cette couverture lui faisait penser à Raina. Il aurait dû la lui offrir.

Dernière chose : la volière. Il ouvrit toutes les fenêtres, retira les moustiquaires, et recula pour voir si les oiseaux s'envolaient. Pendant un long moment, aucun n'osa le faire.

Puis il y eut une première évasion – un *ʻâkepa*, une femelle – suivie d'un de ses congénères seulement quelques minutes plus tard, puis d'un *ʻi'wi*. Grady patienta jusqu'à ce que, dans un grand battement d'ailes et un chœur de chants grinçants, un exode soudain de passereaux écarlates jaillisse des arbres de la pièce et gagne le grand air bleu en passant par la plus large des fenêtres – le ruban brillant se disloqua en d'innombrables fils lorsque les oiseaux se dispersèrent, disparaissant tous dans la forêt.

CHAPITRE 86

Il retourna à la *‘ohana*, enfila son sac à dos et sortit sur la terrasse.

La journée était douce et claire. À l’est, un archipel de nuages dorés flottait au-dessus de l’horizon, se fondant progressivement dans le bleu. Une ribambelle de grands oiseaux blancs tournaient autour des falaises de la pointe, le vent colportant leurs cris. Grady les observa tandis qu’il dégustait un avocat agrémenté de ce qu’il lui restait de sauce. Il n’avait plus besoin de se soucier d’effacer les traces de sa présence. Il nettoya tout de même, au cas où Dalita passerait.

– Ok, dit-il à voix haute. C’est maintenant ou jamais.

Il vérifia les portes extérieures de la *‘ohana*. Il avait déjà fermé celles de la maison principale. En descendant l’allée, il fut forcé de l’admettre – malgré les dangers qui l’attendaient, les potentielles terreurs –, l’endroit était magnifique. Le plus beau qu’il ait jamais vu. Il tapa le code de sécurité de la grille, attendit qu’elle s’ouvre, lentement, sur Hokuloa Road.

CHAPITRE 87

Sur les premiers kilomètres, il resta sur la butte qui bordait la chaussée, pour éviter de laisser des empreintes de pas. La végétation lui bloquait la vue : une alternance de fourrés de kolomona et de peuplements de bambous touffus, voisinant avec des fougères arborescentes. Ça n'empêchait pas le son de monter – le fracas toujours aussi tumultueux et monotone des vagues sur les rochers.

Au bout d'une heure, le paysage avait changé. Sur sa gauche, le terrain s'élevait en une pente de plus en plus abrupte, et les arbres se faisaient plus rares. Au loin, il discerna du noir. Des taches de ciel nocturne, contrastant avec la clarté de la lumière du jour – le champ de lave, déjà visible même s'il était encore à des kilomètres.

Il s'installa pour déjeuner sous l'ombre d'arbres au feuillage haut et dense. Il ne reconnaissait que très peu de plantes autour de lui. Sur ce coin de l'île, les espèces introduites des centaines d'années auparavant n'avaient pas empiété sur la flore originelle. Il s'assit de manière à ce qu'on ne puisse pas le voir depuis la route, autant par habitude que par nécessité, et engloutit le contenu d'un des sachets de seitan. Froide, la mixture était immonde, mais c'était mieux que rien. S'asseoir faisait du bien. Sentir ses muscles endoloris, ses jambes fatiguées aussi. Ça lui rappelait les longues randonnées dans l'Allagash.

L'air était différent, presque frais. Il n'avait cessé de monter depuis qu'il s'était mis en route. L'odeur de l'iode était plus forte. L'oiseau de mer aperçu depuis le terrain de Minton l'avait manifestement accompagné. Son appel était plus tonique. Grady ajusta sa casquette et ses lunettes de soleil, puis se leva. Il mit sa main en visière pour observer le ciel – aucun oiseau en vue.

Il retourna vers la route. Un tapis de verdure touffu poussait entre les arbres, parsemé de petites fleurs blanches et d'une herbe grisâtre,

qui dégageait un parfum âcre et désagréable lorsque vous la fouliez du pied. Il s'arrêta devant un talus, un haut monticule de terre envahi par l'herbe rampante et de petites fleurs violettes. Il grimpa dessus, tenant fermement sa casquette qu'un courant ascendant menaçait d'emporter avec lui.

En bas de la falaise, des vagues aigue-marine roulaient jusqu'à la plage de sable blanc, laissant derrière elles des embruns dorés. Grady fut captivé pendant quelques minutes, puis se remit à marcher.

Il établit son campement sur une colline boisée. Il voulait être capable de voir la route en contrebas. Il vérifia qu'il n'y avait pas de mille-pattes ni de fourmis rouges – une espèce invasive, mais qui ne semblait pas avoir poussé son essor jusque-là. Il tendit la bâche entre les branches pour s'abriter au cas où il pleuvrait, puis avala son dîner en profitant des dernières lueurs du ciel. Il avait un début d'ampoule à la cheville. Ses bottes ne le protégeaient pas assez, il aurait dû penser à emporter de bonnes chaussettes en laine. Les siennes étaient usées et en coton léger. Demain, il enfilerait deux paires l'une sur l'autre.

La nuit tomba rapidement. Le scintillement des étoiles entre les feuilles en mouvement lui attrapait le regard par intermittence. La lune se leva, presque pleine. Il n'y avait aucun nuage. La forêt regorgeait de bruits divers – des branches qui craquaient, des cris d'oiseaux inconnus, un léger reniflement qui s'interrompit dès que Grady se redressa, son couteau à la main. Malgré tout, il réussit à dormir. Il avait passé son sweat par-dessus sa chemise, pour ne pas avoir froid, et s'était emmitouflé dans la couverture.

Il se réveilla au moment où le ciel commençait à pâlir, passant du bleu violacé au gris colombe. Aussi loin qu'il se souvienne, c'était la première fois qu'il n'avait pas plu durant la nuit. Son téléphone indiquait qu'il avait parcouru plus de quinze kilomètres la veille, ce qui signifiait qu'il ne restait plus que neuf kilomètres avant la grille. Il ne savait pas quelle distance il y aurait entre ce point et le domaine de Minton. Il se souvenait de l'approche de l'avion, au moment de son atterrissage, de l'aperçu fugace qu'il en avait eu depuis son hublot : des baies vitrées renvoyant la lumière du soleil en un vif éclair, une plage blanche. Ce soir, il le verrait de beaucoup plus près.

Il devait d'abord traverser le champ de lave, pour s'épargner de se retrouver nez à nez avec Wes ou face à cette grille infranchissable. Il aurait donné n'importe quoi pour une carte – une vraie carte, une

carte en papier. Il alluma son téléphone en mode économie d'énergie, pour voir s'il captait. Pas un iota de réseau. Il se dépêcha de l'éteindre.

Au lever du soleil, il but un peu d'eau et mangea l'autre sachet de chili au seitan. La lumière du jour accentuait le grouillement des insectes sur le sol – de très fines guêpes avec des ailes en forme de T, de longues pattes et des antennes effilées. Elles étaient étranges, avec leur allure de jouet. En se rapprochant, il découvrit que ce n'était pas des guêpes, mais des papillons de nuit. Leurs ailes translucides blanches et brunes ressemblaient à celles des libellules. Grady referma son sac et redescendit vers la route.

La matinée passa vite. La beauté du paysage le berçait. L'océan turquoise, son étendue infinie et les falaises noires d'un côté, et la gigantesque pente de l'autre, palpitante de vie, avec ses fougères de la taille d'une voiture, où oiseaux et insectes inconnus s'affairaient autour des langues charnues des fleurs de koli'i. Il aperçut un bateau à moteur, un bateau de pêche de loisir avec deux petites silhouettes à son bord – les seuls représentants de l'espèce humaine jusqu'à présent. Il se cacha derrière un arbre. Un hélicoptère bourdonnait dans le lointain, à peine plus gros qu'un point dans le ciel sans nuages, se dirigeant vers Kaua'i, peut-être, ou alors O'ahu.

En dehors de ces deux présences, il n'y avait que lui et le soleil. Il restait sur le bord de la route, toujours à l'ombre. Quand la sienne disparut, il sut qu'il était midi et s'arrêta pour manger sous un arbre luxuriant. De l'eau ruisselait le long de la colline, s'infiltrant à travers la route poussiéreuse. Un bon présage. Il pourrait trouver d'autres rigoles sur son chemin, voire un ruisseau ou une chute d'eau. Il s'autorisa une pause pour reprendre des forces et, malgré lui, s'assoupit quelques minutes. Un son aigu le tira de sa torpeur – l'aboiement d'un chien, qui résonnait plus haut.

Il se leva pour observer le flanc de la falaise. Un nouvel aboiement, plus distant cette fois. Grady n'avait pas vu âme qui vive. Ce chien ne pouvait qu'être sauvage. Il sortit son couteau et coupa une branche d'arbre. Il s'appuya dessus pour s'assurer qu'elle serait assez solide pour servir à la fois d'arme et de bâton de marche.

Le champ de lave surgit sans prévenir, au détour d'une longue courbe. Devant lui et sur le côté gauche de la chaussée, la forêt fut brutalement remplacée par une étendue de roche noire. Il grimpa sur le flanc de la colline et sortit les jumelles.

Il s'était bêtement imaginé qu'il s'agirait d'un vrai champ, d'un pâturage, sauf qu'il serait un peu caillouteux. Mais non, là, on aurait dit que des millions de tonnes d'immenses rochers étaient venues se fracasser sur le sol depuis le ciel – comme une moraine glaciaire, mais bien plus menaçante. Il ne vit aucun chemin, aucun endroit où s'arrêter, où se reposer, aucune ombre.

Il se retourna pour regarder la route. De là, il apercevait la grille qui, à des kilomètres plus bas, bloquait tout accès – un haut mur de pierres noires se déployant d'un côté, une pente abrupte piquant vers l'océan de l'autre.

Il fallait qu'il traverse ici, sur la pente qui montait au-dessus du portail.

Il coupa une autre branche pour disposer d'une paire de bâtons de marche, aussi rudimentaire fût-elle. Ses bottes de chantier étaient solides, leurs semelles, suffisamment épaisses. Mais elles ne lui arrivaient que juste au-dessus des chevilles. Traverser cette zone sans prendre de risques aurait nécessité des bottes de sauvetage ultra perfectionnées, doublées d'acier et en cuir épais. Sans oublier les genouillères et les coudières, au cas où il tomberait.

S'il tombait, il ne se relèverait peut-être pas.

Il mourrait ici, et comme tant d'autres sur cette île, son corps ne serait jamais retrouvé.

Il ne devait pas tomber.

Il avala ce qu'il restait d'eau dans la première bouteille – il avait encore quatre bouteilles pleines. Il alluma son téléphone. Toujours pas de réseau. Il décida de le laisser allumé – la boussole pourrait lui être utile, à défaut du reste. Il ajusta ses lunettes de soleil et sa casquette, empoigna fermement ses bâtons de fortune et entama sa traversée.

CHAPITRE 88

La marche n'avait rien de facile. C'était comme escalader une montagne sans avoir la sensation de gagner de l'altitude. À chaque pas, il fallait lever la jambe aussi haut que possible, se pencher en avant en prenant équilibre sur les bâtons, avec l'espoir que sous son poids, les pierres ne céderaient pas. La lave allait du noir au marron foncé – le marron de la moelle d'un os fraîchement coupé. Sa texture aussi grêlée que la surface d'une éponge menaçait de vous écorcher jusqu'au sang. La chaleur émanait du sol comme d'un gril.

Grady se déplaçait avec une lenteur insoutenable, chaque mouvement tirait sur ses cuisses et ses bras. Il tenta d'abord de trouver un chemin en évitant les rochers les plus gros ou les plus dangereux. Une stratégie qui se révéla rapidement inefficace. Les rochers se présentaient de manière aléatoire. Un vulcanologue aurait pu y trouver ses marques, mais pas Grady.

S'il avait planifié les choses correctement, il aurait traversé de nuit – évitant ainsi une chaleur assassine. La sueur coulait sur son visage, se mêlant à des résidus de crème solaire fondue qui lui piquaient les yeux. Le soleil lui avait brûlé les joues. Ses lèvres étaient chaudes. Il les lécha. Elles étaient craquelées, et avaient goût de sang. Sans la protection des arbres, le vent était déchaîné. Grady se trouvait à moins d'un kilomètre de la mer – les alizés soufflaient à travers le champ de lave, avec tant de véhémence qu'il manqua de tomber à plusieurs reprises.

Il n'osait pas sortir son téléphone – il pourrait glisser – et n'avait donc pas la moindre idée du temps qu'il avait passé à marcher. Une heure ? Trois heures ? Un paysage apparemment sans fin de verre noir scintillant renvoyait l'éclat impitoyable du soleil. Où se trouvait-il ?

À mi-chemin ? C'est ce qu'il aurait dit, à vue de nez. Il ne voyait plus que de la lave. Il s'était fixé pour objectif de suivre une trajectoire

rectiligne, mais le manque de points de repère, doublé de son incapacité à lire avec précision la position du soleil dans le ciel, rendait la chose impossible. Il pouvait très bien être en train de tourner en rond.

Il perdit l'équilibre, se rattrapa de justesse. Quelques minutes plus tard, un éclat lumineux sur le sol attira son regard, et ce n'était pas de la lave. Il s'arrêta, hors d'haleine. La mâchoire inférieure d'un animal, d'un blanc presque surnaturel. Avec des dents aussi pointues que délicates. Il la ramassa. Elle était si légère – on aurait cru du papier.

Grady regarda tout autour de lui. Pas d'autre ossement en vue. Comment celui-ci était-il arrivé jusque-là ? Et l'animal à qui il avait appartenu, qu'est-ce qui l'avait tué ? Un oiseau ? Il n'en avait ni vu ni entendu depuis qu'il avait posé le pied sur la coulée. Pas même une sterne ou un lointain pétrel. Il reposa la mâchoire et se remit en chemin.

Il avançait à pas pressés, sans regarder le terrain. Son pied gauche vint se loger entre deux grosses pierres. Il voulut continuer à avancer et bascula brusquement en avant. La douleur irradia dans toute sa cheville – celle qui lui avait fait défaut lors de son immersion en pleine nature, des années plus tôt.

Il était affalé par terre, immobile. Il fermait les yeux, peinant à respirer. Pendant une minute ou deux, il n'osa rien tenter. Est-ce qu'il s'était cassé quelque chose ? S'il s'était cassé la cheville, il était cuit. Il rassembla tout son courage et parvint à se redresser malgré la lave qui lui mordillait l'intérieur des paumes. Le souffle court, il se mit en position assise. Son téléphone et son couteau n'avaient pas été endommagés par sa chute. Ses lunettes de soleil pendaient autour de son cou, retenues par la lanière – un des verres était méchamment éraflé. Sa casquette était toujours là.

Il retira son sac à dos en grimaçant de douleur. Son mollet et sa cheville l'élançaient, mais il n'avait rien de cassé. Il resta sonné un petit moment. Il but un peu d'eau. Il fallait qu'il retrouve ses forces, mais la peur de vomir le retenait d'avaler quoi que ce soit.

Il chercha ses bâtons. L'un s'était brisé, l'autre gisait un peu plus loin, comme s'il avait atterri sur la Lune. Il devait le récupérer. Sinon autant renoncer tout de suite au reste du périple.

Lorsqu'il sentit qu'il était en mesure de se déplacer, il utilisa son sac à dos et la partie la plus solide de son bâton cassé pour faire levier

et pousser, centimètre après centimètre, jusqu'à se relever. Son pied gauche était gonflé, mais il ne reconnaissait pas cette douleur fulgurante qui accompagne les entorses véritablement graves.

Il enfila son sac sur ses épaules endolories. Le bâton raccourci fit office de canne et lui permit de boitiller, courbé tel un vieillard, afin d'aller récupérer le deuxième, qui n'avait pas été abîmé. Il enfonça le plus court entre les rochers, en guise de marqueur. Il préférait ça que de devoir se séparer d'un vêtement – s'il survivait, il en aurait besoin.

Ses mains faisaient peine à voir. Ç'aurait été encore pire si les années de menuiserie ne les avaient pas rendues naturellement calleuses. Il tourna sur lui-même, désorienté. Il ne voyait plus la grille. Il avait complètement perdu ses repères. L'étendue infinie de lave scintillait sous la chaleur du soleil. Il ferma les yeux, les rouvrit vite – il n'avait pas le choix, il devait continuer à avancer. À chaque pas, il s'infligeait une petite torture. Sa cheville lui faisait un mal de chien. La douleur remontait jusqu'aux écorchures qui lui lacéraient les bras. Tout son corps était en feu. Il essaya de penser à autre chose, à ceux qu'il aimait ou qu'il commençait à aimer. L'idée même lui était insupportable. Sa mère, Donny, Zeke – qui étaient si loin ; Raina, Dalita et Lorelei, leurs enfants… Si son esprit s'attardait sur l'un d'entre eux, il allait se mettre à pleurer, et il n'arriverait plus à s'arrêter. Pareil s'il pensait à sa maison dans le Maine, à la baie de Penobscot, aux nuits d'hiver où les étoiles scintillaient dans le noir. Alors il fit l'inverse : il dirigea toute sa rage contre Minton. Il se voyait presser un couteau sur sa gorge, exiger de lui qu'il libère Jessie. Mais il n'avait pas la force de tuer quelqu'un, même dans son imagination.

Il se contenta de garder les yeux sur le sol face à lui, mesurant sa lente progression au centimètre près. Il crut s'évanouir à cause de la chaleur. Il fit une pause, se balançant d'avant en arrière en serrant son bâton. Puis il continua. Pour s'arrêter de nouveau quelques secondes plus tard, interpellé, malgré le hurlement du vent, par un son sec, se répercutant sur les pierres. Encore un aboiement. Grady se retourna péniblement mais ne vit rien. Il fit un pas, l'aboiement résonna une seconde fois.

À deux mètres devant lui, un morceau de lave bougea. Sauf que ce n'était pas un rocher, mais un grand chien, roux et noir. Il ne pouvait pas voir ses pattes, mais elles devaient être longues pour qu'il puisse se frayer un chemin aussi aisément entre les pierres. Grady reconnut

les oreilles pointues, la queue enroulée. Le chien retroussa ses babines, commença à grogner, puis bondit vers lui.

CHAPITRE 89

Le chien se déplaçait à une vitesse sidérante et vint se poster à seulement quelques mètres de Grady. Ses oreilles s'aplatirent contre son crâne. Il s'accroupit, comme s'il se préparait à se jeter sur lui. Au lieu de quoi il se redressa, tourna les talons et reprit son slalom à travers les rochers.

Les yeux grands ouverts, Grady craignait d'avancer ou de reculer. Une minute plus tard, il l'entendit pousser un nouvel aboiement. Il se tenait sur le sommet d'une crête plane. Le sol en dessous n'était pas noir, étonnamment, mais brun grisâtre.

– Putain, murmura Grady.

Il claudiqua dans les pas du chien. Il atteignit très vite un chemin d'environ deux mètres de large où la lave avait été volontairement réduite en miettes, et qui montait en serpentant vers le sommet du volcan.

Dans la direction opposée, le chemin courait jusqu'à l'océan. Ses reflets bleus rappelèrent à Grady combien le monde était immense. Toujours en tête, le chien s'était engagé sur un sentier latéral, plus étroit. Grady devait saisir sa chance.

Il se traîna jusqu'au sentier, où la lave écrasée ressemblait encore plus à du gravier – toujours dangereusement instable et tranchante, mais tomber ne serait pas fatal. Le volcan se dressait au-dessus de lui, si haut. Un lourd voile de nuages gris s'accrochait aux bords de son cratère. Le chien n'était plus là.

Grady marcha pendant quinze bonnes minutes. Jusqu'à la fin du champ de lave. Il sortit du sentier et s'engagea sur une bande de terre brune couverte de touffes d'herbe, face à une forêt si verte que la regarder donnait la migraine. S'appuyant sur son bâton, il avançait lentement sous des branchages chargés de fleurs roses. Il posa sa main contre un tronc d'arbre – son écorce dégorgeait d'humidité. Il y avait

donc de l'eau ici. Il fallait la purifier, mais Grady pourrait se désaltérer.

Il ôta son sac et se laissa tomber sur le sol. Il s'adossa à l'arbre. Il aurait aimé fermer les yeux, mais la peur de s'endormir l'en dissuada. Il sortit une bouteille d'eau pour boire et pour humidifier un de ses T-shirts. Il se tamponna le visage, puis le bras. Il portait une chemise à manches longues – mais dans sa chute, le tissu s'était déchiré, révélant juste au-dessus de son coude une entaille de cinq centimètres de long. La coupure n'était pas profonde. C'est le risque d'infection qui l'inquiétait le plus. Sur un forum Reddit, Grady avait lu des articles sur le ver pulmonaire du rat, une maladie aussi atroce que son nom le suggérait, et sur la leptospirose, qui ressemblait à s'y méprendre à la fièvre du castor. Il ouvrit le récipient en plastique qui contenait son matériel de secours.

Il n'avait pas emporté suffisamment de lingettes antiseptiques, ça sautait aux yeux. Il en utilisa plusieurs pour nettoyer la plaie, puis sa joue abrasée, et couvrit sa chair à vif du mieux qu'il put à l'aide de pansements. S'il le fallait, la tequila servirait de désinfectant. Pour l'heure, il préférait tout de même la boire.

Il avait pensé à prendre avec lui un bandage. Après l'épisode humiliant dans l'Allagash, il n'était plus jamais parti sans, que ce soit à la chasse ou en randonnée. Il retira sa botte et sa chaussette en se tordant de douleur. Sa cheville avait enflé – un méchant bleu ferait son apparition ces prochains jours. Il l'emmaillota avec le bandage, puis enfila d'abord une chaussette propre avant d'ajouter celle qu'il portait par-dessus. Il attendrait le lendemain pour remettre sa botte. Au matin, l'enflure aurait peut-être suffisamment diminué.

Il faisait encore jour, cependant le soleil se rapprochait de l'horizon et la nuit serait bientôt là. L'épuisement s'empara de Grady comme une fièvre. Il étendit la bâche et la couverture, enfila son sweat à capuche et ouvrit le sachet de poulet tikka. Il ne put en avaler que la moitié et réserva le reste pour son petit déjeuner. Il but plus d'eau qu'il ne mangea et prit trois ibuprofènes, retira le bouchon de la petite bouteille de tequila et prit une longue rasade. Un blessé n'était pas censé boire d'alcool, mais il avait vraiment besoin de se détendre.

Qui avait façonné cette piste ? Des îliens qui vivaient là une centaine d'années auparavant ? Existait-elle déjà le jour où le volcan était entré en éruption ? Il ne savait même pas quand l'éruption avait

eu lieu. Il y avait six cents ans ? Sept cents ans ? Avant le premier contact avec les peuples européens, c'était sûr. Il avait envie d'en savoir plus sur ces individus si éloignés de lui. D'où ils venaient, comment ils vivaient. Où ils avaient vécu.

Bien entendu, leurs descendants étaient toujours là. À essayer de survivre à la pandémie, comme le reste du monde. Ils devaient être au courant pour la piste. Sans doute un de ces lieux sacrés, comme la grotte sur la plage. Encore un endroit qu'il n'aurait jamais dû souiller de sa présence.

Grady prit une autre gorgée de tequila, puis en versa un peu sur le sol. Il aurait aimé connaître une prière qu'il aurait pu réciter au volcan. À la place, il se contenta d'un « merci ».

Zeke faisait la même chose, à chaque fois qu'ils buvaient dans la nature – il renversait sur l'herbe un peu de bière ou d'hydromel maison, comme s'il faisait une offrande à Odin. Grady ne croyait pas plus en Odin qu'en Jésus. Mais l'heure n'était plus au rationnel de toute façon.

Il rangea la bouteille et s'installa sur la bâche, appuya son pied blessé sur son sac pour éviter qu'il ne s'infecte, puis enroula la couverture tout autour de lui. Le soleil brillait toujours à travers le feuillage emmêlé au-dessus de sa tête. Son corps lui faisait aussi mal qu'après une mauvaise chute dans un escalier en béton.

En dépit de quoi, il s'endormit en à peine une minute.

CHAPITRE 90

Il fut réveillé avant l'aube par un bourdonnement persistant, comparable à celui d'un petit avion. Il cligna des yeux. Le ciel était désert. Il vérifia son entaille au bras, la nettoya, mit de nouveaux pansements et changea son bandage à la cheville. Le bourdonnement ne faiblissait pas. Il avait oublié hier de regarder dans quel état étaient les jumelles. Elles n'avaient rien. Pas même une simple éraflure. Une rudement bonne surprise !

Il mangea rapidement, fit sa toilette, testa sa cheville sur quelques mètres. Il avait toujours mal, mais rien de comparable avec ce qu'il avait ressenti dans l'Allagash. Il suffirait qu'il mette sa jambe au repos une journée complète – le lendemain, tout reviendrait à la normale. Mais ce n'était pas au programme, alors il se gava d'ibuprofènes, s'enduisit de crème solaire, prit son courage à deux mains et leva le camp.

Il était encerclé par les bois – une forêt pluviale vieille de plusieurs millions d'années, composée d'arbres qu'il n'avait jamais vus auparavant. Des spécimens dont les branches pâles et noueuses étaient comme des muscles à l'air libre, piquées de petites feuilles et de fleurs rouges et duveteuses. Il eut vite fait de comprendre pour le bourdonnement.

L'air et les fleurs grouillaient d'abeilles. Il ralentit le pas : sa mère était allergique – elle ne sortait pas sans son EpiPen, mais elle ne se laissait jamais gagner par la peur.

Tu dois te déplacer lentement. Ne sois pas agressif. Elles réagissent à nos phéromones. Surtout celles des hommes. Si elles détectent de la colère ou de l'agressivité, elles te piquent.

Grady se sentait tout sauf agressif. Et il n'avait pas d'autre choix que d'avancer lentement. Son bâton lui permettait de ne laisser son pied blessé qu'effleurer le sol. Les abeilles le troublaient. Leur nombre

l'impressionnait – il n'y en avait pas cent mais des centaines de milliers. Par endroits, les branches ployaient sous leur poids, recouvertes d'un tapis brun palpitant.

Elles le dépassaient en un éclair, bien plus vives que lui. Elles se posaient parfois sur sa main, leurs petites pattes chatouillant son épiderme éraflé. Il devait résister à l'envie de les écraser.

Il avait l'impression de déambuler parmi les plantes d'un livre du docteur Seuss. Des feuilles-langues mouchetées de noir, des lianes aux lourdes fleurs tombantes, vert pâle, comme des grappes de papillons de nuit. Des *ʻākohekohes* étaient perchés dans les arbres avec des airs rebelles, leur bec noir recourbé, plongé dans les fleurs des *ʻōhiʻa*. Ils ne lui prêtèrent pas plus d'attention que les abeilles.

Au bout d'une demi-heure de marche, les arbres s'éclaircirent et la clairière s'ouvrit. Les yeux de Grady peinèrent à faire la mise au point. Il retira ses lunettes de soleil – ce devait être le verre rayé qui causait une réfraction – et resta bouche bée.

Tout autour de lui, des lueurs vertes et bleu pâle, presque blanches, traversaient les airs. Des formes flottantes tombaient comme la pluie, puis se redressaient, virevoltant comme des pétales dans une tempête.

Sauf que ce n'était pas des fleurs, mais des papillons. Ils fonçaient sur son visage, se posaient sur ses cheveux, déposaient sur ses lunettes de soleil un peu de la poudre verdâtre qui recouvrait leurs ailes. Ils butinaient les fleurs les plus basses. Éviter de leur marcher dessus relevait quasiment de l'impossible. Grady se dépêcha de sortir de la clairière. Il balaya sa chemise de la main, triste d'en avoir tué certains par inadvertance, mais aussi légèrement écœuré.

Il se fraya un chemin entre les arbres, sous les trilles incessants des oiseaux hyperactifs, tellement nombreux qu'il ne pouvait pas distinguer leurs chants. Ils se mouvaient dans les bois comme un banc de poissons dans l'océan. Des éclairs flamboyants de plumes jaunes et orange traversaient en flèche la verdure. Leur odeur lui emplit les narines : goyave trop mûre, musc et bois vermoulu.

Était-ce cette même odeur que les premiers hommes arrivés ici avaient sentie ?

La symphonie agitée s'essouffla tandis que les oiseaux s'envolaient en direction d'endroits inaccessibles.

Grady eut besoin de faire une pause pour soulager sa cheville. Il

était loin de pouvoir se passer de sa canne, mais la blessure n'était clairement pas aussi grave qu'il l'avait craint. Il se désaltéra – il lui restait trois bouteilles pleines, soit de quoi tenir jusqu'au terrain de Minton.

Que se passerait-il ensuite ? Avec sa patte folle, il ne serait pas apte à se déplacer assez rapidement si les circonstances l'amenaient à se battre, non qu'il ait jamais été très vif au combat. Et de là à tuer quelqu'un… Il aurait eu besoin des encouragements de Donny. Son frère savait comment le pousser à faire ce dont il ne se pensait pas capable. Quant à Zeke, il aurait certainement fait une prière à Odin, avant de trancher sans l'ombre d'une hésitation la gorge d'un daim dont le sang aurait éclaboussé le sol.

Grady n'écartait pas non plus la possibilité de s'être trompé de A à Z. Jessie aurait pu décider d'elle-même de partir sans prévenir Raina – une chose terrible à imaginer, mais assurément plus acceptable que sa mort. Et si Grady faisait fausse route ? Et si Wesley Minton se révélait être exactement ce que les gens pensaient de lui ? Un riche reclus, qui s'échinait à préserver ce minuscule et stupéfiant petit morceau de planète. Si Grady l'accusait à tort, il serait pointé du doigt. Il deviendrait le pauvre type idiot, celui qui essaye de ruer dans les brancards des citoyens les plus méritants. Les médias auraient de quoi s'en donner à cœur joie. *Je t'avais pourtant prévenu, crétin*, lui dirait Donny.

Mais il ne pouvait pas faire marche arrière, surtout s'il existait ne serait-ce qu'une chance de sauver Jessica. Il se demandait si ce n'était pas la voix de Raina qu'il avait entendue sur la plage. *Il aime imiter la voix de ceux qui vous sont chers – pour vous attirer.*

Il nettoya les verres de ses lunettes, vérifia s'il avait du réseau – toujours pas. La fonction boussole indiquait plein est. Il avait atteint le bout de la péninsule. Un éperon rocheux entouré d'un peu de sable, puis de milliers de kilomètres d'océan. Il prit une autre gorgée d'eau et continua à avancer.

Le ravin apparut si soudainement qu'il fit un pas dans le vide. Il se déporta sur la terre ferme à l'aide d'une épaisse liane et baissa les yeux.

Il avait remué la terre, faisant ressortir un paillis de feuilles brunes et des racines semblables à des larves. Plus bas, quelque chose de blanc renvoyait une lumière aveuglante, un récipient de fast-food qu'il

avait délogé en manquant trébucher. Il s'accroupit au bord du ravin, ignorant les petites araignées qui lui grimpaient sur le visage, et se pencha précautionneusement jusqu'à pouvoir saisir le récipient.

Il le fit tourner entre ses mains. Ce n'était pas du polystyrène, mais un bol cassé rugueux au toucher, d'un blanc verdâtre et crasseux. En le portant à la lumière, il vit l'endroit où il s'était fendu, ainsi qu'une profonde empreinte au-dessus de la brisure courbée : ce qu'il restait d'une orbite.

Un fragment de crâne humain.

CHAPITRE 91

Il manqua de le laisser tomber, le tenant à peine d'une main tandis qu'il reculait pour s'éloigner du bord du ravin. Une pellicule brillante tapissait l'intérieur du crâne. Il retira un coléoptère de l'orbite.

Même si le crâne ressemblait à celui d'un adulte, il n'aurait pas su dire s'il avait appartenu à un homme ou à une femme. Il le posa devant lui sur le sol, l'observa longuement, puis décida de le ranger dans son sac à dos.

Il enfonça son bâton dans la terre. Il y attacha une chaussette – toujours dans l'idée de semer des repères sur son chemin. Il resserra son sac sur ses épaules et retourna au bord du ravin. Petit à petit, il descendit la pente abrupte. Il creusait la terre avec ses doigts au passage, mais ne trouva rien d'autre que des morceaux d'écorce pourris et des poignées de feuilles mortes.

Lorsqu'il arriva au fond, il eut besoin de quelques instants pour s'adapter à la pénombre. Il venait de pénétrer dans un monde crépusculaire, tout en nuances de vert. La canopée était désormais incroyablement haute, presque inatteignable. Une poignée d'arbres émergeait des flancs du ravin, leurs branches squelettiques luttant pour trouver la lumière. Les fougères, quant à elles, étaient partout. Certaines étaient des versions gargantuesques des fougères cannelle du Maine, d'autres déployaient une fronde de près d'un mètre de long, parcourue de rangées de spores bruns. Le fond du ravin mesurait environ trois mètres de large. Si une crue soudaine arrivait, Grady serait submergé en à peine cinq minutes.

Il se dévissa le cou pour voir si le ciel était menaçant – il ne vit que du bleu éclatant. Derrière lui, le ravin s'enfonçait encore un peu plus dans l'ombre. Devant, la lumière du jour indiquait l'est. Il décida d'explorer les alentours avant de remonter.

Il commença par le côté ouest, soit derrière lui. Bien que

« derrière » et « devant » n'aient presque plus aucun sens ici : il n'y avait que le haut et le bas qui comptaient. L'ombre et la quasi-ombre. Il avança au milieu du ravin, utilisant son pied valide pour repousser les couches de feuilles en décomposition. Ses vêtements collaient à sa peau en sueur. Ils étaient maculés de résidus de terre, de feuilles humides, d'insectes. La texture de l'air lui donnait l'impression d'avoir avalé un morceau de mousse.

Il s'arrêta pour regarder sous des cascades de fougères plantureuses, déplaça quelques troncs moisis qui s'effondrèrent en laissant s'échapper un nuage de poussière âcre. Une forme étoilée qu'il prit pour une fleur rose jaillissait du sol. Il se baissa pour mieux voir – un champignon charnu grouillant de mouches, doté de cinq bras, comme une étoile de mer, mais fourchus. Son odeur putride rappelait celle d'une bestiole crevée restée en plein cagnard toute une journée. Y avait-il quoi que ce soit de vivant sur cette péninsule qui ne vienne pas tout droit de la planète Mars ?

L'extrémité ouest du ravin donnait sur une paroi rocheuse. De longues lianes pendaient depuis les branches des arbres aux silhouettes tortueuses qui poussaient en bas de la pente. Il en agrippa une. Un oiseau brun passa devant lui en sifflant – un *'elepaio*. Grady reconnut le hurlement de loup aspiré.

Il se retourna et fit marche arrière. Retrouver ses pas n'était pas compliqué – cela faisait probablement des années que personne n'avait marché ici. Exception faite de celui à qui appartenait le crâne. Il était tellement hypnotisé par son excursion jusqu'à présent, qu'il en avait presque oublié l'objectif principal. Quand il vit le drapeau-chaussette en haut du ravin, il fit une halte pour boire un peu d'eau. Il s'assit sur un rocher et sortit le crâne de son sac.

Qui es-tu ? demanda-t-il, sans une once de dégoût mais avec une certaine tristesse. *Hein, qui es-tu, toi ?*

Il le remit dans son sac et reprit sa marche. Quelques minutes plus tard, son pied vint taper contre quelque chose de long niché sous la terre. Malgré la couleur brune, Grady constata qu'il s'agissait d'un fémur humain. Il balaya la terre autour et fit une autre découverte macabre – une côte, cette fois.

Il replaça les ossements sous terre et marcha jusqu'à ce qu'il repère dans le paysage une tache vert blanchâtre – un amas d'ossements regroupés contre un énorme rocher. Ils avaient dû être rejetés par une

crue. Ou peut-être que quelqu'un était tombé dans le ravin et n'avait jamais réussi à en ressortir ?

Ou alors c'était un corps qu'on avait balancé là.

Le sommet verdâtre d'un crâne dépassait du sol. Grady creusa tout autour, dégageant une plaque de peau épaisse comme du cuir, avec de longs cheveux blonds et drus encore fixés à l'épiderme. Les dents étaient intactes. Deux molaires inférieures portaient des plombages.

Il poussa le reste des os avec son pied, dérangeant les mille-pattes et les cafards. Ça ne sentait pas la charogne. Juste la végétation en décomposition. Il avait déblayé une partie de la cage thoracique.

Quelque chose était venu s'enrouler autour des côtes. Une fougère. Quand il l'effleura, elle s'effrita en petites particules noires. Un T-shirt, pas une fougère. Un T-shirt vert de jade qui avait noirci avec le temps.

CHAPITRE 92

Bordel, bordel, bordel, pensa Grady.

Il examina le morceau de tissu à la recherche d'un logo identifiable, d'une étiquette, d'un nom. Sans succès. Il le déchira à force de le manipuler, les fils étaient déjà fragilisés par la pourriture.

Ce pourrait être n'importe qui, finit-il par conclure. Un randonneur, un hippie insouciant qui avait trébuché et qu'un faux pas aurait conduit à la mort.

Grady se souvint alors de la masse de cheveux blonds qu'il avait retirée des canalisations chez Wes. Il avait beau tout envisager, les probabilités pour qu'ils proviennent de la tête de la victime d'un meurtre restaient minces.

Il laissa tomber le tissu en lambeaux, se leva. Ce tas d'ossements à ses pieds, c'était quelqu'un, avec un nom, une identité – un fils, une fille, un parent, un amant. Ces os pouvaient être plusieurs de ces choses à la fois. Il sortit le crâne brisé de son sac et le posa doucement près d'eux. Peut-être devait-il dire quelque chose, une prière par exemple ? Difficile quand on ne croit pas en Dieu… D'autant que ces derniers jours lui avaient fait douter de son existence encore plus que de coutume.

La montée du ravin s'avéra beaucoup plus difficile que la descente. Grady était épuisé, et sa cheville douloureuse accentuait sa fatigue.

Une fois en haut, il eut besoin de faire un somme. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il n'aurait pas su dire précisément où il se trouvait. Dans le parc de Camden Hills ? Dans l'Allagash ? Il essaya de donner un sens à la chaleur accablante, à tous ces arbres exotiques, à la pulsation ardente dans sa cheville. Il se rappela avec stupeur qu'il était sur la péninsule interdite. Et qu'il n'avait pas d'autre choix que de continuer à avancer.

Il sirota un peu d'eau. S'il la rationnait, il en aurait assez pour tenir jusqu'au lendemain. Il consulta de nouveau la boussole de son téléphone. Il laissa le drapeau-chaussette comme marqueur : c'était là qu'il avait trouvé les restes humains. Il coupa une autre branche pour en faire un bâton avant de se diriger vers l'est. Il marcha une heure et arriva à l'orée d'une clairière – l'endroit idéal pour faire une pause.

À l'ombre des hautes fougères, il distingua une zone de terre aussi sombre que du marc de café. Un cercle irrégulier, d'un diamètre d'environ cinq mètres, parsemé de petites lianes et de jeunes pousses. Grady s'accroupit, non sans douleur, et creusa jusqu'à ce que ses doigts rencontrent un morceau de tissu, sale, mais on pouvait reconnaître de la flanelle écossaise. Il se mit à creuser plus vite, tenant bientôt entre ses mains un bout de manche à carreaux verts et jaunes.

Il retira ses mains de la terre pour essuyer la sueur sur son visage. À ce rythme, il lui faudrait des heures pour déterrer l'intégralité de ce qu'il pensait avoir trouvé. Il fouilla dans son sac à la recherche du récipient en plastique dans lequel se trouvait le matériel de premiers secours. Il le vida de son contenu et utilisa le récipient pour creuser sans relâche. Jusqu'à ce qu'il parvienne à extraire un amas de vêtements moisis.

L'odeur le fit basculer en arrière – un mélange acide d'urine, de sueur et d'excréments humains. Il tenta d'attirer à lui une chemise qui se désagrégea aussitôt. Il compta plusieurs paires de jean en denim, qui elles aussi se désintégraient au toucher. Il prit un bâton pour explorer un tas de vêtements plus petit, commençant par soulever une chaussette avec autant de précaution qu'il l'aurait fait pour une fragile mue de serpent. Il utilisa ensuite son bâton pour écarter les morceaux de tissu tout en continuant à creuser frénétiquement à l'aide du récipient en plastique, persuadé qu'il était sur le point de découvrir un corps.

Mais il n'y avait pas de corps, seulement des agrégats de tissus qu'on ne pouvait presque plus appeler vêtements. Il mit de côté un jean, une chemise et des chaussettes. Le jean était ample, la chemise aussi. Ce qui laissait penser qu'ils avaient été portés par un homme. Puis il tomba sur un élastique effiloché – seul vestige d'un caleçon. Pas de chaussures, en revanche. Ni de montre ou de bijoux, ou quoi que ce soit qui serait susceptible de résister à ce microclimat de serre, où la décomposition allait plus vite que la musique. Il avait creusé un large

trou de soixante centimètres de profondeur.

Où était donc le corps ?

CHAPITRE 93

Il reboucha le trou, recouvrit tant bien que mal la zone de feuilles et de plantes. Si vous connaissiez l'endroit par cœur, vous seriez capable de voir que le sol avait été retourné. Mais n'importe qui d'autre n'y aurait vu que du feu, soit l'habituel patchwork végétal des lieux.

On avait enterré ces vêtements, et ça ne pouvait être que Minton. Pourquoi s'être donné cette peine pour de simples bouts de tissu ? L'endroit était très reculé – la police n'irait jamais chercher une personne disparue jusqu'ici. Dans tous les cas, les corps se décomposeraient vite, plus vite que du tissu.

Des cadavres auraient vite fait d'attirer des bêtes, pensa Grady. Rats, chiens sauvages, mangoustes – toutes les créatures que Minton voulait éloigner de son sanctuaire. Il avait donc trouvé un autre moyen de se débarrasser de ceux qu'il tuait.

Le récif compte presque plus d'ossements que de coraux.

Mais ces vêtements étaient déjà une preuve. Il se remit à marcher, s'arrêtant à chaque parcelle de terrain d'apparence plus sombre ou plus claire que le reste. De temps à autre, il entendait le gazouillis d'un oiseau perché sur une branche lointaine, à l'abri des regards. Celui de l'*ākohekohe*, étrangement proche du grognement d'un chien.

Il découvrit très vite un autre site, plus profond que le premier. En creusant, il réussit à sortir de terre les restes d'un T-shirt XXL et d'un short de surf, sale, mais presque intact.

Il fouilla dans les poches – vides – et passa son doigt sur l'étiquette. « Made in China, nylon et polyester. » Voilà pourquoi le short n'avait pas pourri, et aussi pourquoi il était enterré plus profondément. Pas de chaussures cette fois non plus, ni rien qui aurait pu résister à l'inexorable processus de la décomposition. Celui qui avait mis ces vêtements sous terre savait ce qu'il faisait.

Il reboucha le trou, recouvrit les traces. Dans l'heure qui suivit, il trouva trois autres petits cimetières. Tous dédiés à des vêtements d'homme, ou du moins d'une taille relativement conséquente. Sauf un. Qui dissimulait les restes d'un short rose et court, un foulard en coton et élasthanne, ainsi qu'un T-shirt féminin, dont la couleur n'était plus discernable.

CHAPITRE 94

Grady avait le souffle court. Il fallait qu'il pense de manière rationnelle. Jessica avait disparu depuis un peu plus d'une semaine. Soit pas assez longtemps pour que ses vêtements aient pourri, ni pour qu'une colonie de champignons ait poussé juste au-dessus de l'endroit où ils avaient été enterrés. Comme pour les autres sites, il n'y avait pas de chaussures. Pas de corps non plus.

Qu'ils aient été ou non ceux de Jessie, ces vêtements avaient été portés par la sœur, la petite amie, la fille ou encore la femme de quelqu'un. Grady pensa à tous ces habits qu'il avait trouvés dans la pièce cadenassée chez Minton. Tous ces T-shirts. Ces pantalons kaki. Les shorts cargo, les chaussettes, les caleçons à carreaux…

Le T-shirt rose était plissé, parsemé de moisissures. Un fil de son ourlet ondulait dans la brise. Grady regarda de plus près. Non, il ne s'agissait pas d'un fil, mais d'un cheveu humain, sombre et enroulé comme une corde de guitare.

Ses genoux fléchirent d'un coup et il manqua de tomber. Les fragments de crâne, les vêtements enfouis… Autant d'éléments qui autrefois avaient fait partie d'un tout, d'une personne vivante. Une personne qui vivait sur l'île ou qui était venue la visiter. Une personne qui avait contemplé l'océan avec émerveillement, qui avait fait une randonnée avec un être cher dans la forêt tropicale.

Grady était venu jusqu'ici avec la ferme intention de résoudre un mystère. Il n'avait pas anticipé ce que serait sa réalité. Des morceaux d'os, les cheveux d'une fille. La question *Comment Minton avait-il pu faire une chose pareille ?* tournait en boucle dans sa tête. Comment quiconque pouvait faire une chose pareille ?

N'y pense pas, s'ordonna-t-il à lui-même en serrant les dents. *Continue à avancer.*

Même procédé que pour les autres sites : il recouvrit ce qu'il avait

découvert. Puis pointa la boussole de son téléphone face à l'arc du soleil déclinant dans le ciel – le signe que la fin de l'après-midi approchait. Grady se remit en route. Le sol devint plus rugueux, semé de pierres d'une taille parfois non négligeable. Repérer d'autres vêtements était plus complexe.

Les arbres s'éclaircissaient. Il n'était plus très loin de l'océan. La végétation avait encore changé, mais cette fois, c'était le résultat d'une intervention humaine.

De grands arbres avaient été abattus, beaucoup de grands arbres. Leurs souches tapissées de mousse et de lianes grouillaient d'insectes qui s'affairaient entre les champignons. Était-ce des *koa*, dont le bois était si prisé ? L'une des souches était encore à vif – elle avait été coupée récemment. On aurait dit que des hommes armés d'une scie avaient joint leurs forces pour sectionner le tronc. L'un d'eux devait être Minton ; pourtant Grady ne l'avait jamais rien vu manipuler d'autre qu'un simple tire-bouchon.

La zone n'avait pas été déboisée de façon massive – ce qui aurait été visible depuis le ciel. Mais en se déplaçant, Grady pouvait distinguer les arbres manquants. Chaque coupe avait été exécutée avec soin – en mode écolo, sans doute.

Ou alors un travail réalisé de façon à ne pas attirer l'attention.

Il se fit plus attentif, à l'affût du moindre bruit – une voix, des pas. À l'exception des arbres abattus, la forêt était la même, avec ses oiseaux, ses soupirs. Le vent faisait danser la canopée et rafraîchissait ses joues brûlées par le soleil.

Il atteignit une chute d'eau qui s'écoulait le long d'un affleurement rocheux pour terminer sa course dans un petit bassin. L'eau était si claire qu'on pouvait voir les pierres au fond. Grady remplit deux bouteilles vides, s'aspergea le visage avec le creux de ses mains. Se désaltérer faisait du bien. Il se sentit tout de suite mieux. Ce qui lui permit de reprendre du poil de la bête et de retrouver un rythme plus rapide.

Peu de temps après, les premiers cris d'oiseaux de mer se firent entendre. Il serait bientôt sorti de la forêt. Une pellicule d'herbe rase, aussi fine que les cheveux d'un bébé, poussait sur une épaisse couche de mousse qui lui donnait l'impression de marcher sur un matelas. L'air, plus vif, sentait le frais – rien à voir avec la moiteur du ravin. Il ne pouvait pas encore voir l'océan, mais il essuya une larme de

soulagement – il savait qu'il était proche.

CHAPITRE 95

Grady n'était plus en pleine nature – il fallait avancer avec prudence. Une piste apparut entre les arbres, envahie par la végétation mais encore praticable. Plus qu'une piste : les restes d'une vraie route. Il passa devant un site qu'on avait déboisé pour y construire deux maisons cossues, sur lesquelles la nature avait repris ses droits même si l'on pouvait toujours distinguer les vestiges des habitations. Il y avait aussi une dépendance, qui se trouvait à peu près dans le même état de délabrement.

Grady s'arrêta et pivota lentement sur lui-même, pour regarder le ciel, la forêt tout autour de lui. Là encore, ces bâtiments ne seraient pas si facilement visibles d'en haut. Et en restant sur la terre ferme, il serait compliqué, voire impossible de les voir – si ce n'est à très courte distance. Grady se dirigea vers la dépendance, poussa ce qu'il restait de la porte et entra.

Des rais de lumière filtraient à travers les fentes des murs, enflammant les grains de poussière et une volée de mouches qui tourbillonnaient au-dessus de lui. La structure sentait le bois coupé et l'huile WD-40. Pourtant il n'y avait pas de bûches empilées dans les parages, pas d'outils électriques ou manuels. Une autre odeur flottait dans l'air. Celle de quelque chose de mort depuis longtemps.

Grady se pinça le nez et sortit un masque froissé qui traînait dans sa poche pour se protéger de la puanteur.

Mis à part un bac en plastique – un seul – similaire à ceux du garage de Minton, la dépendance était vide. Il avait peur de ce qu'il pouvait y trouver. Mais il l'ouvrit.

Et recula d'un bond. Même à travers le masque, l'odeur lui donna la nausée.

Pourtant ce n'était que des brochures et des piles de livres. Il cligna des yeux. Attrapa un des livres avec délicatesse. La couverture

était rouge, et gonflée d'humidité. Il reconnut le titre – un de ces manuels en douze étapes que Donny avait l'habitude de rapporter à la maison, à l'époque où sa présence aux réunions des alcooliques et des drogués anonymes était une condition sine qua non à sa probation. Grady le feuilleta, ne trouva rien entre les pages.

Les autres livres étaient du même acabit – les titres différaient, mais ils parlaient tous de l'aide aux personnes souffrant de dépendances diverses. Idem pour les brochures.

Grady secoua la tête. Minton organisait des réunions de sevrage ? C'était ça, son projet ? L'idée était risible. Mais en examinant le reste des livres, il ne trouva rien de suspect, si ce n'est cette odeur de pourriture qui devenait presque familière. Il écarta une pile de brochures humides, collées les unes aux autres, dégoulinantes d'encre – inutile d'essayer de déchiffrer les intitulés – et racla le fond du bac avec sa main.

Il y avait quelque chose de coincé, un morceau de carton manifestement. Il fit levier avec ses doigts pour le dégager, grimaçant d'appréhension. C'était une écorce de fruit desséchée. De la papaye – non, un fragment de coque de noix de coco. Il utilisa la pointe de son couteau pour l'extraire.

Et comprit, une fois la coque sous ses yeux, que ce n'était pas ce qu'il croyait. Il s'agissait d'un morceau de cuir chevelu dont la chair s'était ratatinée et assombrie. Une mèche de cheveux marron clair pendait encore sur un côté. Grady le tint à bout de bras, le tournant et le retournant pour mieux capter la lumière. Il remarqua quatre empreintes en forme de V, noires, similaires à des points de suture. Quatre empreintes qui lui disaient quelque chose. La section des commentaires de cet article du *Pilot* au sujet de Kahawai et des attaques de requins !

Mais qu'est-ce que tout cela signifiait ? Était-ce tout ce qu'il restait d'un individu que Minton avait jeté par-dessus bord depuis son bateau à moteur ? Quel abject trophée… Non, ce n'était pas possible. Et pourquoi l'aurait-il rangé dans un bac de livres ? Ce scalp avait pu s'être échoué sur le rivage. Minton l'avait ramassé et jeté là sans réfléchir. Puis l'avait oublié.

Grady laissa tomber l'infâme relique là où il l'avait trouvée. Il la recouvrit de livres, replaça le couvercle et se précipita dehors en titubant.

CHAPITRE 96

Il lui fallut plusieurs minutes pour se remettre de son écœurement. Il but un peu d'eau pour faire passer l'envie de vomir. Sa bouche était aussi sèche qu'un banc de sable, et son cœur battait beaucoup trop rapidement. Il se réfugia, tremblant, sous un énorme *koa*, dont le tronc gris était assez épais pour le protéger des regards. Il posa ses mains sur l'écorce lisse et baissa les yeux.

Il se trouvait au sommet d'une colline qui surplombait le complexe de Minton. Le sol descendait ensuite en pente raide vers une zone boisée qui entourait un ou deux hectares de terrain méticuleusement défrichés. La ceinture d'arbustes indigènes dissimulait un jardin potager, des papayers, des avocatiers, des bananiers, des cocotiers et des caféiers. Elle abritait également un ensemble de petits bâtiments annexes et un système élaboré de réservoirs pour collecter l'eau. Juste sous la colline, une rangée de panneaux solaires montés sur des poteaux faisait le tour d'un petit bassin, alimenté par une cascade.

Grady s'avança pour mieux voir les panneaux solaires. Comme le reste des infrastructures, ils avaient été conçus de manière à se fondre dans l'environnement : si vous ne les regardiez pas intentionnellement, vous pouviez les confondre avec le reflet du soleil sur l'eau.

Quatre des petits bâtiments compacts ressemblaient à des bungalows. Les autres, à des hangars de stockage. Tout au bout, au sommet d'une falaise, nichée entre des arbres imposants, une maison dont il était impossible d'avoir une vue d'ensemble précise. La maison d'Irma Ohelo, entièrement rénovée – légalement ou non – par Minton au cours des dernières années.

À l'orée de la zone boisée, des shorts et des T-shirts verts alignés sur une corde à linge s'agitaient dans le vent. Dans l'allée, Wes avait garé sa Tesla, encore plus cabossée que la dernière fois, et sa moto

KTM. Un chapelet de drapeaux tibétains était suspendu le long du porche de la maison, leurs couleurs vives affadies par le soleil.

Grady observa la maison. Malgré les arbres qui l'entouraient, elle devait offrir une vue impressionnante sur l'océan. Et, bizarrement, elle avait l'air encore en construction. Le revêtement était flambant neuf, en bois de *koa* – des arbres qui avaient dû mettre des décennies à pousser – et les vitres des fenêtres teintées comme celles d'une limousine.

Des verres fumés dans une maison à Hawaï ? Qu'est-ce que ça cachait ? Grady réalisa qu'il ne pourrait presque pas voir à l'intérieur, peut-être même pas du tout. De même qu'il n'était pas en mesure de déterminer à quel point Minton enfreignait la loi.

Il y avait près de la maison une sorte de structure souterraine en plein chantier. Un bunker ou une annexe.

Grady avait lu des articles sur tous ces gens fortunés qui, dans les grandes villes, faisaient construire sous leur maison de vastes pièces de survie – ils ne pouvaient pas rajouter de la hauteur au bâti, alors ces extensions s'organisaient en sous-sol. Zeke avait envisagé de faire la même chose, en prévision d'une guerre nucléaire, d'un soulèvement de zombies nationalistes ou de Dieu sait quelle lubie qui devait l'obséder à l'époque.

Est-ce que Minton, cet homme qui prétendait aimer l'environnement et les oiseaux menacés d'extinction, qui faisait des dons à des fondations pour préserver la terre, était vraiment en train d'ériger une forteresse solitaire au beau milieu de la nature sauvage d'Hokuloa ?

Et comment s'y prenait-il, d'ailleurs ? Qui donc abattait tout le boulot ? Grady ne voyait ni excavatrice, ni équipement de gros œuvre. Mais une maison, vous pouviez toujours la construire à la force des bras. C'est ce que faisaient les gens dans le fin fond du Maine. La forêt d'arbres était dense. Avec une main-d'œuvre fiable, il y avait de quoi faire pour les cent prochaines années. Cela réclamait du temps, mais avec la pandémie, les gens en avaient, du temps.

Il était clair qu'une tonne de travaux étaient en cours ici, et ce depuis une bonne décennie au moins. Les quatre bungalows étaient revêtus d'un parement de planches peintes en vert et blanc, et de toits en métal. L'idéal pour des locations Airbnb ou des cabanes de glamping, ou de micro-espaces de vie expérimentaux. Les riches

réfugiés du covid paieraient le prix fort pour loger dans ces conditions si joliment rustiques, à seulement quelques pas de l'océan et d'une plage privée. Est-ce que Wes avait obtenu un permis de construire pour tout ça ?

Certainement pas. Tout était sorti de terre en catimini. Aucun agent de contrôle n'avait jamais mis les pieds ici. Et si l'envie prenait l'un d'entre eux de brandir le drapeau rouge, il suffirait, pour le faire taire, de promettre quelques milliers de dollars supplémentaires en faveur de la faune et de la flore de l'île.

Grady pointa ses jumelles sur le terrain qui descendait vers les falaises. Un ensemble de marches métalliques presque indiscernables, peintes en gris chiné et en noir pour se rapprocher au maximum des couleurs de la roche, menait jusqu'à un embarcadère. Dalita lui avait expliqué que les plans de développement originaux du complexe prévoyaient un accès par bateau, donc un amarrage en eaux profondes. L'inverse impliquerait tout un trafic de Zodiacs pour amener les gens au rivage. Ceci dit, quand on avait l'argent, tout était envisageable.

Un bruit venant d'en bas le fit sursauter. Il se faufila derrière l'arbre. Une silhouette émergea de l'écrin de verdure entourant la maison principale. Grady se figea. La terreur l'envahit à mesure qu'il se remémorait toutes les frayeurs causées par ce chien surnaturel.

C'était un homme, avec un râteau dans les mains et vêtu d'un des T-shirts et pantalons de Minton. Jeune, la peau foncée, grand, bien bâti, les cheveux tombant nettement sur ses épaules – un jardinier, manifestement.

En faisant la mise au point sur son visage, Grady put voir ses yeux – d'un brun chocolat profond, presque noir. Grady avait déjà vu ce type. Mais où ?

Le jeune homme marcha en direction d'un hangar, puis dévia finalement vers un des bungalows. Il posa le râteau contre le mur et entra. Quelques minutes plus tard, il réapparut. Il avait enfilé une chemise hawaïenne aux fleurs jaune vif, déboutonnée sur son torse qui arborait un dauphin tatoué. Il revint sur ses pas, zigzaguant entre les arbres jusqu'à la maison principale.

CHAPITRE 97

Grady abaissa les jumelles, le cerveau en ébullition.

Un tatouage dauphin, un tatouage dauphin…

Ça lui revint comme les bribes d'un rêve – un de ces avis de recherche près du skatepark. La photo d'un beau jeune homme qui avait disparu depuis presque un mois. Un sans-abri, qui vivait sur cette plage où Grady avait vu Scotty la toute première fois. Grady ne se souvenait pas de son nom, mais c'était lui, ça ne faisait aucun doute. Il le regarda monter les marches de la maison deux par deux. Wes lui ouvrit la porte et lui fit signe d'entrer. Grady était beaucoup trop loin pour entendre leur conversation. Wes posa une main sur l'épaule du jeune homme. La porte se referma derrière eux.

Grady parcourut des yeux l'intégralité du terrain avant de se concentrer sur le bungalow du jeune homme. Sous l'auvent, une tronçonneuse était posée au milieu de divers autres outils – une pelle, une pioche, des barres à mine, une mallette à roulettes. Il y en avait encore plus près des autres bungalows – des brouettes, des sécateurs. Des scies à perche, des débroussailleuses, des taille-haies, une scie circulaire, des niveaux à bulle…

Grady imaginait aisément que l'entrepôt puisse contenir assez de matériel pour maintenir occupée une petite armée de paysagistes et d'ouvriers pendant un bon bout de temps. Tout en sachant qu'il n'y avait pas besoin d'une armée, mais d'une ou deux personnes seulement. Des sans-abri, des gars fatigués de chasser leurs vieux démons et de dormir dehors. Donny se moquait de ces âmes charitables qui s'occupaient des SDF à Portland. Elles leur offraient pourtant des repas chauds, des vêtements, parfois une place dans un refuge. Il leur arrivait d'encourager son frère à assister à des réunions organisées dans le sous-sol d'une église, et de lui remettre une carte avec une prière au dos – le plus souvent celle de la sérénité. « La voilà,

disait-il en agitant devant le visage de Grady une bouteille, ou un sachet rempli de poudre d'un blanc immaculé. Toute la sérénité dont j'ai besoin. »

Mais tous les cas n'étaient pas aussi difficiles que celui de Donny. Certains gars – tous très jeunes, des enfants presque – avaient le mal du pays ou étaient complètement désespérés, assez crédules et naïfs pour suivre quiconque leur promettait un endroit où vivre en échange d'un travail. Ou…

Grady se rappela le gyrophare bleu dans le coffre de la Tesla, il se rappela que Wes s'était coupé les cheveux comme à l'armée. Pour jouer au flic. Au flic habillé en civil, assez futé pour intimider un jeune des rues et le faire monter dans sa voiture. Ça sonnait plutôt bien comme scénario. Il les avait peut-être drogués, même s'il réservait probablement les sédatifs pour les tuer, quand il n'aurait plus besoin d'eux. Il ne devait en ramasser qu'un ou deux à la fois, histoire que ça ne paraisse pas trop suspect lorsqu'on signalerait leur disparition, même si la police se souciait à peine du sort des sans-abri. Quand des rumeurs surgissaient sur les forums Reddit, elles étaient immédiatement taxées de délire. Quant à ceux qui parvenaient à survivre, comme Scotty, ils n'étaient pas pris beaucoup plus au sérieux.

Le plan était simple, infaillible. Fondamentalement, le même que celui appliqué par le pays tout entier. Utiliser les pauvres, puis s'en débarrasser.

Hommes ou femmes. Les femmes aussi pouvaient travailler. Pour le sexe. Des fugueuses qui vivent sur la plage, des touristes fraîchement débarquées… Il fallait juste leur demander si ça leur plaisait, l'idée de passer un week-end dans un complexe touristique haut de gamme, loin de l'agitation et des regards. De la part d'un homme séduisant, plus âgé, à l'expression soignée et conduisant une voiture de luxe, l'invitation était plutôt flatteuse. Donc pas besoin de les kidnapper. Ensuite, il ne restait plus qu'à faire un sort à leurs cadavres. Les emmener sur son bateau faire de la plongée, leur donner un cacheton et les faire passer par-dessus bord. Les requins termineraient le travail.

– Putain, murmura Grady. Il avait l'impression d'avoir sauté à pieds joints du haut d'une falaise et plongé dans un gouffre sans fond. Ce n'était pas une résidence secondaire qu'il avait devant lui. C'était

un camp de travail privé, régenté par un milliardaire.

CHAPITRE 98

Il ferma les yeux. Comment avait-il pu être aussi stupide ? Et comment Minton avait-il pu aller aussi loin ? Cet homme qui s'installait tranquillement sur sa terrasse avec son expresso et sa tablette, et qui avait des réunions Zoom avec les gens d'Audubon. Celui qui avait donné à Grady un travail et la chance de découvrir cet autre monde, un endroit magnifique dont il n'aurait même pas pu soupçonner l'existence.

Comment ce même homme pouvait-il ternir le tableau à ce point ? Assassiner ses proies, celles qu'il avait conduites jusque dans sa saleté de cachette à plusieurs milliards ?

Raina, tu avais raison, pensa-t-il avec amertume. La volière était une prison. Et la *'ohana* était un piège. Minton prévoyait de le tuer lui aussi – dès qu'il serait devenu trop suspicieux ou aurait commencé à interférer avec ses projets de refuge pour privilégié, coupé de la civilisation.

Depuis quand durait ce petit manège ? Il ne restait presque plus rien des corps trouvés dans le ravin. Mais Grady ne comprenait toujours pas pourquoi Minton s'était donné autant de mal : les traîner dans les bois avait dû lui demander un effort considérable. Que s'était-il vraiment passé ? S'il s'agissait bien de personnes kidnappées par Minton, et non de randonneurs égarés, ils avaient sans doute tenté de s'échapper, s'étaient perdus et avaient dû mourir de froid.

Minton en avait-il conclu qu'il était plus pratique d'utiliser son bateau et de les abandonner à l'océan ? En lestant leurs corps au préalable, pour s'assurer qu'ils coulent. Détail dont il aurait aussi pu ne pas se soucier – si un corps venait à s'échouer, la police locale s'embêterait-elle à faire un rapport toxicologique ? Il n'aurait même pas besoin de faire passer ça pour un accident, l'île s'en serait chargée toute seule. De même pour les vêtements enterrés : en quelques

semaines, il n'en restait plus que des lambeaux. Les tissus synthétiques nécessiteraient plus de temps, mais quand bien même, qui partirait à leur recherche ? Minton pouvait brûler les chaussures. Les téléphones, il les gardait en guise de trophées, ou tout simplement pour qu'ils ne soient jamais retrouvés.

L'un d'entre eux aurait pu être celui de Jessie. L'idée que pendant tout ce temps, il ait pu y avoir quelque chose d'elle si près de lui, sans qu'il le sache, ça le rendait malade. Il n'avait rien fait.

Si. Il était allé jusqu'à la pointe. Il était là. Elle aussi pourrait être ici. Et le jeune homme de l'avis de recherche était bien là également. Il semblait en bonne santé. L'épuisement qu'il avait ressenti un peu plus tôt s'évapora d'un coup, comme un jet de butane. Il s'allongea sur le sol, sous le *koa*, en attendant la tombée de la nuit.

CHAPITRE 99

Tandis que le ciel s'assombrissait, il observa l'activité en bas. Une lumière s'alluma à l'arrière de la maison principale. Jessie pourrait-elle être maintenue prisonnière dans l'un des bungalows ? À moins qu'elle ne soit dans la maison en ce moment même, en train de dîner avec Minton et l'autre type.

Grady secoua la tête – c'était tordu d'imaginer une scène pareille. Jessie ne serait jamais partie sans rien dire à Raina. Peut-être que Minton l'avait amenée ici sous la contrainte. Et qu'elle n'avait plus son téléphone, ni d'accès à Internet.

Grady se fit la promesse que si elle était toujours en vie, il la trouverait.

Si elle est toujours en vie, se répéta-t-il mentalement.

Il s'efforça de tendre l'oreille pour capter une musique, des voix, mais il n'entendit que le doux murmure des oiseaux dans le crépuscule. Il y avait bien une heure que les deux hommes étaient entrés dans la maison. Grady s'attaqua à son propre dîner, l'avant-dernier sachet de chili au seitan. Il regarda le ciel passer, en très peu de temps, du bleu-or au rose, puis au violet profond. Tout à l'est, entre les arbres, il entrevoyait la pointe d'Hokuloa. Il l'avait à peine remarquée jusqu'à présent, mais elle n'était plus qu'à quelques kilomètres et dominait l'horizon.

Il comprit que la piste empruntée pour traverser le champ de lave permettait de rejoindre le complexe. D'ici, on pouvait voir non seulement les îles périphériques, mais aussi toute la côte, de la péninsule à Li'ulā et son aéroport. Mille ans plus tôt, cet endroit aurait été parfait pour guetter la venue d'éventuels envahisseurs, que ce soit par les terres ou par la mer. Une puissance surnaturelle veillait sans doute sur la péninsule, mais c'était bien là, à cet endroit précis, que les sentinelles humaines d'Hokuloa avaient dû monter la garde.

Il lutta pour rester éveillé après son dîner. La douleur dans sa cheville s'était atténuée. Elle n'était plus enflée, juste sensible. Il la laissa sans bandage et glissa doucement son pied dans sa botte. Il s'adossa à l'arbre, garda les yeux clos quelques instants.

Son menton tomba brusquement sur sa poitrine et il se réveilla en sursaut. Combien de temps avait-il dormi ? Il chercha à tâtons les jumelles. Avait-il manqué quelque chose ?

À l'intérieur de la maison, une seule pièce était restée allumée. La porte d'entrée s'ouvrit. Minton et le jeune homme sortirent, côte à côte. Le jeune homme pencha la tête en arrière pour regarder les étoiles, balançant ses bras d'avant en arrière comme s'il dansait.

Minton l'accompagna jusqu'à son bungalow. Ils se trouvaient maintenant assez près pour que Grady puisse les entendre. Grady s'approcha un peu plus, rampant à plat ventre sur le sol. Un caillou rebondit sur la pente. Il se figea. Le jeune homme n'avait rien remarqué, mais Minton leva la tête en direction de la colline.

– Mon frère !

Minton se retourna vers le jeune homme, qui posa une main juste en dessous de son épaule.

– *Mahalo* pour le dîner, et pour tout le reste.

Minton sourit.

– Avec plaisir, Cory.

Cory lui adressa un vague *shaka* et regagna son bungalow d'un pas nonchalant.

La lumière s'alluma. Plus il épiait l'ombre de Cory se déplaçant derrière la fenêtre sans rideau, plus il avait l'impression d'être un sale type. Il reposa les jumelles. Très rapidement, le bungalow fut plongé dans le noir.

Tout comme la maison de Minton, où il ne brillait plus qu'une seule lumière à l'étage. *La chambre de Minton*, conclut Grady. Vitres teintées ou pas, il avait vue sur la mer, la pointe et l'extrémité est de la péninsule.

Minton éteignit au bout de quelques minutes. Le domaine était entièrement plongé dans l'obscurité.

Grady rampa jusqu'au *koa*. Une fois appuyé contre son tronc massif, tout son corps se détendit. Il chercha son couteau, ouvrit son sac et, pour se calmer les nerfs, liquida les dernières gouttes de tequila, aussi parfumées qu'un feu de cheminée.

Le complexe était silencieux et immobile. Il s'enveloppa dans sa couverture et s'allongea, la tête posée sur son sac à dos.

À travers la haute canopée de *koa*, de *'ohe*, de *'ōhi'a* et de palmiers, il entrevoyait les étoiles. Le grand Triangle du Navigateur. Puis au nord, *Nā-hiku* – Ursa Major, la Grande Ourse – et *Hōkū-pa'a*, l'Étoile polaire. Il suivit la queue de la Grande Ourse pour tenter de trouver Hokulea, l'Étoile de la Joie, et, parcourant le ciel en une vaste courbe allant du nord-est au sud-ouest, *Laniākea*, l'océan stellaire qui faisait écho à l'océan situé juste en dessous.

Il avait bel et bien réussi à dormir, ce qu'il n'aurait jamais cru possible. Lorsqu'il revint à lui, la lune s'était levée, sa lumière masquant celle des étoiles. Il se demanda de nouveau combien de temps il s'était assoupi.

Il se frotta le menton, prit une profonde inspiration et comprit que ce n'était pas un bruit qui l'avait réveillé, mais une odeur pestilentielle. Il saisit son couteau et se leva d'un bond.

Rien de particulier si ce n'est la lumière de la lune brillant à travers les branches et les feuilles de palmier. Il entendit un faible souffle, un craquement, suivi du gazouillis agité d'un oiseau dans un arbre voisin. Puis le silence.

CHAPITRE 100

Il faisait encore nuit quand il se réveilla une nouvelle fois. Le ciel était teinté de rose et de gris. Hokuloa-Vénus, l'Étoile du matin, pointait à l'horizon. Il s'assit en bougonnant et leva les jumelles pour scruter le terrain. Tout semblait calme.

Il reposa les jumelles. Son haleine sentait le seitan, la tequila et le chili. Il ne s'était pas rasé depuis des jours. Ses cheveux étaient gras, ses vêtements trempés de sueur et déchirés. N'importe qui aurait pu le prendre pour un de ces gars qui vivaient sur la plage.

Il se força à avaler du muesli qu'il fit passer avec un peu d'eau. Sa cheville ne se portait pas trop mal. Il prit son sac, s'installa dans les fougères près du *koa* et attendit.

Autour de lui, la forêt s'éveillait. Au-dessus du Pacifique, une crête de nuages sombres s'embrasait, écarlate et dorée, comme si le ciel était un rideau fragile auquel on avait soudain mis le feu. Alors que le soleil se levait, le toit et les flancs de la maison de Minton irradiaient de lumière vive également.

Un bruit soudain lui fit lever la tête, un *clac* tonitruant. Deux grands oiseaux noirs s'envolèrent de la forêt, si proches que Grady entendit le soufflet régulier de leurs ailes. Ils tournèrent en rond avant d'élire un grand arbre sur lequel se poser. L'un d'eux émit de drôles de piaillements, l'autre l'imita, comme s'ils étaient en train de converser. Ils ressemblaient à des corbeaux, mais on ne trouvait pas de corbeaux à Hawaï. Des oiseaux mynahs, donc : une espèce introduite qui avait réussi à s'immiscer dans le sinistre paradis de Minton.

Un autre oiseau, très petit, se posa à terre. S'il avait osé, il aurait suffi à Grady de tendre le bras pour le toucher. Sa poitrine était blanche et le reste de son plumage, brun fauve. Il picorait des feuilles mortes dans la poussière, totalement indifférent à sa présence. Un *'elepaio*. Au bout d'une minute, il redressa la tête. Il poussa son fameux

hurlement de loup aspiré, dégagea une larve du sol et s'envola avec son butin.

Grady soupira. Il alluma son téléphone pour vérifier l'heure. Presque sept heures. Toujours pas de réseau. Il s'enfonça plus profondément dans les fougères et se remit à guetter.

Une bonne demi-heure s'écoula avant que Minton ne débarque sur son porche, vêtu du même sarong que le jour de sa rencontre avec Grady. Il buvait son expresso debout, dans une minuscule tasse blanche. Il semblait écouter le remue-ménage des oiseaux noirs.

Il mit sa main en visière, pour mieux fixer l'arbre. L'un des oiseaux sautillait de branche en branche en poussant des cris gutturaux. L'autre – son compagnon ? – était plus calme, occupé à se lisser les plumes. Il déployait ses ailes sur toute leur longueur, comme un magicien exhiberait un jeu de cartes.

Grady braqua les jumelles sur Minton. Il observait effectivement les oiseaux et souriait – un vrai sourire, les yeux plissés de plaisir. Grady ne l'avait jamais vu sourire comme ça. Il n'arrivait d'ailleurs pas à se souvenir de la dernière fois qu'il avait vu un tel sourire sur le visage de qui que ce soit. À croire que ce n'était pas arrivé depuis des mois.

Le cri perçant d'un des deux oiseaux fendit l'air. Il se mit à battre des ailes et s'envola, suivi de près par son congénère. Minton retourna à l'intérieur.

Grady ne bougea pas. Un quart d'heure plus tard, la porte du bungalow s'ouvrit. Cory sortit en tenue de travail – une chemise verte Kanaka Sun et un pantalon kaki, des Vans qui avaient l'air d'avoir vécu la guerre, des lunettes de soleil et une casquette. Il tira une bouffée sur sa vapote, une petite dose, avant de quitter l'ombre de l'auvent et de traverser le domaine pour aller frapper à la porte de Minton.

Minton avait enfilé un pantalon kaki lui aussi, un T-shirt à manches longues, un chapeau de soleil et des sandales de randonnée. Il adressa à Cory un signe de tête, lui posa la main sur l'épaule et commença à parler.

Grady retint son souffle, mais ne parvint qu'à saisir le son du mot « arrière ». Minton désigna le hangar de stockage, puis l'allée. Cory hocha la tête. Minton dévala les marches et se dirigea vers l'embarcadère.

– À plus tard, cria Cory avant de s'avancer d'un pas tranquille vers le hangar.

Grady baissa les jumelles. Minton quittait le complexe, pour aller… où ? Et pour combien de temps ? Grady savait qu'il avait un bateau à moteur – un hors-bord, avait précisé Raina. Le plus probable était qu'il aille simplement jeter un œil au niveau de fuel. Donc il serait vite de retour.

Une terreur sourde s'installa dans la poitrine de Grady. D'après ses calculs, le jeune homme était là depuis près d'un mois. Était-ce trop long pour Minton ? Arrivait-on à la date limite ? Éliminait-il ses victimes aussi rapidement que Donny enchaînait les cigarettes ? Les deux semaines de quarantaine avaient lourdement pesé sur le mental de Grady – ce jeune homme souffrait peut-être de l'isolement lui aussi et avait demandé, ou exigé, d'être ramené en ville ? Minton ne prendrait pas le risque d'une confrontation physique, surtout s'il sentait qu'il n'était pas de taille. Mieux valait tirer un mois de travail d'un pauvre hère et le remplacer dans la foulée.

Et Jessie ? Que lui était-il arrivé ? Il se pouvait que Minton l'ait déjà tuée. Une prise de conscience douloureuse, aussi difficile à affronter qu'un mur de flammes.

Si Jessie *avait été* présente sur ces lieux – si elle était morte – il y aurait des preuves, des traces. Grady n'avait pas retrouvé ses vêtements. De toute évidence, il était loin d'avoir retourné toute la forêt, mais il restait l'enceinte du complexe. Le jeune homme avec le tatouage l'avait sans doute aperçue ? Leurs séjours auraient pu se chevaucher ? Si seulement Grady avait l'opportunité de lui parler, il en saurait un peu plus. Il pourrait le convaincre de l'aider à maîtriser Wes. À eux deux, ils auraient aisément le dessus.

Ou mieux encore, Grady pourrait le convaincre de s'enfuir avec lui, de retourner à la civilisation et d'appeler la police. À défaut de retrouver Jessie, ils apporteraient au moins la preuve que Minton l'avait tuée, comme toutes ces autres personnes qu'on avait brutalement perdues de vue.

Le vrombissement du moteur du bateau vint déchirer la tranquillité ambiante de la matinée. Grady tentait de garder son calme. Il attendit que le bruit diminue et ne soit plus qu'une faible rumeur. Après quelques minutes – le temps de s'assurer que Minton ne ferait pas demi-tour – il attrapa son sac à dos et y glissa les jumelles. Il

passa les doigts dans ses cheveux, retira son T-shirt pour éponger la sueur de son visage avec, le rangea dans le sac et enfila son dernier T-shirt propre.

Il sortit des fourrés en rampant et en ayant soin de rester dans l'ombre du *koa* et du bosquet de *'ohe*. Cory entra dans le hangar. Il en ressortit avec une boîte à outils et traversa l'allée bordée d'arbres en traînant des pieds. *En avant*, se dit Grady en descendant de sa colline.

CHAPITRE 101

Il s'approcha de Cory. Malgré l'ombrage apporté par les arbres, il faisait chaud : Cory avait retiré sa chemise qui gisait en boule à côté de la moto KTM. Il ne remarqua la présence de Grady que lorsque ce dernier ne fut plus qu'à quelques mètres de lui. Il le dévisagea, surpris, mais pas alarmé pour autant.

– Hey, dit-il en se redressant. Ça roule ?

Grady se doutait bien qu'il n'avait pas fière allure. Il savait aussi qu'il n'y avait plus moyen de faire marche arrière.

– Écoute, bredouilla-t-il, je, euh…

– Cette moto, l'alternateur a un problème. Mon oncle avait le même modèle, et le même problème. Je ne suis pas certain de pouvoir la réparer, lui annonça-t-il comme si c'était Grady qui lui avait demandé de le faire. Je ne suis pas magicien. Si on ne peut pas se faire livrer de nouvelles pièces, c'est même pas la peine. Heureusement pour lui qu'il a ça.

Cory pointa la Tesla du pouce. Il ouvrit la boîte à outils et en sortit une clef à douille.

– Ouais. Désolé, je n'y connais rien en motos.

Grady fixa la KTM – il aurait aimé sauter dessus pour pouvoir déguerpir fissa.

Cory ajusta sa casquette des Seahawks. À bien y regarder, il avait tout de même l'air légèrement défoncé.

– D'où tu sors, mon frère ?

Grady indiqua la forêt derrière eux. Pas la peine de mentir, d'où serait-il venu sinon ?

Cory fronça les sourcils.

– Quoi ? Tu viens des bois ?

Il faisait une bonne tête de plus que Grady, ses bras étaient aussi musclés que ceux d'un athlète.

L'avis de disparition disait qu'il était maître-nageur. Il se déplaçait à la manière des surfeurs, avec la même aisance sur terre que sur l'eau. Grady le voyait d'ici, calé sur une de ces chaises hautes, en train de faire la causette avec les filles de la plage. Ses yeux foncés et sa large bouche étaient taillés pour les sourires.

Mais pour l'heure, il ne souriait pas. Il observait Grady. Puis il le dépassa pour se précipiter sur la colline. Comme s'il pouvait y avoir quelqu'un d'autre derrière le *koa* et les palmiers. Il se tourna vers Grady.

– Mon frère, tout va bien ? Tu t'es perdu ?

– Non, je…

– Tu as une mine, je ne sais pas comment dire, un peu fatiguée.

Cory pencha la tête sur le côté, comme pour essayer de mieux le cerner.

– Tu as besoin d'aide ? On dirait que t'es en plein bad trip, ou un truc du genre. Mon ami vient de partir, mais il sera de retour dans une heure. Tu peux…

– Non, répondit Grady. Non, non. Tout va bien. J'ai juste, ouais. Je me suis égaré. En randonnant.

– En randonnant ?

Cory éclata de rire.

– Personne ne randonne jamais dans le coin, mon frère. Sérieusement : qui es-tu ? Un ami de Wes ? Le bateau est parti sans toi ?

– Non.

Cory parut réfléchir.

– Tu n'es pas arrivé en bateau ?

– Non, je ne suis pas arrivé en bateau. Je t'ai dit que j'étais venu à pied.

– À pied comment ?

– En traversant le champ de lave.

Deuxième éclat de rire. Mais quand Cory remarqua enfin le pantalon déchiré de Grady, les écorchures sur son visage, le sparadrap qui se décollait de son bras, il changea de ton :

– Tu te fous de moi ?

– Non.

– Y a pas moyen de traverser ce truc. C'est impossible.

– Oui, reconnut Grady. Mais moi, je l'ai fait.

Il ne fallait pas que Cory entende son cœur battre, qu'il sente sa peur comme la sentirait un chien. Une heure, avait dit Cory. Wes serait de retour dans une heure. Grady tenta de rationaliser la situation, de trier les informations par ordre de priorité – comme le faisait un ambulancier face à l'urgence. *Prendre le pouls, vérifier si la personne saigne, s'il y a des os cassés.* Quelles étaient les options possibles ?

Courir était exclu – il était trop épuisé. Et après seulement quelques minutes d'échange, Grady savait qu'il n'arriverait jamais à convaincre ce type que Wes était un meurtrier. Il pourrait dire à Cory la vérité, tout ce qu'il avait appris – mais le croirait-il seulement ?

Non. Si un type louche débarquait des bois comme il l'avait fait, Grady ne le croirait pas non plus. Au contraire, Cory penserait que le meurtrier potentiel, c'était lui. Il était foutu. Et Cory aussi.

– Je vais chercher de l'eau. Tu en veux ?

Cory contracta son visage, soucieux.

– Tu as l'air d'avoir soif, mon pote. Viens, je vais te donner un truc à boire.

Grady hésita.

– C'est gentil, mais non. J'ai rempli mes bouteilles avec l'eau d'une cascade.

– Quoi ? Tu es tombé sur un bassin sacré ?

– Oui. Oui, je suppose.

– Non ! C'est pas vrai !

Cory était soufflé.

– Mon frère, sans mentir, j'ai toujours voulu en voir. Ma tante, elle me raconte des histoires depuis que je suis haut comme trois pommes, et je continue de me dire « un jour, je finirai par en trouver un ». C'est pour ça que j'ai accepté de venir ici, Wes m'a dit qu'il me conduirait devant un bassin.

– Et il l'a fait ?

– Pas encore. Il m'a dit qu'il devait être avec moi, sans quoi j'allais me perdre dans la forêt. J'aimerais y aller au lever du soleil. Et aller voir le *Haleakalā*. Ce doit être si beau, presque irréel. Ce récif osseux aussi, on est censés y aller quand j'aurai terminé le boulot sur la moto.

Il regarda Grady, les yeux pétillants de malice, puis il pencha son visage sur le côté.

– Eh, je crois que tu me dis quelque chose, mon frère. Tu dormais

sur la plage, non ? J'y vivais jusqu'au jour où j'ai croisé Wes – je m'étais établi sur la côte nord. Je suis arrivé l'été dernier, de Waikiki, pour bosser au Royal Keawa. Tu connais ?

Grady ne répondit pas. Cory poursuivit :

– J'étais maître-nageur là-bas. Je faisais partie de l'équipe de natation au lycée, j'envisageais même de m'entraîner pour les Jeux olympiques. Mais tu sais comment c'est, trop de *pakalōlō*. Alors je suis allé à Waikiki faire le sauveteur. Sur la plage de Queen Kapi'olani. C'est un ami qui m'a dit de venir à Hokuloa, que je toucherais un meilleur salaire au Royal Keawa. Donc je me suis ramené. Mais tu connais la suite, je pense. Le corona, plus de travail. J'étais logé chez des amis, ils sont tous repartis dans leurs familles. Je me suis retrouvé sur la plage. J'étais pas trop mal. C'était des journées entières de surf et de *pakalōlō*. Tu fais du surf, toi ? Je surfais tous les jours, mais je me suis fait voler ma planche.

Cory dodelina de la tête, comme s'il ne s'en était toujours pas remis.

– Les flics venaient tout le temps me déloger. Putains d'emmerdeurs. Je changeais d'endroit, ils rappliquaient. S'ils ne dérangent plus les gens qui campent en masse, c'est qu'ils ont peur du corona. Mais si tu es seul…

Un rictus déforma son visage.

– C'est pas la même histoire. J'ai fait la connaissance de Wes il y a deux mois, il avait besoin de quelqu'un pour travailler pour lui. Alors j'ai accepté de lui donner un coup de main sur son domaine. Il m'a dit que je faisais du bon boulot, que je pourrais rester. Il cherche un gardien. Il dit qu'il aime donner un réel coup de pouce aux gens, plutôt que faire la charité.

– Un gardien.

Grady avait l'impression que toute la scène se passait au ralenti.

– Pour ici ? C'est vaste, pour une seule personne.

– Oui. Je serai dans la *'ohana*, et lui dans sa villa.

– Tu n'aurais pas vu une… une fille, par hasard ? Une jeune femme, à peu près mon âge ?

– Non, mon frère. Y a pas de filles ici.

Cory semblait d'ailleurs le déplorer.

– Tu es chez Wes depuis combien de temps exactement ?

– Un mois, je dirais ? J'étais avec un autre gars quand j'ai

commencé. Il venait de ce campement près de l'aéroport. Un jeune, il a démissionné. Il n'aimait pas ce boulot – Wes, il te fait travailler dur. Mais il te le rend – il te fait bien manger, mais pas de bière, il est très strict avec l'alcool. Pas de *pakalōlō* non plus. C'est le contrat. Bref, Wes l'a ramené avec le bateau.

Wes l'a ramené avec le bateau. Un jeu d'enfant. Grady avait raison, mais à quoi bon ? Ça lui faisait une belle jambe. Il s'efforça de soutenir le regard de Cory, de hocher la tête.

– Tente ta chance, lui dit Cory. Je parie qu'il te laisserait rester aussi. Tu n'as rien contre le travail ?

Grady déglutit.

– Non, aucun problème avec le travail.

– Dans ce cas, poursuivit Cory, attends son retour et va le voir. Ce ne sera pas difficile de te trouver une place. Les autres *'ohana* sont inoccupées.

– Laisse-moi une minute, le temps de réfléchir un peu, ok ? Mais merci.

Grady lui adressa un sourire en espérant que ce qu'il ressentait au plus profond de lui ne transparaîtrait pas.

– Il y a une plage, n'est-ce pas ?

– Par là-bas, mon frère. Après la *'ohana*, le sentier descend tout droit. Fais attention. Il est peu raide. Quand Wes reviendra, on ira voir le récif. J'ai entendu dire qu'il y avait des poissons magnifiques, et des os. Des restes de pirates, et tout. Des os de touristes, ajouta-t-il avec un sourire en coin. Des requins, aussi. Je déteste les requins. Un véliplanchiste s'est fait tuer il y a un mois.

Cory faisait passer la clef d'une main à l'autre – un moyen de se reconcentrer progressivement sur la KTM.

– Merci de m'avoir proposé de me présenter à ton patron, mais tu sais quoi, je vais reprendre ma randonnée, dit Grady d'un ton calme et posé. Ça faisait longtemps que j'avais envie de voir à quoi ressemblait la pointe. Si tu peux ne pas parler de ma venue, je t'en serais reconnaissant.

Cory leva les yeux vers lui, et Grady ajouta :

– Je ne veux pas que ton patron pense que je me suis introduit sur ses terres sans sa permission.

Cory secoua la tête.

– Personne ne peut s'introduire ici. Hokuloa appartient au peuple.

C'est une terre sacrée, une *'aina*. Et Wes, il protège les *'aina*, pigé ? On y trouve des oiseaux qu'on ne voit nulle part ailleurs. C'est un mec droit. Il m'a vu sur la plage, il m'a dit : « Tu m'as l'air perdu, mon ami. Viens avec moi, je peux te donner du travail. » Il ferait la même chose avec toi, tu as ma parole. Si je deviens gardien, il restera de quoi faire pour deux.

Il haussa les épaules.

– Mais si tu préfères que je ne dise rien, pas de souci. N'hésite pas à revenir si tu changes d'avis. Il y a de la place, plein de place. Promis, c'est un homme bon.

– D'accord. Merci, mon frère.

Grady rassembla ses esprits, ouvrit son sac à dos et en sortit une des bouteilles qu'il avait remplies à la cascade.

– Tiens, dit-il. Elle vient du bassin sacré. Quand tu iras faire de la plongée près du récif, bois cette eau et pas autre chose. Elle te protégera des requins.

Il crut que Cory allait se moquer de lui. Au lieu de quoi, il prit la bouteille et inclina la tête pour le remercier.

– *Mahalo*. Je vais la garder pour quand je serai là-bas. Elle me protégera. *Aloha*.

– *Aloha*, répondit Grady.

CHAPITRE 102

Il suivit les instructions de Cory et emprunta le long sentier qu'il lui avait indiqué, celui qui passait derrière le premier bungalow. La terre était usée par le piétinement des allées et venues. Il traversait la végétation, puis descendait jusqu'à un coin de sable blanc comme du sucre, bordé de blocs de lave noire. Des bassins d'eau aigue-marine scintillaient au soleil. Dans une autre vie, plus insouciante, Grady s'y serait jeté en moins d'une seconde.

Au lieu de quoi il coupa à travers les bois. Il pouvait encore s'enfuir. Il avait le temps de retourner jusqu'à Hokuloa Road s'il empruntait le chemin par lequel il était arrivé. Mais même dans des conditions idéales, il serait bien incapable d'en retrouver la trace. Rien que s'imaginer le faire lui coûtait. Il était épuisé, il n'avait presque plus de provisions. Il avait fait tout ce trajet pour une raison précise, peu importe si elle était vaine ou sans espoir. Pour une fois, il irait jusqu'au bout.

Il remonta sur sa colline, celle qui surplombait le domaine, et choisit un autre poste d'observation. Il alluma son téléphone et fixa le bouton APPEL D'URGENCE. Il appuya dessus. Pas de réseau. Il priait pour que Cory ne dise rien à Minton – un pari risqué.

Mais si Cory évitait de boire ce que Minton lui proposerait pour le droguer, il serait en état de nager. Il pourrait se mettre à l'abri. Ce gamin, 'Anuhe, avait presque réussi. Cory était maître-nageur. Il avait plus de chances de survivre que Grady.

Cory était penché sur la moto. Il n'avait pas l'air très efficace. Une bonne chose – Minton ne pourrait pas sauter sur sa KTM et foncer à sa poursuite à travers la forêt. Grady observa les bungalows, la cabane à outils, les autres annexes, la maison. Cory avait dit qu'il n'y avait que lui et Wes qui vivaient ici. *Pas de filles.* Si Jessie était quelque part sur le domaine, Minton l'avait soustraite aux regards indiscrets. Difficile

d'imaginer Cory ne rien saisir de son petit manège, mais si seulement il pouvait fouiller le terrain, Grady en aurait le cœur net. Et s'il avait ne serait-ce qu'un minimum de réseau, il pourrait envoyer un message à Raina.

Il sursauta au vrombissement lointain du bateau à moteur. Il pointa ses jumelles sur Cory. Il s'était détourné de son ouvrage pour regarder en direction de l'océan, s'essuyant les mains sur un chiffon. Le moteur gronda de plus en plus fort, puis de moins en moins à mesure que Minton s'approchait de l'embarcadère, jusqu'à l'arrêt complet du bateau.

Minton grimpa les marches métalliques et rejoignit Cory. Les deux hommes inspectèrent ensemble la KTM. Minton secoua la tête, Cory insista en gesticulant sur le fait qu'il fallait une pièce de rechange.

Ils restèrent en silence devant la moto. Puis Minton dit quelque chose à Cory, qui fit oui de la tête. Minton fila à pas pressés vers sa villa. Cory prit la boîte à outils et la bouteille d'eau offerte par Grady, et retourna dans son bungalow. Il en ressortit cinq minutes plus tard, vêtu d'un maillot de plongée bleu et blanc et d'un short de surf. Il avait coincé sous son coude une paire de palmes et tenait dans sa main la bouteille d'eau.

Minton le retrouva en haut des marches métalliques. Il lui remit un masque et un tuba, et tous deux prirent place dans le bateau.

Grady les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils sortent de son champ de vision. Le soulagement lui aurait presque fait tourner la tête. Il refusait de penser à ce qu'il se passerait si Cory racontait à Minton qu'il lui avait parlé, ou si Cory sortait la bouteille d'eau sacrée et refusait purement et simplement la boisson dans laquelle Minton aurait glissé le cacheton censé le mettre K.-O.

Quoi qu'il en soit, il avait réussi à gagner du temps. Pas beaucoup de temps, notamment si les choses ne tournaient pas comme Minton l'avait prévu, mais peut-être une heure et demie, s'il avait de la chance – soit assez pour fouiller le complexe.

CHAPITRE 103

Il mit les lunettes dans son sac, qu'il cala sur son épaule avant de dévaler la pente. Il s'immobilisa derrière le bungalow de Cory pour écouter le moteur du bateau. Il n'entendit que le sifflement strident des oiseaux et le vent dans les palmiers.

La porte du bungalow était déverrouillée. À l'intérieur, une petite chambre avec un lit à une place, une table, un fauteuil et un bureau sur lequel étaient posées une timbale en verre et une cruche, ainsi qu'une lampe à piles. La minuscule salle de bains attenante n'était dotée que de toilettes sèches et de quelques crochets pour suspendre des vêtements. Pas d'eau courante. Une légère odeur de terre émanait des toilettes.

Il ouvrit d'un coup sec les tiroirs du bureau – des chaussettes propres, un pantalon kaki, un T-shirt Kanaka Sun. La tenue que Cory portait à son arrivée – ses habits à lui – était introuvable. Grady chercha sous le lit – rien – puis il se dépêcha de retourner dehors. Ce bungalow, comme les autres, reposait sur une plateforme en béton. Ce qui voulait dire aucune fondation, pas de sous-sol ni de vide sanitaire. En d'autres termes : nulle part où stocker une grosse valise, et encore moins une personne ou un corps.

Il courut vers le bungalow suivant. La porte n'était pas verrouillée non plus. Il était équipé des mêmes meubles. Il n'y avait ni draps ni oreillers sur le lit. Pas de vêtements dans le tiroir du bureau. Mais l'odeur de terre de la salle de bains laissait penser que l'endroit était encore occupé peu de temps auparavant, ce qui correspondait à ce que lui avait dit Cory – la présence de cet autre garçon.

Le troisième bungalow était légèrement plus grand que les autres. Un lit double, des tapis tressés sur le sol en bois. Minton faisait-il séjourner des invités dans cet espace ? Dans le quatrième et dernier bungalow, un dossier vermoulu était posé sur le bureau. La photo d'un

‘i’iwi ornait la couverture, avec au-dessus de l’oiseau les mots « Hokuloa Wilderness Foundation ». Le dossier était vide, mais laissait imaginer qu’un membre de l’organisation était venu rendre visite à Minton.

Grady se sentit découragé. Et toujours dehors, le chant des oiseaux et du vent, l’onde régulière des vagues en contrebas. Il se lança rapidement dans l’examen des dépendances, celles cachées par les arbres. Un abri couvert de panneaux solaires – à l’intérieur, une structure pour la pompe à eau, une autre pour le système de filtration. Une remise à outils, beaucoup moins chaotique que le garage de Minton. Un autre hangar, consacré au bateau – des bidons de carburant en plastique, des palmes et d’autres équipements de plongée, des récipients en plastique souple et des sacs hermétiques transparents, un litre d’eau de javel et un grand carton de chiffons en coton.

Encore une fois, aucun signe de l’éventuelle captivité de Jessie. Pas de trace de sang, ni de vêtements déchirés. L’eau de javel avait dû faire l’affaire, pensa-t-il avec morosité. Il chercha un fusil à harpon, une gaffe, n’importe quoi qui puisse servir d’arme. Soit Minton n’en avait pas, soit il la gardait à bord.

Il quitta le hangar, encore plus dépité. Il tendit l’oreille à nouveau, attentif au moindre bruit, marcha jusqu’à une parcelle d’*olomeas* à l’orée de la forêt. Il cacha son sac à dos dans les broussailles, mais garda les jumelles. Il s’assura que son couteau était dans sa poche, avec son téléphone. Il courut vers la villa, puis s’arrêta net.

En bas des marches du perron, une grande pierre plate d’environ soixante centimètres de long fichée dans l’herbe. Rouge terne, rehaussée de brillances noires. En son centre, un cercle large comme une main, gravé et entouré de lignes en zigzag – un soleil.

Des reflets rougeoyants soulignaient son tracé, comme si une fournaise brûlait en dessous, profondément enfouie dans le sol.

C’était le même symbole que Minton avait utilisé comme logo pour sa station balnéaire – Kanaka Sun. La lueur provenait de la pierre elle-même – sans doute de la cornaline – quelque chose d’assez dur pour ne pas s’être brisé lorsque le sculpteur, des milliers d’années auparavant, avait frappé le plafond de la grotte avec ses outils en pierre.

Ou quand quelqu’un – Leonardo Sanchez, par exemple – l’avait

attaqué au marteau-piqueur.

L'étonnement mais aussi la fureur s'emparèrent de Grady. Comment Minton avait-il pu faire une telle chose, lui qui parlait si souvent du caractère sacré de l'île ? Dans la grotte, le soleil était à sa place – un phare au milieu d'une carte du ciel sculptée dans la roche pour ceux qui savaient la lire. Ici, ce n'était plus qu'un morceau de pierre privé de son sens, hors de propos.

Le chagrin prit, encore une fois, le dessus sur la rage. Tant de destructions, tant de morts, pour qu'un artefact du lointain passé se retrouve à décorer l'entrée de la maison d'un riche homme blanc. Il se refusa à poser le pied dessus. Il contourna le *ki'ipōhaku*, et gravit les marches jusqu'à la porte.

CHAPITRE 104

Il était trop tard pour s'en préoccuper – sa présence aurait probablement déjà été détectée par n'importe quel dispositif de surveillance, mais il chercha à repérer s'il y avait une caméra à l'entrée. Minton avait beau être prudent, il était maintenant à des kilomètres en pleine mer. La pensée de ce qu'il était en train de se passer sur le bateau obsédait Grady – Minton et Cory se battant, Cory drogué, poussé par-dessus bord, lesté pour qu'on ne retrouve pas son corps.

Peut-être avait-il eu l'avantage sur Minton. Tout était possible, après tout. Cette éventualité ferait de Cory un véritable héros – un rôle qui lui seyait mieux qu'à Grady. Il posa sa main sur la poignée de la porte, et sans déclencher d'alarme, il entra et s'arrêta net.

C'était comme se trouver dans un prisme d'ombre, au milieu d'une danse kaléidoscopique de lumières teintées d'étranges nuances fumées par le verre noir des fenêtres : indigo, violet profond, vert acide, orange presque cramoisi, turquoise, émeraude, argent. Où était-il ? Dans une pièce remplie de miroirs ? Une serre ? C'était étourdissant.

La pièce était vaste, pourvue de plusieurs fenêtres sombres qui montaient du sol au plafond, la plupart donnant sur l'océan. Il fit un pas supplémentaire et se sentit tanguer, comme s'il était prisonnier d'un globe d'onyx qui risquait de se briser à tout moment.

Des poissons, réalisa-t-il en se concentrant sur un congre-parapluie rose translucide et les longues vrilles violettes qui bougeaient lentement, comme des cheveux, au rythme de ses frétillements. *Des poissons par centaines.*

Il y avait des aquariums partout, certains rectangulaires et aussi énormes que celui de la villa d'Hokuloa Road, d'autres cylindriques et aussi grands que Grady. Toutes sortes d'espèces sous-marines y cohabitaient – méduses, coraux et oursins, calamars, pieuvres,

crevettes et étoiles de mer, anguilles, langoustes, ainsi que des créatures qu'il ne parvenait pas à identifier, dignes d'un cauchemar si elles n'avaient pas eu l'air de provenir d'une confiserie tenue par des Martiens.

Il traversa lentement la pièce, slalomant entre les fils électriques et les tuyaux d'aération en plastique. Elle était vide de tout meuble, à l'exception d'une grande console posée contre un mur sans fenêtre, d'où partaient tubes et cordons comme si l'endroit tout entier était sous assistance respiratoire.

Impossible de cacher quelqu'un ici.

Il se dirigea vers le mur du fond. Par la fenêtre, il jeta un coup d'œil à la terrasse, à la table et aux chaises en teck. Il y avait aussi un gril à charbon, à l'ombre d'arbres que la brise marine faisait doucement bouger. Un peu plus bas, à quelques pas, l'escalier métallique et le sommet de la falaise. Qui voudrait des fenêtres teintées quand elles donnent directement sur le Pacifique ?

L'embarcadère remuait avec la houle. Des moutons blancs parsemaient le bleu infini du ciel. Un canal d'eau plus sombre, presque violette, marquait ce dangereux courant dont on l'avait averti. Grady chercha le bateau des yeux. Le clapotis autant que les miroitements changeants du soleil ne lui facilitaient pas la tâche.

Ça lui demandait un certain effort de ne pas se laisser gagner par l'émerveillement offert par le ballet des créatures sous-marines. Est-ce qu'avant de les tuer, Minton envoyait les gens qu'il conduisait sur le récif capturer pour lui tous ces animaux rares ?

Il se rappela ce que Minton lui avait dit lorsqu'il lui avait montré la volière.

Nous sommes trop nombreux, là où eux ne le sont pas assez.

Il était tellement ébloui qu'il était entré dans la cuisine sans le remarquer. Il revint à lui et ouvrit les placards, se mit à genoux pour voir s'il y avait de la place sous l'évier, se dépêcha de fouiller le garde-manger, le petit cabinet de toilette et le placard à balais. Tous vides.

– Jessie ? appela-t-il doucement. Jessie, tu es là ? Je veux juste t'aider…

Il courut jusqu'au premier étage et arriva à bout de souffle sur le palier.

– Jessie ? Jessie !

Il criait maintenant, sa voix emplissant tout l'espace de la maison.

– Tu es là ? Il y a quelqu'un ?

Personne ne lui répondit. Il n'y avait pas un bruit en dehors de ses propres pas et des volets qui claquaient dans le vent. Au niveau de la fenêtre du couloir, il s'arrêta, jumelles en mains. Du bleu, à perte de vue. Il leva son téléphone, puis laissa retomber mollement son bras. Toujours pas de bateau. Toujours pas de réseau.

Il inspecta toutes les pièces de l'étage avec une frénésie grandissante. La chambre principale et sa salle de bains, les deux chambres d'amis, où tous les meubles et même les étagères encastrées étaient faits sur mesure dans un bois brun doré qui au toucher ressemblait à du marbre chaud. Du *koa*, ce bois qui valait une fortune.

Dans chaque pièce, Grady s'agenouilla pour regarder sous le lit, où on ne voyait pas même une chaussure ou une tong égarée. Il grimpa sur les matelas pour palper le plafond, au cas où il trouverait une trappe. Tapa contre les murs – dans l'espoir d'entendre un son creux et de découvrir un faux placard.

– Jessie ! Jessie !

Il s'époumonait, en vain.

Il retourna le contenu d'un dressing – les vêtements de Wes, des sarongs avec le logo Kanaka Sun, des chemises hawaïennes en soie, des scandales de randonnée éraflées. Il fit pareil avec les piles de serviettes et de draps impeccablement pliés dans l'armoire à linge. Dans la salle de bains, à côté d'une douche en pierre à effet pluie, une simple étagère avec des produits d'hygiène à faible teneur en phosphates. Mais aucun objet personnel. Aucune photo de famille, d'amis, aucune œuvre d'art mis à part, çà et là, les photos d'un *'apapane* ou d'un *'i'iwi* que Minton avait certainement prises lui-même.

Pas de livre, pas de magazine. Aucun appareil électronique. Sans les vêtements, ça aurait très bien pu être une de ces chambres d'hôtel luxueuses qu'on voyait dans les publicités des magazines. Il retourna dans le couloir complètement abattu.

Elle n'était pas là. Personne n'était là. Il n'y avait aucun signe de la présence de quiconque en dehors de Minton – et encore, même la sienne était loin d'être une évidence. Grady resta immobile près de la fenêtre, face à l'océan, l'air absent, puis il chaussa ses jumelles.

Une tache noire flottait à l'horizon. Elle s'agrandissait lentement. Quand il put enfin voir ce que c'était, la panique le prit à la gorge.

Merde.

Il fit un bond en arrière pour disparaître du cadre de la fenêtre, comme si Minton allait le voir à pareille distance. Il agrippa son couteau dans sa poche. Il était plus jeune que Minton, mais Minton était plus fort. Et il ne s'était pas épuisé à randonner en pleine nature ces trois derniers jours. Grady déplia la lame. Il se concentra, s'imagina la plonger dans le cou de Minton, ou dans sa poitrine, ou… n'importe où, en fait. Tant que cela le neutraliserait.

Il n'y arrivait pas. Il n'arrivait pas à se voir assassiner un individu de sang-froid. Même si l'individu en question était un meurtrier, un tueur en série.

Il replia le couteau, le remit dans sa poche. Courut jusqu'à la fenêtre. Le bateau de Minton faisait maintenant la taille de l'ongle de son petit doigt.

Ressaisis-toi, bordel ! lui aurait hurlé Donny. *Ne fais pas ta mauviette ! Sers-toi de ton putain de couteau ! Tu vas laisser un trou du cul de riche t'éliminer en une pichenette ?*

Grady essuya la sueur de ses paupières. Il pouvait attendre près de l'escalier métallique, trouver une cachette et attaquer Minton par surprise. Lui trancher la gorge comme on tranche celle d'un cerf. Sauf que Grady n'avait jamais égorgé un animal et que voir Zeke le faire l'avait toujours révulsé.

– Ressaisis-toi, murmura-t-il.

Il retourna au rez-de-chaussée et s'arrêta devant l'un des aquariums. Un beau cylindre sur pied, comme celui d'Hokuloa Road. Avec des *wana*, des oursins parasols aux couleurs délicates. Ils étaient agglomérés sur une large gerbe de corail, aussi innocents que des pivoines aquatiques.

Il alla se poster près d'une fenêtre. Des nuages sombres s'étaient amassés au-dessus de l'horizon, ecchymoses vertes et violettes. Ce n'était que le milieu de l'après-midi, mais ça ressemblait déjà au crépuscule. Le soleil avait pratiquement disparu et l'air était chargé d'électricité. Un vent chaud soufflait à travers les moustiquaires, saturé d'une odeur verte et épaisse – varech, végétation en décomposition, viande avariée.

Le bateau se rapprochait, escaladant chaque vague puis s'écrasant dans son creux avant d'être immédiatement soulevé par la suivante. Y avait-il une ou deux personnes à bord ?

Au bout de quelques minutes, il eut la réponse : une. Le

rugissement du moteur diminua à mesure que l'engin arrivait à quai. Une silhouette jeta une défense dans l'eau, puis un bout sur la plateforme métallique. Le moteur coupé, le bateau oscillait de haut en bas au rythme des remous. Un homme bondit sur l'embarcadère avec agilité, attacha le bateau à un taquet et gravit les marches à toute allure. Wes Minton.

CHAPITRE 105

– Grady ! hurla Minton. Grady, il faut qu'on parle.

Grady se faufila derrière l'aquarium des *wana*. Minton était calme, et son souffle stable, régulier. Grady eut une pensée pour Cory. Il avait la gorge sèche. Minton l'avait tué, voilà pourquoi il était si serein.

– Grady !

Minton se dirigeait vers le bungalow de Cory quand soudain il rebroussa chemin, comme si une idée venait de lui traverser l'esprit, et accéléra le pas en direction de la villa.

Grady retint son souffle.

Minton fit une courte pause devant le perron, juste à côté du *ki'ipōhaku*. Il posa le pied sur la pierre sculptée, si ancienne. Un nuage gris anthracite effaça ce qu'il restait du soleil. Grady n'entendait plus les cris des passereaux de la forêt. L'un des deux oiseaux noirs jacassait dans le vide, son compagnon, lui, ne pipait mot. À une distance impossible à évaluer, un chien aboya.

Minton sortit de sa torpeur, descendit de son vénérable perchoir et monta une à une les marches du perron.

Lentement, il ouvrit la porte d'entrée et se glissa à l'intérieur. Il portait une chemise et des gants de plongée. Mais il n'était pas armé. Il jeta un coup d'œil à la cuisine, laissant la porte ouverte derrière lui, et avança à pas feutrés vers le salon. À ce moment précis, le nuage sombre digne d'une brume de haute montagne s'éloigna du soleil. La lumière jaillit dans la pièce depuis la porte – chargée d'un de ces lourds éclats qui annoncent généralement une tempête de mer. Elle vint cogner contre les parois des aquariums. Grady dut bouger le bras pour se cacher les yeux.

– Grady ?

Minton fit volte-face et plongea son regard dans le sien.

– Grady, bon sang.

Sa voix tremblait de colère, mais pas que – il y avait autre chose. Cette même déception, ce même sentiment de trahison qu'avait ressentis Grady.

– Qu'est-ce que tu fiches ici ? lui demanda Minton.

– Je suis venu à pied.

– C'est ce que Cory m'a expliqué. Par où es-tu passé ?

– Où est Cory ?

Wes haussa les épaules.

– Il fait de la plongée. Je l'ai laissé au récif, je lui ai dit que je viendrais le récupérer plus tard. Comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici, Grady ?

– Le champ de lave.

– Tu as traversé le champ de lave ? demanda Minton avec une pointe d'incrédulité manifeste. Et comment as-tu trouvé le chemin ?

– J'ai suivi un chien.

– Un chien ?

– Un chien sauvage. Noir et rougeâtre. Je l'ai déjà vu près de la *'ohana*. Je pense que la péninsule est son territoire.

Dehors, un oiseau trillait. Minton regarda furtivement la porte.

– Où est-elle ?

Minton fronça les sourcils.

– Qui ça ?

– Jessica. Elle a disparu il y a plus d'une semaine.

– Je ne vois pas de qui tu parles. Il n'y a pas de fille dans cette maison.

Minton paraissait véritablement surpris.

– Et Leonardo.

Grady avait un peu moins d'aplomb dans la voix, troublé par l'éventualité d'avoir eu faux sur toute la ligne.

– Il est ici ? C'est lui qui l'a conduite chez vous ?

– Leonardo Sanchez ? C'est de lui que tu parles ?

Wes était encore plus décontenancé.

– Je ne l'ai pas vu depuis des mois, la dernière fois remonte à avant le confinement. Qu'est-ce qu'il viendrait faire ici ? Tu vas bien, Grady ?

Wes s'avança vers l'aquarium, Grady recula.

– On dirait que tu as des ennuis, Grady. Il t'est arrivé quelque chose ?

– Ces gens, balbutia Grady. Vous les avez tous tués. J'ai trouvé l'endroit où vous enterrez leurs vêtements. Et dans le lot, il y avait un short et une chemise de femme.

Minton posa sa main gantée sur le côté de l'aquarium.

– Ce devait être une randonneuse. J'ai retrouvé son corps dans le ravin.

– Et vous n'en avez averti personne ?

– C'était il y a des années. Je n'ai aucun problème avec les femmes. Ce sont les hommes qui se propagent comme des moucherons. Le virus, c'est une bonne chose finalement. Tu le sais, non ?

Il attendit que Grady réagisse, puis il soupira, comme si Grady avait été un élève de premier choix qui l'avait laissé tomber.

– Le vrai virus, c'est *nous*. Nous ne pouvons pas l'ignorer. Les conséquences de notre présence sont catastrophiques – et ce sont ces fléaux-là qui nous tueront. J'ai encore beaucoup de travail. Je dois protéger les refuges que j'ai mis sur pied, en créer d'autres…

Minton jeta un œil aux *wana*, immobiles dans leur boîte de verre.

– Je suis en train de repenser l'avenir de l'île. Hokuloa est à moi et je n'ai confiance en personne. Les chercheurs, les touristes, tous ces soi-disant écolos ?

Il secoua la tête de manière catégorique.

– Il vaut mieux que personne d'autre ne vienne mettre son nez ici. Je ferai tout pour protéger cet espace. Mes *ʻapapane* et mes *ʻiʻiwi*, mes *ʻōʻō*… personne ne s'occupera jamais aussi bien d'eux que moi. Pourquoi nos vies vaudraient-elles plus que les leurs ? Pourquoi devrions-nous rester si tout ce qui nous entoure s'éteint à petit feu ? Hein ? Dis-le-moi, Grady.

Sans attendre sa réponse, Minton plongea sa main gantée dans l'eau et attrapa un oursin parasol qu'il lança d'un coup sec sur Grady.

L'oursin heurta sa poitrine puis roula sur le sol. Grady poussa un gémissement avant d'aller se réfugier derrière l'aquarium le plus proche. Minton recommença avec un autre oursin, qui s'écrasa contre la paroi. Il fit volte-face et fonça dehors. Grady se redressa péniblement et observa les coques brisées des deux créatures, encore trop effrayé pour se lancer à la poursuite de son agresseur. Minton n'en avait rien à faire de l'environnement : il voulait régner en maître sur son petit royaume, point barre.

Furieux, Grady ouvrit son couteau avec détermination. Il courut

vers la porte, dévala les marches du perron. Minton avait presque atteint sa Tesla. Lorsqu'il le vit s'élancer sur la portière, Grady renonça à aller plus loin, haletant de rage et d'impuissance. Il n'arriverait jamais à le rattraper. Sa main retomba le long de son corps, qui se raidit d'un coup.

Un cri aigu et terrifié tomba du ciel – pas le cri d'un humain mais celui d'un oiseau – immédiatement suivi d'un silence profond. Quelques secondes plus tard, un autre oiseau répondit. La texture de son timbre ne ressemblait à rien de ce que Grady avait déjà entendu.

Le cri retentit une deuxième fois, provoquant une réplique encore plus perçante, puis une autre, et encore une autre – les appels stridents et les coassements rauques et désespérés de créatures en souffrance. Grady ignorait que les oiseaux pouvaient émettre de tels sons, que la peur pouvait se traduire par ce terrible refrain. Son couteau lui glissa des mains. Il les plaqua sur ses oreilles, interrogeant le ciel, s'attendant à voir une nuée d'oiseaux poursuivis pas un prédateur ailé.

Rien. Pas même un bruissement dans les arbres. Grady secoua la tête, essayant de donner un sens à tout cela, puis se retourna et vit Minton s'éloigner de la Tesla en titubant et revenir vers la maison. Il s'arrêta près du *ki'ipōhaku*, le visage profondément marqué par un mélange de peur et de tristesse.

Les cris des oiseaux devenaient de plus en plus assourdissants. Des larmes coulaient le long de ses joues, il se mit à tournoyer frénétiquement sur lui-même, obsédé par la cause de tant d'agitation. Grady se jeta à terre, insensible à la pantomime de Minton.

Grady ! Grady, s'il te plaît…

De la brume monta du sol entre les pieds excités de Minton, de plus en plus épaisse, dessinant une forme que Grady reconnut : cet étrange cercueil à tête de chien. Grady enfonça ses doigts dans la terre, priant pour que la créature ne le voie pas, tandis que les supplications de Minton se muaient en un hurlement déchirant. La brume continuait de s'épaissir, elle avait avalé Minton, dont la voix s'était soudainement évanouie.

Le silence reprit le dessus. Pendant un instant, il n'y eut ni oiseaux, ni insectes, ni vent, ni vagues. Puis Minton poussa un dernier hurlement – étranglé, suivi d'un grognement puis d'un son sec, comme une branche verte qui craque.

Après ce dernier éclat de voix, Grady n'entendit plus que deux choses : le reniflement humide d'un grand animal et sa propre respiration, incroyablement irrégulière.

Dans la forêt tropicale, un oiseau conclut par un seul coassement tonitruant, qui reçut une réponse toute aussi décidée.

CHAPITRE 106

Combien de temps s'était-il écoulé depuis l'arrivée de Minton ? Plusieurs heures, aurait pensé Grady. Les étoiles scintillaient dans le ciel. La lune s'était levée, des bandes de lumière pâle s'étaient posées sur l'océan. Le bruit des vagues faisait écho aux battements de son cœur, forts mais de nouveau stables. Il se releva ; un vent frais apporta jusqu'à lui l'odeur de l'herbe et des fougères humides, couvertes de rosée nocturne. Sur le rivage en contrebas, des vagues noires montaient puis redescendaient, libérant des nuages de vapeur blanche.

La violente tempête qui venait de passer sur la pointe s'était calmée. Grady alluma la lampe de poche de son téléphone et traversa la pelouse.

Le corps de Minton gisait à quelques mètres des escaliers métalliques. Il était étalé sur le dos, le visage tellement mutilé qu'on aurait cru une citrouille d'Halloween. Un de ses bras avait été arraché et traîné vers une touffe d'herbes. Ses vêtements étaient déchirés. Sur sa poitrine, Grady pouvait voir les empreintes très nettes des dents qui avaient ouvert un trou béant dans son abdomen, laissant ses entrailles à nu. Un acharnement qui rappelait celui des lions de montagne – ils avaient pour habitude de déchirer le ventre de leurs proies pour en dévorer l'intérieur.

Il n'avait jamais vu de pareilles marques – leur taille et leur profondeur étaient impressionnantes. Ce n'était pas l'œuvre d'un simple chien, ni même d'un ours ou d'un coyote. La cage thoracique de Minton luisait sous la lune, son sang presque noir. Dans l'herbe, quatre côtes, éparses – tels des branchages disposés près d'un feu de camp.

Le Kaupe.

Grady se couvrit la bouche pour se retenir de vomir. Il tourna les talons, se précipita dans la villa et verrouilla la porte derrière lui.

Pendant une minute, il resta là, hors d'haleine, tentant de comprendre ce dont il avait été témoin. Minton était mort. Et ça ne pouvait pas être du fait de Grady – clairement, il avait été attaqué par un animal, et Grady n'était qu'un simple spectateur.

Son expérience d'ambulancier lui avait appris qu'en cas de mort suspecte, la police estime qu'il s'agit d'un crime potentiel, jusqu'à ce que le médecin légiste en détermine la cause. La personne qui trouve le corps est systématiquement interrogée ; même un membre de la famille en état de choc n'y couperait pas.

Grady serait interrogé. Les flics croiraient-ils son récit des événements ? Est-ce qu'ils allaient l'arrêter ? Il ne pouvait pas s'enfuir – la perspective de se retrouver de nouveau seul en pleine nature lui semblait insurmontable. Il fallait qu'il compose le 911, tout de suite, en espérant que, pour une fois, la police ferait bien son travail. Il leur dirait qu'il était venu chez Minton parce qu'il était soucieux – il n'avait pas eu de nouvelles de son employeur depuis plusieurs jours. À son arrivée, il avait découvert son corps déchiqueté par un animal sauvage.

Il devait trouver ce fameux endroit où Minton captait un peu de réseau. Où était-ce, bordel ? Il courut partout à travers la maison, serrant fermement son téléphone dans sa main. Minton lui avait envoyé des sms ces dernières semaines, mais de quelle pièce l'avait-il fait ? Aurait-il contacté Grady depuis le bois ?

L'endroit était là – dans un coin de la terrasse arrière, orienté plein est. Une barre. Il s'échina à taper le 911, encore et encore, mais le signal était trop faible pour que l'appel aboutisse. Il appuya sur le bouton APPEL D'URGENCE, puis contacta le 911 par sms. Il indiqua sa position et ajouta quelques mots expliquant qu'il venait de retrouver le corps de son employeur en lambeaux, probablement une attaque de chien sauvage. Il envoya également un message à Raina.

Je vais bien. Wes est mort. Pas de trace de Jessie.

Il resta les yeux rivés au téléphone. *Pas de trace de Jessie*. La seule chose sur laquelle Minton n'avait pas menti. Grady en était certain. Ce qui signifiait qu'elle était ailleurs, morte, et qu'on ne la retrouverait peut-être jamais, se dit-il, affligé. Mais elle pouvait aussi être vivante. Quoi qu'il en soit, il était trop exténué pour y penser maintenant. Il

attendit la réponse du 911 et celle de Raina. Aucune des deux ne daigna arriver.

Il redescendit, engourdi et vidé. Il arpenta la pièce remplie d'aquariums, alla dans la cuisine chercher une spatule pour ramasser les deux oursins parasols. L'un était complètement écrasé, l'autre partiellement abîmé. Il les rejeta tous les deux dans leur bassin et les regarda dériver vers le fond, repensant à la façon dont Minton n'avait pas hésité une seconde à utiliser ces spécimens en voie de disparition pour tenter de l'éliminer. Était-ce ce qui avait déclenché la colère et la faim du Kaupe ? Que Minton ne se limite pas au fait d'avoir empiété et vandalisé son territoire, et anéantisse les êtres qu'il jurait protéger ?

Il marcha vers le *ki'ipōhaku*. Des empreintes de pas tournaient autour de la pierre sculptée – celles de Minton et celles d'un gros animal – laissant ensuite une piste claire vers l'endroit où le cadavre avait été traîné. Grady récupéra son sac à dos et se rendit au hangar chercher des chiffons. Il essuya tout ce qu'il avait pu toucher dans le bungalow de Cory et répéta l'opération dans la villa de Minton. Il enfonça le chiffon en boule dans sa poche, puis alla attendre sur le perron.

Il contempla l'océan, écoutant les vagues. Elles n'effaçaient pas le souvenir des cris de panique de tout à l'heure, ceux des oiseaux terrifiés.

On raconte qu'il aime imiter la voix de ceux qui vous sont chers – pour vous attirer.

Grady et Raina avaient entendu des voix humaines les appeler à l'aide. Minton, tout comme Grady, avait entendu ses oiseaux. Minton s'était proclamé gardien d'Hokuloa et de ses créatures en péril, ce qui ne l'avait finalement pas empêché d'utiliser comme armes de fragiles *wana*. Et il était incapable de comprendre que les humains aussi étaient des animaux, qu'ils étaient vulnérables, qu'ils avaient besoin d'être protégés.

Grady frissonna. Minton avait voulu prendre le contrôle de la péninsule, un point c'est tout. Il n'avait eu aucun scrupule à se débarrasser de tout ce qui – humain ou autre – lui faisait obstacle.

Pourquoi le Kaupe avait-il guidé Grady ? Il lui avait montré le chemin jusqu'à la pointe. Pour que Grady devienne un témoin ? Pour l'avertir ? Et surtout, pourquoi avoir attendu si longtemps avant de s'attaquer à Minton et aux innombrables individus qui s'en étaient pris

à cette île et à toutes les autres ? Grady n'en avait aucune idée.

Pourquoi devrions-nous rester si tout ce qui nous entoure s'éteint à petit feu ? Hein ? Dis-le-moi, Grady.

Il n'avait rien répondu. Son père avait disparu. Son frère avait fait de son mieux pour s'auto-saboter. Grady n'aurait jamais de réponse toute faite à une telle question.

L'appel chuintant d'un *'anianiau* résonna depuis le sous-bois, un petit oiseau jaune que Grady n'avait vu qu'une seule fois dans la volière. Un de ses semblables ne tarda pas à lui répondre, puis encore un autre. Le ciel était en train de s'assombrir. Grady considéra les kilomètres de forêt vierge qui l'entouraient. Il huma le musc subtil des passereaux et sentit ses poils se dresser sur son cou, pas de peur cette fois, mais d'étonnement – un étonnement qui ne faiblissait pas. Il se rappela ce que lui avait dit Minton lorsqu'il l'avait conduit dans la volière pour la première fois.

Essaye de t'imaginer qu'il y a deux mille ans, quand tu débarquais sur ces îles, il y en avait tellement que tu étais submergé par leur odeur.

Qu'adviendrait-il de cet endroit si les gens apprenaient que l'homme qui l'avait financé était un tueur en série ? Scandale, poursuites judiciaires… La nature sauvage d'Hokuloa vendue, entièrement ou en partie. Les fondations créées par Minton seraient dissoutes, leur réputation irrévocablement ternie. Sans l'argent de Minton, tout disparaîtrait.

Ou peut-être pas. Deux *pueo* communiquaient d'un bout à l'autre de la forêt. Grady tendit l'oreille, ils se turent. Il décida de retourner à l'intérieur pour attendre l'arrivée de la police. Il leur présenterait une version de la vérité – une vérité qu'ils croiraient, espérait-il – une vérité qui permettrait, peut-être, de préserver cet endroit.

CHAPITRE 107

La police arriva environ une heure plus tard, en bateau – deux hommes et une femme en uniforme, accompagnés d'un inspecteur en civil et d'un membre de l'hôpital, ou de la morgue – soit l'un, soit l'autre. D'ailleurs, ce dernier était le seul à porter un masque.

Grady les attendait en haut des escaliers métalliques. Il n'eut pas besoin de leur indiquer où se trouvait le corps. C'est la première chose qu'ils virent en posant le pied sur la propriété de Minton, braquant leurs lampes de poche à travers le feuillage des arbres et sur le sol devant la maison.

– Il était comme ça quand je l'ai trouvé, dit-il à l'homme qui s'était présenté comme l'inspecteur Fairchild – l'homme que Raina lui avait indiqué sur la plage de Kahawai. Cela faisait plusieurs jours que j'étais sans nouvelles de lui, alors j'ai commencé à m'inquiéter et je me suis lancé dans cette randonnée. Je suis arrivé cet après-midi. J'ai fait le tour de la villa et je l'ai trouvé là.

– Avait-il un chien ?

– Non, pas que je sache.

– Et vous ?

– Non plus.

– Avez-vous vu le chien responsable de l'attaque ? Ou un autre animal sauvage ?

– Non.

– Alors pourquoi pensez-vous que c'est un chien qu'il l'a tué ?

– Je n'affirme rien. Mais je ne vois pas ce qui aurait pu se passer d'autre.

L'inspecteur braqua le faisceau de sa lampe sur le sol. Il s'accroupit, examinant le corps.

– Eh bien, ça m'a tout l'air d'être une attaque animale, en effet. Redites-moi ce qui vous a fait penser à un chien, si vous n'en avez pas

vu ?

– J'en ai croisé un. Mais pas ici. En traversant le champ de lave.

L'inspecteur marqua un temps d'arrêt.

– Vous avez traversé le champ de lave ?

Grady hocha la tête.

– Je n'avais pas le choix. Je n'arrivais pas à joindre Minton, et je ne connaissais pas le code d'accès de la grille de sécurité. Ce chien se promenait au milieu du champ de lave, il m'a montré le chemin. J'étais perdu, désorienté, puis j'ai vu ce chien qui m'est apparu comme une créature providentielle. Alors je l'ai suivi.

– Pourquoi ne pas être venu en voiture ?

– Je n'étais pas certain que mon pick-up tienne la route. Je ne voulais pas me retrouver coincé – et puis je savais que j'allais finir par être obligé de marcher.

Fairchild dirigea sa lampe sur la Tesla.

– Lui n'a eu aucun problème pour venir en revanche.

– Il a l'habitude. Il vient ici depuis des années.

Grady espérait que la nuit cacherait son anxiété et son peu d'habileté à mentir ne serait-ce même qu'à moitié.

– Et c'est un modèle dernier cri. Il connaît la route par cœur et n'a jamais eu de problèmes, à ce que je sache. Et…

Il baissa la voix, penaud.

– Les routes du coin, elles me font peur.

Ça au moins, c'était vrai.

L'inspecteur acquiesça, puis se redressa quand il vit l'un des autres flics s'approcher. Emilia Aguillera, disait son badge.

– Il dit qu'il est arrivé ici en suivant la vieille route à travers le champ de lave. Je n'avais encore jamais entendu parler de quelqu'un qui l'aurait trouvée.

Grady resta avec Fairchild pendant que les deux autres prenaient des photos du cadavre de Minton. Une fois qu'ils l'eurent dûment mitraillé, ils descendirent jusqu'au bateau et revinrent avec une civière et un sac mortuaire. Grady détourna vite les yeux lorsqu'ils commencèrent à rassembler les restes de Minton.

Il cherchait désespérément un plan. Devait-il dire la vérité à Fairchild, à savoir que Minton était un tueur en série ? Si la nouvelle se répandait, l'avenir de toute cette nature intacte serait compromis. Ainsi que, à coup sûr, les activités du centre de recherche aviaire

qu'avait financé Minton. Sa fortune irait-elle aux familles des victimes ? Le domaine serait-il vendu ? Ce serait probablement des années et des années de querelles juridiques, sans parler du cirque médiatique insensé qui viendrait s'ajouter en sus. Grady avait vu, lu et écouté assez de reportages pour deviner qu'Hokuloa Point deviendrait un aimant à tabloïds. Des podcasters de l'extrême, des amateurs de faits divers sordides – il voyait déjà défiler toutes sortes de timbrés, arrivant par bateau ou en hélicoptère, sillonnant la forêt et utilisant des drones pour filmer le complexe et les bois alentour. Qu'adviendrait-il des oiseaux dont le sanctuaire serait perturbé, voire perdu à jamais ?

En un sens, ne rien dire revenait à laisser les victimes de Minton dans les limbes. Le doute continuerait de ronger, de tourmenter leurs familles. Qu'est-ce qui était préférable ? Ça, ou apprendre avec certitude qu'un de leurs proches avait été assassiné ?

Des pensées qui pesaient une tonne – Grady en était malade. Il était piégé : quoi qu'il décide de faire, les conséquences seraient désastreuses, pour les humains comme pour les animaux.

Il aurait aimé mieux comprendre les gens d'ici : connaître leur degré d'implication aux yeux de la loi dans les décisions prises concernant la terre. Il mentait terriblement mal, mais s'il demeurait incapable de dire toute la vérité, il pourrait toujours se confier à Dalita et Lorelei. Parmi leurs connaissances, il y aurait peut-être quelqu'un qui saurait quoi faire.

– Allons à l'intérieur, dit l'inspecteur, coupant court à ce flot de réflexions anxieuses. Depuis combien de temps travaillez-vous pour Minton ?

– Trois semaines, à peu près. C'est la première fois que je viens sur la pointe, précisa Grady en s'approchant des marches de la maison principale, escorté par Fairchild et Aguillera. Je suis le gardien de la propriété d'Hokuloa Road. Il passe la majeure partie de son temps ici, et moi je garde un œil sur sa maison là-bas.

– Ce mystérieux M. Minton.

L'inspecteur prit un instant pour contempler la vue depuis le perron. Même dans l'obscurité, elle était spectaculaire.

– Impressionnant, n'est-ce pas ? dit-il à Aguillera. Un tel endroit aurait raison de moi aussi, je crois. Qui n'aurait pas envie de vivre au milieu d'une réserve naturelle ? Ma femme fait partie de la société

Audubon. Elle dit que Minton a fait le nécessaire pour que cet espace soit transformé en centre de recherche pour les ornithologues après sa mort. Sa maison d'Hokuloa Road y compris. Je suppose que c'est là-bas que vous habitez, ajouta-t-il à l'intention de Grady. Il est prévu qu'elle devienne leur quartier administratif. Le plus tôt sera le mieux, maintenant.

Grady alluma les lumières.

– Eh bien ! Sacrée scénographie, observa Fairchild en faisant le tour des aquariums. Je me demande bien qui a pu l'aider à installer tout ça.

Cory lui revint subitement en tête. Grady eut honte de ne pas avoir pensé à lui avant. Est-ce qu'il avait survécu ? La police n'avait pas mentionné de corps dans l'eau, ni échoué sur le rivage. Il y avait donc des chances qu'il soit encore de ce monde. Si c'était le cas, et connaissant la méfiance de Cory envers les flics, voudrait-il que Grady dise qu'il avait travaillé pour Minton ? Grady déglutit et finit par lâcher :

– Je n'en sais rien.

Fairchild releva un sourcil.

– Quelqu'un peut-il attester du fait que vous travailliez à Hokuloa Road ?

Grady ne répondit pas tout de suite.

– Non.

Fairchild continuait de le fixer.

– Est-ce que vous avez retrouvé Jessica Kiyoko ? Elle est amie avec une fille que je connais, en ville. Je pensais…

Il réalisa sur le coup qu'il ne fallait pas terminer cette phrase. Surtout pas.

– Pas encore, dit Aguillera avant de retourner s'asseoir dans le bateau.

– Souhaitez-vous être examiné par un médecin ? lui demanda Fairchild, droit dans les yeux.

– Euh, non. Je vais bien.

Il n'allait absolument pas bien.

Minton méritait de mourir – il y avait peu de doute là-dessus. Mais Grady ne se serait jamais cru capable de le tuer. Tout ce qu'il avait appris, toutes ces heures d'entraînement pour devenir ambulancier ou même guide de pleine nature – tout avait toujours été orienté vers le

maintien, la lutte pour la vie. Or dans la mort de Minton, il avait sa part de responsabilité.

Disons indirectement – le Kaupe avait utilisé Grady comme appât pour pouvoir tuer Minton. Mais cela ne changeait rien à la situation, à ce cadavre qui gisait tout près de lui.

Et Grady n'avait même pas retrouvé Jessica – c'était pour elle qu'il était venu jusqu'ici. Une fois de plus, il avait échoué.

– Grady ?

Il leva les yeux vers l'inspecteur qui l'observait toujours.

– Quand vous serez de retour en ville, avez-vous des amis chez qui rester ?

Grady l'observa à son tour. Il n'allait pas être arrêté ou placé en détention pour être interrogé ? Il hocha la tête, essayant de deviner les intentions réelles de Fairchild.

– Oui, j'ai quelques amis à Makani. Mais je préférerais retourner chez moi, dans la *'ohana* sur Hokuloa Road.

– Entendu. On va vous y emmener. En revanche vous allez devoir être patient. Nous en avons encore pour un petit moment. Vous êtes sûr que vous allez bien ? Vous paraissez épuisé.

– Ça va aller, répondit-il.

Il passa une main dans ses cheveux.

Tout ce qu'il voulait, c'était s'éloigner au plus vite de la pointe. Boire jusqu'à l'étourdissement pour tout oublier. Acheter un billet pour rentrer dans le Maine, se coucher dans son lit dans sa chambre d'enfant et accepter qu'il ne serait jamais qu'un charpentier voguant de petit boulot en petit boulot pour le restant de ses jours.

Puis une frégate attira son regard. Elle planait au-dessus des falaises devant le clair de lune. La longue courbe sombre de la péninsule s'étendait comme un bras pour protéger Hokuloa depuis la pente inférieure du volcan. Le champ de lave, la forêt tropicale et ses ravins, toutes ces choses indicibles qui volaient, rampaient et nageaient autour de lui – Grady ne pourrait jamais oublier cela.

Quand l'inspecteur l'escorta jusqu'au bateau, Grady put constater que les autres s'étaient réunis dans la petite cabine pour communiquer par radio avec le commissariat ainsi qu'avec la morgue. Le sac mortuaire à fermeture éclair était posé sur une table, comme un poisson qui venait tout juste d'être nettoyé.

Grady s'installa un peu en retrait, à l'arrière du bateau. De là, il

pouvait regarder l'océan et l'orbe doré qui brillait au-dessus de la ligne d'horizon orientale – la planète Vénus dans son rôle d'Étoile du matin. Son reflet sur les eaux sombres – un flou orange – se balançait entre les vagues.

Il repensa au gilet de sauvetage flottant dans la nuit, à l'expression angoissée de Bree Farris quand elle avait avoué ne pas avoir prévenu les autorités.

Ils devaient être morts depuis longtemps. C'était préférable que personne ne les retrouve.

Il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, un nuage avait traversé l'horizon et l'Étoile du matin avait disparu.

CHAPITRE 108

Ils arrivèrent à Hokuloa Road plusieurs heures plus tard. L'épuisement était à deux doigts de faire délirer Grady. Un état similaire à celui traversé lors de ses premiers jours de quarantaine, quand il était sonné par le décalage horaire. Lorsque la voiture de police s'arrêta devant le portail de sécurité, Fairchild se retourna vers le siège arrière pour regarder Grady.

– Vous voulez que je vous conduise jusqu'en haut ?

– Merci, ça ira. J'ai besoin de prendre un peu l'air.

L'inspecteur soupira.

– Oui, moi aussi. Me voilà avec sur les bras ce que l'on appelle un cas de mort suspecte. Il me paraît clair que votre employeur a été attaqué et tué par un animal, mais tant que la cause exacte du décès n'est pas déterminée par le médecin légiste, l'enquête reste ouverte. Et dès que les gens apprendront la mort de Minton, les journalistes du monde entier se jetteront sur l'affaire. Donc, pour l'instant, je vais vous demander de ne pas en parler à qui que ce soit – la dernière chose dont on a besoin, c'est de publicité. Pas un mot. À personne. Vous comprenez ?

Grady acquiesça.

– Il y a énormément de choses en jeu là, pour l'île, pour beaucoup de gens. Nous vous contacterons s'il s'avère nécessaire que vous fassiez une déclaration.

Grady sortit de la voiture, son sac à dos sur l'épaule. Il remercia Fairchild et composa le code de sécurité. L'inspecteur le salua d'un geste du doigt, puis fit demi-tour en direction de la ville. Grady resta près du portail jusqu'à ce que la voiture disparaisse dans le virage. Il se demandait qui étaient ces gens, ceux pour qui il y avait tant de choses en jeu.

CHAPITRE 109

Il envoya un message à Raina pour la prévenir qu'il était rentré sain et sauf.

Encore heureux que tu ailles bien.
Je suis épuisé par contre.
Et Jessie alors ???

Il se gratta l'arrière du crâne, sentant pleinement en lui le vide de l'échec, puis trouva la force de composer une réponse.

Elle n'était pas sur la pointe, finit-il par écrire. Les flics ne l'ont pas trouvée. Je suis trop fatigué pour parler, je t'appelle plus tard.

Il éteignit son téléphone, s'allongea sur le canapé et sombra dans un sommeil si profond qu'à son réveil, il eut pendant une seconde l'impression d'être de retour dans le Maine. Quelqu'un se tenait au-dessus de lui et lui souriait. Ça aurait pu être sa mère. Dalita l'enveloppa de ses deux bras et le serra contre elle, la lumière du soleil brillant dans son dos.

– Dalita, dit-il d'une voix encore enrouée de sommeil.

– Chhh… Je viens d'apprendre ce qui s'est passé – le frère de Suze a tout entendu sur le standard. Quelle histoire de fous ! Je ne peux pas croire que Wes soit mort. Dieu merci, tu l'as trouvé. Écoute, je ne vais pas t'embêter longtemps. Je voulais juste m'assurer que tu allais bien. Continue à dormir. Je t'ai apporté ça…

Elle pointa du doigt un pack de Pabts Blue Ribbon posé sur le comptoir de la cuisine.

– Si tu ne veux pas rester seul, je peux rester dans le coin.

Il s'assit en marmonnant et passa la main dans ses cheveux. Il toucha son menton – du sable et de la barbe. Une douche ne serait pas

du luxe.

– Il est quelle heure ?

– Quatre heures passées. Tu as dormi toute la journée. Je le sais parce que j'ai essayé de t'appeler.

– Quatre heures ? De l'après-midi ?

– Tu veux que je reste ?

– Ça ira, merci. Ne le prends pas mal surtout, ajouta-t-il.

– Pas de problème. Mais quand tu te sentiras prêt à parler, j'aimerais en savoir plus. On dit que tu as traversé le champ de lave. C'est vrai ?

Il hocha la tête. Elle écarquilla les yeux.

– Tu sais que tu vas passer aux infos, hein ?

– Bordel…

– Voyons Grady ! Le gars le plus riche d'Hawaï se fait tuer par un sanglier et c'est son gardien qui retrouve le corps – normal que les médias ne restent pas de marbre.

– Un sanglier ? Ce n'était pas un sanglier. C'était un chien sauvage. Non, pas un chien, c'était…

Elle posa sa main sur la bouche de Grady.

– Ne le dis pas. Il vaut mieux ne pas parler de ça, d'accord ?

Elle retira sa main. Grady poussa un soupir de lassitude. Il se sentait encore plus épuisé qu'à son arrivée – il était étonné que ce soit possible.

– Le frère de Suze, qu'est-ce qu'il a entendu d'autre ?

– Simplement que Wes était mort et que c'était toi qui l'avais trouvé. Mais je te garantis qu'ils vont sabrer le champagne chez Audubon…

Elle lui adressa ce même regard que lui lançait sa mère quand il était malade, petit.

– Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Je vais rentrer, mais si tu as besoin de quelque chose, appelle-moi, d'accord ? Je viendrai te voir demain.

Il se leva du canapé, chancelant, pour l'accompagner jusqu'à son pick-up.

– Merci encore, dit-il. Lorelei est avec les enfants ?

– Elle voulait venir aussi, mais j'ai invoqué le privilège de l'ancienneté. On dînera tous ensemble dès que tu te sentiras mieux.

Elle allait monter dans la cabine quand la nouvelle lui revint en

tête.

– Oh, et oui, j'allais oublier. C'est vraiment bizarre. Jessica Kiyoko – la fille qui était dans l'avion avec toi. Ils viennent de la retrouver.

Grady lui lança un regard de terreur.

– Oh non…

– Non ! Je veux dire, ils l'ont retrouvée vivante. Cet après-midi. Des randonneurs l'ont vue dans la forêt. Elle dit que la nuit où elle a disparu, elle rentrait chez elle et que soudain, un chien l'a attaquée – enfin, l'a poursuivie, plutôt. Elle a couru jusqu'au parc du Quad – il jouxte les bois d'Ounawai. Elle est tombée dans un ravin. Classique. Et elle n'a pas pu en sortir. Elle est restée dedans tout ce temps. Elle dit qu'elle ne se souvient de rien, si ce n'est qu'elle était près d'une chute d'eau. Ils l'ont conduite à l'hôpital. Personne n'est autorisé à la voir à cause du covid, pas même ses parents.

– Tu te fous de moi ?

– Du tout.

Dalita lui jeta un regard surpris.

– Je pensais que tu serais content ? Elle voudra probablement te donner les détails elle-même quand tu la reverras, donc il faudrait que tu aies l'air surpris en l'écoutant.

– Je n'aurai pas besoin de jouer la comédie.

Elle rit.

– Bien. Encore un coup de notre chien sauvage, on dirait.

– Quand l'ont-ils retrouvée ?

– Hier après-midi. Je l'ai lu juste avant le dîner. Son histoire n'attire pas autant l'attention à cause de Minton, mais je parierais qu'ils vont l'inculper pour violation de la quarantaine. On se voit demain, d'accord ? Repose-toi bien. *Aloha*.

Il la regarda partir, totalement engourdi. Choqué, même – il lui faudrait un certain temps pour retrouver ses esprits. Et sans doute encore plus longtemps pour qu'il puisse digérer tout ce qui s'était passé. S'il n'y arrivait pas, il n'aurait d'autre choix que de l'accepter.

Il rentra dans la *'ohana* et décapsula une bière. Il envoya un texto à sa mère, à Donny et à Zeke, pour les tenir au courant avant que l'affaire ne fasse la une des journaux nationaux. Il voyait d'ici les gros titres.

Ou quelque chose de ce goût-là. Il termina sa bière et appela Raina. Elle ne décrocha pas, alors il lui laissa un message.

– Hé, Raina, c'est Grady. Dalita vient de passer et m'a dit pour Jessica. Je retourne me coucher, mais fais-moi signe si tu veux parler ou si tu veux qu'on se voie un peu plus tard.

Il attendit sa réponse en buvant une deuxième bière, puis une troisième.

Finalement, il se doucha et alla se recoucher. Il ne se réveilla pas avant le lendemain matin.

CHAPITRE 110

Raina se présenta chez lui le surlendemain. Il était réticent à l'idée d'aller en ville. Il redoutait qu'il y ait des caméras de télévision ou que la police ne lui tombe dessus. Elle franchit la grille de sécurité, se gara devant la maison de Minton et sauta de sa Subaru pour courir vers Grady et le serrer dans ses bras.

– Oh mon Dieu, Grady…

Il enfouit son visage dans ses cheveux et l'étreignit très fort, jusqu'à ce qu'elle recule, essuyant d'une main ses yeux humides.

– Tu pleures ? lui demanda-t-il

– Presque. J'ai pleuré quand j'ai su que Jessie allait bien.

– Tu l'as vue ?

– Seulement sur FaceTime. Ils la gardent à l'hôpital, elle ne sort que demain. Ils ont dû la réhydrater intégralement. Elle avait l'air très affaiblie.

Raina dirigea son regard vers les fenêtres grillagées de la volière.

– Je les ai laissés partir, dit Grady. Avant de partir, moi.

– J'en suis très heureuse.

Elle prit sa main et la serra de toutes ses forces, puis la relâcha pour aller attraper des sacs en papier dans la voiture.

– Je me suis arrêtée au food truck, près du Fitzie's.

Grady prépara du café. Ils s'installèrent dehors pour déjeuner. Raina mit un terme au silence qui s'était installé entre eux deux :

– As-tu dit à la police ce que tu as trouvé ? La drogue, les téléphones, ces vêtements ?

Il avala son café avec difficulté. Le souvenir de Bree Farris était brusquement revenu, avec le gilet de sauvetage et le reflet orange et flou de l'Étoile du matin sur les eaux sombres du Pacifique.

– Non. Je ne leur ai pas menti. Mais il y a juste… certaines choses que je n'ai pas dites.

– Et qu'est-ce que tu leur as *dit* ?

– Que j'étais inquiet pour mon patron et que j'avais décidé de faire une randonnée jusqu'à la pointe pour voir si tout allait bien.

Le visage de Raina fut traversé par un mélange complexe de colère, de déception et de soulagement.

– Écoute, si tout le monde découvre ce qu'il trafiquait, que crois-tu qu'il arrivera à toute cette nature sauvage qu'il s'était mis en tête de préserver ? Les poursuites judiciaires se mettraient à pleuvoir. Des journalistes par centaines tenteraient de fouiner partout sur la pointe.

Il serrait sa tête entre ses mains.

– Seigneur, quoi que je fasse, il y a toujours quelque chose qui déconne.

– Et ces photos que tu dis avoir prises ? De… de ce que tu as vu chez Wes.

– Je ne sais pas. J'ai besoin de réfléchir. Ce qui n'est pas mon fort en ce moment.

Elle se rapprocha de lui pour lui prendre la main.

– Que dirais-tu de passer chez moi pour le dîner un de ces jours ? Je te promets de faire en sorte que tu n'aies plus besoin de réfléchir à quoi que ce soit.

– Ce serait génial, dit Grady.

Il ne s'y attendait pas mais il sentit son cœur s'ouvrir, comme le jour où il avait vu les oiseaux de la volière pour la première fois.

– J'adorerais, oui.

CHAPITRE 111

Deux jours plus tard, il était invité chez Raina. Pas pour dîner, mais pour déjeuner avec elle et Jessie, qui était sortie de l'hôpital. En chemin, il fit un tour au Mak Supe. Les deux mêmes sœurs étaient debout derrière la caisse, avec des masques assortis de Wonder Woman. Il les salua. Elles lui rendirent son salut avec enthousiasme. Il prit une bouteille de vin pour Raina et Jessie, et un pack de bières pour lui.

Juste avant de passer en caisse, il ouvrit la porte du réfrigérateur où étaient exposés les colliers de fleurs dans leurs boîtes en plastique. Il n'arrivait toujours pas à comprendre ce qu'ils faisaient là, mais ils étaient jolis et il avait de l'argent sur son compte en banque. Une situation qui ne durerait pas – il n'avait plus de travail – mais il avait envie de faire un geste, quelque chose de bien. Il choisit deux leis. Un avec des fleurs de frangipanier, l'autre avec des azalées.

– Oh, quelqu'un va être gâté, gazouilla l'une des sœurs.

Il vira au rouge pivoine.

Devant la porte de l'appartement de Raina, il tenait en équilibre le vin, la bière et les colliers. Il était nerveux. Nerveux de revoir enfin Jessie, après avoir projeté tant de choses sur elle, mais encore plus nerveux de voir Raina. Leur relation avait changé – il avait peur de tout gâcher. Il jeta un œil aux colliers de fleurs. Il n'aurait pas dû – c'était trop, on voyait qu'il essayait d'en faire des tonnes.

Mais la porte s'ouvrit et Raina lui sourit, le serra rapidement dans ses bras. Elle le fit entrer, ouvrant ses deux bras dans un geste spectaculaire qui voulait dire « Regarde un peu qui est là ! »

Jessie était assise sur le canapé. Elle se leva dès qu'elle le vit. Elle était plus mince, sa peau plus foncée à cause du soleil et ses joues creusées. Elle portait un pantalon de survêtement et un T-shirt qu'il avait déjà vus sur Raina et qui devaient lui appartenir. Ses lunettes

surdimensionnées étaient perchées sur son nez, légèrement de travers.

– Hey, dit-elle d'une voix timide.

– Je me souviens de toi.

– Oui, moi aussi.

Il hocha la tête, ne sachant que faire d'autre. Il se rappela qu'il avait les bras chargés, ce qui l'aida à dissimuler son embarras. Il posa la bière, le vin, puis tendit les colliers aux filles.

– Ils sont pour vous.

Raina laissa échapper un petit pépiement de joie.

– Merci !

Elle ouvrit la boîte et remit le collier à Grady.

– Tu veux bien m'aider à le mettre ?

Il s'exécuta, essayant tant bien que mal de ne pas abîmer les fleurs de frangipanier.

– Alors, ça rend bien ?

Raina effleura les pétales du bout des doigts.

– C'est magnifique. Cela faisait longtemps qu'on ne m'en avait pas offert un. Merci, Grady.

Il haussa les épaules, incroyablement soulagé mais légèrement troublé, et se tourna vers Jessie. Elle avait déjà glissé le sien autour de son cou.

– Merci, dit-elle en levant les fleurs au niveau de son visage. Elles sentent si bon.

– De rien.

Il sourit, se pencha pour ramasser le pack de bières.

– Quelqu'un veut un peu de bière ? J'ai aussi apporté du vin.

– Je vais l'ouvrir.

Raina prit la bouteille et l'emmena dans la cuisine. Grady sortit une PBR et posa le reste du pack sur la table basse. Il fit sauter la capsule et prit une longue gorgée. Face à Jessie, sa maladresse revint au galop. Il ne la connaissait vraiment pas – il en avait appris plus sur elle en lisant des articles en ligne et en parlant avec Raina que durant leurs quelques minutes de conversation.

– Content que tu ailles bien, finit-il par dire.

Jessie paraissait aussi mal à l'aise que lui.

– Moi aussi, répondit-elle avec un petit rire. Tiens, assieds-toi…

Elle se pencha sur le canapé. Grady prit place. Son rire l'avait un peu détendu, tout comme Raina, qui réapparut avec deux verres

pleins. Elle tendit le sien à Jessie et s'installa entre ses deux amis.

– À Jess, clama-t-elle.

Elle fit tinter son verre contre celui de Jessie, puis contre la canette de bière de Grady, et avec un léger soupir, elle s'appuya contre lui. Il prit une autre gorgée de bière et regarda Jessie.

– Tu as envie d'en parler ? De ce qui s'est passé ?

– Oui, bien sûr. Ce n'est pas comme si je ne l'avais pas déjà raconté un million de fois. Donc, j'ai quitté le bar un peu après Raina et j'ai commencé à marcher en direction de l'appartement. J'ai traversé le parking pour prendre un chemin plus discret – l'idée que la police me chope en train d'enfreindre la quarantaine me rendait parano. Il y a un chemin de terre qui monte vers la forêt, et quand je me suis approchée des arbres, ce chien est apparu, sortant de nulle part.

– Quel genre de chien ? demanda Grady.

– Un peu comme un berger allemand, mais tout de même un peu plus petit. Je n'ai pas pu voir sa couleur dans la nuit, mais plutôt noir, je dirais. Il avait une queue retroussée. Je me suis tout de suite mise à courir. J'ai crié, mais je suppose que personne ne m'a entendue. Il m'a poursuivie – il n'a pas aboyé, et heureusement, il ne m'a pas rattrapée, pourtant je suis tombée à plusieurs reprises.

Elle ajusta ses lunettes en fronçant les sourcils.

– Et elles, elles se sont tordues quand je suis tombée, justement. Je vais devoir les faire réparer quand je serai de retour chez moi. Bref. J'ai continué à courir, et tout ce que je peux dire, c'est que je me suis retrouvée dans la forêt et que le chien était toujours derrière moi. Je ne sais pas combien de temps j'ai couru avant de trébucher et de glisser dans le ravin. J'ai atterri sur mon téléphone, qui s'est donc cassé – je ne pouvais ni appeler, ni envoyer de textos. Chaque fois que je tentais de remonter, le chien se pointait en haut du ravin pour m'en dissuader. Il avait un de ces regards. Puis je me souviens du lendemain matin. Ou peut-être le surlendemain, j'avais perdu la notion du temps. C'était extrêmement bizarre, pour tout vous dire.

Elle prit un peu de vin et secoua la tête rien que d'y repenser.

– En fait, je ne me rappelle pas grand-chose. C'est comme si, pendant tout ce temps, j'avais été dans un état second ou en train de rêver. Il y avait une petite cascade, donc je pouvais me désaltérer. Et j'ai trouvé quelques goyaves qui avaient roulé jusqu'au fond du ravin depuis la cime des arbres, et aussi des *liliko'i*. J'ai continué à appeler à

l'aide, mais j'étais trop loin pour qu'on m'entende. Je ne me souviens même pas de comment je suis parvenue à sortir du ravin. Je sais juste que j'ai fait un cauchemar dans lequel le chien était de nouveau à mes trousses. Et c'est à ce moment-là que les randonneurs m'ont trouvée.

Grady écoutait son récit en silence. Il avait dit à Raina qu'il avait vu le chien dans le champ de lave, mais il ne lui semblait pas qu'elle en ait parlé à Jessie. Il décida de ne pas le faire non plus, pour l'instant du moins.

– Tu as de la chance de t'en être sortie.

– Je sais, répondit Jessie. Un des médecins de l'hôpital a dit qu'il était possible que j'aie fait une fugue dissociative. C'est le fait que je ne me souvienne de rien ou presque qui lui a mis la puce à l'oreille. Ils ont envisagé que j'aie pu être agressée, mais ils n'ont trouvé aucune trace sur mon corps qui confirmerait l'hypothèse. J'ai persisté à mentionner le chien, mais ça, ils n'ont pas voulu y croire.

– Nous, on te croit, dit Raina.

Grady acquiesça.

– Merci.

Jessie leur adressa un maigre sourire.

– Que vas-tu faire maintenant ?

– Retourner chez moi un moment. J'ai vraiment besoin de revoir mes parents – ça a été une telle épreuve pour eux.

Elle était au bord des larmes.

– Je n'ai pas été condamnée pour non-respect de la quarantaine, donc je peux circuler comme je veux. Je reviendrai dans quelques mois, si Raina veut bien supporter ma présence.

– Je pense que ça peut s'envisager.

Raina passa son bras par-dessus l'épaule de Jessie.

– Mais on devrait fêter ça, non ? Tu vas bien, Grady va bien – nous sommes ensemble, tous les trois. Et j'ai plein de tacos au poisson du food truck préféré de Jess.

Jessie hocha la tête et leva son verre de vin.

– Aux tacos au poisson. Et à nous trois.

Son sourire s'élargit.

– Raina m'a dit à quel point tu t'étais démené pour essayer de me retrouver. Je dois te remercier, Grady, pour tout ce que tu as fait. Je suis vraiment heureuse de te revoir.

– Moi aussi, répondit Grady, lui rendant son sourire.

CHAPITRE 112

Les jours passaient, le nœud de culpabilité et de tristesse dans sa poitrine ne se desserrait pas. Il s'était résigné – il s'y faisait, progressivement. Comme il s'était fait à la mort de son père.

Comment pourrait-il digérer tout ce qu'il savait à propos des meurtres commis par Wes ? Qu'allait-il faire de ces terribles informations ? Envoyer une lettre anonyme à la police ? Attendre et espérer qu'elle remonte à la source et comprenne enfin les faits, des années plus tard ? Vivre avec ce sentiment oppressant pour le restant de ses jours ? Personne ne lui proposerait de solution miracle. Il évita d'entrer chez Wes et fut soulagé lorsqu'il reçut un appel du département de la police l'informant que les avocats de Wes se chargeraient de la succession Minton. Grady pouvait rester sur l'île, mais il devait se trouver un autre toit.

Il avait tout de même appris une bonne, très bonne nouvelle, grâce au cousin Angelo.

– J'ai vu un type que je connais aujourd'hui, annonça-t-il un soir où ils mangeaient du poulet Mochiko sur la terrasse de Raina. Un maître-nageur de la station, un gentil garçon. Cory Desoto. Je me sentais mal parce qu'il n'avait nulle part où aller quand les stations se sont mises à fermer les unes après les autres. J'ai entendu dire qu'il avait vécu sur la plage. Je ne l'avais pas vu depuis un bon bout de temps, et la semaine dernière, je suis retombé sur lui. Sur une autre plage que celle sur laquelle il avait habité. Il m'a raconté une histoire de fou. Un type l'a poussé d'un bateau, du côté des récifs osseux. Cory est revenu à la nage – il a dormi sur une plage, puis a continué à nager le lendemain. Deux jours dans l'eau. Sacrée performance ! Mais je ne suis pas surpris qu'il s'en soit tiré, c'est un sauveteur.

– Incroyable.

Raina ouvrit des yeux ronds.

– C'est vraiment une histoire étonnante.

Grady avala son morceau de poulet, suivi d'un peu de bière qu'il sirota tandis que les autres attendaient sa réaction.

– C'est dingue, lâcha-t-il, après avoir soigneusement choisi les mots qui suivraient. Et celui qui a fait ça, qui l'a poussé par-dessus bord ? Il est allé le dénoncer aux flics ?

– Non, mon frère, Cory n'irait jamais voir les flics. Le gars qui l'a jeté à la flotte pourrait lui-même être un flic, d'ailleurs. Bref, Cory est retourné à Waikiki. Il y a des hôtels là-bas, il pense qu'ils vont bientôt rouvrir et qu'il pourra plus facilement trouver du travail que sur Hokuloa.

Après le dîner, Grady et Raina raccompagnèrent Angelo jusqu'à sa voiture. Après son départ, ils s'apprêtaient à rentrer à l'appartement, quand Raina pila net devant le pick-up de Grady sur le parking.

– Attends, dit-elle en fouillant dans sa poche. J'oublie à chaque fois. C'est pour toi.

Un autocollant *EDDIE WOULD GO*, en forme de vague. Elle passa sa paume sur le pare-chocs pour le nettoyer, puis le plaça sur les restes de l'ancien autocollant *DRIVE WITH AL*.

– Voilà, conclut-elle tout sourire.

Elle lui donna une petite tape sur l'épaule.

– Maintenant, tu te fondras plus facilement dans la masse.

– Merci, répondit-il en riant de bon cœur.

Il lui prit la main et ils remontèrent chez elle, ensemble.

CHAPITRE 113

Un matin, quelques semaines plus tard, il reçut un appel téléphonique d'un numéro inconnu. Il ne décrocha pas, et lorsqu'il écouta le message sur sa boîte vocale, il crut que son cœur allait cesser de battre.

– Bonjour, ici Ailana Chang de la Hokuloa Wilderness Foundation. J'aurais souhaité parler à Grady Kendall. Pourrait-il me rappeler dès que possible ?

Il posa le téléphone sur la table en soupirant, à côté de son petit déjeuner. Ça lui avait coupé l'appétit.

Il savait que bientôt, il devrait trouver un autre endroit où vivre – quand la Hokuloa Wilderness Foundation voudrait reprendre possession de la maison de Minton. Il avait pensé qu'ils auraient besoin de beaucoup plus de temps pour régler la succession. Grady avait économisé l'argent placé sur son compte chèque – son unique grosse dépense avait été le brasero auprès duquel il s'asseyait avec Raina lorsqu'elle restait dormir. Une à deux fois par semaine, Raina et lui dînaient avec Dalita et sa famille, ou bien ils retrouvaient Angelo. Grady s'était servi à volonté dans les denrées de base du garde-manger de la villa principale. L'essence était sa principale dépense.

Il avait assez d'argent pour acheter un billet d'avion pour rentrer chez lui, mais même si le Maine lui manquait encore, l'idée d'y retourner le plongeait dans des abîmes de détresse indescriptibles. Raina ne quitterait jamais son île – elle le lui avait dit le jour où il avait prudemment abordé le sujet.

Maintenant, Grady ne serait plus à sa place chez lui, pas plus qu'il ne l'était ici. Dans le Maine, il ne serait jamais capable d'expliquer à qui que ce soit ce qu'était vraiment cet endroit. Et même s'il le pouvait, personne ne le comprendrait jamais. Il n'était pas certain de le comprendre lui-même.

Il s'assit pour réfléchir : il fallait prendre le taureau par les cornes. Et rappeler Ailana Chang.

– Hey, dit-il à la femme à l'autre bout du fil. Grady Kendall à l'appareil. Je viens de recevoir un message de votre part.

– Grady, bonjour ! Merci beaucoup de me rappeler.

Elle avait un timbre doux et assuré. Elle devait être plus âgée que lui.

– Mon nom est Ailana Chang. Je suis biologiste. C'est moi qui vais prendre les commandes de l'équipe de recherche de la réserve naturelle d'Hokuloa Point – son nom officiel dorénavant. Et j'hérite également du titre de bonne à tout faire. Nous en sommes encore aux balbutiements, mais grâce à la confiance de Wesley Minton, nous avons suffisamment de fonds pour installer sur la pointe un centre de recherche permanent. Concernant toute cette faune sous-marine qu'il conservait dans ses aquariums, nous sommes encore en pleine réflexion. Pour le moment nous ne savons pas quoi en faire, mais nous trouverons une solution. Nous avons déjà quelques stagiaires prêts à s'installer dans la maison principale, avec moi, ainsi que l'autre biologiste de notre équipe. Nous sommes à la recherche d'un gardien. J'ai lu un article sur vous dans l'*Island Pilot* et j'ai cru comprendre que vous étiez le gardien de Wes ?

– Oui, répondit Grady, avec cette étrange sensation de ne pas être totalement réveillé. Oui, j'étais son gardien. Mais pas sur la pointe, dans son autre maison, sur Hokuloa Road.

– Exact, oui, quelqu'un m'a dit ça. Quoi qu'il en soit, la présence d'un gardien sera nécessaire, et vous auriez votre propre bungalow, si jamais vous étiez intéressé, bien sûr.

– Oui. Oui ! Je veux dire, oui, ce serait génial – je suis totalement partant.

– Vous êtes sûr ? Vous ne voulez pas prendre quelques jours de réflexion ?

– Non, affirma-t-il. En fait, je n'arrête pas d'y penser. Cet endroit est magnifique. Ma copine pourra venir me rendre visite ?

– Oui, pour ça, on trouvera toujours des solutions. Un jour, nous pourrons peut-être construire des habitations de plus grandes dimensions, avec une petite école – qui sait ? Pour y dispenser un apprentissage basé sur l'expérience aux enfants des membres de l'équipe. Je sais que Wes avait de grands projets pour ce terrain, avec

cette histoire de luxueuse station balnéaire. Nous aussi, nous en avons, des grands projets. Seulement, ils sont un peu différents, précisa-t-elle avec malice.

CHAPITRE 114

La semaine qui suivit, après un nombre non négligeable de réunions Zoom, il rencontra enfin Ailana Chang en personne. Ils s'étaient donné rendez-vous au niveau de la grille de sécurité qui donnait accès à la pointe. Ailana avait déjà commencé à emménager. Elle lui avait dit qu'elle viendrait en marchant depuis le complexe et qu'elle ferait le retour avec lui à bord de son pick-up. Elle monta sur le siège passager. Elle était grande, brune. Sa queue-de-cheval dépassait de sa casquette. Pas de TTM. Elle portait des chaussures de randonnée usées, un long pantalon kaki, une chemise blanche tachée de sueur et de poussière et un masque à l'imprimé tortues de mer. Une paire de jumelles pendaient autour de son cou, similaires à celles que Grady avait dérobées chez Minton, et qu'il avait gardées. Il savait via leurs entretiens sur Zoom qu'elle avait trente-trois ans, et aussi qu'elle était d'une beauté intimidante.

Mais il s'était tout de suite détendu lorsqu'elle s'était mise à parler de ses objectifs de recherche. Elle n'avait pas attendu pour entrer dans le vif du sujet.

– Wes voulait avoir recours à cette technologie de dépistage des gènes avec des moustiques. Je persiste à penser que nous devons d'abord déterminer quelles espèces d'oiseaux composent sa colonie – leur nombre, leur état de santé : nous ne savons encore rien d'eux. Wes croyait que certaines espèces disparues depuis des années avaient réussi à survivre là-bas, mais nous devons faire une enquête taxonomique pour savoir si c'est vraiment le cas.

Grady secoua la tête.

– Tout ce que je sais, c'est qu'il y a des oiseaux dont personne ne se souvenait plus de l'existence, ou presque. J'ai entendu un *'anianiau*…

Ailana lui lança un regard perçant.

– Comment avez-vous reconnu leur chant ? Les *'anianiau* sont une

espèce endémique de Kaua'i. Ils n'ont jamais mis les pieds à Hokuloa, si je puis me permettre.

– Wes en avait dans sa volière. Et je les ai entendus ici aussi. Ainsi que des *'alalā*, les corbeaux hawaïens, il me semble ?

– Wow.

Ailana l'examina d'un air pensif.

– Vous vous y connaissez vraiment à ce que je vois.

– Seulement un peu. Je n'ai rien d'un scientifique, mais j'ai fait des études pour devenir guide de pleine nature. J'ai toujours été attiré par ce genre de choses. Et les oiseaux des environs…

Il sourit comme s'il était au milieu de la forêt.

– Ils sont incroyables. Il n'y a rien qui leur ressemble sur terre. Ce sera un honneur de travailler dans un tel environnement.

Ça sonnait peut-être légèrement naïf, mais il le pensait.

Ailana n'eut pas l'air de le trouver si fleur bleue. Elle lui envoya de ce pas des articles sur la malaria aviaire et la génétique, ainsi qu'une liste des matériaux de construction nécessaires pour édifier le laboratoire. Il y aurait également des préparatifs pour superviser le retour du *ki'ipōhaku* dans son environnement d'origine, avec une cérémonie de demande de pardon présidée par les anciens de l'île.

– On va vous faire bosser dur, avait-elle annoncé la première fois qu'ils s'étaient parlé sur Zoom. J'espère que l'idée ne vous rebute pas.

– Du tout, avait-il répondu.

Il passa la vitesse supérieure et le camion fit une embardée sur la route défoncée.

– Oula, s'exclama Ailana en s'appuyant sur le tableau de bord. Je crois qu'il va rapidement falloir investir dans un nouveau pick-up pour vous. Celui-là est une vraie épave.

– Oui, je sais.

Grady haussa les épaules.

– Mais il fait l'affaire.

– Il existe des pick-ups électriques maintenant. On pourrait tenter l'expérience.

– Ça ne risque pas d'être un peu trop… cher ?

– Croyez-moi, dans dix ans, tout le monde sur l'île en conduira un.

Une fois sur place, Ailana l'accompagna jusqu'au plus grand des quatre bungalows. Une pile de draps frais bien pliés était posée sur le lit. La salle de bains avait été réapprovisionnée en serviettes neuves.

– Ce sera votre *‘ohana* à compter de votre emménagement la semaine prochaine. Nous avons fait don de toutes les affaires de Minton à Goodwill. Histoire de redémarrer sur de nouvelles bases. Nous voulons nous entourer des meilleurs scientifiques pour mener ces recherches. Non pas que ce sera difficile. La société Audubon a envoyé ce communiqué de presse sur toutes les espèces soi-disant disparues qui auraient trouvé refuge ici. Depuis, je reçois une centaine de mails par jour – des CV, principalement. Il y a beaucoup d'ornithologues de haut vol dans le coin, ajouta-t-elle. Quand vous aurez terminé de déballer vos affaires, nous pourrons aller boire un verre sur la terrasse. Vous devez être fatigué après ce trajet.

Elle se frotta le menton en faisant la moue.

– Ouais, on va vous acheter un nouveau véhicule. Les amortisseurs sont fichus.

Il sortit de son sac le peu d'affaires qu'il avait emportées, se lava, enfila des vêtements propres et avec ses doigts, plaqua en arrière ses cheveux encore humides. Il envoya à Raina une photo de l'intérieur du bungalow, puis une autre d'un *‘i'iwi* planant au-dessus d'une fleur de *‘ākala*.

Je serai de retour demain matin. Cette chambre de luxe n'attend plus que ta venue.

Elle répondit par une farandole de cœurs.

Il va falloir un plus grand lit.

Il avait abordé l'idée avec Ailana. Quand la pandémie se serait un peu calmée et que les activités du centre de recherche seraient lancées, Raina pourrait le rejoindre. S'ils voulaient établir une école, ils allaient avoir besoin de professeurs et d'aides maternelles. Raina avait le profil idéal. Et une fois que les visites seraient autorisées sur le site, il faudrait également des guides. Ailana avait accueilli l'idée avec beaucoup d'ouverture d'esprit, voire avec enthousiasme.

– J'adorais cet aquarium quand j'étais petite ! Oui, parlons-en tous les trois lorsqu'elle viendra te voir. Tant que tout le monde n'est pas encore vacciné, nous ne pouvons pas faire grand-chose. Mais quand tout cela sera derrière nous…

Elle sourit.

– Impliquer les gens du coin, ça me plaît beaucoup. C'est en le partageant que l'on protègera un endroit tel que Hokuloa, en laissant les gens voir combien il est spécial. Nous devrons rester très attentifs, mais nous y arriverons.

Il renvoya à Raina sa série de cœurs et traversa la pelouse hirsute en direction de la maison principale. Le bruit du vent se fondait avec le chant des oiseaux et le bruissement des feuilles de palmiers. Le vent marin était frais malgré la fin de l'après-midi. Des oiseaux jaune-gris passèrent au-dessus de sa tête à toute vitesse. Deux autres, plus gros, menaient une conversation rauque depuis les branches d'un avocatier. Ailana alla à sa rencontre, les yeux rivés sur eux. Son masque pendait lâchement autour de son cou, juste au-dessus de ses jumelles.

– Vous les voyez ?

Elle désigna l'avocatier.

– Ce sont vos *ʻalalā* – les corbeaux hawaïens.

Grady regarda les deux oiseaux.

– Donc il en reste bien quelques spécimens. Ils ne se sont pas éteints.

– Si. Mais pas ici. J'ai vu au moins six couples en train de nicher, et ce dans les environs tout proches.

– C'est de la folie, répondit-il.

– N'est-ce pas ?

Elle était légèrement déconcertée.

– Il y a également des *ʻakialoa* – ils sont proches en apparence des *ʻakialo* de Kaua'i, mais avec un plumage plus foncé. L'*ʻakialoa* de Kaua'i a officiellement disparu en 1965, et aucune variété n'a jamais été enregistrée comme endémique d'Hokuloa. La forêt derrière nous regorge d'autres spécimens qui auraient disparu dans les années 1800, certains même il y a plus longtemps. Nous ne les connaissons que parce que des naturalistes amateurs les ont décrits – ça remonte au temps où les populations blanches ont commencé à prendre possession de l'île. C'est comme découvrir des dinosaures dans son propre jardin.

– Comment savez-vous qu'ils sont dans la forêt ? demanda Grady.

– Minton. Il a laissé une pile de carnets haute comme ça, dit-elle en levant la main paume à plat, dans lesquels il a compilé toutes ses observations au fil des ans. Surtout à propos des oiseaux, mais il est également question d'escargots, de papillons de nuit sphinx. C'était un naturaliste amateur très méticuleux, et pointu.

Elle poussa un soupir.

– Je ne lui ai parlé au téléphone que deux ou trois fois, en début d'année, mais il connaissait bien ma mère.

– Votre mère ?

– Oui. Nous vivions là-haut, dans sa maison, ma mère et moi – il la lui a rachetée, il y a – je ne sais pas – au moins vingt ans.

Grady la dévisagea.

– Vous êtes la fille de… Maxine ?

– Maxine Kaiwi. Ouais. Nous n'y avons vécu que quelques années. Après le divorce de mes parents, ma mère trouvait que nous étions trop coupées du reste du monde là-haut, elle et moi. Elle croyait qu'il y avait des esprits autour de la maison. Mais moi, j'aimais cet endroit – je l'*a-do-rais*, insista-t-elle en décomposant chacune des syllabes du mot. J'ai pleuré pendant des semaines après notre déménagement. Et puis ma mère est morte, je suis allée vivre avec mon père à Honolulu. Mais tout ce que je voulais, c'était revenir ici. J'ai obtenu mon diplôme de premier cycle à l'UCLA, puis j'ai fait mon doctorat à Cornell sur le biote de champignon contemporain et son impact sur les *kiwikiu* menacés d'extinction sur Maui. Me retrouver ici aujourd'hui…

Elle pivota sur elle-même, les bras levés et la tête renversée en arrière, une expression de joie sur le visage.

– C'est ce que j'ai toujours désiré.

Ils allèrent sur la terrasse arrière en longeant le côté de la maison. Grady s'assit, Ailana s'absenta et revint avec deux verres à pied et une bouteille de champagne.

– J'ai vu que vous aviez apporté deux packs de bières.

Elle posa les verres devant lui.

– Mais j'ai le cœur à la fête. Les stagiaires n'arrivent que demain, ils ont été placés en quarantaine dans un motel près de l'aéroport. Quand tout le monde sera là, on boira tous de la bière bon marché, et ce pendant un petit moment.

Elle rit, ouvrit la bouteille et remplit leurs verres. Puis leva le sien pour porter un toast.

– Au *'akialoa*.

Grady fit tinter son verre contre le sien. Ils s'installèrent du même côté de la table, à bonne distance l'un de l'autre, et plongèrent leurs regards dans l'océan. Les vagues s'écrasaient sur les falaises, comme toujours. Ailana retira son masque et posa ses jumelles dessus pour

éviter qu'il ne s'envole.

– Regardez.

Elle désigna une forme noire brisant la surface bleue de l'eau.

– Une baleine à bosse.

– Wow, dit Grady. Dans le Maine, je n'avais vu que de petits rorquals.

Ils burent leur champagne sans un mot de plus. Finalement, Ailana déploya son bras pour indiquer de petites îles lointaines.

– Si tous les êtres humains de cette planète disparaissaient demain, et qu'il ne restait que ça, je n'aurais rien contre.

– Oui.

Il hocha la tête.

– Moi non plus.

CHAPITRE 115

Quelques jours après son retour de la pointe, Raina l'aida à faire ses bagages.

– Je te rejoindrai une fois que tu seras installé, lui promit-elle tandis qu'il se tenait à côté du vieux pick-up chargé de cartons de fournitures qu'Ailana avait commandées, ainsi que de sa valise, d'un carton de livres – ceux de la bibliothèque de Minton – et du brasero. Dimanche prochain, ce sera possible tu penses ?

– Avant, répondit Grady.

Il l'embrassa.

Il s'arrêta chez Dalita et Lorelei pour leur offrir le brasero avant de se mettre en chemin vers la pointe.

– On ne te verra plus jamais, déplora Dalita. C'est une vraie expédition, et c'est pas dit qu'ils nous laissent entrer.

– Ils le feront.

Il l'aida à porter le brasero et à le déposer à bonne distance du parcours de jeux qu'ils avaient construit un peu plus tôt cet été.

– Je leur ai dit que c'était une condition sine qua non pour que j'accepte ce travail, la possibilité de recevoir famille et amis. Je pourrai toujours vous caser dans un des bungalows disponibles.

– Wow, écoute-toi un peu ! Mister Boss Man et ses conditions sine qua non.

Elle éclata de rire, puis secoua la tête.

– Merci pour toute l'aide que tu m'as apportée, Dalita. Et toi aussi, Lor.

Ils se firent leurs adieux. Grady prit le volant jusqu'à Hokuloa Road, dressant mentalement la liste de tout ce qu'il devrait faire une fois de retour sur la pointe. Déballer ses cartons, rattraper son retard dans la lecture d'un article qu'Ailana lui avait envoyé sur la corrélation existant entre les oiseaux et ces drôles d'abeilles qu'il avait

aperçues dans la forêt près de la pointe. Fouiller dans les livres de Minton pour voir ce qu'il pourrait y trouver sur la conception d'un nouveau système de récolte des eaux, plus efficace que le précédent. Alors que le *Hale o Nalowale* s'élevait dans son champ de vision, il remarqua le vieil homme aux cheveux gris, assis à côté de son caddy, en train de manger une mangue. Pour la première fois, Grady constata que le caddy était rempli de pots de peinture.

Grady regarda dans le rétroviseur. Le *Hale o Nalowale* se dressait au-dessus des herbes hautes et de la poussière de la plaine. Le bâtiment avait été fraîchement repeint, des colonnes de noms – les anciens et les plus récents – recouvrant les murs de béton sous les mots

N'OUBLIEZ JAMAIS LES DISPARUS
#ISLANDNALOWALE

Le nom de Cory Desoto n'était plus sur la liste. Tout comme celui de Jessica Kiyoko.

Notes de l'auteur

La péninsule d'Hokuloa ainsi que tous les autres lieux mentionnés dans ce roman sont des créations fictionnelles.

À la fin de l'année 2021, le US Fish and Wildlife Service a retiré vingt-trois espèces de la liste fédérale des espèces sauvages et des plantes menacées d'extinction. Onze de ces espèces se trouvaient à Hawaï, dont huit espèces d'oiseaux. De nos jours, seules dix-sept espèces d'oiseaux forestiers vivent dans l'archipel d'Hawaï. À l'heure où j'écris ces lignes, plusieurs des oiseaux endémiques de cet État mentionnés dans mon roman se sont éteints ou sont présumés disparus. Cette histoire leur offre la possibilité de survivre, mais cette possibilité n'est que pure fiction. Pour plus de détails, veuillez consulter le site https://www.federalregister.gov/documents/2021/09/30/2021-21219/endangered-and-threatened-wildlife-and-plants-removal-of-23-extinct-species-from-the-lists-of for details.

Les oursins parasols n'existent pas mais sont inspirés de l'oursin fleur ou *Toxopneustespilealus*.

Une multitude d'informations sur Hawaï est disponible en ligne et sur papier. Pour ceux qui souhaitent en apprendre plus sur la langue, la culture et les pratiques spirituelles : ulukau.org constitue une excellente entrée en matière. Pour obtenir des informations sur les dons et le bénévolat liés à la protection et à la sauvegarde des sauvages et des sites culturels, consultez le site d'Hawai'i Land Trust : https://hilt.squarespace.com. Enfin, concernant les espèces d'oiseaux menacées d'extinction sur Maui, vous pouvez consulter le Maui Forest BirdRecovery Project : https://mauiforestbirds.org.

Remerciements

De nombreuses personnes m'ont aidée dans mes recherches, ainsi qu'à peaufiner ce roman. Les éventuelles erreurs sont de mon fait, et non du leur.

Mes remerciements les plus sincères à tous ceux mentionnés ci-dessous :

Danielle Bukowski et Nell Pierce, mes merveilleux agents chez Sterling Lord Literistic.

Mon éditrice, Helen O'Hare, qui m'a guidée à travers de nombreuses (très nombreuses) révisions avec une patience infinie. Merci également à Josh Kendall, Alyssa Persons, Gabrielle Leporati et Betsy Uhrig, de Mulholland Books, qui ont contribué à mettre ce roman au monde. Dianna Stirpe a fait un extraordinaire travail de révision du manuscrit – je ne pourrais imaginer ce qu'aurait été *Les Disparus d'Hokuloa* sans sa perspicacité et son expertise minutieuse.

L'Eastern Frontier Foundation m'a offert une résidence d'écriture, un port d'ancrage, ainsi que l'opportunité de conversations inspirantes avec d'autres artistes. Je garde précieusement en mémoire les échanges avec Susan Conley qui m'ont permis de donner vie au personnage de Grady.

Kristabelle Munson a eu la gentillesse de lire plusieurs moutures de cette histoire, de la première à la dernière version. Elle a insufflé à mon travail sa connaissance et son amour profonds de la culture, de la spiritualité et de l'histoire du peuple Maui. Je n'aurais jamais terminé ce livre sans son soutien et ses encouragements.

Ellen Datlow, Callie Hand, Ben Holz et Bill Sheehan ont suivi l'évolution de ce texte et leurs suggestions éclairées ont concouru à l'améliorer.

Stephanie Keiko Kong m'a familiarisée avec les subtilités du pidgin

avec beaucoup d'esprit et d'élégance, partageant avec moi son plaisir et sa connaissance de la langue pendant une année entière – une année pourtant noire.

Halena Kapuni-Reynolds a apporté à une version antérieure de ce manuscrit une relecture fine, où j'ai pu apprécier l'étendue de ses connaissances de la culture et des pratiques spirituelles hawaïennes.

La révision attentive et les commentaires de Tony Pisculli m'ont permis de considérablement affiner le point de vue et les perceptions de Grady, ce jeune homme du Maine qui découvre l'archipel d'Hawaï.

Andy O'Brien a été mon professeur particulier de vocabulaire lorsqu'il a fallu se frotter au patois du Maine parlé par Grady. Je vous renvoie à ce propos au travail d'animation d'Andy et de Hanji Chang : ochangcomis.com.

Merci à Tristan Grant pour ses conseils sur l'univers de *World Of Warcraft* et autres immanquables du Maine.

Callie Hand et Ben Holz m'ont accueillie dans leur *'ohana* à Makawao, où j'ai écrit une grande partie de ce livre. Julia et Frantz Holz m'ont ouvert les portes de l'île de Kihei, et Julia a passé des journées entières avec moi à randonner dans la région de Keone'ō'io et Āhihi-Kīna'u, où nous avons exploré ensemble les champs de lave.

Enfin, ma gratitude la plus profonde va à John Clute, qui a découvert l'île avec moi, m'en montrant à chaque fois davantage.

Glossaire

A hui hou : À bientôt
Aloha : Bonjour, ou au revoir
‘A’ole pilikia : Tout roule

Haole : Étranger. Le terme est employé pour désigner les choses et les personnes ne provenant pas de l’archipel. Il s’applique principalement à ce qui est d’ascendance européenne.
Holoholo : Parti se promener

Kapu : Tabou, interdit
Kumu : Guide, ancien – celui qui détient le savoir

Lānai : Terrasse
Lei : Collier de fleurs ou de feuilles typique de Hawaï
Lōlō : Fou

Mahalo : Merci
Māhū : Au milieu. Mot qui désigne les personnes de troisième genre, nées de sexe masculin mais ayant adopté des expressions, une apparence et des manières féminines.
Mo’olelo : Légende, histoire ou mythe

‘Ohana : Famille. Minton a choisi ce mot pour désigner la maison de son gardien.

Pau : Mot de patois très fréquemment utilisé qui signifie qu’on en a fini avec quelque chose de pénible.
Pohihihi : Sombre, obscur
Pono : Harmonie

Tūtū : Grand-mère